



Études sur l'Allemagne, ancienne et moderne

Philarète Chasles

LIREGRATUITEMENT.COM

Études sur l'Allemagne, ancienne et moderne

Philarète Chasles

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Études sur l'Allemagne, ancienne et moderne

Ce volume, qui fait suite à nos Études sur l'Antiquité, sur le Moyen*Age, sur l'Espagne, sur les xvi* et xvn* siècles en France, en Italie et en Angleterre, est consacré à l'Allemagne intellectuelle.

C'est un monde. Je n'ai pas prétendu en épuiser l'analyse et l'examen.

A cette source germanique dont l'origine se perd dans les nuages et les glaces de la Scandinavie et de l'Islande se rapportent tous les ruisseaux secondaires qui ont servi dans les temps modernes la féconde puissance du génie

septentrional.

». • • • • ♦ : . — II — -

. Le dernier résultat pratique de ce génie s'est illustré par la création de la Grande-Bretagne et des États-Unis; ces deux États sociaux de l'Angleterre constitutionnelle et de l'Amérique fédérative ont été pour nous l'objet de deux études (À) séparées.

Déterminer nettement le caractère intellectuel de l'Allemagne proprement dite, chercher l'essence de sa vie intime et la nature spéciale de son développement; voilà le but de ce livre.

Dans un essai préliminaire nous traitons du oÉNiB BE u
LANGUE ALLËMAKDË et nous déterminons la nuance originelle
qui le distingue, l'impersonnalité, le lyrisme, la vague et métaphy-
sique immensité, pour les comparer à la force pratique, à la so-
briété puissante de la langue anglaise ; -^ reherdie philologique
qui donne le mot du génie allemand lui>*même»

Je passe en revue ebiuite quelques-unes de ses phases et de
ses luttes, ^^ le MOTivra^T

(1) Voir nos Études sur l'Avébiqub au xix* siècle ; et les trois
YoK d*Ëtucle8 sur lVnglksarc, au ktiii» et au \w siècle*

SENSUEL du XVI* SiÈCLK , — l'iMITATION DE l'ÉTRAN-

GER par r Allemagne ; — la vie privée de Wie- LAND, de Jean-
Paol Richter, — enfin celle de Gentz et de Fanny ëllssler, — sans
oublier les chants populaires^ expansion naïve de rame
allemande.

Réservant enfin pour un second volume Tétude des phéno-
mènes étranges et pour ainsi dire somnambuliques auxquels une
situation particulière, une nationalité privée de centre, l'habitude
et Tamour de la controverse ont donné naissance chez un peuple
dont la pensée est énergique, ingénue et méditative, j'ai placé sur
la limite dernière de ce monde confus et immense Torganisateur,
le régulateur

— le grand Goëthe.

PBMitÊTB CHASIES.

IjDfttitat, i8 Février iSSà.

TABLE DES MÀTTÈBES.

DU GÉŒME DE LA LANGUE ALLEMANDE COMPARÉE A LA
LANGUE ANGLAISE.

OU GÉNIE DE LA LANGUE ALLEMANDE ET DES GA-
RAGTË- BES QUI LA DISTINGUENT.

S !', L*élément germanique et rélément romain dans
l*£arope moderne^ — Napoléon considéré comme continuateur
des papes et défenseur du monde méridional 3

\$ IL Ce que les idiomes keltiques sont devenus. — Derniers
vestiges de leur passage. — Bizarres inventions des^rudits kel-
tiques. — Caractère probable de ces idiomes dans l'antiquité et
empreinte qu'il* ont laissée dans le français 7

S m. En quoi l'anglais diffère de Tallemand. — Intensité et
puissance de Tun. — > Immensité et nuances de Tautre. — Nít-
niety^ « trop plein » de Tallemand. — Sobriety, «pauvreté vigou-
reuse » de Tanglais. — Rôle de la langue anglaise dans le monde
des faits a«x»* siècle 12

S IV. Rôle da la langue allemande dans le monde moderne.

PREMIÈRE ÉPOQUE

LUTTE DE L'ÉLÉMENT PAYEN ET DE L'ÉLÉMENT CHRÉ-
TIEN DANS LA GERMANIE ANCIENNE.

(db l*an AOO a l'an 1500).

S I*'. Origines. — Chants barbares. — Aspiration vers Tinfini.
— Pulasaiioe bQ^térieUSO 4e« femmes. 37

S II. Action du christianisme. — Ulphilas. ai

S m. Lutte de l'esprit germanique barbare, du christianisme et du polythéisme. . • A2

S IV. Un Chroniqueurs. -^ Le Drame» -«^ Panégyrique de saint Annon. • • • « hl

S V. Influence des troubadours provençaux sur l'Allemagne.

— La Wartbourg. — Les Nibelungen 50

MOUVEMENT SŦNSUÂLISTB DU XVP SIÈCLE.

(ûfe lA&O A 1590.)

VIII TABLE DES MATIÈRES

— Les GottschedisteB. — L'esprit germanique représenté parBodmer lâi

Sn. Klopstock . 145

S III. Éclectisme littéraire. -- Wieland. — Le platonisme dans l'amour Iâ7

S IV. Wieland mystique 153

S V. Wieland Voltairien et sceptique 158

S VI. Vieillesse de Wieland. — L'Éciectiqae devient réfoi^
mateur. ; 171

\$ VII. Wieland à Weymar. — Ses œuvres historiques. . . . 179 S
 VIII. Dernière œuvre et résumé de Tesprit de Wieland. — Obéron. — Conversation avec Napoléon. — Mort de Wieland. . . ; 186

DU GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE ET DE SON INFLUENCE

S I^r. Pourquoi le Lyrisme est indigène en Allemagne. — La Mère et le Fils. — Commencement d'une Vie de Saint. — Identité du Lyrisme et du Germanisme. — Chant de Louis III 1[^]7

S II. Longue barbarie de la Germanie primitive. — Avantages qui ont résulté de cette vie sauvage. — Injustice de l'Europe envers T Allemagne. — Mémoire du passé. — La Patrie 208

S III. Traditions conservées dans les chants populaires» -- Souvenirs des couvents; — du Faustreich ; — des Grandes Chasses. — V Effréné chasseur, — La Chasse des Ombres,

— Freyschdtz. — Charlemagne et le vin du Rhin 21&

TABLE DES MATIÈRES. IX

S IV. De l'imperaonalité aliemande. — Sinnigkeit, — Migtitude extraordinaire des écrivainB allemands. -^Caractère fantastique des œuvres de Tesprit dans ce pays.. . . . S5A S y. Rôle du Lyrisme dans la guerre de 1810. — Amdtt Kœmer, etc. — Schiller et son école combattant Napoléon. t&O

JEAN-PAUL-FBÉDÉRIG RIGHTEB.

S I*^ Le ménage de Jean4>attl.. • . 153

S II. SiebenkaBse «•...» 256

S III. Voyage, aventures périlleuses, exploits et jours d'angoisse d'un aumônier de régiment , avec une apologie de sa valeur et une narration de ses hauts faits, contenue

dans un épître panégyrique et catéchétique 271

S IV. Résumé 302

RAGHEL, FANNY ELLSSLER ET FRÉDÉRIC DE GENTZ

S !<>-. M. Varnhagen Von Ense et Rachel Levin. — Frédéric

de Gentz. — La femme-homme et Thomme-femme* • . • 311
iU.FrédéHedeGenHetFannyEUêsUr 320

GOETHE

S I•^ Quelle fut l'œuvre de Goethe. — Ses pensées. — Autopsie de son esprit — Ses Conseils à l'humanité, au siècle et aux individus. 337

S II. Conseils de Gcethe aux écrivains. — Opinions et Jugements de Goethe sur la Littérature et les Arts. 351

^ TABLE DES MÀTIIRES.

S III. Gaitotère paficttlier de l'œuvre de Gœthe* — Il * été ror-
donoataur plagtiqae de \% poésie et le réoovateur de U ^rose. *—
Idées générales • « < <...*««», • d6'>

S IV. Point de départ de Goothe* •» Fin du xtiu* siècle^ ~- Ih-
quiétude s agitation, paasions Caotice». -^ Gomment eat né le
roman de Werther. — Gœthe amoureux. — Kestner^ Charlotte
Von Bùfl; Jérusalem^ é • • 375

SV. Wilhelm Meister i 384

S VI. Faust. — Les Fausts du xvi* siècle, — lie Moyen- Age. —
Faust devenu Voltairien 388

S VII. Gœthe et la famille de CaglLostro»« •«..•«.. 404

S Vin. Études de Gœthe. — Ses jugements, — Opinion de
Gœthe sur Racine^ Corneille^ Alfieri, Shakspeare, Calderon* 418

S IX. Quatrième époque» — Gœthe guéri. -• Indifférence su-
prême et apothéose. *»#...•«..•... 433

S X. Madame de Staël et Battina Bfentano» — Lettres et bnoc-
dotes • , . . » . 428

LANGUE ALLEMANDE

ET DffS CABACTSasS QUI |«A III8T|MQVBNTf

SI-

L'é}^ment germanique et rélément romain dans TEurope mo-
derne. — Napoléon considéré comme continuateur des P^pes et

défenseur du monde méridional.

Ofi a'« pas uàei dit que te génie romain, dont tes poptilaiKHW niildionidoi de l'flpropo ont hérité, rej^résonte non b lilieKê, qilHS l^opdre, et la sêérité extrême de l'ordi*e, l'aprit imUUirfi. Le gênte germftttique de m\\ eôié reprô-* sente rindépettdmise; il a ea peine à constituer sa hiérarchbê» e'eatik^pe 4 namettretontes les libertés individuelkfi k ime diadiiiiie proportionnelte et commune. De là tes nomiNFejufes eomplieations de la Modalité.

Ce point de Yue Ustorique, qui domine toute la littérature et tooa iesévénemeats politiques ou intellectuels de TËurope moderne, paraiini ehimérique tant que le travail pénible des monographies ne sera pas terminé. L'ensemble des grands foits européens ne 8*est encore révélé qu'à certaines intelligences très-hautes et très-vastes , telles que M. Guizott Luden et Ganz en Âttemagne, et le philosophe Ci^eridge en Angleterre, l^oor les esprits vulgaires , pour cette loute qui s*en tient aux surfaces, de pareilles données sont des fontômes auxquels on ne doit point laisser le droit de bourgeoisie dan^ rhistoire.

DIT GÉmE DE tk LANGUAGE

. :L*ètèTé fraoiçsiis ànn de ces coUéges romains qui font expliquer à nos fils Yii^le et Gicéron ne peut imaginer qu'il y ait au monde un autre élément de didiisation que Rome. L*élèveuteonique de quelque université allemande, tout imbu des traditions scandinayes et suèves, répète du bout des lèvres les hexamètres virgiliens ; la vie du Midi et la langue romaine sont pour lui de lointaines et agréables illusions, dont la beauté le charme, mais dont les sentiments, les idées et les images n*ont avec lui aucun

rapport intime et originel Si Ton y regardait de près, on reconnaîtrait qu'un de nos malheurs, et peut-être le [dus invincible, résulte du conflit entre le génie germanique et le génie romain, que l'on voudrait concilier et qui se combattent (1). Toutes le? nouveautés qui nous semblent des promesses de régénération infaillible ne sont que de vieilles idées germaniques ; -* - liberté individuelle , jury germanique , prépoiH dérance commerciale, pondération des pouvoirs; — enfin ce r^me que nous nommons constitutionneL

Nous Français, sachons-le bien, nous sommes Romains, fils de l'organisation et de la discipline mititmas. Nous nous faisons Germains de notre mieux; nos assemblées délibérantes, et nos degrés d'élection, et notre critique permanente des pouvoirs qui nous r^issent n'ont pas l'ombre d'analogie avec le système romain qui a présidé à notre berceau et protégé nos premiers efforts.

Sans doute les premiers rois francs étaient germains. Mais comme ils trouvèrent dans la Gaule un lit romain beaucoup plus commode que le siège épineux qui leur servait de trône militaire dans la Germanie, ils employ^ent tous leurs soins à développer en France l'organisation ro* maine^ qui çn effet triompha. Tel fut le travail de la Mo-.

(i) Imprimé en 1885, dans le J<mmal du Débat\$,

ALLCMANDE. 5

narchie. Elle adopta et développa le système romain ; elle écrasa la liberté germanique et le sentiment individuel, qui repaurent furieux au commencement de la révolution française. En Angleterre au contraire la Monarchie eut le dessons; te sentiment

germanique prit le dessus, et ce peuple entreprenant donna le mot d'ordre à tous les peuples du Nord, — à la Hollande, à la Suède, au Danemark, à l'Allemagne elle-même.

L'élément germanique est en progrès depuis deux siècles; l'élément romain périclète de tous les côtés. Le dernier représentant de l'élément romain parmi nous fut ce sublime organisateur disciplinaire. Napoléon, l'homme du Midi par excellence, auquel sa destinée épique réservait la torture glorieuse d'un exil africain, suivi d'un retour aussi extraordinaire que son exil.

C'est contre le monde germanique dont il prévoyait l'ascendant que Napoléon s'est armé ; il continuait ainsi Charlemagne qui avait violemment suspendu la terrible invasion saxonne du IX^e siècle. Il continuait aussi les papes, gardiens de la civilisation méridionale au moyen-âge, en même temps qu'ils furent l'expression du Midi et de la nationalité italienne armés contre les empereurs germaniques, contre les chefs du Nord et de la domination barbare.

L'élément romain devenu trop faible fut contraint de s'associer à une partie de ces barbares mêmes qui l'attaquaient. Les Carlovingiens prêtèrent leur concours à Rome papale, maîtresse d'un pouvoir temporel et ecclésiastique, débile sous le rapport séculier ne pouvant espérer d'établissement solide qu'à l'aide d'une redoutable épée. Aussi se dirigea-t-elle vers ce but et de toutes ses forces. De là ce mélange de vigueur et de faiblesse, de faiblesse matérielle et de vigueur morale, qui a toujours distingué Rome.

6 DU GÉNIE DE LA LANGUE

moderne, sa politique, sa destination. De là cette facilité avec laquelle les populations germaniques se sont détachées aussitôt

qu*elles l'ont pu du réseau étendu sur elles par la domination ecclésiastique des papes* C'était le dernier effort de rélément germanique pour secouer la chaîne romaî* ne. Luther est bien plus proche parent qu'on ne le pense de ce terrible Dante qui apostrophait si durement la Pa^ pauté.

A dire yrai , Guelfes et Gibelins vivent toujours'; il faut avoir entendu les femmes du peuple, k Sienne ou k Florence, crier Morte ai Tedeschil pour comprendre toute la portée de cet antagonisme qui connieoce avec HiNrman et dont le dernier mot n'est pas dit. Nous appelcms encore tudesque (deutsch), une œuvre grossière; boHfuin (buch), un méchant livre, et rosse {ross)^ un mauvais cheval Pour tes Espagnols le jargon des voleurs est toujours Germania. (Romances de Germania, 1789, Madrid). Sandoval(l) nomme les « Gomuneros » rebdles de Valence une « canaille» germanique (Germania). Le même sentiment de haine, mêlé d'une grande admiration et d'un attrait vtf pour les voluptés du climat et le charme des arts, a toujours vécu dans les âmes teutoniques^ surtout chez les guides et les maîtres de ces vigoureuses races, t Je suis fils des Gotbs, •les maîtres de Rome (dit Gu8tave*-Adolphe, au bas d'un nde ses portraits gravés de son vivant et par son ordre), fils »de ceux qui ont mis le pied sur l'Espagne i voici mon limage ; puissent les destinées reprendre encore, le même •cours (â) I •

(i) Carlos V, I. m, S 38.

(S) Gethiea gens gtnteè tbfnuit Rimamquê Éubégit, Hitpamm (UmUt éu^dert toUaju^o*

ALI^IIAKDS. 7

fiaUasBare Bonifazio (1), ItalieQ di^xyii* siècle, qui cite ces vers avecindigoation, y ajoute les mots suivants ; « Rome «souveraine doit bien pr^ulre garde à ces races septentrio- «nales qui l'abhorrent; elle a tout à craindre de leur bar- «barie gothique et de leur punique perfidie ! »

Sn.

Ce que les idiomes keltiques sont devenus, — Derniers vestiges de leur passage.— Bizarres inventions des érudits keltiques. — Caractère probable de ces idiomes dans l'antiquité et empreinte qu'ils ont laissée dans le français.

— « De quelles pièces s'est bâtie la civilisation moderne ? »

Grande question qui renferme ces questions subsidiaires:

— • Comment se sont formés les divers Idiomes modernes, qui sont les organes et le verbe de la civilisation ? »

— « D'où vient et qu'est devenu le keltique, langage primitif de nos pères, habitants de la Gaule et des deux Breagnes? Était-ce un dialecte oriental allié au samskrit, dérivé par conséquent de la même source que le latin, le grec et le gothique ? Comment se fait-il que ce keltique se soit enfoui et perdu sous les sables , tandis que le latin d'un côté, sous les formes variées des langues française, italienne, espagnole; le gothique, d'un autre, sous les formes de l'anglais et de l'allemand, ont complètement éclipsé

Oothortm régis vivos nune ttipleê vuitus,

CiÊm gâto «t r9p\$tâHt fûM, yiriota viim.

DU GÊNIB DE LA LANGUE

et (ait disparaître le vieux keltique 7 — D*où vient encore la scission profonde de ces deux fleuves de langues, les unes romaines, les autres gothiques, qui coulent parallèlement à travers l'histoire et le monde modernes ? Quand leurs flots se sont rencontrés, pourquoi se sont-ils non pas confondus, mais repoussés ? A quelle force ou à quelle impulsion fut primitivement soumis ce double courant d'idiomes latins et germaniques, méridionaux et septentrionaux, néo-romains et gothiques, double flot de la civilisation moderne, double torrent qui se précipite à droite des sources homériques, à gauche des profondeurs cimmériennes ? » Ce n'est pas une question de philologie, c'est la plus profonde question littéraire des temps modernes. Jamais la fécondité et la puissance de la parole, du verbe ne furent prouvées par un exemple plus magnifique.

La langue française seule, toute romaine par les formes et la culture, a conservé d'assez nombreux vestiges du vieux keltique. La plupart des mots techniques, d'agriculture et de métier, les vocables d'un sens rustique, âpre et sauvage, qui dans notre idiome ne sont pas de descendance latine ou grecque, appartiennent à la souche keltique.

Banni d'ailleurs des sociétés civilisées, cet idiome aujourd'hui exilé dans les solitudes de l'Ecosse occidentale, sur les grèves de notre Bretagne et dans les vallées du pays de Gouailles, cet idiome divisé en dialectes très-variés a été pour les philologues et les savants une pierre d'achoppement redoutable. Jamais la folie avérée des étymologistes ne s'est donnée plus libre et plus ample carrière qu'à propos du keltique. M. Maclean prouve

qu'Adam le parlait à sa femme et que les bêtes causaient entre elles dans cette langue. Le docteur Prichard, plus raisonnable, plus savant

AUEMANDE. 9

et plus humUe» est d'avis qae les Keltes Tinrent jadis dn fond de TASîe; ce qui n*a rien d'invraisemblable. Il n*ou* blie ni preuve, ni semi-preave, ni fragment d'bypothèse, pour rapporter à une source samskrite le dialecte des Keltes nos vieux ancêtres. S'il ne démontre pas tout ce qu'il avance, toutes ses conjectures ont une valeur scientiEque.

Quant à « l'Histoire de la langue keltique^ par M. Ma* clean, » c'est autre cbose. Nous nous sommes arrêtés stupéfaits devant ce monument bizarre, l'un des rêves les [dus majestueusement facétieux dont les bibliothèques aient conservé le souvenir ; l'épopée dans la grammaire , la syntaxe dans le dithyrambe ; le mysticisme de Jacob Boehmendans l'érudition de Ménage, les noces de la Philologie et de la F<rfie, un essai pour retrouver dans le keltique, non pas le langage d'Adam et d'Eve, mais le langage des bêtes antiques alors que les bêtes parlaient Rien de plus insensé que l'érudition folle ; on ne se doute guère combien de poésie extravagante peut renfermer le crâne d'un savant lorsque ce crâne est fêlé; les philologues keltes (l'honnête Lebrigand par exemple), me semblent surtout exposés aux catastrophes cérébrales. C'est ce que prouve l'histoire de ce bon Court de Gébelin, tué par les remèdes de Mesmer, et qui avait eu aussi de curieuses hallucinations :

Ci-g!t ce pauvre Gébelin, Qui parlait grec, hébreu, latin :

Admirez tous son héroïsme ; Il fut martyr du magnétisme.

M. Madean dépasse Court de Gébelin en inventions absurdes, et c'est beaucoup dire. Sur la trace de l'honnête Lebrigand, il reconnaît au monde une seule langue qui

iO DU GÊNII DB hk LARGUE

odmprend toutes les lanpies kaagiiiiableSf c'«8t te keltique» L'hébfutu^ fe eophte, l*arabe et le latm se rapportent direo temént au keltique et M. Maelean le prouve I ea manière. Il va fdtis Mu, le kdtique est peur lui le seul idknne naturel Dana son chapitre intitulé : VAubè th Cittlàtene^ Att'niaine (the Davm of hmnan eiistenee}, il l'attache particulièrement à développer Fétymologie du fiez (sron, • le net, » en keltique), et v«id «es perdes t

« Srm, bruit que produisent deut corpsqui s'entreeho- «quent, écho exact et oomplet du son }f(btnt&iire produit •par eet organe quand l'homme se mouchei surtout avec *la main, ce qui a été de toute nécessité fai mode pri-> i^mitive; les peu^ nou eorFMnptts n'eu ottt pas «f au- *tre4 »

M. Madean^ écossais et phiiek)gde êst-îl ssseÉ cortt>mpu pour ne pas se conformer b ses prinMpes? Yiritrire et Bayle auraient ri de son étrange livre, où H nous montre notre commun père Adam imposant des noms aux di* vers animaux. Le mattre d'onomatc^ d*Aâam fut « une vache, à ce que prétend le docteur; n Adam écouta cet animal étendu à ses pieds et apprit db kii à exprimer la supplication par ^nései/, la franqaillité par gemm, k tlouieur par langan^ le désespoir par rék^ h tnaladie par crîde^ et la rêverie par kftmehd; ee soû guttural est émi-* nemment rêveur parce que le bceuf et la vache le produisent lorsqu'ils ruminent.

Le philologue écossais, après avoir découvert ces choses, s'exalte, « C'est là, dit-il, un langage qui ne mourra qu'a- Dvec la nature. Ce mot brouchd, que donne l'animal rumi- »nant, est évidemment la racine du mot arabe rouch, jisouiBle, esprit, » etc. »

Les véritables sources à consulter sur le vieux génie kel*

âtl<£lfAIfD|| 11

tique dont aous m ooos ooeoperom pM ici, wmx le Myr^ vi-
rian àrchatalégjf, l>itabingšimà^M^ Cbarlotte Gaeat, les excel-
lentes coUeetions de M. de b YiUçaiarq«éf enfin un récent traité
de H. Mone (1) sur la bague et b littérature de ces races. Leur ia-
flaeacç définitive snr b langue française a été analysée par M.
Edelstand Duméril (2) de b manière b pins cnrieusei ta plus sa-
funte etb mieux appuyée d*abwdantes preuTes; mobilité, luidi-
té» incertitude, transformation etTtrbtioa fréquente des
voyelles» des con* sonnesi même des syllabes, teb paraissent être
aujourd'hui même a|>»*ès tant de siides les caractères de ces
bngnes. « n y a des mots en verse t (Irlandais), dit Pinkerton, qui
font jusqu'à trente lignifications; r- gal^ par exemple, qui «signi-
fie étranger, — indigène, — conquérant, — bit, — •pari, — rentre
de truite « «tc- * On peut prononcer de
deuxmanièresIemetofj^eacA, cheval, — ^lequel s'écrit d'une troi-
sième. En gallois ou Welsh, dit Townsend, cité par M. Duràéril, c,
p, r, se permutent, Taspiraïion se perd quelquefois; M, mht ch^
gk,thf ont souvent le même son. Tant de variations et d'incerti-
tudes, mères d'un seeptôisme inévitable, expliqueraient peut-
être h vive teinte d'ironie dont b langue fraiçeifl, b seule qÊi soit
restée un peu keltique sur quelques pmntSf a gardé b marque vi-
sible. Sans compter les mots de raillerie brottie ou de blâme vé-
hément qui se n^iportMit à cette antique origine^ nous devons à

b rustique et vive loquacité de nos aïeux presque tous les termes de mépris populaire et de sarcasme expressif qui nous sont restés, et dont b variété et le nombre étonnent les philologues i tels sont les mots ! « Faire des arias^ ba^ » garre^ tapage^ tracas, vogue ^ réef», ret^êche^ rabâcheur^

(i) î)ie GaUuehe Spraehe, etc. GarismihS. 18S1« (2) ForvM-
tion <U la langue françaiMC^

DU GÉNU DB LA LANGUE

» luran^ trogne ^ brmaiUe^ faribole ^ fripon^ rto/fe, taloehe. »
briffer^ marmouzet^ badaud, tic, gas^ se blouser y se mus^

• ter^ narguer^ narquois^ fringuer, rechigner ^ dorloter^ »
rôder ^ rabrouer ^ geindre^ tancer, bouirer^ bavarder,

• trotter^ hâoe^ minable^ brusque, et une foule d*antres. Il
faut convenir que ce vieux Trésor gaulois de notre

langue ne se distingue ni par Félégance ni par b grâce. La discipline romaine, les souvenirs de la Grèce harmonieuse, les phases d'une civilisation éclatante et d'une sociabilité la pluà souple qui fut jamais ont prêté à notre idiome ses vrais caractères (1) et ont assuré sa glorieuse universalité.

SHL

Eo quoi Tanglais diffère de rallemand* v- loteosité et puissance de TuQ. — Immensité et nuances de Tautre. — Nimiety, « trop plein » de Tallemand. — Sobriety, « pauvreté vigoureuse »

de Tanglais. — Rôle de la langue anglaise dans le monde des faits au XIX^e siècle»

L'histoire la langue haine transformée, des variations qu'elle a subies pendant le moyen-âge, et des divers ruis« seaux qui partant de cette grande source, sont venus, sous des noms divers, alimenter la civilisation moderne des races méridionales; — cette histoire curieuse, tentée plusieurs fois et éclairée par l'érudition ou la sagacité de quelques esprits, reste encore à compléter. On trouve épars' dans les œuvres de Grimm, de Kaltschmidt et de Rask, les matériaux d'une Histoire philosophique des langues Teuto-

(1) Y. nos Étupes sur lb tvi* siàcLv. Dernier chapitre. De la langue française^

niques. Le groupe Scandinave ne nous arrêtera pas; il se sépare de lui-même et s'isole dans sa force spéciale de Tallemant et de l'anglais. Ces deux derniers idiomes auxquels se rapporte aujourd'hui le mouvement du monde intellectuel, issus d'une origine commune, ont couru des fortunes contraires.

On pensât encore il y a cent ans que la langue anglaise ne se rattache que de loin à la souche Teutonique; on a reconnu cette erreur. On sait, quoi qu'en ait pu dire M. de Chateaubriand, que l'anglais d'aujourd'hui même est de l'allemand modifié. L'un des premiers en France, M. Villemain l'a proclamé à la fin de son cours de Littérature, en 1830. Non que l'anglais n'ait recruté sur sa route une foule de mots étrangers ; c'est même son habitude d'en recruter beaucoup. La langue anglaise vit au milieu de ces mots d'emprunt, comme la Grande-Bretagne subsiste au milieu de ses possessions transatlantiques , australasiennes, africaines,

hindoustaoiques, sans cesser d'être eUe. Le nombre des mots étrangers ne décide de rien ; les vocables tentoniques ccHuposent le noyau de l'armée. De même en politique la Grande-Bretagne possédant Madère, Gibraltar, Madras , Québec et même une île chmoise, est encore la Grande-Bretagne. L'anglo-saxon, avec treize mille mots indigènes, commande à trente mille mots asservis, empruntés ou dérobés. Parmi ces conquêtes de la langue anglaise se trouvent des mots japonais, malais et chinois; il y en a qui ne se sont jamais confondus avec le langage victorieux. He was encaredj du mot français encore; shampooing, du mot turc qui exprime l'action de masser le corps, et une multitude d'autres, n'ont rien d'anglais si ce n'est la livrée. Une sorte de hiérarchie des paroles s'est établie; tel mot a une valeur et une puissance supérieures r tel autre une force mé-

U DU GÉNIB DB LA LANGUE

4iocre j eofio an anire tfçcablet ^ peioe adhéreai au langage qui l'adopte, est Kmflfert j^lutOi qu'admis*

Il y a donc en anglais des mots très^oru etdaa mots Xr^^faibles pour le sens ; d^s mots t de race « ^ ou adoptifs f t ~ ou « exoli(|ues ». Ces deraieri œmpte&t à peine ; les seconds sont d'un usage babitael i Vintetuiié et la vigueur se econoentnuit dans ks premiers. Le vrai oaractère de l'anglais, idiome pratique et piMÉt, eat Texpression»-.*^ riji<eiwtff;~c'e8l«à-dire l'énergia <t le « caractère. »

Si de Tangiais» dérivé et modifioalion de VmfgkHUsm, vous rmmm jusqu'à l'atteaiaiid , lae gigantesque dont on aperçoit k

pme les limites, vous trouvez que l'inten-» site » née de Tordre» de la règle et de la concentration disparaît et vous avez devant vous des remourtes infinies, des reflets incalculables des ioto «ans nombre; ~ les nuances dans l'immensité. « . Coleridge dit très bien que les Allemands écrivent trop, —et que les éléments du langage ont du trop-plein «nimité». Jacob Grimm, dans un excellent ouvrage récent (1), fait le même aveu; ce sévère philologue va jusqu'à refuser à l'Allemand le droit de rivaliser avec la langue anglaise, sa filte et son héritière : « En se débarrassant, dit-il, des lois de la prononciation antique, en rejetant la plupart des fleurons, l'Anglais a conquis une vigueur et une énergie supérieures à celles de tous les idiomes modernes. L'admission libre de sons < intermédiaires > qui ne peuvent «en l'interetse défuir, mais qu'il faut apprendre, lui a donné une variété et une vivacité d'expression, que peut-être aucun langage n'a possédées.

C)) Ueber den Ursprung der Sprache. Abhandlung der J.L. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1851

kixjEU à x n x È* 15

9 G'est un mécompte extraordinaire des anciens idiomes de l'Europe du Teutoaique et du Roman, que

• sont dûs cette supériorité que bien différencient et » cette force intellectuelle de l'anglais» On sait dans quelles proportions les deux sources se sont combinées pour former l'anglais, dont le Tinmonisme a fourni le fond matériel, et le Roman la partie relative à la culture intellectuelle. Oui, la langue anglaise, celle qui devait produire » le plus grand et le plus éminent poète des temps modernes

- nés, le seul qu'ils puissent opposer aux grands poètes de

> monde classique (c'est de Shakespeare que je veux par[^] i
ier), a le droit de s'appeler « une langue universelle, la

- langue « du Monde • pour excellence. » ». 8a rcbessei si

- puissante raison, ses formes précises, laissent bien l'ok

- derrière elle toutes les langues vivantes[^] et. même notre

> langue allemande, brisée et tirillée comme elle l'est » (zcarrissen) , dédoublée comme la race allemande Test eue[^] » même. Avant d'entrer en lice et de s'y présenter vahtam- •mcnt, il ftdraque notre idiome se d[^]uile de mille ia<[^] » cohérences et de beaucoup d'erreurs (1).

(i) Keiw, unter alien neueren Sptachm, kai gerad* durth dm Aufgeben und Zerruhen aller Lautgesetzte, durek den Wegfall beinahe soemmilieher FUononen, eine groMsere Kraft und Stifirke empfangen, aU die Englisch[^] , und von ihrer nicht einmal lehrbaren nur lernbaren FMle freier Mitteltonen Ut eine voeseniliche Gevaltdes Ausdrwks abhangig geworden, voie sie vieueicht noeh me einer andernmensschliehen Zuhge zu Gebote stand, Jkre ganze uberaue geistige , wunderbar gegluckte Anlage und Durchbildung war hervorgegangen aus einer fiberraschenden Vernuehlung der beiden edeuten Sprachen des spoeteren Europas, der germanischen und romanisch[^]en , und bekannt ist , wieimEn[^] gliehen sich beide zu einander verhalien , indem jene bei voeitem die sinnliche Grundlage hergab, diese die geistigen Begriffe xv-

DU GËNU 1» LA LANGUE

Les paroles dont se sert le sincère Jet savant phi>ol(4;ue offrent un corienx «xemple de cette richesse allemande» qui pousse la magnificence jusqu'à la prodigalité ; à peine ce passage si remarquable et dont la sévérité paraîtra extrême peut-il être traduit en anglais ou en français, tant la marche des périodes est complexe et la multiplicité des nuances embarrassante.

L'allemand malgré cette richesse^ qui semble lui assurer une supériorité prodigieuse a donc ses désavantages ; en émondant son luxe et en soumettant sa liberté à Tordre, la langue anglaise a pris le dessus. .

Voici un mot exprimant un seul sentiment, .eounu de tous les honunes, familier à toutes les nations^ Vqgnouri^ — il nous servira d'exemple. Le mot samskrit est lubh, qui exprime l'agrément d'un objet et le mouvement de préférence qu'il inspire. Sans nous arrêter au grec lipio et au latin libeo^ qui contiennent la même idée, nous trouvons le gothique leibia. Là se trouve la souche teutonique ; cherch(His les transformations que lui a imposées le génie des races.

L'allemand moderne en fait d'abord lieben^ aimer; puis lieben. Mte l'amour; lieb^ agréable; Hebchen, diminutif;

führte* Ja, die Englische Sprache, von dernickt umsenst <mch der grösste und uberiegenste Dichter der neuen Zeit im gegensatt zur classisehen alten Poésie, ieh kann naiûrlich nur Skakspeare meinen, geteugt und getragen worden ist, siedarfmit vollem, recht eine Weltspracht heisêen, und schein glgleich dent EnglUchen Wolke ausersehen kûnftig noch in hoeherem Masse und

allen enden\ der Erde zu voalten. Denn an Reichthum, Vernunft und gedrangter Fûge lœsst sich keine aller noch lebenden Sprachen ihr an die seiie setien', auch unsere Deutsche nicht, die zerrissen ist, voie wir selbst zerrissen sind, und erst manche gebreehen von sich absckûtteln mUstte, ehe sie kunn mit die laufbahn trate*

liebe^ amour ; Uebeki^ amourette; lieber^ plus Tolontiers; lieblichj aimable; lieblichkeit, caractère aimable ; liehling^ fiivori; liehlos, sans amour; Uehloskeiu caractère sans amour; liehreich^ riche en amour ; liebschaft, situation de Tamoureux; liebste^ le plus aimé, le préféré, Tépoux; liehœugeln^ faire Famour par \gA yeux ; liehhaber, celui qui a de l'amour; 2tV&A;ojeR, causer d*amour; Uebenswûrdig^ià:ffke d'amour, etc. Ce n'est pas tout; — au moyen de la préfixe be^ qui indique une action prolongée, étendue sur tout un objet, ce riche et souple idi(Hne crée : belieben^ étendre son amour, désirer ; belieben^ plaisir ; belicht^ qui est entouré d'amour, recherché; beliebig^ qui est digne qu'on le recherche ; — au moyen de la syllabe ver, qui exprime l'etcès, l'oubli de soi-même, verlieben sich^ devenir amoureux ; verliebt^ amoureux; par la préfixe ge qui indique la réunion, geliebt^ aimé; — au moyen de vor^ qui signifie la préférence, varliebe^ prédilection, etc.

Cette multitude de nuances, cette formation régulière et continue, ces affixes dont la délicate finesse est distincte,^ signalent particulièrement la langue allemande. "Voyons ce que les Anglais ont fait du même mot Uebe s'est changé en lave^ métamorphose naturelle. To love, aimer ; lave, amour ; lovely, aimable; {ove/me5j, caractère masàAeihveless, sans amour, peu aimable; lover, amant; love-gift, love^talk, love-letter. Ils ont perdu love-

ship, lovable, lovable (pour plutôt) ; ils ont gardé le composé beloved, et formé pour leur usage personnel lovingly; quant à beforelove et forelove, ces mots sont tout-à-fait bannis de l'anglais.

L'anglais n'est qu'un allemand mutilé; la construction des vocables se maintient; les racines n'ont pas changé; on a supprimé les rameaux exubérants. Un génie positif a détruit une multitude de demi-teintes composées. Continuons.

16 DU GÉNIE DE LA LANGUE

Les mots liehe et l'âme et surtout une mère instinctive. Comment rendra-t-on cet autre attachement du devoir, cette sainte « fille de la parole donnée, maintenue et animée par le serment! De la racine gothique freien^ demander en mariage, on a fait frijands^ lié d'amitié; puis freund, en anglais friend (ami); de là freundlich tt friendliffi cordial, doux, amical; freundlichknt (allemand) et /rtVndliittfM (anglais), cordialité; freundschaft et friendsiùpt amitié; befreunden et to befriend, traiter en ami. Les Allemands, toujours plus riches que leurs neveux les Anglais, se sont réservé freundinn^ amie; befreundet, allié, etc, et beaucoup d'autres. L'identité des formations est partout évidente ; ce sont les mêmes désinences (Uice et /icA, less et les; shaffi et ship) ; les mêmes préfixes, le même mode de composition ; c'est une seule lai^e ; — à cette exception près, que l'opulence allemande nous étonne par ses ressources, tandis que la précision anglaise s'enble pauvre à force d'économie»

Comment ceUe-ci a-t-elle regagné le terrain perdu ? Par l'ordre ; en plaçant pour ainsi dire à intérêt, selon leur époque, et les vocables de son patrimoine et ceux qu'elle empruntait aux

langues savantes oïl étrangères. Possédant déjà friend, f ttoii 9 et tous ses dérivés, lave^ «amour » ei toute sa famille ; l'anglais n'a repoussé ni le mot normand ou latin amour, ni le mot germanique like, liking, t préférence ». On leur a donné les moindres places. Le dernier rang, le plus cbétif et le plus réprouvé appartient au mot ktin-nor* mand. An amour signifie une liaison passagère; paramour implique le blâme; amormis, amiable, ont Que signification ou faible ou purement sensuelle. On peut très-bien dire an amiable dotard, « un aimable idiot ; » il est impossible de dire : t A lovtfty émarà. « L'idée BMMrale^ et oellede d«-

V9ir nmti ont été itxptixaée» par frimdtthipf Tidie depladnr et de préférence, par love; Vidée tnlgaire et condamnée» par atnout. Rjestaient la préférence on le geât pour un objet: c'est tolike^ préférer. Il n'est paseiaet detfreqt't'fl y ait eu alliance et f usicm i alliance trop inégale ; fanon qni n*a rien confondo. L'élaboration des élément» teiitoniques» dominés par le génie positif d« la langue anglaise s'est mâée à un accessoire étranger, fort par le nombre des mots qu'il introduisait, peu considérable par la réalité de sa yaleur, impoissant à cbvQger Forganiame oicëitif.

On YCMt Comment s'expliquent les caractêrêe différents de la langue allemande et de la langue anglaise»

Les nuances allemandes sont des dérivés qui modifient le sens. Les nuances angiaises sont des synonymes et des variations qui expriment force ou faiblesse» -^ moralité ou vice, — profondeur ou surfoce. Tout oe qui est force, moralité, profondeur, c'est la racine teutonique qui le fournit. Ce qui est affaiblissement, adoucissement, ornement et frivolité, on l'emprunte à la langue nouvelle. Les mots métaphysiques, lès termes d'art, les expressions nées d'une civilisation avancée, appartiennent à Tidiome

néo-latin; les termes de droit, de chirurgie, de chimie, de physique, d'astronomie s'y joignent et composent un total énorme^ Ces mots étrangers que le progrès social rendait nécessaires se sont toujours sQumii fc la ccmstltution primitive du vieux langaga

Ainsi dett Uiomes opposéa de earactère ont jailli d'une Bource identique^ Les préfiieS) les affixes, les dérînences anglaises sont Aé l'allemand r <AireA (en anglais through) ; thm (en anglais dom);kinter {waAer)i ober (over); iiiJ# (ness); lick (like); ikip (sbaft) ; los (le«); heit (hpod), régntent sur la langue anglaise^ dispetent des au-

20 DO GÉniE DE Ik LANGUAGE

très Tocabies, goayenient ces vassaux et ne ieor permettent pas de suifre la règle latine on normande.

La terminaison hood, si fréquente en anglais {widowkood, livély-kood , brother^hood)^ dérive d'un mot gothique que les Allemands eux-mêmes n'emploient plus. Dans le vieil allemand le motAeît {hbd, en anglo-saxon) signifie « posonne ». La version métrique du Credo^ publiée par Hickes» contient ces paroles : t Ne the hodes ok inengande « (« Neither the persans aught confounding, » « necpersûnas ntlum in DX)dum pecpniscendo »)• Le dialecte de la Bavière a seul conservé hait dans le sens de c(situation ». Le paysan t>avarois vous parle du bon iitu (gute hait) ou du mauvais état (schlechte hait) de sa famille et de ses affaires. L'Allemand vulgaire n'emploie plus heit que comme désinence dans la composition des mots, et lui prête la signification exacte que les Latins donnent à leur terminaison tas (Ubertas) ; en français, liber-té; en grec» tes.

Heit signifiant donc l'état d'une chose^ les Allemands se servent de mensch-, homme, pour faire mensch-heit^ « état de » hommes, humanité »; avec /au/, paresseux, ils font faul-heit^ « état du paresseux, paresse » ; et mille mots semblables Ce mode de iimnation a passé des Germains aux Anglais. Ces derniers ont changé heit en head et en hood,* de là god^head (divinité, en idlcmand gottheit) ; -^ ntaîden-hood; — priest-hood^ prêtrise; — man-hood (vfrilité, en allemand mensch-heit) ; — hardy-hood, hardiesse, mot plus singulier encore parce qu'il est hybride et se compose du mot normand hardy^ et du mot teuton hoad. En face de ces mots germaniques se placent des synonymes, qui empruntés au latin offrent une équivalence affaiblie et comme une nuance plus ornée et pâissante ; prèsde jum^*

AiLUANDE. 21

head on voit t divinity » {dininitas) ; près de maidenhead^ ' « vii^ nity è {yvriginitas) ; près de priesthoodf \$ sacerdoce t {sacerdatium) ; près de man&ood, « humanity » (Atiinanitas). Des deux nuancés, Tune gothique, i*autre latine, la nuance gothique a l'énergie et la rudesse; du côté de l'expression latine sont la. finesse métaphysique et la subtilité civilisée. Tout Anglais qui entend prononcer le mot godhead en reconnidt la puissance ; Divinity est une expression lucide, effacée et sans pouvoir; le doetar of divinity^ est un docteur en théologie^ rien de plus. Aiftuinity indique ou la masse du genre humain, prise pour un être collectif, ou h sympadiie de Fhomme pour les hommes ; mot philosophique, d'une froideur didactique et cicéronienne. Manhood indique l'âme virile dans un corps viril, l'âme opposant sa force aux violences du destin. Des gens crueb et énergiques pourraient très-bien dire à un homme doux et faible : — We hâve enough

of your humanity; recall your manhood i « nous en avons assez de votre humanité; rappelez la partie virile de votre âme (manhood). » Le mot *manhood*, autre synonyme, existe en anglais à côté des deux expressions *humanity* et *manhood*; il indique plus spécialement la différence des sexes, et se oppose entre l'une et l'autre.

Telles sont les fortes nuances de la langue anglaise; nuances caractéristiques, positives, propres à la vie pratique d'une race politique et commerçante. Si elle a perdu la complexité composite, le luxe et la beauté synthétiques de l'allemand ; si, ébrançant pour ainsi dire et émondant de toutes parts sa luxuriante fécondité , imposant des bornes à sa facilité reproductive, l'anglais est devenu impuissant aujourd'hui à réunir dans un Seul vocable ces reflets poétiques et les divers jeux de l'imagination que l'allemand y

DU GÉNIE M LA LANGUE

^accamule et y harmonise; — cette langue est restée en revanche, dans sa sobre énergie, la pins expressive et la plus incisive des langues modernes (1).

EUe possède toujours un temps fort et un temps faible, un temps dur et un temps doux. L'écrivain anglais frappe à son gré sur la touche qu'il veut faire retentir; *feeling*, *schaft*, *limh*, *tdtk*, *rettatd*, mots vigoureux, sont teutons; *ientiment*, *dan*, *member*, *labour*, *récompense*, mots élégants et harmonieux, sont latins. Proverbes populaires, cris de l'âme, accents d'éloquence restent germaniques. *Cordial* est une *eiq*)reSsoil gracieuse ; *hearty* est le

mot du cœur. Hospitality est solennel et convenable», welcome est naïf et national

L'an^ais est donc doublé plutôt que double; c'est un saton arme à la miùaine.

^ Citons un échantillon singulier de la richesse du Glossaire anglais : tes mots amour paternel ne peuvent se rendre en latin que par paternus amor; en fleiiiand par vaderlike Kete; et ainsi dans les autres langues d'Europe, patemo amx>re, etc., etc. Cependant la tendresse qu'un véritable père porte à son enfant n'est pas identique à rat. tachment vif qui rappelle et ne remplace pas Tamour paternel. Les Anglais ont pour ces deux significations deux mots, dont les nuances sont marquées ; /arAer-/y (popr father^ltke), « semblable à un père, , du mot Uke, sembiâbte et du mot father, père; et patemaî, du mot latin paternus. n He had for his pupîl a fâtherly love., » — U avait pour sa pupille un amour semblable à celui d'un père. — « His paternal sorrow could not subside. » ^ Sa douleur de père ne pouvait s'apaiser. » Dans la première phrase, 11 s^agit d'un « amour digne d'un père ; « dans I^ §pconde, (4) V. nos ÉToIW8 sua i'Augibxbwb au m* siècle, 1" chapitre,

AU.BIIANDB. ii

if est h douleur d'un père véritable. Doable teinte, qtd n'est jamais éqoiTaleate, ne fMt jamais double emploi, et multiplia les effets sans «mirer les couleurs. Ici le vrai mot, le mot fondamental est faiherly^ fatherlikei -^ paternal, mot latinr-normand se rempiaerait facUement pa^le génitif a fathet*\$ «artv^. La hn-goe saxonne est le nécessaire \ la langue ncH'mande, le superflu.

La hiérarchie dans l'indépendance individuelle, voilà l'anglais. Cette langue a conservé la vigueur de tous ses éléments constitutifs en se gardant bien de leur donner une valeur égale. C'est l'idiome de la liberté non de l'égalité. Elle admet tout et ne comprend rien. Elle reçoit le mot français fleurlette et « flirtation », et elle le laisse dans les limbes, tandis que le mot flotter (flos) aert l'usage commun ; l'admirable mot, bloom (blum) , indique seul (la vivacité de la sève, l'éclat des nuances et l'effluve du parfum. C'est le mot germanique.

Non seulement le français et l'anglais ne se sont jamais unis et fondus ; mais le latin, le grec, le français moderne, l'italien, l'espagnol toutes les langues romaines cultivées et vivantes « tant », si nous pouvons le dire, tournoyées et voltigées autour de la base teutonique. Elle s'est environnée de ces flammes errantes comme d'ornements fugitifs et extérieurs ; jamais elle n'a pu se les assimiler. En un mot, l'anglais actuel est encore aussi profondément teutonique après douze siècles, que le français de nos jours est latin. Une attache indextinguible nous enchaîne à notre origine romaine, à jamais vivante et dominante. L'Angleterre produirait encore des milliers d'écrivains, qu'elle ne cesserait pas d'être saxonne par l'âme, la pensée, la parole, le génie. Elle l'est surtout par la formation des mots, par l'imitation du méca-

S& DU GtM DB L4 LANGUAGE

nisme, c'est-à-dire par cette portion essentielle et centrale qui s'agit à toutes les modifications extérieures.

Elle est fidèle au génie germanique primitif qui n'a pas trouvé dans l'histoire l'expression plus vive et plus complète que cette époque nommée anglo-saxonne, pendant laquelle la civilisation

romaine affluUie fut remplacée par une civilisation spéciale, à la fois chrétienne et germanique, importée dans la Grande-Bretagne[par les Saxons. Heureusement pour l'historien, l'esprit de conservation inhérent à ces races a protégé les vieux poèmes et les chroniques des Anglo-Saxons, et nous pouvons étudier ce dialecte frère du gothique dans les œuvres du roi Alfred et du moine Caedmon, comme dans ce beau poème dano-anglais, intitulé Beawtdf.

La langue anglaise, sans le rude travail qu'elle a fait subir aux éléments germaniques, aurait été impropre à l'œuvre de civilisation active et de conquête commerçante que la race devait accomplir. Parmi les idiomes teutons, le caractère du gothique avait été une harmonieuse largeur; celui de l'islandais, la concentration puissante ; celui du danois, la solidité composite ; celui du suédois, l'élasticité sonore ; celui de l'allemand, l'étendue métaphysique. L'anglais devint la langue pratique par excellence et ne cessa pas d'être poétique ; l'idéal et le réel se touchent par un point suprême. L'anglais donna • six « futurs à ses verbes {shallt willt can, may^ must^ need)^ tandis que les vieux Germains de Witkind, imprévoyants comme des barbares, n'en avaient pas un seul ; l'Anglais supprima les modification3 inutiles, perdit volontairement les nuances subtiles, rendit sa grammaire élémentaire et presque nue, se servit des a£Bxes et des pronoms avec une facilité et une liberté extrêmes, ne s'embarrassa ni de la lystématisation artifi-

délie ni de l'élégance rationnelle, coornt au pfaiss pressé, à Tapplication, à Futilité, à la nécessité, à la pratique ; cessa d'être homogène, perdit en régularité ce 4|ii'il gagnait en force, admit rarement la composition et pour ainsi dire «r r agglutination a

des racines, labeur savant, intellectuel et improductif, — gardai cependant avec soin les nuances significatives, le th doux et le th rude, distinction que les Allemands ont perdue, les désinences variées» comme tWet ing (sportive, sportin^ « se pZaûant à jouer, » et V jouant »); — enfin, laissant à Tltalien, à TEpagnol, au Français (qui avait détrôné sous Louis XIY ces deux idiomes), leur gloire avérée et séculaire, — devint pour le XIX* siècle l'instrument le plus actif de la civilisation matérielle qui emporte le monde noaveau*

S IV

Bôle de la langue allemande dans le monde moderne. — Imper- Bonnalité, abstraction, nuances poétiques. — De ses destinées futures.

B faut se garder de croire que l'allemand ait eu moins d'influence et de pouvoir que l'anglais ; cette influence et ce pouvoir se sont exercés non sur les faits, mais dans la sphère des idées qui dominant et engendrent les faits.

La suprême loi, le principe vital de la langue allemande comme delajangue grecque est la synthèse, Tanalogie, la composition, la fécondité incommensurable et harmonique. D'un petit nombre de racines elle a tiré cent mille vocables qu'elle multiplie et varie indéfiniment ; la langue française, dou^e d'autres qualités, ne comijte que vingt-

36 DU GÉNIE DE Ik LMGUB

hdt mfile vocables dont eOe ne peut plas accroître le noinbre. Do aenl mot setzen (to set) natt une famille de plus de cinq cents mots, auxquels on peut ajouter des compositions étrangement

complexes, telles que auseinanderamîsetzung (répartition des employés). L'anglais, cet allemand mutilé et raffiné, forme seulement avec le même mot tôt set une trentaine d'expressions tout au plus; quiconque veut aller plus loin se heurte contre les bizarreries de Tarchalsme. Tandis que l'anglais a supprimé la flexion des désinences, l'allemand qui les a conservées bannit ou emploie les articles selon les nécessités du style et les caprices de la pensée. Grâce à ces mêmes flexions l'allemand est \ son gré inversif ou soumis à l'ordre logique ; il se prête à tout, il admet tout, et les vestiges de la primitive rudesse et les éléments nouveaux des civilisations exquises; telle est la vaste incertitude de son organisation philologique, que les grammairiens ne sont pas même d'accord sur le nombre de ses déclinaisons ; les uns en veulent «to, les autres dix. Il possède un pluriel qui généralise (Dinge) et un autre pluriel qui particularise (Dinger) ; distingue au moyen des genres la grande'Mer (Die see), de la mer intérieure (Der see) ; — et recouvrent chez la femme, six nuances séparées; — Frau, ISauS" frau, Weib, Weibsbild, Frauenzimmer^ Frauempersm. La femme honorée et légitime marche la première (Frau). La Reine du ménage la suit [Bausfrau). Gomme compagne de l'homme, elle est Weib. La mauvaise société seule parle du Weibsbild (Forme physique); les deux derniers vocables représentent la femme des salons et sa personnalité extérieure. C'est là pour le poète sentimental une magnifique richesse. • Ehret die Frauen ! » s'écrie Schiller, « Honorez la noblesse de la Femme ! » Le

ALIÉMAIIDE S7

titre même de son poème est < Z)t> Moehi des Weibéê. t (La puissaiiGe de Vêtre iH^mné Fwmme.)

La même âasticité de raUemand maldidie et dhrernfie les di-miQati&, lea aogmeliUtifr, les pêjoiratib, en demie aax verbes et aux adverbeë ; >— permet de oe pas anôrder le substantif et Tadjectif (sdileoht sind die fedem) ; crée des substantift avec les participes (le mant, le kwr^ lantli transforme les adjeotift en adt^bes, les verbes en sahstantife, s'empare de toutes les formes, adopte tons tes inoyens ; attribue des comparatifs aux verbes, réduit à Tabstraction même les termes physiques et matériels (le {onnant^ pour la faculté de tonner), atteint de nuance en nuance la région extrême de l'impersonnalité et de l'idée abstraite,, et se déployant dans cette immense, sublime et dangerelise liberté, semble avoir choisi pour symbole les deuxvwsdeKlopatock:

••••£« waU^t êiek Oumiê

Ringtmif langsamer fiuth^ xtmt weMchenloteii gutade.

Ce sont les grandes vagues de l'Océan fanmense, allant baigner des rivages où les races et jusqu'à la pensée humaine disparaissent

VimpersoniiaUté définitive de la tangué allemande n'éclate en rien avec plus de puissance et de singularité que dans l'emploi du neutre, type de l'impersonnalité même. On trouve l'article es (il), article neutre, vingt fois répété dans le Tâûcher (Plongeur) de Schiller. Ce mot jette un voile sur Tagent et le moteur, indique Tinconnu, fait pressentir le mystérieux et l'infini; c'est l'infinitif de Virgile :

fuM étaMH jrémittâ et \$œVa ionatè

28 DU OËEfIB DE LA LANGUE

L'AUemand dit : « î/ nCétarme^ » pour * j'épronve de Tétonnement, « rétonnement me saisit (Mich wundert). La personnalité s'efface' devant le sentiment et la sensation ; pour lui la généralisation prend le dessus. C'est au contraire en anglais le « particularisme t Téhoité, 'pour nous servir de ces expressions allemandes, qui remportent et dominent Un Anglais distingue « AU the day ; the "œhole day; every day ; the day entire^ qui ne signifient point la même chose ; c'est le jour dans toutes ses heures; c'est U jour considéré dans son cours intégral; c'est chaque jour pris à part ; c'est enfin le jour sans en rien retrancher. Ici les nuances, comme on le voit, s'appliquent à la vie positive, non à l'abstraction métaphysique et idéale. Les mêmes nuances positives de volonté et de fait se retrouvent dans les futurs anglais. Le futur du verbe allemand ne conserve que l'idée générale, la pensée indéfinie d'un avenir vague et inconnu ; — ich werde schreiben^ « j'écirai ; » il n'y a plus là que l'abstraction d'un avenir pendant lequel on écrira, toute indication d'une volonté personnelle et d'un fait spécial disparaissent Aussi les Allemands n'ont-ils qu'un seul futur tandis que les Anglais en ont six :

« Il se peut que j'écrive » — / may write.

« J'ai la puissance d'écrire-j » — / can write.

« La fatalité te contraindra d'écrire » — Thou shalt Write.

« Le devoir me fera écrire » — / must write.

« Ma volonté me fera écrire » — / will write.

« Une nécessité ne vous fera écrire » — You need not Write.

Voilà pourquoi, nous l'avons souvent dit , les traductions fidèles sont impossibles. Shakespeare, pour individualiser ses ca-

ractères, ses nuances morales, arrêter avec la

ALLBMiiNDB. 29

finesse et la profondeur de son génie les traits deses [Aysionomies, n'anraît pas pu employer rinstmment de la langue allemande, instrument impersonnel et indéfini ; c'est le seul défaut de la traduction de Schlegel et de Tleck, défaut in-* snrmontable (1). Le lyrisme éthéré de Schiller dans ses Odes et des poètes secondaires tels que Matlhison et Hodty perd djois une traduction la ténuité prismatique de ses nuances. Il faïit renoncer à exprimer en français ou en anglais h suavité de Goethe :

« Fullest wieder busch oad thaï

> Still mit nebelgUnti ; ,

• Løesest endlich auch elnmal

• Meine Seele gantz ;

• Breitest über mein gefild

» Lindernd deinen blict:, ,

• Wje des freundes «igpn mild n îfber mein geschick. »

La suppression des articles, la eomposition de mots tels que nebelglantZy leur position comme celle de still^ seele gantz, augen mild^ (ont le charme de ce lied^ dont la naïveté paraîtrait excessive en français et insupportablement fade en anglais. Introduisez dans cette sphère magique individualisation et précision; tout disparaît, les ombres légères fuient, l'enchantement a cessé.

Si Ton examine et la liberté synUxique et Tétymolc^ie féconde et chacun des ressorts et des pivots particuliers de la langue allemande, la sentence de Jacob Grimm et de Goleridge se trouvera justifiée.

Incomparablement vaste et souple, infini de modifications et de ressources, ce métal en fusion, cet idiome im-

(I) V. nos Études sur L'AniiQinrtb P« TiADVOTaras»

•e DU GJËINU OB fJk LANGUAGE

iii«DBe donl Børne a rai«on de dire que « c'est le Truchement naturel et Tuaivergel uOeri^rète de teiie les sentimeats et de toutes ks idées, » pèöhe |Mr l'excès de sa rithesse même } Beeroe a te droit d'ajouter « qu'il a*y a pas de style pour les Altemauds» C'est (dit-il ensutie) use 1 preuTe de leur candeur ; ils écrivent vertueuse^^^t » mail la coquetterie des paroles leur dé^iti ils regarèsot » edmiiiie u» crime de parer et de déguiser Tidée sous les 9 draperies de la phrase. » — - Bizarre ei^euse ! La Diligence de la personne est-elle une vertu ? Ni Goethe ni Lessing ne l'ont pensé; leur liberté germaasepie S'est volontairement asservie ; et Ton peut^ avec de» restrictions el des nuances , accorder le tnèttte éloge ^ Jéàfi de MuUer » Herder et Fichte. Mais quelle forêt épaisse et inextricable que le style de Hegel, si c'est un style I Et quelles périodes ensevelies sous les nuagss accumulés de l'expression métaphysique a composées Gervinus, le savant histerien de la littérature ; sans compter les humoristes comme Hamann (1) et Jean-Paul (2) qui ont exa^^ la liberté et exécuté cette danse éperdue, bouffeaœ et tr»te« aoeeiapagBéedegrдото et de fifres aigus, excusable apréi iMit, puisqu'elle était vo* lontaire et qu'elle avait un seosi irooiqœ ou profonde

L'abus des mots abstraits, la répudiation des termes vagues, expressifs et réels, ce que Paul Valéry appelle la « circunnavigation de la pensée sans toucher le rivage, 4 ont passé récemment d'Allemagne en France et en Amérique ; et c'est un grand vice. Les bêtes les pûmes^u, les somn^s les pr[&]fonim^r les rtofo^m ont envahi l'espace. On a cessé de dire : « les armées marchent, pour dire : « les éléments hostiles sont dispersés par le vent »

(i) V. les Trois mages de Koenigsberg^u

AtUlliaKDB. fti

sortent de l'histoire à la civilisation européenne commencent à s'élever » Un écrivain flodéré parle ainsi : « Quand » le métal corinthien de Goethe réagit « il l'habite les » éléments éthériques de toutes les fondations et de tous les • éclairs anciens..! » pour dire « lorsque Galbe écrit Wertber^t » Plutôt on essaye d'exprimer ce que les sensations humaines ont « d'ineffable » on les arts de mystérieux ; Bettina Brentano affirme que la « septième dimension » est le guide éternel la Inéditée de la nature terrestre et » de la Bataille divine à l'heure est allé de sens à l'envers » tout dit au monde des esprits) « De s'est faite terrible • «-- Telles ne sont pas les pages de Schlegel, de Goethe de Schlegel et de Jean de Müller. « Ramener la discipline ce noble langage, égaré dans sa liberté même et exposé à devenir sauvage » (edle, aber sehr verwilderte Sprache dit Jaussenski) c'était le plus grand service qu'on put lui rendre.

L'initiateur du mouvement plastique et organisateur de ce magnifique idiom^e a été Luther au xvi^e siècle. Le grand artiste

de la même centre dans les derniers temps a été Goethe. Bkm d'autres talents y ont eoononra.

OEmrre citiUsatricè et du ^s bant intérêt pour la mar-^ che intellectuelle de f humanitéi Un des récents humo^ ristes allemands dit arec raison que l'Allemagne est « TUai'^ Ter»té dil genre hura»n. » Là tous les idiomds connus, sauvages où civilisés , sont soumis li one critique assidue par des érudits infatigables qui pénètrent avec «ine perse-" vérance pesaonnée les secrets de leur organildie. ÎÀ sont traduites on plutôt reprodntes par des fae simtT^ d'une ressemblance merreillense toutes les eravres de l'intelligence. Étude infinie des génies les plus diven,sympa« tline miv«rselle, assimilation puissante, connaissance

DU GÉNIE DE LA LANGUE

de tons les rapports, admission de toutes les nnances» compréhension de la vie idéale comme du progrès matériel dans tontes Jes races ; tels sont les grands caractères de l'Allemagne intdlectuelle. Voilà son rôle aux xyiii* et XIX* siècles ; mission généreuse , qui coïncide avec la mission pratique de TAngleterre ; ainsi se prépare Ta- Tenir. Déjà une conunnn^uté de sentiments et d'idées, une tendance nouvelle à se comprendre mutuellement, un besoin général de resserrer les liens de la solidarité humaine se manifestent à travers le monde. La langue aDemande est le grand instrument intellectuel de cette fusion des races et des esprits. Aux reproches de Jacob Grimm et à sa critique sévère elle a le droit d'opposer les paroles enthousiastes de Boeme :

« Quelle langue oserait se porter rivale de la langue alie »
 mande ? Quel autre idiome est aussi riche et aussi puis- 9 sant,
 aussi hardi à la fois et aussi charmant, aussi beau » et aussi doux
 que le nôtre 7 II a mille couleurs et cent om- » bres. Rien ne lui
 manque ; ni le mot fu^{tif} qu'exigé le » besoin de la minute ni ce-
 lui que demande le sentiment » infini que Fétemité ne saurait
 épuiser. L'allemand est fort » dans l'épreuve, souple dans les pé-
 rils, terrible dans la » colère, tendre dans la pitié et prompt à-
 toute entreprise. » C'est l'interprète fidèle de toutes les langues
 que parlent » le ciel et la terre, les airs et les eaux. Le grondement
 du » tonnerre, les murmures de l'amour, les mille bruits de 9 la
 journée et le silence des nuits; les teintes d'émeraude, » d'or et
 d'argent que sème l'aurore, et les méditations » profondes des
 rois de la pensée; le babil de la jeune en- » fant, le gazouillement
 de la source paisible et le sifflement » du Feptile ; les ébats et les
 cris joyeux de l'enfant et la » sourde parole du rêveur qui se dit à
 lui-même : le moi[^]

• c'est le MOI ! — • tout ce que rhomme peut comprendre » et
 sentir, la langue allemande le traduit, Texplique, le » développe
 et Tembellit (1). »

(i) c WeUkB êffraehe darfneh mit der deutseken mesten?
 WeUke 3 andere Ut \$o rdeh und mœchtig, io muthig und anmu-
 thig, so » êchœn und \$o mild, aU vmere? Sie Mat tauaend Far-
 ben und hum[^] » dert Schatien, Sie hat ein Wort fur dos kUinste
 BedûrfniU der » minute, und ein Wort fur dos bodenlou Gefühl,
 dos keine Ewig- » keit aussekœpft, Sie ist stark in der Notk,
 geaehmeidig in Gefah- » ren, schreeklieh wenn sie zûtnt, vfeich
 in ihrem Miileide[^] und 3 bevoeglich tu Jedem uniemehmeti, Sie

ist die treue DoUmetacke-' » rt/ifi aller Spræhen, die Himmel und Erde, Luft und Wasser

• Sjn^echen. Was der rollende Donner groUt, wa» die kofende Lieàe » tamdelt, was der larmende Tag schwatzt und die sekweigende 3 Nacht brùtet : voas dos Morgenroih grûn und gold und silber malt, » und was der emste Herrscker auf dem Throne des Gedankens » finnt; was das Moedchen plaudert, die stille Quelle murmelt und 3 die geifernde pfeift ; wenn der muntere Knabe hûpft undjauchzt, 3 und der alte Pfiilosoph sein sckweres Ich setzt und spricht : 3 Ich bin Ich — Ailes, Alles^ ûbersetzt und erkloert sie unsverstand- 3 lich, undjedes aufertraude Wort ûberbringt sie uns reicker und 3 gesehmûekter, als es ihr ûberlUfer worden. »

PREMIÈAB CPoQIJC.

DANS LA GERMANIE ANCIENNE

(Veran400àranl400.)

SI

Origines. *— Chants barbares. — Aspiration vers Tinfini. — Puissance mystérieuse des femmes.

Dans la nuit des origines allemandes on Toit se confondre non-seulement les Scandinaves, les Islandais, les Germains, les Goths, les Longobards, les Jutes et toutes les nations du Nord, mais les Kimris, les souvenirs de THindoustan primitif, de la Perse et des plus riantes contrées de la haute Asie. L'Allemagne

érudite ne doute plus de cette origine orientale, attestée par les chroniques séculaires de l'extrême Nord* Nous ne soulèverons pas les discussions philosophiques auxquelles cette question se rattache; la parente originelle du samskril, du grec, du gothique et du vieux langage german est assez prouvée, non-seulement par l'affinité des idiomes, mais par la mythologie, l'histoire, les usages populaires, et quelques noms-propres qui se tiennent debout au milieu du naufrage des temps.

Cette filiation asiatique delà Germanie avait échappé aux écrivains de l'antiquité. On n'en trouve pas de trace chez Hérodote, le premier historien qui fasse mention des Germains; il rapporte les ouï-dire de quelques marchands avec un ton de tristesse et de simplicité qui prête du crédit à ses

LUTTE DE L'ÉLÉMENT PAYEN

paroles. Un siècle plus tard, Pythéas de Marseille, le premier écrivain romain des Gaules, parle des Jutes qui tenaient le Jutland, des Teutons qui habitaient le Mecklembourg, le Holstein et la Poméranie, et des Estiens établis dans la Livonie et dans le royaume de Prusse. Chez Hérodote et chez Pythéas, les Germains sont représentés comme des sauvages ensevelis dans leurs ténèbres cimmériennes, sans littérature, sans poésie, presque sans idiome.

Tacite est plus complet; dans son admirable ouvrage *De Moribus Germanarum*, » la Germanie apparaît barbare sans doute, illettrée, mais énergique, conservant son indépendance naturelle et la traduisant par ses mœurs et ses lois. Sous l'empire de croyances terribles, propres en apparence à donner de la

blir les fmes, ils gardaient mi inaltérable sentiment de leurs droits. Chez eux la famille ne relève de rien ; tout se règle sur elle. Nbn-seulertiént elle est libre et forte dkiis son ensemble^ mais elle donne à l'individu tout son prix. Un Germain est l lui seul quelque chose : a peut défendre ses biens à main armée, juger de son honneur et de celui des siéiis, et traiter directement des intérêts publics. ÄA fiemme germane ne se cache pas dans le gynécée : exclue des affaires publiques, elle a rang de Germaine; elle est femme, libre, noble et honorée. L*înstinct spontané, Ténergie ardente, le caprice imprévu de la femme passent pour inspiration divine.

Ces mœurs, ces idées, ce respect de la femme, ce mys^ ticisme sauvage ont laissé jusque dans l'Allemagne moderne trop de traces évidentes pour que l'historien de cette littérature n'ett signale pas le principe générateur. L'îmîtatron des sociétés méridionales n'a pu en détacher ni hss Allemands, ni les Anglais, ni les races diverses issues de la même ori^ne. On retrouve ce senti-nieiiit indeiAmctibie

BT DM L'ÉLtMEirP CHUtTIBlf. S9

jiuqae dans les poèmes de Byron, de Bag^esen, de Goethe et de ScUuer. Si Ton consiike le grand cycle des épopées geniMni-qiile8«.oii y verra planer Tâme inspirée et redoatable de quelques femmes démoniaques ou divines. Remontes {dos haut; le pouvoir et la majesté de ces fées éclatent dans les diverses traditions de VEda Scandinave. Les IYal» kyies y apparaissent revêtues d'une mission terrible et auguste, exerçant leur empire avec une pleine liberté. Dès cette époque les idées germaniques se détachent de la terre ; elles s'élèvent invinciblement à un ordre de choses inconnu et invisible.

L'intimité de la famille, éternellement vénérable chez ces peuples du Nord, servait de seuil au monde des hommes. Des* têtes par Dieu à remporter une complète victoire sur l'anti* quité déchue, ils étaient poétiques par leurs actes : on y sentait je ne sais quoi de terrible et de céleste, d'épique et d'inspiré qui avait saisi d'avance le grand mâle et triste de l'humanité. A une nation si religieuse et si saine la liberté était facile et nécessaire. Et cette liberté qui, dans l'époque la plus obscure de son histoire, se plaçait déjà au-dessus des peuples civilisés, devait naturellement plus tard, dans ses jours d'audace éclatante et d'inspiration extraordinaire, la rendre maîtresse d'un monde hébété par ces vices qui rendent la servitude nécessaire.

Les peuples confondus par les Romains sous le nom de Germains étaient différents des autres, non seulement par leurs lois, mais encore par leurs dialectes, que les migrations et les alliances de races vinrent modifier et confondre. De tels hommes n'avaient pas le temps de s'occuper des arts de la paix. Sans littérature, ils n'étaient pas sans poésie ni sans génie. Il semble prouvé que les caractères nouveaux apportés d'Asie par Odin étaient connus.

LA LUTTE DES ÉLÉMENTS PÂYES

Un monde de tons, du moins des prêtres. Un poésiedne devait servir d'accent à la civilisation primitive que nous venons d'esquisser. Il nous en reste à peine des ébris méconnaissables, confondus et mêlés avec les récits de Paul Diacre et de Jornandès, cachés dans les remaniements modernes des Eddas et dans ceux que la tradition des Nibdungen a successivement subis entre le v* et le xiii* siècle. Tacite signale quelques chansons nationales dans lesquelles les Germains célébraient leur Dieu Tuis-

co {DeutsehJ; les chroniques parient d'une poésie spéciale cultivée par les prêtres. Les Germains possédaient aussi des chants de guerre qu'ils entonnaient en touchant des lèvres leurs boucliers. Tous ces hymnes se sont perdus quant à la forme : on en retrouve les reflets vagues et obscurs dans les grandes inspirations d'une autre époque.

L'historien Jornandès nous a laissé quelques souvenirs des chants des Goths. Dans l'un d'eux le corps du roi Théodoric enlevé du champ de bataille est déposé dans son tombeau, au milieu d'hymnes fonèbres chantés par les soldats ; dans un autre les mêmes honneurs sont rendus au roi des Huns, au fléau de Dieu, Attila. Quelques vest^{es} effacés de la vie poétique des Longobards apparaissent chez Warti" Fried, surnommé Paul Diacre.

Il est probable que l'allittération, c'est-à-dire l'écho régulier des consonnes exprimant le sens et indiquant la racine des mots formaient le caractère spécial de ces chants perdus, dont la nature et la puissance sont attestées par les chroni* queurs ; cris de guerre mêlés de souvenirs domestiques, d'élans patriotiques et d'accents religieux.

ET DE t'ÉL^{WERT} CHRÉTIEN. 41

Sn.

Action da christianisHie. — Ulphilas.

. Telles étaient les influences que le paganisme germanique avait exercées, lorsque le christianisme vint se placer comme agent intermédiaire - et comme truchement entre le génie incùFte du Nord et' là civilisation afiaiblié du Midi. Il rencontra pour obstacle ces mêmes chants dans lesquels vivait le caractère

national d'un paganisme invétéré. Il essaya de les anéantir. Les conciles frappèrent d'un continuel anathème cette poésie séculaire, traditionnelle, irrésistible, essentiellement populaire, que les soldats, les chasseurs, les femmes, les princes, les enfants répétaient à la fois : car chez les Germains la poésie était propriété commune. Elle appartenait au Volk[^] à la masse entière[^] non au populus, à hplebSf ni aux chefs de famille ou de race, mais à tous; distinction importante, qui la détache absolument de la poésie française ou italienne, et qui se retrouve chez les E[^]agnols, fils des Goths et des Ibères.

Parmi les anciens Grecs, Trais aristocrates conmiandant[^] des esclaves, la multitude n'avait pris aucune part aux dons de la muse ; elle était, avec la gloire et l'autorité, le privilège de la classe supérieure. La poésie payenne des Germains au contraire appartenait à tous. Guerrière comme la religion de ce peuple, elle n'ouvrait le ciel qu'aux héros. Ck)mment s'étonner que ces chants superbes, empreints de tous les charmes des souvenirs, aient opposé longtemps une invincible résistance au christianisme qui venait annoncer U grande paix et l'universel amour?

Les Eddas Scandinaves contiennent les plus anciens vestiges des traditions perdues de ce paganisme vaincu et de sa

&2 LUTTE:DE L*ÉLÉ1IBNT PATBH

filiation incontestable qui va se confondre avec le panthéisme indien; le seul monument germanique qui ait subsisté dans son intégrité, est la traduction Gotke des quatre éTangélistes par Ulphilas, qui l'écrivit vers le milieu du quatrième siècle en dialecte moeso-gothique. Avec ce monument vénérable commence la victoire de l'élément chrédea dans le monde germanique. Ulphilas

régissait comme évêque les peuples qui habitaient la Dacie, la Thrace et la Mésie. Il assista en 357 au concile de Constantinople. Anus, en crédit à la cour de l'empereur Valens, obtint pour lui une province où il se fixa avec les siens; en 376, sous le règne de Fritigaire, Wul-Las ou Ulphilas établit sa colonie sur les rives du Danube. Sa traduction, dont le langage offre un anneau intermédiaire entre les langues de l'Inde et les idiomes teutoniques modernes, jeta chez les barbares les premières lueurs de la foi et de la civilisation; pour prix de ses travaux, il reçut après sa mort un culte public

S III

Lutte de l'esprit germanique barbare, du christianisme romain et du polythéisme.

La grande migration des races du Nord, issues de l'Indo-Europe pour inonder les pays alors civilisés, rencontra pour barrière le christianisme. Vainqueurs par le fer, les voici domptés par la parole; ils deviennent élèves des Romains, comme ces derniers avaient été les disciples des Grecs réduits en servitude. Le civilisateur Ulphilas n'est lui-même qu'un Barbare soumis à l'Évangile. Tous les peuples d'origine indo-européenne cèdent au torrent de l'invasion germanique.

CT DE L'ÉPIQUE QUAÉTI BIF* AS

Bien que les Germains aient leurs mœurs aux conquérants; la littérature paissante eut plutôt la poésie native à ces derniers toute payenne, plie en s'altérant sous le poids du christianisme qui triomphe de la conquête même. Souvent les veilles d'Odieu et de Juvenal et les idiomes des Goths et chants des Bardes vont se confondre dans la langue latine et sont absorbés par la civilisation chrétienne.

tienne. Dans les courtes haltes de la cédère septentrionale, la science, la poésie, Fé[^]ioquence des vaincus reprennent l'ascendant et cherchent à maintenir quelques débris intellectue^b de la civilisation antique. Curieux spectacle que celui de la lutte sq-prême engagée entre les débris de cette civilisation dégénérée et le principe de force apporté par les peuples nouveaux. L'heure solennelle n'est pas encore venue où Tun et l'autre pourront s'accorder. Un moment la violence inspirée et rinstitut redoutable des conquérants semblent éteindre toute lumière. Le bestia de détruire est le seul qu'ils paraissent comprendre t « Où veux-tu porter la guerre? » demande le pilote à Censerice — t Chez ceux contre qui le Seigneur est courroucé, » répond le vieux Vandale. Marie n'est pas moins emporté ; c'est aussi à Aome qu'il va courir, et il vous dit pourquoi : « Plus l'herbe est serrée, mieux elle se fauche! » Dans ce flux et reflux de Barbares qui se foulent et s'écrasent les uns les autres, les souvenirs communs s'effacent à tout moment ; et quand ce terrible tourbillon de peuples cesse de s'agiter, il ne se trouve ni un homme capable d'embrasser dans une épopée homérique cette scène longue et inouïe, ni une nation préparée à comprendre de telles inspirations.

Tant que les Barbares désolèrent le inonde sans s'arrêter nulle part, les savants chrétiens, le clergé romain ou le dergé recruté chez les Barbares romanisés, conservèrent

h'4 LTTTB DE L'ÉLËÏfNT PAYBK

seab la flamme des lettres : seuls ils regardèrent d[^]un peu haut. Leurs chants étaient cahnes et chrétiens. Quant aux accents payens et germaniques, l'écriture ne les conservait pas , et les nouveaux convertis ne tardaient pas à les oublier. La victoire devait rester au christianisme et à Tavenir.

Le règne de Charlevoigne arrive après ces siècles de bouleversement: vive et vaste lumière après un long orage. Allemand par le sang, Romain par l'amour de la discipline, doué de l'initiative des races primitives et du génie organisateur des races civilisées, parlant le latin et le dialecte franc, il commande et fait rédiger sous ses yeux, il écrit même de sa main, dit-on le recueil des poésies héroïques, consacrées aux souvenirs nationaux et germaniques : pensée digne d'un si grand homme. Il s'agissait de consacrer la gloire du peuple vainqueur et d'élever l'idiome des Allemands à la hauteur de celui des Romains : c'était honorer des nations rudes, grandes, déjà éclairées par l'orgueil; c'était les disposer aux habitudes de la justice et de la civilisation. S'il réunissait ainsi les poétiques débris du paganisme national, il n'omettait rien, pas même la cruauté, pour en étouffer les traces vivantes jusque dans leur dernier asile. On sait par quels terribles coups il éteignit dans une mer de sang le paganisme des Saxons, nation immense, la vraie Germanie d'alors, redoutable surtout par la force qu'elle tirait de ses impressions secrètes et ineffaçables.

La Saxe ou Basse- Allemagne était devenue le dépôt des anciennes poésies germaniques et de la mythologie du Nord. Ses habitants fiers de leurs aïeux essayaient de raviver l'esprit antique. Charlemagne, après avoir fauché (comme Alaric avait fait des Romains) toutes les résistances, établit dans cette Germanie redoutable des écoles latines et des congrégations de missionnaires ; il fit enseigner le latin aux clercs, le haut-

ET DE l'Élément GHBfTiEN, 65

allemand à ceux qui devaient obtenir des emplois dans ses troupes. Les hymnes nationaux, bien que recueillis par son

ordre» disparurent devant les hymnes chrétiennes ; désormais la nationalité germanique ne se reconnut elle-même que sous la lumière catholique; l'exemple du monarque acheva Fœuvre. Sa mort, qui parut être la fin de tant de choses et qui fut le berceau de l'Europe, activa la destruction des idées payennes. L'indifférence ou l'aversion de Lonis-le-Débonnaire pour la poésie allemande, servit les efforts du clergé ; le recueil de Ghartemagne disparut à jamais. Le paganisme était vaincu même dans les souvenirs. Plus cette victoire fut complète, plus on doit attacher de prix aux rares débris qui nous restent de ces influences payennes évanouies.

On fait remonter au vu^{*} siècle la composition des pins anciens monuments, soit anglo-danois, soit saxons ou hautallemands que nous possédons encore ; l'affinité du langage dans lequel ils sont écrits avec le gothique et le Scandinave est incontestable. Le génie payen primitif ne respê que dans les Eddas^ la Chanson du voyageur, Beo- W^f» épopée anglo-danoise ; — surtout dans Hîldebrand et Hadubrand, le chef-d'œuvre de ces ruines. Tout nautile qu'il soit par le temps, ce poème dont les héros appartiennent au IV^{*} siècle efface par sa beauté tous les autres fragments du même genre ; il est plus animé, phis vrai, plus épique ; au milieu des emportements de la douleur et de la colère, i^ étonne par une imposante, austère et cruelle solennité. Ces mêmes personnages et leurs relations, leurs passions et leurs idées se retrouvent encore dans quelques poèmes latins du moyen-âge (1) jqui ne Sont que la traduction de vieux frag-

(i) V. W^dtharim uquitansis^ (V. Aussi Hboswitha, àtvna sur

LI MOYEN AGK).

ments tentotitques, déguisés ou altéré:» ; on les reconnaît enfin dans le grand cycle épique de l'ancienne poésie allemande, dont les Nibelungen et le Livre des héros offrent des remaniements plus modernes. Écrit en taut-aUemand» idiome dont celui des Francs n'était qu'un dialecte, Hilt* Brand et Had-Brandt est sans doute un des poèmes bar-^ bares, déjà anciens du iv siècle, que Charlemagne avait fait recueillir, et qui n'ont rien de commun, pour le ton et le fond du génie, avec les monuments keltiques de l'antique Iliade et de la Bretagne, moins encore avec le faux Ossian de Matpherson.

L'introduction du christianisme en Allemagne avait amené un grand changement dans les esprits. Jusqu'alors la poésie avait été guerrière, et les héros avaient pu chanter et vaincre. Le prêtre chrétien s'empara en maître des imaginations. Saint Clément d'Alexandrie, saint Grégoire de Naziance, avaient traité en vers les grandeurs de leur culte ; sous le règne de Constantin Juvenius avait écrit en hexamètres une histoire de l'Évangile suivant saint Mathieu ; Dracontius avait traduit poétiquement la Genèse; Yictorin, les Machabées; Sedulius, les miracles du Sauveur; Arator, l'histoire des apôtres; Tévéque saint Avit avait écrit sur le Paradis perdu un poème en trois chants, plein de candeur et de force.

La langue nationale des Germains, cédant à la culture chrétienne, produisit au ix* siècle deux beaux types de poésie religieuse : ce sont deux traductions paraphrasées des quatre Évangiles ; l'une, en haut-allemand, par le moine Olfried de Weissembourg ; l'autre, en bas-saxon, pour les Saxons nouvellement convertis. La première se compose de petits vers rimes ; la se-

conde, fidèle m syfrtène aMlMératif dont nous avons déjà parlé, établit cette harmoofe dure tt

BT M L'tLÈlEirr GHRÈTIEN. &7

constante entre les consonnes des mots les pios importants , (c'est-à-dire entre le sens B^êmedeeesmots renfermé dans les racines), harmonie videntê qm tonstitae une mnémonique nata-nelle ponr l'ordile et ia pensée. C'est le mode barbare de ia poésie ^slsOive et didactique. Le poète Otfried, plus élégant et ^ns reposé, cherche les ofaser? ations mondes et mystiques. L'homme et PœuTre appartiennent au mi£ de TAUemagne qui, touchant à l'Italie, a été de bonne heure atteiitf par la civilisation et le christianisme ; une légende de saint Emmeran fait des Boiares, ou Batarofe du vil* siècle, un taUeau qui contraste avec la barbarie sombre et frémissante des Saions.

La traduction saxonne des quatre Évangiles exprime la poésie rdigieuse nouveHe du nord de l'Allemagne. On y trouve la périphrase énergique des chantres islandais et anglo-saxons, appliquée aux croyances chrétiennes. L'auteur excelle dans les sujets terribles ; sa peinture du jugement dernier rappdle la lugubre poésie^de ses aïeux Scandinaves, habitués à ne voir dans ce moment suprême que tes déchirements, l'agonie et la mort de la nature. A la force et à b simplicité du poète saxon, vous reconnaissez l*bomme fait pour agir sur de graves et puissantes imaginations, sur ces vrâcus indomptés que les exécutions de Oharlemagne et la (Testruccion de l'idole de Yrmensul n'avaient pu détacher de leurs Dieux.

Les Chroniqueurs» — Le Drame. — Panégyrique de saint Annoa.

En 100b, les Annales des Saxons sont terminées par

68 LUTTE DE L*ÊLÉ1IENT PATEN

Witkiôd, religieux de Tabbaye de Corvey, en Westphalie. Il peiat>ivemeat le moyen-âge, et c'est lai qu'il faut consulter sur cette époque. Sa simplicité n'exclut pas la science ; souTent il s'élève à une grandeur épique. Dittmar, évêque de Mersebourg (1018), écrit Thistoire des empereurs d'Allemagne depuis Henri I''' jusqu'à Henri IL S'il n'a pas le feu de Wilkind, il est sincère comme ce dernier ; c'est lui qui nous fait pénétrer dans l'ancienne histoire des Polonais, des Slaves fst des Hongrois. Ces chroniqueurs sont effacés par Lambert d'Aschaffembourg, qui-nousmène depuis la naissance du premier homme jusqu'à 1077, année où lui-même mourut Exact et grave en ce qui touche les empereurs allemands, il raconte les guerres de Rome contre l'empereur, l'empire et la féodalité, imite sobrement la dignité des anciens et ne dédaigne pas i'énei^e de son époque. Vers le même temps Hroswitha, religieuse allemande de l'abbaye de Ganderheim (1), imite le style de Térence dans des comédies chrétiennes; les fragments qui nous en restent attestent de l'érudition et parfois un rare bonheur de style. D'autres solitaires s'atta*chent encore aux belles formes des anciens, qu'ils s'épuisent vainement à reproduire.

Le chef-d'œuvre poétique du siècle est un panégyrique en l'honneur de samt Annon, archevêque de Cologne, mort en 1074* On attribue à une religieuse de la fin du xr siècle ou du commencement du xii* ce cantique, l'une des plus belles productions de

l'ancienne Allemagne. L'anachorète qui écrit en vue de Dieu, raconte les maux de la terre, nés des maux de l'âme humaine, et dont le Christ est le médecin ou le consolateur. Tragique et familier, profondément pieux, il dit la vie des conquérants, les efforts

(1) V. nos Études sur le Moyen Âge, Heoswitha.

ET DE L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN

des Romains pour dompter l'Allemagne, la naissance du Christ; « paisible, sans bruit, n'éteignant point le lumignon qui fume encore. » Il dit la propagation de l'Évangile par les apôtres, la conversion des Francs, et arrive ainsi jusqu'à Tarcfaevêque de Cologne» le bienheureux saint Annon, dont les vertus et la gloire couronnent son récit Cette œuvre, digne en tout temps d'être remarquée, étonnante par sa date incontestable, offre un monument à étudier pour qui veut retrouver les titres du Moyen Âge.

Le mouvement poétique allait changer de caractère : après les troubles immenses des migrations, les peuples du Nord étourdis encore de leur ouvrage s'étaient laissé dépouiller du privilège poétique. Les prêtres chrétiens avaient chanté seuls, et seulement ce qui les occupait; l'humilité, l'expiation, le mépris du monde, tel était le fond de ces poésies; et par cela même qu'elles étaient toutes chrétiennes, elles convenaient peu à une nation plutôt étonnée que convertie. La race germanique restait, malgré son sommeil apparent, forte et originale ; dès la fin du ix^{ème} siècle, la réaction ou le réveil s'annonce par un bel hymne. C'est le chant de guerre de Hludwig ou Louis III, qui remporta une grande victoire sur les Normands ; chant plein de mouvement et de hardiesse. Le

christianisme y éclate partout, non comme un souffle vague sans pouvoir sérieux et sans nationalité, mais comme le fond renouvelé de cette civilisation. Le sang germain garde sa force et sa pureté. Je ne sais quoi de naïf et d'éprouvé se mêle aux inspirations de l'Évangile ; on sent déjà que cet enthousiasme a de l'haleine, et qu'il fournira aisément la longue carrière des croisades.

&9 vam DB L'Éltnirr têtJta

Influence des troubadours provençaux sur l'Allemagne. ^ La Wartboarg. -^ Les Nibelangen.

Les événements préparaient chaque jour une grande ère. Henri-roiseleur avait débarrassé des Hans rAOemagpe. Conrad affermit encore l'unité de l'Empire ; l'industrie et les arts se développent. Guido d'Arezzo, inventeur des notes musicales, est appelé par les évêques et par les princes d'Allemagne. A ces premiers élans viennent se joindre les grands spectacles des croisades. Les chevaliers allemands aperçoivent l'Orient, et le génie national se teint d'une couleur nouvelle, modifiée bientôt par le commerce des troubadours français qu'ils avaient connus dans la Provence. L'austérité cléricale disparaît d'une poésie retrempée à des sources si gaies et si brillantes et les premiers empereurs de la maison de Souabe favorisèrent cet éveil. Frédéric II, après lui Henri V, protégèrent vivement les poètes. Dans le château de la Wartbourg, près d'Eisenach, s'ouvrirent des concours poétiques dont la gloire dure encore. Ces productions étaient mêlées de notions inexactes et de fables confuses, nuages d'où jaillit une lumière suave, métaphysique, idéale, singulière. Un monde nouveau s'ouvre à la poésie germanique; elle n'a que le temps d'y prendre la fleur des choses et d'épancher la sève qui l'anime.

En Allemagne comme en France, la poésie était alors cultivée par les seigneurs. On comptait parmi les poètes, les princes d'Auvergne, les rois de Sicile et d'Aragon, les empereurs Henri VI et Conrad IV, Wenceidas nri de Bohême. Le plus ancien poète lyrique de la Souabe paraît avdr été Henri de Waldeck, dont YÉnéide^ moitié imitée

Bt M L*ÊLfillEliT GHRETIBII* 51

de l'original, moitié spontanée et d'iii8piratio&» cedislfaïKiie par le bonheur et la bonhomie d'ane foule de traits dont et relevés. La vie de ces nobles auteurs, poème en action, explique l'incomparable eisanoe et le charme d'antorité <pii régissent dans leurs œuvres.

I^ poème capital de la vieille Allemagne est celui des NiMnngen, tiSBfâ de traditions antiques. Le rapport de ce poème avec de vieux fragments Scandinaves prouve l'existence d'une tradition immémoriale de poésies germaniques. Il semble antérieur aux poésies souabes qui expriment U si^endeur et la variété chrétienne d'une ère ouverte par les croisades. Les Nihelungen réveillent les lointaines images d'Attila mourant, des Longobards abat* tus par Charlemagne, des Sax»ns révoltés amtre les Francs. Les Nihelungen, qu'il ne faut pas confondre avec le Livre des hêroSy sont attribués sans preuve à Conrad de Wurtebourg, Mfnnesinger qui vivait sous le règne d'Adolphe de Nassau» Dans ce poème, puissamment conçu malgré la diversité des éléments qui le constituent, la vengeance, idée centrale, se développe sous des formes terribles. Un chevalier meurt pour venger Thonneur de sa maîtresse; celle-ci le venge lui-même par une suite d'actions redoutables. Peu de scepticisme, point de galanterie dans les Nihelungen, Tout y est rude et c(dossal, non roma-

nesque; on y retrouve, sous les ornements empruntés aux mœurs chevaleresques , quelque chose de cette grandeur sans proportions connues et d'une réalité saisissante, que Tacite avait démêlé dans le caractère germanique.

Le même temps produisait des fabliaux, des chronicpies rimées, une foule de poésies qu'on ne sait comment classer. N'oublions pas les chants didactiques qui exprioient

52 LUTTE DE VÈlitL PAYEN ET DE L'ÊLÈM. CHRÉTIEN.

révolution nouvelle du génie iillemand; le poème intitulé : Le roi Tyro (f Ecosse et son fils Friedebi-and^ jugement grave sur des points de morale et de jurisprudence ; et VHâte Welche^ recueil de préceptes rudes tournés à la façon de Juvénal. La prose, jusque-là moins abondante que la poéne, en devient Tauxiliaire. Le Miroir de Saxe , ou droit public des Saxons, publié par Eike de Repgow, est précédé d'un prologue en vers dont le ton n'est pas démenti par Touvrage même, introduction pleine de grandeur et d'éclat.

Après la chute de la maison de HobeastauITen il y eut partout désordre. Le droit du plus fort exercé par les seigneursy par les boui^eois, par tout le monde, introduisit de notables changements dans les mœurs. Une ardeur polémique et raisonneuse , mortelle pour la poésie seconda les progrès matériels. L'imagination perdit tout ce que l'industrie , le négoce, la liberté civile acquéraient ; aucun état, aucune ville d'Allemagne n'avaient plus de suprématie intellectuelle; les villes de Germanie ne reconnaissaient parmi elles ni une Athènes ni une Florence : livrées à leurs mouvements propres, elles se séparaient chaque jour profondé-

ment. Cette division affaiblissait l'esprit national ; une époque allait finir.

Depuis longtemps l'élément payen était vaincu. Rome et le catholicisme ayant achevé l'éducation de l'Allemagne, elle se révoltait contre ses instituteurs. A la voix de Luther, la consécration antique tombe en poudre; les esprits s'éveillent pour fournir une nouvelle carrière.

DEU90A

DOGDiniTS BIBLIOTTiPHKHIBS.

Mémoires de Hans de Schweinichen,

Narrenbucfu

Sebastien Brandt, — Stultifera Navis.

IOSnnilT SEHSUAUSTI M L'ALLHAGin AU XYT SM.

Expansion et développement industriels. — Nouvelles mœurs.

La vieille Allemagne s'écroulait ; les institutions populaires allaient naître ; les fragmens du corps germanique, longtemps dispersés et éparpillés, tendaient à se fondre au feu brûlant des guerres religieuses, pour se réunir ensuite en un formidable faisceau. Peu à peu vous voyiez les mœurs domestiques et patriarcales s'éteindre, et l'hospitalité sévère du foyer féodal céder la place à des mœurs plus sociales, moins pures, moins austères, moins grandes. À la poétique étiquette de ce moyen-âge, où chaque homme avait sa place fixe et son costume arrêté ; à ces

guerres acharnées et peu sanglantes ; à ces attaques courageuses ; à ces vengeances de famille ; à ces discordes plus que royales qui divisaient les seigneurs suzerains ; à ces rudes vertus mêlées de férocité, de loyauté, de dévouement et d'honneur, succédaient un luxe plus vaniteux, une élégance inconnue, une avidité de richesses qui détrôna bientôt l'antique valeur guerrière. La Germanie avait été un camp; elle devint un marché.

À peine quelques rayons lointains de la gloire chevaleresque resplendissaient encore cette époque transitoire. Les

rangs se mêlent ; la bourgeoisie lève la tête ; Luther sonne le tocsin ; le positif et l'utile acquièrent du prix. La prose, en un mot, pour nous servir d'une locution toute allemande, hérite de la poésie. Le commerce prend Tessor. L'idéalisme que la religion romaine avait protégé recule, pâlit, fuit dans les profondeurs du sanctuaire, cède à la prépondérance nouvelle et sans cesse plus forte du protestantisme à peine éclos.' C'est cette époque, c'est la réformation qui inaugurent le monde nouveau» De cette source lointaine découlent, on ne s'ignore pas, la révolution française, la philosophie analytique et les premiers essais de l'économie politique ; à elle aussi se rapporte la naissance de nos théories financières; le trois pour cent, les emprunts publics et la dette nationale n'ont pas d'autre berceau. Les princes allemands, sous l'influence des passions religieuses qui les agitaient, eurent recours les premiers à ces panacées ; et les Mémoires authentiques du héros dont je vais m'occuper prouvent que nous aurions tort de nous attribuer la gloire de ces découvertes et le privilège exclusif de ces ressorts.

su.

Deux chevaliers du xvi^e siècle.

Le narrateur ingénu dont je vais parler était attaché par des liens de vasselage et de dévouement au fils d'une antique famille féodale, à Henri duc de Liegnitz. Historiographe et écuyer de ce seigneur, il se nommait Hans de Schweinichen et n'avait pas seulement du courage, de l'esprit, de la vigueur et des aïeux. Il connaissait à fond l'art de faire des dettes. Je doute que les experts

AU XVI^e SIÈCLE

dans la science de vivre à crédit aient approfondi plus philosophiquement la théorie de l'emprunt.

Voici donc un bon Allemand du xvi^e siècle, noble de race, chevalier par la grâce de Dieu, buvant sec, en admiration devant un bel habit et une frange d'or, loyal quant à lui-même, fripon dans les intérêts du seigneur auquel il est attaché. Parcourir son histoire, c'est étudier ce que tous les historiens oublient, le mouvement sensualiste contemporain de Luther. Hans de Schweinichen a vécu ; son tombeau occupe un coin de l'église de Liegnitz ; son style rude et naïf, sa prolixité, le peu d'art avec lequel son ouvrage est écrit en attestent l'authenticité. Un éditeur moderne a imposé au manuscrit retrouvé un titre complétement moderne : *Lieben, Lust und Leben der Deutschen des XVI^e Jahrhunderts*, {Amours, Plaisirs, Vie des Germains au seizième siècle,)

On était dans une époque singulière ; les révolutions de la pensée et des arts, les découvertes de la science et le progrès de la

philosophie emportaient dans un tourbillon impétueux la religion et la politique. La féodalité n'était qu'un cadavre. La maison d'Autriche avait mis le pied sur le cou des nobles; des armées régulières protégeaient les droits du citoyen. Le suzerain brigand, qui, perché dans sa forteresse, avait coutume de fondre sur les villes et les plaines qu'il rançonnait, voyait ses anciennes ressources paralysées et le *FauHrecht* détruit. La force physique cédait à la force intellectuelle; depuis l'invention de la poudre à canon il ne suffisait plus, pour gagner des batailles, d'être vaillant ou robuste. Tout changeait. Le vassal dormait enfin, sinon libre, au moins paisible, sous son toit de chaume ou d'ardoise. La société, telle que l'a faite l'industrie, s'apprêtait à édifier. On imprimait beau-

coups de livres. Le marchand commençait à compter dans le monde; il l'emportait sur le grand seigneur féodal sans argent.

On fit naître alors le phénomène que Lesage a reproduit fidèlement dans ses comédies, le Gentilhomme fripon. Fécondité de ressources, front d'airain, facilité de mensonge, disparitions subites et préméditées, nonchalance admirable, aplomb de gentilhomme habitué à éconduire le créancier mécontent, belles paroles dont le seigneur Don Juan chatouille la vanité de M. Dimanche: tous les caractères de l'emprunteur^{modèle} se retrouvent dans notre duc allemand du *XVIII^e* siècle*. Ce qui lui donne une couleur piquante, c'est qu'il a des titres, un glaive, une bannière, des varlets; Figaro blasonné, portant casque, heaume, brassards, il s'environne de pages qui le secondent dans ses expéditions et l'aident à prélever sur le bourgeois le tribut dû à son adresse*.

Hans de Schweinichen, le Falstaff ou le Sandio Pança de ce Don Quichotte de l'emprant, n'est pas indigne de celui qu'il sert Compagnon de son maître, il pratique avec succès les inémes manoeuvres^ Le caractère du confident est complexe; loyauté dans .l'escroquerie, probité dans la friponnerie, un domestique fidèle à son maître et déloyal envers tous les hommes. Chevalier de hasard» il a pour ce maître, sans honneur et sans foi comme lui-même, un amour d'instinct, une préférence dont il ne se rend pas compte; c'est à lui qu'il livre toute sa vie, son âme, son corps, ses actions ; heureux de se damner pour le su* zeraïn qui le vole et le maltraite* Vous retrouvée son invincible fidélité , son inaltérable dévouement toujours debout sur les ruines d'une fortune que tant d'artifices ne parvlenntsnt pas à r^rer^ Sa morade» c'est son maître;

AU tVI* SIÈCLE. 59

sa vertu, ison espoir, soû Dieu, son avenir, toujours son maître. Il coupera votre bourse pour la donner au duc; si vous touchez un cheveu de ce seigneur, Hans vous tuera. Faut-il à Liegnitz un complaisant qui se charge des expéditions diflSciles? Hans s*y précipite. À-t-il besoin d'un compère discret? voici Hans. Que demande^t-il au duc pour paiement de tant de sacrifices? rien; la bourse même du pauvre écuyer se vide dans les coffres du dissipateur. Le prodigue traite mal son Séide ; Hans souffre tout, ne se plaint pas et ne demande pas même un sourire. Ainsi va flottant cette pauvre âme humaine entré la loyauté et la lâcheté, la bassesse et le dévouement, les vertus et les vices.

La famille de Hans était protestante. Sur sa tête flottait la bannière héréditaire et glorieuse de deux nobles familles silésieunes. Seize quartiers (il a soin de nous rapprendre) faisaient Torgueil

du château paternel de Merk^schutz. ïoutcfoîs sa jeunesse s'écoula livrée \ des soins assez vulgaires. « Ma mère, dit-il, la noble châtelaine, me donnait une troupe d'oies à conduire, et me chargeait de recueillir sous la paille de Técurie et des étables les œufs qu^UU bataillon de poules errantes y avait semés. » Après cette première éducation les ducs de Liegnitz l'acceptèrent comme page. La forteresse féodale des ducs de ce nom, devenue un lieu de plaisance et un théâtre de bacchanales, ouvrit ses portes au jeune homme.

Dans son propre château le vieux duc Frédéric III était retenu prisonnier pour dettes. Successeur d'un père prodigue, que l'empereur avait puni en le déposant, Frédéric^ au lieu de profiter de cette leçon, avaK trop bien imité son père, et lui-même allait subir le mêmel^rt L'ar« rêt était rendu, Frédéric, criblé de dettes, cédaïtia place \ son fib, ItxàpR Schweuichen lui fut présenté.

60 LES ESPIÈGLES ALLEBIAMDS

Gardé à vue dans une salle de son castel, le duc se consolait en bavant et en jouant aux dés avec ses gardes. Henri émancipé avant le temps faisait avidement Tinventaire de ses richesses nouvelles, et plongé dans la joie de cet héritage anticipé, se consultait sur les moyens de suivre b trace des aïeux. Telle fut Pécole ouverte à Schweuichen par ces chevaliers ; ici les oi^ies perpétuelles du vieux prince aux arrêts, là, son fils dévorant d'avance ce patrimoine endetté : maîtresses, chevaux de prix, chiens et faucons du nouveau seigneur, se croisant avec les vieux compagnons de débauche du suzerain détrôné. D'ailleurs le père et le fils vivaient en bonne intelligence; le chevalier à cheveux blancs enseignait à son successeur le talent de bien boire, le seul qui lui restât de ses vices décrépits.

Le pédagogue chargé spécialement d'endoctriner le jeune page était un ancien soldat, homme de quarante ans, pauvre, et qui était entré dans les ordres; il n'avait conservé de son premier état qu'un vif penchant pour le beaux sexe. Peu de grâce, peu d'esprit, peu d'argent ne devaient pas favoriser son succès. Schweinichen, faut-il le dire ? se chargea de le seconder. Entrer dans le détail circonstancié des services que le jeune Hans rendit à son précepteur, ce serait blesser la pudeur moderne qui s'effaroucherait des quiproquos dont la comédie indécente remplit les premières pages des Mémoires de Hans. Que de jeunes filles, trompées par le page sa jolie figure et les ténèbres, maudirent leur méprise, leur confiance, le méchant page et le vieux soldat libertin ! Hans ne voulait que se dérober au martinet, qui régulièrement deux fois par jour rappelait les pages à la discipline et à la morale. Beau, bien fait, aimable, et muni de quelques grosschens que sa mère lui avait donnés, il réussit, à force d'artifices et d'une bonne

AU X^e SIÈCLE

volonté que nous ne qualifierons pas, à n'être soumis que deux fois à cette correction ignominieuse : il n'a pas oublié, dans ses Mémoires, les dates de ces événements.

Quand tous les habitants du château s'étaient enivrés, et que le vieux duc dormait sur les tapis de la salle suzeraine qui lui servait de prison, les tours des pages commençaient. Souvent aussi le jeune duc, ivre comme son père, se battait avec ceux qui voulaient le porter dans son lit: Hans qu'il aimait avait seul le droit

de le calmer un peu. Il couchait dans la chambre du jeune duc, qui se relevait furieux et assommait son gardien.

Le dégoût d'une telle vie éveilla le talent poétique du page, et Hans de Schweinichen, imitant les vengeances provençales des troubadours, écrivit contre le père et le fils un Sirvente en vers allemands. La pasquinade apprise par cœur, répétée par les pages et les varlets du château, redite par les dames des environs, parvint jusqu'aux oreilles des maîtres. Ce crime de lèse-majesté ducal ne pouvait être pardonné. Hans fut renvoyé chez son père. Soie , velours et or, furent remplacés par le pourpoint gris et la toque de feutre. Rester confiné dans la solitude du vieux château de Merkschutz; diriger eu troupeau d'oies et surveiller les poules pondeuses, occupations bien vulgaires! Le triste manoir paternel ressemblait peu aux salles de Liegnitz, étincelantes de torches et de dorures, retentissantes de chants joyeux, pleines de convives et de buveurs insouciant !

Un seul amusement consolait le jeune homme, le plaisir de conter fleurettes : dans les environs pas une beauté qu'il n'eût invitée à la danse et amusée de ses discours. Boire à pleine rasade, fatiguer le parquet en noyer des salles de bal, méditer sur la coupe et la nuance d'un nouvel habit : telle était sa vie. Le dandy n'a jamais varié. Les costu*

63 l,ES ESPlISGUS AILBIANDS

m69 changmit s rbomme ne change pas. Quelle estime a?ait Hanspoar un bel habit I Quelle admiration pour une coupe élégante î Avec quel amour Bans décrit la longue plume blanche qui flottait sur sa toque et le pourpoint de futaine tailladé qui faiaait TeuTie de tons les seigneurs I Grammont et Termes n'étaient pas

plus profonds dans cette science : ils n'attachaient pas plus de prix à la recherche, à la splendeur, au bon goût des vêtements. Quand il accompagne h cour à Lublin, Hans ne s'occupe ni des intérêts politiques ni des personnages qu'il rencontre. Il n'y a pour lui qu'une pensée, un intérêt et un sujet d*orgueil; c'est ce beau pantalon de soie qui dessine sa jambe noire et sa jambe jaune , bordées de galons écarlates.

Son journal offre un mélange amusant de détails de costumes, de sentiments pieux, de recettes économiques, de comptes tenus avec des fournisseurs, de mémoranda sentimentaux, d'éjaculations pieuses, de confessions peu édifiantes et de notes licencieuses. Le prix du grain; l'aumônière donnée à une jeune Italienne voyageuse ; les trois brocs de vin fumeux engloutis la veille dans un grand repas; le gain du jeu ; la valeur courante des marchandises ; quelques souvenirs tendres ou mélancoliques y sont confondus de la manière la plus grotesque et la plus caractéristique. Hans est à la fois économe, religieux, libertin, vaniteux, buveur, avide de gain, prodigue d'argent, tout cela dans une seule phrase.

c Cette année, dit-il, j'ai eu le malheur de perdre ma mère : Que Dieu ait son âme, je la [dureraï jusfei'à la fin de ma vie. — Le blé se vend deux grotschéns le setier. — -* Mon père a augmenté ma pension de onze thaleni. -^ n m'a donné un bd habit de deuil ea vdkNuis noir, qui

AU XY1« SlkCLE. 68

pourra ne maoqQer de plaire à Aagustine. ^-^ Il y a de** main grande réonion à la taverne des Trois Anges^ on y boira rudement — Dieu me fasse la grâce de vivre dans la paix, Tinnocence

et la santé, Amen I — Voici godk est la valeur actuelle des comes-
tiMeiB, etc. »

Augustine de Trébec^ jeune fille aux yeux noirs et qui chantait divinement, l'occupa quelque temps ; mais Tintrigue la plus curieuse de sa jeunesse est celle qu'il noua vers l'âge de vingt-un ans avec la belle Catherine de Boek^ fiUe d'un savant humaniste. Entrons dans cette maison aux panneaux de chêne, dans lequeb sont incrustées des verroteries et de la porcelaine ; au fond de la salle ovoide^ derrière un petit escalier à vis^ est assis le vieux de Boek, entouré de bouquins comme d'une triple muraille. C'est un type allemand, cet Albert de Boek : il n'estime que deux choses : son latin et sa bouteille. Il ne comprend pas le latin sans boire, ni l'ivresse sans la grammaire. Les libations sont toutes accompagnées de tirades latines, et c'est en mots Gicéroniens et Virgiliens qu'il boit à votre mité, qu'il vous enivre et qu'il s'enivre. Auprès de ce savant au bonnet de fourrure, entouré d'in-fdios tachés de vin, une jeune personne blonde se tient debout. Son innocent sou-^ rire et ses yeux bleus éclairent d'ime douce lumière la caverne de la lexicologie. C'est elle qui verse le vin dans la tasse d'argent ciselé, vieille relique de lé famille. Pour ga-* gner le père, Hans se remit au latin, et, dès qu'il fut tapa-" ble de trinquer scientifiquement avec de Boek, ses entrées dans la maison furent assurées : c'était ce qu'il désirait Une autre dame de Souabe mérita aussi ses homma^ t un accident alors commun rompit le cours de cette nouvelle intrigue. Hans était inquiet de ne plus revoir cette jetiiktt periMAiè^ w ifiant demande!' de ses ilouvde»^ fl

6& LES ESPIÈGLES ALLEMAUDS

apprit qu'elle était mère avant d'être épouse. Mœurs des temps paasés!

Lovelace de sou temps et buveur infatigable^ Hans racoole avec complaisance ses exploits variés. L'amour du vin, passion septentrionale, était alors à son apogée; l'hospitalité enivrait impitoyablement le convive, dût -il en mourir. La capacité des gobelets, témoignage de la capacité des héros de l'époque , serait un objet de terreur pour nous modernes. Toutes les cours de princes avaient leurs Hercules buveurs. On élevait et on exerçait dans cet art, quelque monstre, quelque manant, un nain difforme chaîné de soutenir la lutte du vin avec les étrangers qui se présentaient ; ivrognerie', courage , vertu étaient identiques aux yeux du peuple. Il faut voir avec quelle humilité de repentir le jeune homme avoue la faibleve de son coup d'essai dans la science de boire.

« Je ne m'étais pas encore exercé, dit-il, et le jeune Gaspar Ecke von Tscheswitz eut peu de peine à me battre : il suffisait alors, je l'avoue, de six bouteilles pour me faire quitter ma position horizontale. Pendant deux jours et deux nuits je dormis profondément. Hélas ! c'est une honte, je le sens, mais cela ne m'arrivera plus. J'ai appris mon métier, je suis maître, et je déûe le plus habile à ce combat, n

En effet, jusqu'à la dernière vieillesse la réputation bachique de Schweinichen ne fit que s'accroître et occupa bientôt une place importante dans le drame de sa vie. Les courtisans s'humiliaient devant sa supériorité : un pauvre conseiller du prince, assez téméraire pour le provoquer, perdit la vie dans cette lutte. A Gustrów, dans le Mecklembourg, il avait passé une nuit presque entière à s'exercer^ comme il s'exprime, avec une douzaine de

jeunes écuyers. Quand il fallut descendre de la salie haute qui servait de

AU XVI* SIÈCLB. 65

théâtre à leur orgie» on appela les valets porteurs de torches. Ivres à l'exemple de leurs maîtres, les valets ne se présentèrent pas, et la troupe joyeuse, incapable de retrouver sa route à travers les escaliers obscurs, y resta éparse et étendue jusqu'à l'aurore. Le matin venu, on chercha Hans, que personne ne put trouver. Vers la fin du jour suivant, un cri plaintif sortit d'une tonne vide placée au bas de l'escalier. C'était l'asile qui avait accueilli Hans dans sa chute : nouveau Réguius, il y était resté, dans une insensibilité complète.

Avec tous ces défauts, Hans était bon fils, ami dévoué, homme vertueux à sa manière; il parle de sa mère avec une tendresse sentie et profonde. Le duc de Liegnitz rendit enfin ses bonnes grâces au jeune page qui l'avait chansonné; depuis ce temps les heures de Hans furent partagées d'une manière égale entre les visites de famille et les visites à la cour. Voluptueux, frappé des objets extérieurs, amoureux du luxe, de l'éclat, et, il faut bien le dire, épris de toutes les femmes, Hans devient poétique lorsqu'il décrit les amusements de cette cour et les plaisirs qui l'occupent. Il vante surtout le beau jardin du château de Liegnitz avec ses grandes allées régulières, ses pelouses veloutées, les dames qui s'y promènent, faucons sur le poing, vêtues de robes de satin à queues traînantes que soutiennent de jeunes pages. On chasse, on court la bague, on danse le soir aux lumières; le vin est bon, les femmes sont charmantes.

« Vrai paradis sur terre I s'écrie ie- jeune homme; je ne me souviens pas d'y avoir aperçu une seule figure triste et pensive ; le deuil et la mauvaise humeur en étaient bannis. »

Hans offre ses hommages à plus d'une jeune habitante du paradis de Liegnitz. Sa manière de procéder est

lu

46 LÇS ESNEÈOLES AUB«Ain)S

iiiT«rM>te. ÂTl début sa paissioïKMttfte; on parie dentioM, le dénoAmeut approche, il se refroidit ; et dès qu'il entend ésonner le mot fatal mariùge, il abandonne Bon projet et rompt avec une brusquerie et un sang4h>id fmpertnrables. Tour-à-tour LueiU PromnitZy Jungfer Hédèe^ Zkkeline Geissler sont Victimes de ses promesses et de ses belles paroles. Elles acceptent sa main et (e voient se désister au moment dn contrat 11 refiïse Tnne, pan^ qu'elle mange trop de suicrè et qu'en une seule fois elle en a consommé pour deux ducats; l'aulte, parce qu'eUeest trop jeune, dit-il ; une ttDîsième, parce qu'eBe ne sait pas faire la euisitte et surtout parce qu^eHe manque ses gâ^ teaux. Dans le couHs de Hfn liaison avec la fille de Grau Kittlitzten , un incident M «ur te point de le décider enfin à ce grand pas. Un vieux juif très-riche demanda la main de la jeune fille ; le duc lui-même invita son page à ne pas balancer plus longtemps et promit sa faveur et sa protection aux deux époux.

« Ce fut pour moi, dit le naïf auteur de ces confessions antiques, un temps de trouMe et de crise. L'indécision la phis cruelle m'agitait. Je me couchai sans pouvoir to'endorftiir ; et je me sentais incapable de prendre aucun parti ; la sueur coulait de mon front et baignait mon oreiller; cette gestion mille fois répé-

tée retentissait à mon oreille : t'épouserai-je ? Fatigué, j'allais m'assoupir quand une voix secrète sembla me crier : N^ épouse pas ! non^ fC épouse pas!

» Je me levai précipitamment Son Ahesse était encore occupée à boire dans la grande saille. J'y entrai à demivêtu, et remerciant le duc de sa bonté pour moi, je lui déclarai que l'état actud de nfôs aïlâires ne m'è permetmettaSt pas de swDger au wartage^ iusatôt je nùte "sëntS^ te

AO Xfl* SIÈCLE; «7

cœur joyeux et léger ; preuve évidente que teBe n'était pas la tdoni & Dieu. Beauté, ridiesse, jeunesse, verta, candenf , uti taractère excellent, Anna Rittlitzten avait tout; mais Diën est poissant, il ne Ta pas vonlo. »

Le roman ^e nôtre héros se termine id «t son drame commence. Les orgies dn cbâtean, le luxe, les dames et les demoiselles dn jardin de Liegnitz, ont vidé rescarceHe d« son altesse. Il fimt vivre; le pays est en paix; et les revenos du doc sont dilapidés. Don Quichotte de Fauûitee, thevaBtt- efrant de l'emprunt, il sort de sa forteresse ; un nouveau plan de tonduite va réparer les torts de la fortune, il vivra d'adresse.

Les boorçêôss s'enrichissent ; le commerce grandit; l'or conie à fk)ts dans les comptoirs d'Angsboui^ et de Magdebour^ Il y a là force commerçants à rançonner et bourgiïemcstres à faire dupes. Le temps n'est plus où une bande couverte de fer «t commandée par un suzerain prélevait sur les vîBages et les villes la dttae du faustrecht. Notre duc de Liegnitz entre 1672 et 1576 bâta les buissons de la Germanie, parcourt vîHes, bonrgs, châteaux, villages, communautés et cours princières, vit aux dépens de tous , em-

prunte de toutes mains et mendie sans scrupule; bon faiseur de dupes, Panurge infatigable, buvant le vin des manants, s'asseyant à la table des altesses, débiteur universel de l'Allemagne, et gagnant à cet aventureux métier une facilité d'élocution, une grâce de manières et une adresse d'escamotage difficiles à surpasser. Hans l'accompagnait et l'aidait dans ses exploits ; il exécutait les commissions dont le chargeait son maître et dupait le bourgeois pour le compte du seigneur, sans s'approprier un pfennig de la recette commune. De château en château, de ville et ville ; princes de l'empire, nobles, paysans,

grandes dames, juifs, abbés, nonnes, courtisanes et écuyers, valets, jusqu'aux nains et aux bouffons des princes, tout le monde payait contribution au duc de Liegnitz et à son factotum. La plus petite somme était bien accueillie et payée exactement en reconnaissance et en belles paroles. Deux fois arrêté pour dettes à Cologne et à Ennmeridi, le duc multiplia si bien le montant total du déficit paternel, que l'empereur, fatigué de tant d'extravagances, le déposa comme son père et transféra la couronne ducal sur la tête de Frédéric, son jeune frère. Frédéric ne fut pas meilleur économiste que son aîné.

Les trois-quarts du patrimoine de Hans avaient été absorbés par les prodigalités du maître, qui empruntait même à son écuyer ; le fidèle serviteur ne se plaignit pas, ne fit pas une observation et continua bravement à servir le duc de toute son âme. Cette vie lui plaisait Aujourd'hui couvert de brocard et d'hermine ; demain réduit à la besace ; tour à tour mendiant chez un bourgeois et fêté par les comtes de l'empire ; salué jusqu'à terre par les Fugger d'Augsbourg; poursuivi par les gens d'armes et les recors et forcé de mettre en gage les pierreries et les riches armures ache-

tées trois jours auparavant pour briller dans un tournoi : — cette vie de haillons et de splendeur, vie bigarrée, étincelante et misérable, avait un attrait bizarre infini pour l'imagination aventureuse et l'âme novice du jeune homme. Il aimait ces transformations, ces changements de scène ; cette vie bohémienne ; ruses de guerre, stratagèmes comiques, périls de toute espèce, richesse et détresse, — c'était l'intérêt d'un drame d'intrigue.

Le duc de Liegnitz, dont le lecteur apprécie la morafité, prétendit au trône de Pologne. Il s'y rendit en 1576, escorté de l'inséparable Schweinichen. Le tableau exact de

AU XV^e SIÈCLE. 69

h Pologne au seizième siècle offre des traits carieux que nous ne dédaignerons pas de reproduire et qui appartiennent à l'histoire. À Gracovie le duc Henri fut invité à un magnifique festin par le woivode Pierre Paroskyn; les libations polonaises dépassèrent, s'il faut en croire le narrateur, la magnifique ivrognerie allemande. Tous les convives, pour prouver leur attachement au futur roi de Pologne dont ils juraient de soutenir la cause, brisèrent à la fois sur leurs occiputs les grandes coupes de cristal remplies de vin de Tokai Sauvages et probes, les Polonais donnèrent un témoignage irrécusable de cette moralité presque fabuleuse. Le duc, ivre après le repas, avait essayé de figurer dans un quadrille. Sa bourse, qui contenait mille florins et une chaîne d'or de la valeur de 1,700 rixdallers, le gênait dans ses mouvements, il confia Tune et Fautre aux premiers valets qu'il rencontra. De la main des subalternes ces bijoux passèrent dans celles des seigneurs. Liegnitz, qu'on emporta chez lui dans un état peu raisonnable, oublia de redemander la bourse et la chaîne ; et le soir

Hans s'aperçut avec douleur que ces deux objets précieux lui manquaient.

En s'éveillant, le duc revenu à lui ne put se rappeler « la figure ni le nom des dépositaires. Dans la cohue bruyante du bal, nul n'avait osé s'approprier les deux objets ; à dix heures du matin deux Polonais se présentèrent et remirent entre les mains de Hans la bourse et la chaîne : c'étaient de nobles personnages, des courtisans et des seigneurs. Hans donna dix ducats de gratification à chacun d'eux et leur joie fut extrême, ce qui complète le tableau.

Les habitants d'Augsbourg furent consciencieusement rançonnés par le duc de Liegnitz qui demeura longtemps

dans cette ville ; la bonhomie des habitants et leur facilité la lui rendaient chère. Ses jours et ses nuits se passaient à la table de jeu dont il corrigeait habilement les chances, s'il faut en croire Schweinichen. Trois ou quatre cents ducats par année étaient le résultat et le trophée de ses travaux. Hans lui-même marchait sur les pas de son général,

Hftiid panibat «quils

mais enfin avec gloire. Les riches citoyens d'Augsbourg se tiraient honores de tels hôtes. Fugger d'Augsbourg, le plus riche négociant de l'époque, « celui qui donna une dot de 200,000 rixdallers à sa fille aînée, fut l'objet d'une attaque vigoureuse dirigée par le duc et secondée par son premier ministre. Le vieux marchand rusé repoussa sciemment l'attaque. Tassant II voulut bien satisfaire sa propre vanité en invitant le duc à des banquets splendides ; quant à de l'argent, « il n'en avait pas, disait-U, attendu qu'il tenait de prêter au roi d'Espagne une somme de

11[^],000 du* cals d'or comptant. » tdrce fut à notre téros d'accepter fectte réponse et de s'en contenter.

Désappointé par Fugger, il se retourna Vers le grandconseil iet au lieu d'exploiter tes bourgeois individuellement, U résolut de les assaillir en masse. Le vdlà devant les bourgttemestres et commerçants composant le grand-con- Seil de la ville. Couvert de son armure, il exposa ses nécessités et ses détresses à tous ces vieillards attentifs, couverts de drap gris et de velours usé. C'est un axiome évident, que la niaiserie des hommes s'accroît en raison de leur nombre et que rien n'est plus sot que la foute ! Fugger n'a- Vait pas été dupe de Liegnît ; sôii[^]ante commerçants réunis

AU XVV S&CÎS* H

cédèrent à fiies séduotioas, A Taspeet de se» pages, de ses écuyers, de ses fauconniers, de cet appareil qui , en prouvant ses goûts de dépense, devait exciter la défiance et décréditer ses promesses, nos marchands furent saisis d'uu respect superstitieux. Un pauvre homme les jurait trouvés iq[^]orables s ee grand personnage qui les éblouissait de sa splendeur avait droit à kur hommage. Mille ducats d*or loi furent prêtés sur sa reconnaissance pure et simple , sans intérêt, et sous la condition de rendre cette soqime dans un vu Fugger lui-même eut pres<pie honte d'avoir eu du bon sens. Il se reprocha dw avarice «t pria Liegnitz d*ac[^]cepter faute de mien un petit vaisseau en verre fondu ^ filé, coulé et tordu, chef-d'œuvre d'industrie, que la mala-[^] dresse de Haas, détruisit dans un accès de gaité4)achique. Les mille ducats prêtés par la bonhomie du grand-K[^]nseil servirent à liquider les dépenses que le duc avait faites à Angsbourg. Il solda le compte de son aubergiste et laissa crier les fownisseurs. Grâce à la générosité du ^énat mercantile, le iséjour de Ueffütz dans cette ville, sé-

jour map* que par uae dissipation et une extravagance incroyables, se prolongea beaucoup.

Qqek[u€i traits de moeurs peignefit l'époque de couleurs vives flt bizarres. Un boui^;eois avait prié Hi^ps dn Sdbweinichea d'assister à ses noces. Le duc «lirait bieqf voulu être de la partie ; comme te rang £t le titre d'altesse ne s'accordaient pas avec la oanifeslalion 4'u9 tel désir,, on n'avait pas osé lui fure cette pre^mtion*

< Hans, idit-il k son écuyer^ j'irai et tu oji'emméneras, eo qualité de domestique.

*-« Seigneur duc, c'est Toui compromettre.

-* H^ raisonne pas. Je m'enivrerais ai|ssi ndbdementqBO lede-nûerviintdetta joite. *

En effet ils se rendirent ensemble au lien dn festin; le prétendu valet se conduisit si mal et son ivresse fut si scandÉteuse, que Schweinichen se trouva forcé de l'emporter. Le duc après un sommeil de vingt-quatre heures regretta la fête; le bal devait recommencer le soir. Sacrifiant l'orgueil du rang à son plaisir, il écrivit un mot de sa main ducale an ^ nouveau marié , qui fut singulièrement flatté de la demande. La vanité bourgeoise de M. Jourdain n'appartient pas seulement au temps de Molière. Un tel honneur fut apprécié comme il devait l'être; une députation solennelle vint remercier le noble duc et le conduire en grande pompe à la salle du baL Laissons parler Schweinichen : ^

« A Augsbourg, dit-il, c'était alors la coutume que deux personnes vêtues de longs manteaux rouges doublés d'hermine ouvrisent le bal et exécutassent un menuet fort lent, espèce de pa-

vane, avec force révérences et gracieusetés. Quand les deux danseurs ont exécuté toute la figure, deux autres personnes suivent leur exemple ; puis un troisième couple les imite ; à ce troisième succède un quatrième, et ainsi de suite jusqu'aux derniers danseurs. S'il plaît au couple qui ouvre le bal de changer les figures, chacun est tenu de faire comme lui ; s'il se retourne, on se retourne ; s'il balance, on balance ; si le danseur embrasse sa danseuse, chacun en fait autant. Les danseurs qui devaient ouvrir le bal avaient reçu la veille de nombreux présents de la plupart des jeunes danseurs qui devaient les imiter et les suivre ; et ces présents magnifiques étaient le pot-de-vin d'un traité que je vais expliquer. Le premier couple s'engageait à multiplier autant que possible les marques de tendresse ; le pacte était déclaré nul d'avance, si le nombre des étreintes s'élevait à moins de quatre-vingts.

▲ XVIII^e SIÈCLE. 73

Moi-même je pris part à cette conspiration singulière, qui rapporta plus de cents ducats aux deux premiers danseurs, et pour quelques florins j'en fus quitte : plus d'une jeune fille à la bouche fraîche et riante, sur laquelle mes lèvres s'empressaient de se poser, ignorait quel était le prix du baiser.

» Cependant le domestique de la veille, mon seigneur et maître entra tout-à-coup dans le bal, couvert de pierreries et d'or ? J'ignorais la démarche qu'il avait faite ; sa présence m'étonna.

• Comment vous trouvez-vous ici ? lui demandai-je.

» — J'accours, répondit-il gravement, sauver l'honneur des damoiselles ici présentes. Je vous connais de loin, mon fidèle

écuyer ; je sais que vous venez ici pour y tendre vos pièges accoutumés, et comme je repecte infiniment ces belles, je viens les protéger.

« — Merci, lui dis-je ; je suis touché de l'intérêt que vous inspirent la décence et la morale chrétiennes.

» — En effet, elles étaient là, continue le naïf et plant narrateur, elles étaient là, plus de soixante-dix dames admirablement belles et parées, et qui faisaient plaisir à voir. Viei^e du ciel ! quelle soirée \ quelle nuit ! éclatante de figures d'anges, rayonnante de gracieux sourires, ornée de mille clartés ; toutes ces dames en damas blanc et moiré pour faire honneur à la fiancée ! Tant déchaînes d'or et de pierreries qui se jouaient sur des épaules nues ! Des rivières de diamants, moins belles à l'œil que la blancheur des jeunes femmes. On brijllait des parfums dans des vases d'argent. La grande salle, éclairée par des candélabres[^] ressemblait à une église tendue de lampas rouge broché d'or et d'argent, chargé de dessins qui représentaient des fleurs et des fruits. Vous eussiez dit le paradis du ciel. Une

7& LES iSPltS[^]LÈB ALtfelfANDS

conienrase, dem tbéiffbes, trois sactiebtliteli[^] ti[^]b tàttlboarins et six flûtes guidaient dans leur Td rapide cette foule enivrée et rayonnante; c'était le bonheur des élus, un spectacle que je ne reverrai jamais.

» Le soir, je reconduisis chez elle une jeune fille belle et riante et qui se recommandait en outre à mon attenfioti par les charmes non* moins attrayants de sa fortune. Son père lui donnait pour 40t deut tonnes pleines d*or. Il m'accueillit comme si j'avais été prince [^] l'empire; quand j'eus ramené sa fille chez lui, il eut la

complaisance de me faire asseoir, de placer devant moi d'etcelle-
tit vin de Tokai et de boire avec moi pendant deux heni^s ; après
quoi il m'offrit son grand carrose, adtmir dtiquel chef auchaient
huit pages armés de torches qui me reconduisirent chOitnoL «

Tant que les Augsbourgeois voulurent être dupes, le duc leur
fil h grftcé dé lès duper ; cette résidence il Angsbourg, âge d'or du
prince et de son compagnon ^ ne pouvait durer loilgtemt)s« A
force dé traitei* l'altesse et sa suite, les bourgeois tftt^tmt leura
poches, éonsultèrent lèura daisses, y trouvèrent un déficit consi-
dérable et réfléchirent aux inconvénients que peut entraîner le
(Saisir d'avoir un duc soutendn pour hôte et pont* commensal.
Cette leçon leur apprit

Qae tout flatteur

^t aux dépend de celui qui l*écout6

et ils pensèrent qu'il était temps de congédier cet honorable
escroc.

Tout fut fini pour Liegnitz. Se présentait-il à une table de jeuT
lés joueurs disparaissaient ! on savait ce qu'il en toûtait de résis-
ter à la supériorité de sa fortune et aux

Au jm« siMLtï. f S

ikm^ ^*I1 tflttmsftit Le flynism Am taafto(69 Sdiwel^ nichen
frappait en vaiù à toutée les pdHée : nitfh^MdBi }tlife, ustiHerSi
brocdnleUtii, itobles vanltëttx^ tobliftalers timiaës, fëtnmëë hon-
nêtes, réfagiensés oa filll» IMM de leur torp^ éiatigiit flétëtins
iourdfii «t liifleMbtos. ChaettU troilf ail de bonnes raisonij ptmt
échapper fr la eoitrllMiUdË prélevée ptût Schweiftichëii el stm
tnâttre. Les flmds dea deux at^tnî^et» baiJ!isaienldé]olir en

Jonl* \$ éi lehott Haiii« totiëfié de là détrësSè dn prinée, ftit obli-
gé de vMidr« p&tkk Btie sioitintè de 8aixaâte-ëiliè(dbcàta la
bëllfe dàêtuè d*of pa^ ternellë.

Haiis ^1 t^alt de doimë^ dii p»ii k là dédessitëtiM altesse et
de céder à bas prix ùii bijon (|tli lui était cher se trouYait sans un
denier; 11 n^atait t^s gattié uil àëtitt deli soixànte-êlhct duéats.
Qnàiid il eut bësolÉ de qtiëk[tië argent t^hr faire raccOmitiôâ&r
sa ehàu^iire, le sëigfietir le tança tertëtnt et fëfosà, non de lui
rëtidrë^ bail» de Itii prêter la pins faible j^aHie de cette so-
diiÉlë^ Ode àll gëtifretix sacrificë de Schweiniëhen.

Après diie telle marque d'ingrâtlndë ne cltlyei pàil que
Schwehiicheti se ^t rebuté. Le chien h*apt)itftient pte plus âyetl-
glëniëht l son mëttrë ^ë ce pauvfë Hans iu dtic de Uegnitz. On
pattit d'Ang^lw^i^ poût te r^lto à (iologtté. Dl» lé début , le dii6
dofit l'e^rëeBe éMî iê^ serte invita à dlhër tddtë là Ville -, ûtHmû
^ûgë fttô ^ et huit jôUts âpré^ il deVâit dut} éénté duèat^ àtt
tftiätti^é de fatiberge. Les antéëdëtittÉl dii sHz^ih vagabôiid
étàMt parvenus jtlsqti'slti tâtertriëf. Il rêcklriâa thettëiit Éion
m)ëe de Cotapte et m VâhtM pas. A force de diplëiâ^Së Âfifis ob-
tint qtiëJcJne répit; mais le délai de tjtiilzé jOtirs ëxpÎM, I^ati-
Bërgke détint jSlt» menâçaitt ^tië jàmaiïi. Qtlë fâii^î lëdàe mit ^
iAm rédâsi pf« du toâsdl^générA d'Ati^

78 LES ESPiteEJSS ALLEMANDS

sboarg, qa*il résolut de soumettre à la même épreuve le
conseil-général de Cologne.

Hans reçut plein pouvoir de son nultre pour traiter avec les
bourgeois. Il ne demandait qu'un faillie emprunt de dix mille du-
cats seulement pour deux années^ avec tous les intérêts imagi-

nables. Hansseprésenta donc devant la vénérable assemblée, qui le reçut avec le respect dû au plénipotentiaire. . On l'écouta d'autant plus patiemment, qu'on était résolu d'avance de ne rien lui prêter. Tout le monde se leva quand l'éloquente oraison fut terminée. On vota l'unanimité qu'une garde d'honneur serait accordée à l'orateur, que cette garde le reconduirait jusqu'à son domicile, et que l'on délibérerait en séance solennelle avant de donner réponse au noble duc.

Trois jours après, la députation des bourgeois revint trouver Hans de Schwereinichen et lui apporter la réponse écrite et la délibération du conseil; — réponse aussi longue, aussi verbeuse, aussi respectueusement hypocrite que le discours de l'ambassadeur avait été diffus. « On admirait, disait-on, l'éloquence brillante de Hans : on avait pour le duc et ses aïeux une grande vénération. Toutefois, dans l'impossibilité où se trouvait la ville de prêter de l'argent aux grands seigneurs, elle se contentait d'offrir à son altesse, non le prêt, mais le don gratuit de deux cents ducats. » Cette offre humiliante fut acceptée.

On vivait ainsi d'emprunt et d'aumônes ; on effrayait un fournisseur exigeant; on esquivait les atteintes de la justice ; on fuyait d'une ville dans un couvent et d'une bourgade dans un château : en désespoir de cause on cherchait asile au fond d'une église ; ce genre de vie continuait, quand une nouvelle douloureuse parvint jusqu'aux deux avocats. La noblesse héréditaire et les domaines que les an-

AU XVIII^È SIÈCLE. 77

cêtres de Liegoitz lui avaient transmis se trouvaient réduits à rien. Le duc avait cessé d'être duc; son frère lui succédait par dé-

cret de Temperenr, et Frédéric de Liegoitz possesseur du château et des terres actuelles de ce nom s'occupait déjà de continuer le travail si bien commencé par ses prédécesseurs. Les créanciers du duc Henri, apprenant cette déchéance, accoururent en foule : l'un d'eux, à qui l'on devait 2,364 ducats, fit saisir les chevaux et équipages de son altesse. On voulut bien laisser au duc la liberté, par considération pour son titre et pour son rang; mais on vendit impitoyablement tout ce qu'il possédait et la chambre électorale de Cologne, auprès de laquelle il porta sa réclamation, répondit: « Que, tout prince de l'empire qu'il était, il devait payer ses dettes, et que l'on ferait saisir et vendre à l'enchère les effets de l'empereur lui-même, le cas échéant. »

Telles furent les paroles mémorables de l'arrêt rendu par la cour électorale de Cologne. Ainsi naissait dans l'ombre la fierté nouvelle de la bourgeoisie ; ainsi elle préludait à ses conquêtes futures et à sa longue résistance. À ces désastres une calamité inattendue vint se joindre ; la peste se déclara dans la ville où elle fit de grands ravages. De Cologne nos aventuriers partirent pour Enunerich. Un incident que rapporte Schweinichen nous donnera une idée de ce qu'était devenu le courage des chevaliers, au commencement du sdzièake siècle.

« Parmi les suivants de son altesse, dit-il, se trouvait un certain capitaine Grottiëken, le plus fanfaron des hommes. Deux dagues et trois pistolets ornaient sa ceinture ; sa magnifique épée à poignée de fer en croix valait bien, pour la longueur et la largeur de la laoe, deux de nos lames ordinaires; VWO eussiez dit que cet homme allait dépeupler

la terre et d^vQ^er le sf^nre buipain, |1 ne payait qa^ cki 1^ i^é\^ e(de ses el^p)Qi^.

9 Vn sqir il se prit 4e qu^e}!^ ^Y^c m soldat flifDaDd, et les de^l^ braves fixèr^t)e jour et Tb^ure du CQipbat l^)endema|{i d^ trèsrlxjinqe beqre, le soldat flam^pd Tint tro^Y^r Grottiekea qui dormait encore; ce dentier stvait un jambe d^ t^ois. Il laii^ le Fl^m{iud s'fipprqGher de ^oi| lit, (^usa quelque, temps avec loi de bonae ftiitié, dé-i taob^ ^9^ bruit sa jambe de bois, et au rnomeut oh soi^ s|dYer«iir« i|>pprocbait de spn lit jm\ répon-dra à mie qiie^ tiçm, il ^îm sur les ép^iules de spp fiDtfigoniste plv^Mrsi copf^ de G^tte arme inusitée. Les coups fureQt si Ti-gourr eux et si multipliés, que le malbpiif^ux roula par terre, saps GoppjMssaace, eo poussjipt de kmgs cris; on empprrff^ la victime, a

Une seconde saisie lancée contre les objets que Ti^ressp du prince s'était procréa depuis la ipéss^veptuf^ de ÇkdogDo vint le surprepdre k £qiin]ierich. Le duo d^cpipa sanii avertir d& sa fuite Hap#i qui pu beau Q\atia trouva eett^ épttr^ \$ur la t^ble de scip u^aitr^ i

« Je piiTs; roiaiYeté m'emipê, Cb^dier|Eiw d^ Tarf^pt, « Adieu, tu me retrouveras «in« peiue.

9, Signé : Ewm* »

Le bénévole écuyer se met aussitôt à parcourir la viUe et les fouboui^s pour trouver Targent que le mattre désire. Un juif nommé Humpel et un^ vieille filk apparemnaent très-^orante de ce qui se passait danf le monde lui prêtent cinq cents ducats.

Tout ee que le romànder espagnol 9 piété de basQcsse à son
Laiarille, appandt chei rabpsse; mm ee fii eit mers

AU xv siÈctis, 79

reillea^» c'est qa^ainrès 9Voir servi de compugMa» d*eiclife»
d'iostrumeat à eet boinpie s^o^ foi qi loi, HaiM de Schweioicbeo
redevieat moral; U habite le château de aespèrea et y mène une
existence très-hopnète jusqu'à la (in de sea jours»

C'était une nature passive, booue au (oud, ooucbalante et
uaïve; un de ces êtres souples et incertaios» sans forma et sans
caractère, qui flottent au gré de tous les vents^ On ne peut s'em-
pêcher d'aimer le vieil écuyer souabe, et de reconnaître ce qu'il y
a de bieqveitlauce, de tendresse et de bonliomie au loud de ce cc-
but plus fadle qiie eor^ rompu.

Dans l'église de Saint-Jfeap, à Lieguitz, vous voyez ua vieux
tombeau carré sous lequel est endormi depuis deux siècles un
cbevalier couvert de son armure; c'est notre Schweinicben. Une
épée, fort bieu eonservée, reluit dans sa jpaiu; ot sur upe
bauiiièrre en lambeaux ^ous liseï la date de s»- mi»t« U août
^616, Ne méprisai pas, lui et ses vieux Ulémobrei, C'est le Dau-
geagi, le Brantftme, le Pepys, le raqpnteur sanp fard, le peintv^
ingénu de son époque : un de ces ^coiiteurp aux p«rt9s qui com-
pensent pour qous (es bypQtb^jse^deVbiatgire ellM foU^mia-
veotioas de^ f 9PWmqerm

S IL

Suites et développement du mouvement sensualiste* — neriefl et eottes faeo<|ei» de l'Auemagne au tvi« lièdê. -^ Le curé Amis. — Attaques au c)ergé catlioliquo.

Déjà nous avons signalé (i) k^ pbiikiors repris^ <» grand

(i) y. ho» Études sur le Motin^Agb (JMastien Brandi) ; et celles suru|xvi^tiicu (let Hmn» è^mf^.

BK)ii?emeDt de civilisation qui répandant à la fois les lumières et les jouissanceâ de la vie dans l'Europe moderne» transformant définitivement les mœurs chevaleresques du moyen-âge, ouvrit la nouvelle carrière des peuples.

Bien d'autres éléments ont oontribué à la réforme. De mille côtés divers part l'attaque contre le catholicisme ; l'esprit oriental du Gnostique et du Manichéen anime les habi« tants des vaUées situées dans les Alpes, les Cévennes, le Languedoc et les Pyrénées; le midi des Gaules est tout rempli de cette doctrine qui accuse Rome d'orgueil et de violence. Les missionnaires de ces sectaires courent le monde, et vont à Rome même prêcher leur doctifae. On les jette dans le bûcher, on les égorge; on ne les convertit pas. Ils se répandent en Allemagne et en Hongrie. Ici et là, de nouvelles flammes signalent leur passage. Ils lèguent à l'Italie l'esprit rationnel de Socin ; à la France le protestantisme des Cévennes ; à l'Angleterre l'esprit démocratique de Wiclet Ces germes semés au hasard commencent à fructifier au seizième siècle. Abris Luther s'en saisit et Henri VIII en fait un instrument politique. Nous ne suivrons pas dans ses transformations diverses ce mouvement du doute et de l'indépendance à travers le

monde; qu'il nous suffise d'indiquer comme -le conducteur puissant de cette révolte immense l'accroissement du bien-être dans toutes les classes et la force nouvelle conquise ^r la(bourgeoisie.

L'Europe entière prit à ce mouvement une part égale et diverse. Au xvi^e siècle, pendant que l'Italie se repliait sur le paganisme et puisait dans l'étude des arts antiques l'ali^e ment d'une nouvelle gloire, TAllemagne se plaisait à recueillir ses souvenirs populaires, souvent grossiers, quelquefois ingénieux. Elle avait accepté avec une énergique et

AU Xn^e SI^eGLB. 81

complète naïveté le développement social dn moyen-âge, développement conlii», obscur, vigooreux de tontes les facaltés hnmaines. Nnile tradition ne la rattachait aa polythéisme des Hel-lènes et à la discipline des Romains. Elle datait dn christianisme senl, qui reconnaissant la responsabilité de Tâme encourageait la libre expansion de ses forces vives. De là cette singnlière admis-non des types grotesques dans les sculptures de nos églises et surtout dans celles du Nord. Le symbole angélique y prend place à côté du moine bouffon et de ranimai immon^e qui représente une passion ou un vice. La mort elle-même devient burlesque ; telle est l'origine de la danse Macabre. Les prédicateurs n'épargnent pas la satire ^ leurs ouailles qui la leur rendent avec usure. An moment où les Minnesinger chantent la beauté idéale et l'amour platonique, Fironie populaire va s'inscrire sur les murs des cathédrales, et sur les marges des missels.

L'Allemagne, dont une souple et énergique universalité est le caractère propre, tout en admirant ces Minnesinger idéalistes et en répétant leurs douces chansons, n'était pas stérile en facéties.

Chez aucun peuple la poésie ne s'est enveloppée d'aussi bonne heure de langes comiques et de parodies, les unes spirituelles, les autres burlesques. Ces fous de cour qui ont donné naissance aux clowns de Shakspeare avaient régné sans partage dans les cours d'Allemagne. De l'Allemagne nous est arrivé le Vaisseau des Fous qui a fait tant de bruit. Un château de suzerain, du xi* au xiv* siècle[^] était un vrai pays de cocagne pour les jongleurs et les bouffons. Le Ménestrel, chantre d'amour, était loin d'avoir autant d'influence et de crédit que l'inventeur de ces blessantes historiettes faites pour dérider qui les écoutait. Les ecclésiastiques consacraient des sermons funèbres à ces grands officiers de la plaisanterie, que le seigneur féodal

ai IBS BSiAl9f,B9 â»LB||Am>S

étiÂt tÎM «M 4'talllter m^ m im&f». <tof «nçlléeg ^^

tMqvm V^jrmm fmèlr« d'O^aa MiMko, l^siQm wviéj^ •Jto
aiMwel kigiY«iit Cirad(riii) «rtr^biip à^

Vhîmm vMiif^vm den mm ^%ii»mssmf piw4i^ put «liK
(Hwifirfttiow ^t nHn goerm, wk iim et «vi ai6? ie»» et wm^t^t
Upmi» m Vixoism \m bbiMa les plos glerieux ei k» iÿm» le» pins
iltoum Kurz Yo» der Ror len, Vm des fous de JMaxiiuilea,
pén^tredw^ la {Tison de um maiire et le gaave ; mcideot qp e
suivre à Walter Scoii son épisode de Wambu, épisode patbMque,
edmif)dde« moins touchant que la câmple narration des laits,
telle qu'on la trouve daw les naïf es pages dn ?ieuj(dmnifpieur.
Cette ancifNuie AUemagne si gaie a fo^irni au\$ Français Tun des
mats les p^ faeéti<m« et des plus narquois de leur laur gue : le
m>%€^çhf qui n'a pas d'autre origine cpie tenon du maUu Giilê»
SpîegeU ou Uukn S.piegd (le mirw des bibous), lePaimrgedeson

pays, l'a graine Germanie a possédé autrefois toute uue rae de plai^ots drôles, une population do joyeijp^ corps, upe mythologie burlesque^ . Ce fut \^% le m^ie^ àxk x\v o(^ q^ . les b^ns eent^ telles paç te moye^-age reyêUren^ i^ie (orm^ plaetique» souvent hostile au clergé. On ^it les dîYertiai^aQtaç \^ toriettes. de messieurs les fous prendre plaço dwisli Utt^tur?. Bii^W av^t donné Vei^owlei Krisquet el Tfl^ulet eu Frau*^, Claus Narr et Kuiz Von der {to^eu eu 4tlemagfie s'ét^ent £aU uuç po^iti^u ifPPOilaute ; p'^t un siècle|e gai^ ^ vivaut et drol^ue que le siècle sauglant qu'à s'^Yve pai^ le« gajjiaaeriit ée^ ftibelmet le ^^Ass èe

4n xyv 9lËç(B. 91

Servet, pour se terminer pfir I4 satire Rlénippée et l'assassinat de Henri lit. La presse, n^uveUe et terrible ûiyen-' . tion, recueillait ce qui pouvait flatter la curiosité générale. A côté du roman de la Aose et des commeitaires de la Bible, elle éditait les romans de chevalerie, les thrïales gattés du Pogge et les inventions de Rabelais. Le roman du Renard, le Vaisseau des Fous, les aventures de TJBspiègle, les bons tours du moine Rush, du curé de Galemberg et du curé Amis jPurent imprimés à la grande joie des étudiants et des lecteurs de facéties.

Quïs non legit quîd frater Baushius e^tf Sunt qui Smosmanum cupiunt audirç per annum Turpia dîcentem, vel Stiarmum spurca loquentem» Quîque legunt Pfnffl CaUmbergi facta yel Affi,

Ainsi parle Bruno Seîdlius, à la tête du poème curieux des ParoemicB Ethicœ , imprimé à Francfort en 1589. Nous ne savons pas ce que sont devenus les grands et honorables héros Swarm et

Smausmann ; il n'y a pas de petit enfant anglais (Qui ne soit très-lié avec le moine Rush, le plus espiègle des moines ; peut-être Tillustre abbé de Galemberg a-t-il légué à la langue française les deux mots calembourg et calembi^edaine qui ont fort intrigué les philologues.

Ouvrons cette galerie de jovialité allemande par le plus ancien de ses héros, le curé Amis^ dont Thistoire est évidemment dirigée contre le clergé catholique. Il avait l'honneur d'être anglais, s'il faut en croire la ballade allemande,

£r ket kuê hi Mngêilant In einer 9tat xe Tr4nis, Uni hw^ der Phaffc AmU*

8ft LES £St»IÈGLES ÂttEMANDS

« Il habitait FAngleterre, occupait une maison dans la ville de Tranis, et s'appelait Amis. »

Dans cette petite ville de Tranis dont on ne nous donne» et pour cause, ni la longitude ni la latitude, vivait vers le milieu du xvi' siècle un curé plus riche d'esprit que de revenu, et dont le petit champ et les faibles dîmes eussent malaisément suffira des goûts assez dispendieux, si la fécondité de son imagination n'eût suppléé aux ressources qui lui manquaient Pauvre, il recevait et traitait largement ses amis. L'évêque lit une visite pastorale à son subordonné qu'il somma de répondre à diverses questions.

« Si je peux convaincre mon homme d'incapacité , » rexpulsion trouvera un prétexte ; et puisque sa cure rap- » porte tant, je m'arrangerai avec le successeur. » Ainsi avait raisonné Tévêque, dont le code de morale était aussi élastique que celui du pauvre Amis. Nos deux personnages sont en présence. A chacune des

questions du supérieur. Amis répond par une plaisanterie si bien tournée et si embarrassante, que le questionneur devient la victime du questionné. C'étaient des problèmes sans fin sur la profondeur de la mer, le nombre des étoiles, la hauteur du firmament, et autres bagatelles dont pas une ne trouble le sang-froid du prêtre répondant. Fatigué de cette lutte inutile, Tévêque s'écrie enfin :

« Quel est le point central du globe terrestre ?

— C'est mon église, répond sans hésiter le curé Amis. » « Qu'apprenez-vous à vos ouailles, demande encore Té-

vêque?

— Tout ce que je peux ; mais ce sont des ânes.

— Et ces ânes, vous les instruisez ?

— De mon mieux.

AU XVI^e SIÈCLE

— Servante, faites venir nn âne, et voyons ce que M. le cnré pourra lui apprendre.

— H faut vingt ans pour Téducation d'un homme ; j'en demande trente pour l'éducation d'unâne.

— Dans huit jours, je reviendrai savoir quels prc[^]ès aura faits cette éducation importante ; et si Tânè est resté âne, un plus habile aura la cure. «

Notre curé prend un gros livre, le plus bel in-folio de l'époque, intercale des chardons entre les pages, et place le volume fermé devant l'âne qu'il veut instruire. L'instinct de l'animal s'éveille; il ne tarde pas à ouvrir l'énorme tome, dont ses narines séduites retournent bientôt les feuillets. Ces exercices se répètent pendant les huit jours qui précèdent la visite de l'évêque. Il arrive, jette sur rhonmie qu'il veut destituer un coup d'œil oblique, se pré-» lasse dans la vaste chaire de bois de chêne, et ordonne que l'âne lui soit amené. L'âne vient, et devant lui le volume est placé ; il reconnaît son volume et son déjeuner ordinaire, tourne avec une gravité solennelle chacun des feuillets, encore empreints d'une saveur gastronomique ; et au bout du volume, ne trouvant rien, relève la tête et se met à braire avec le plus majestueux désespoir.

« C'est sa manière, dit le curé, de prononcer la voyelle À; il n'en est encore qu'à cette lettre de l'alphabet, et vous voyez qu'il la prononce à l'allemande, avec un accent circonflexe. »

L'évêque leva le si^e et renonça désormais à déposséder le curé Amis. Battu dans cette lutte, la fièvre le prit, et l'histoire véridique du héros dont nous rapportons les hauts faits attribue à cette défaite la mort prématurée de l'évêque. La victoire du curé fut connue; le décès de son supérieur accrut l'éclat du triomphe ; et de tous les coins

86 LES ESPIÈGLES ALLEVAUDS

de rAUemagoe oa accourut pour lui rendre hommage et visite. Sa joyeuseté charo^ait les viâteurs.; ^u hos|Htalité les Captivait \ ei^fiq Th^lbitude de la pl\}S prodigue vie transforma le subTU curé en m dissipateur fuiué. Qn allait Yç^dre ses chaises cassées et ses tables si souvent tachées de yio, lorsque, s'exilant volontai-

rement du presbytère, il résolut de courir le monde çt d^exploiter la meilleure de toutes les branches commerciales, celle qui ne périt pas, la iprahde stupidité humaine.

l^ FigarQ ecclésiastique commience par se fidre vendei|r de ps^dons et d'indulgences, ce qui n*était pas mal enteiklu. Chaque époque portant ses fruits spéciaux de duperie d'une part, et de mystification de Fautre, le pardon et rindulgence étaient dans ce temps-ia d'un fort bon rapport. 11 (fiut voir avec quelle habileté diplomatique Amis diiipose de ses ressources. Il se munit d'un vieux crâne, qvt'il baptise du nom de saint Brandan. Puis il va trou* ver le curé d'un petit village et lui promet la moitié de ses gains, si ce dernier lui permet de tenir boutique dans l'église. La m^sse dite, le sermon uni, les auditeurs attendent : Amis exhibe la crâne, débute par l'histoire chimérique et panégyrique de ce grand saint, se dit chargé de construire une église et un monastère en son honneur, appelle à grands cris les contributions des fidèles, et couronne sa péroration par ces mots : — « Contribuez à ces œuvres » charitables, chers frères, ouvi-ez-vous la porte du Para- » dis; mais si quelqu'un d'entre vous a péché en secret H contie les lois de la sainteté et de la vertu, n'approchez » pas de moi, gardez-vous de déposer votre offrande ; saint ni Brandan vous repousserait avec horreur!... » Ceux qui n'avaient pas d'argent en empruntèrent à leur voisin, et la bourse sacrée du vendeur d'indulgences se g^rossit dém^-*

smiteifint. DiBfllseapi^rieB d^ wiiwm Am> eomme dans lure^pie toutes les «^èglems ^Uemaide^, i| entrç daw éléments ^eia^t iuiiif|)çaAghl9s { Iji s«)amté du Yfdeur et riinhéciUité âtt YQlé»

SoiToaa Anûc» qui ĩnwté aw im bon cbciv^t Wig>1\$ d^ tt»
geoa, mmine m ricb^ aeigoeur, débarravé 4u erdne M6ié, atUnt à
petites jounéa el aéjoiĭĭĭaiit à soo aise dans letaobeifes, fiait par
atteiĭidr^ la grandi liUedaParĭi» Il va dmit an palais du roi

Lk H ae dcame pour pnntrt et pour saràer« t^e p^aii Maavet-
tement coostniit a besoia d'omemeRts ; les offiresda peintre sont
acceptées, il ta couvrir de l>elles figures ces lambris encem ttus.
— ^ Mm je f ous eo prévieiM, dit-il, ma œuvre nieryeiUeuse ne
doit \$tre SQpniise qu'aux noblesde race pure; mes chefs-d'aMi-
vra seront invisibles pour les bâtards» h — yrès-Wen; on le laisse
travailler; Tartiste s'enf^me pendaut un mois dans les chambres
livrées k son pinceau, et le premier admis à contempler ces chefs-
cCœu-vre^ c'ept le roi lui-même : le roi n*aperçoit absolument
que les murs , mais comme il ne veut point passer peur illégitime,
il a soin de garder le silence, donne de grands éloges ^ l'artiste,
vante la beauté des poses, la fraîcheur du coloris, admet toute sa
cour à l'honneur de contempler les peinti^res de l'artiste étran-
ger et le renvoie comblé de p^'éseuts. Personne ^e d^ire être
plus bâtard que le roi; les femmes elles-mêmes font chorus avec
leur^ pères et leurs luaris. La réputation de l'artiste setroiiiYe as-
surée quand il quitte cette cour peuplée de fils et de filles illégi-
times, tpjlgI^mmfi évidente qi^e le bon Allemand adresse ^ nos
VVea» sous François 1"" et Henri IL

Ces espiègleries un peu gourdes continuent en Lorraine , pays
que Iç fripon exploite ^ qui s'y prête

88 LES SSPIÈGtES ALLEMANDS

aussi de fort bonne grâce. Il se présente comme médecin ; la
cour Taccueille ; il promet merveilles. Tons les malades du can-

ton seront guéris, dit⁴¹, dans une semaine; mais il demande au duc la permission de tirer seulement vingt palettes de sang à chacun des hommes vicieux de la province ; I>ieu les indiquera facilement, les vicieux seront seuls malades. A peine cette étrange proclamation a-t-elle retenti, tous les invalides quittent leur lit de souffrance, personne ne se sent malade ; nul ne veut livrer son sang comme électuaire à la main savante du docteur. Les pièces d'or pleuvent dans sa pochette ; il jouit de tous les biens de la vie.

Quand sa' bourse est vide, il bat monnaie aux dépens des bonnes gens. Amis endosse la besace, ramène sur scm front lé capuche et redevient moine mendiant Nouvelles épigrammes. — Une pieuse dame habitait un château, sous le toit duquel Amis trouva retraite et hospitalité pendant une nuit. La chère du moine fut délicate et savoureuse. Il avait affaire à gens qui respectaient TÉglise et n'oubliaient rien pour la servir. Un chapon, présenté sur table, fit les honneurs du repas du soir, et ses débris restèrent jusqu'au lendemain niatia dans le vase qui l'avait contenu. Le domestique enferma le tout dans une armoire que le curé gastronome jugea digne de son attention spéciale. Le lendemain matin, de bonne heure. Amis se lève, va acheter un chapon au village, l'endort en le faisant manger et le dépose dans l'armoire à la place de son défunt confrère. La ménagère, apercevant une résurrection si étonnante, crie au miracle et court avertir sa maîtresse qui ne doute pas que la bénédiction du ciel ne soit descendue sur la maison honorée d'une présence aussi sainte. En effet, Amis dans un petit sermon de circonstance qu'il se per-

AU XVI" StÈCLE. 89

met le lendemain, déclare de la part de Dieu, que tout ce qu'on lui donnerait sera rendu au double, comme Ta été le chapon.

Grâce à cette précaution oratoire, la récolte est abondante et Amis continue le cours de ses triomphes.

Autre ironie contre les miracles. — Il avait un goût prononcé pour les belles pénitentes, et Tune d'elles, séduite par cette irrésistible parole à laquelle il avait dû tant de succès, lui avait fait présent, toujours pour son église, de vingt aunes d'étoffe magnifique* Il s'en allait joyeux du présent de la dame, lorsque le mari Faperçut, reconnut sa belle étoffe, devina la ruse et courut après Amis. Tous deux étaient à cheval, l'avantage resta bientôt au mari ^Prenez votre étoffe, s'écrie Amis, et soyez sûr qu'avant une heure écoulée. Dieu punira terriblement votre mépris pour la sainte Église. » Puis il piqua des deux, laissant entre les mains du mari le rouleau d'étoffe, qui ne tarda pas à s'enflammer. Amis avait placé au centre de la pièce un morceau d'amadou embrasé.

*

Après la plaisanterie du chapon mort et ressuscité. Amis devient négociant, fait des achats nombreux, ou plutôt prétend qu'il en veut faire, se lie avec tous les négociants de Londres et annonce son prochain départ pour Constantinople. Sa libéralité, sa magnificence ne laissent aucun doute sur sa richesse et tout le monde l'accepte pour ce qu'il veut être. Il soupe avec deux ou trois de ses nouveaux confrères et apprend que l'un d'eux est possesseur d'une riche partie de diamants qu'il va bientôt vendre au roi d'Espagne ; après boire, Amis veut voir ces diamants, les admire, les marchande et finit par convenir d'un prix net de Bix cent mille ducats qui vont être comptés en échange des diamants, t L'aident, dit Amis, est chez mon banquier; le

oo LES ESPIËOIES ALLEMANDS

marchand de diamants voudra bien transporter dans le domicile de ce dequier sa cassette et. lui-même.

Avant le dessert arrive un des domestiques d'Amis qui provient son maître que quelqu'un désire lui parler. Amis demande la permission de s'absenter quelques instants, quitte les négociants et se rend en toute hâte chez un médecin. « Monsieur, lui dit-il, un grand malheur vient de m'arriver : mon père est fou; le malheureux vieillard porte toujours avec lui une cassette qu'il croit pleine de diamants et se plaint qu'on le vole. C'est la vue de cette cassette qui excite ses plus violents transports; il est impossible de l'en séparer; toute notre famille est désolée, et s'adresse à vous; dans deux heures je vous ramènerai Les moyens de douceur ont été épuisés pour obtenir sa guérison; je crains que vous ne soyez forcé d'employer la contrainte. Dans tous les cas, nous le recommandons à votre science et à votre charité. »

Lorsque le marchand, escorté du fripon, entra dans le cabinet du médecin, tenant sa cassette soigneusement enveloppée sous son manteau lorsqu'il développa la longue linteau des princesses auxquels avaient appartenu le diamant devenu sa propriété le médecin le laissa dire et ne l'arrêta pas. Il se derrière la chaise sur laquelle le marchand était assis, Amis faisait des signes au docteur et paraissait suivre de fixer avec lui, le développement de l'infirmité mentale — « Oui », s'écria enfin le docteur, l'aident que vous réclamez à juste titre, va vous être compté, si vous voulez bien poser cette cassette sur la table — Un vigoureux coup de sonnette appelle trois personnes apostées dont l'un commence par mettre en sûreté la cassette, pendant que ses acolytes contiennent le marchand à l'entrée de la porte. — « Par

çttits qu'il jette, loi amcheat la îb&»m de (broe» le rasant comme c'était la coutume au moyea-age ^ loi adrainistreiit iu|e douche. Cependant Amîa a'épuialit en œmpliibents et m références en rfaonnenr du médecin et lui comptait la sommé due pour cette grave conaultation. Le lendemain, Amis avait quitté TAngleterre et fait voile pour Comitantinople, emportant la cassette. La femme du marchand vint redemander son mari au médecin, qpi le loi rendit, tête rasée, front chauve et jurant bien qu'on ne Ty prendrait plus.

Gomment finit cette légende? Le diable se fait ermite; Ami9 a économisé sup ses démisés fqlies ; il bâtit un mo-? nsstèpa, préche la morale, tance les jeunes gens et meurt en odeur 4e sainteté.

Vénérable Amis, vous dont j'ai esquissé les aventurés hé^ roïques, on le voit timp, vous n'êtes pa|s seulement un syip^ bole immoral, vous in&pfez d'organe à une révolution poli-* tique. Ce que l*on ne peut piéconnidtre dans voti« légende, e^est le résumé de toutes les accupatipns p^uiairesf souvent répétées pendant le moyeu-âge par les trouvères et les satiriques, contre le^dergé, sa puissance, ses noœprsetaoa crédit Rabelais en e|lt dit tout autant s'il avait osé ; un symhde vague et vaste protégea ce gra^d poète épique de l-ionie.

SKI

Le cusô o^ Calemberg et le ouvé Pierre Lew« * - .

Voici deux npuveaui exonpies de la verve boufioune, arme posnère de l'Allemagne eontre la hié« ^e ^

pesait à la liberté germanique ; ironie dont on pent disoemer des traces nombreuses dans les œuvres d*Ulrich de Hotten et de Luther lui-même. Ces deux personnages ptcar^5^e5 offrent des traits fort siguliers. Gomme Sanclio et Panurge ce ne sont pas des héros, ni même d'honnêtes gens ; osais on ne les déteste pas. Le mépris tombe plutôt sur leur situation que sur eux-mêmes. Ils sont populaires, peu riches» peu puissants; on leur pardonne ; les cardinaux, les évêques et Rome, voilà les objets réels de la haine germanique. Avant de raconter les hauts faits du curé de Calemberg et de Pierre Lew, surnommé le Second-Galemberg, gens qui avec autant d*esprit que leur confrère et une exploitation non moins heureuse de la sotdse universelle, avaient peut-être reçu le don d*une invention plus comique, signalons d'abonl le rôle démocratique joué ici par le clergé. On les traite comme FËspagne traita ses barbiers et la France ses clercs de la basoche ; on leur attribue toutes les railleries et toutes les gausseries qui voltigent dans Tatmoiq>hère. Ils sont du peuple, ils plaisent au peuple ; un peu escrocs, un peu faussaires, passablement immoraux, ils se font accepter par leurs vices mêmes, comme le héros du curé de Meudon. Malgré leur haine pour les ménestrels et les bouffons, depui» longtemps les membrçs inférieurs du sacerdoce s'étaient confondus avec cette dernière classe de mauvais plaisants plus aimée que respectée; les statuts de Téglise de Cahors prouvent d'une manière incontestable la crainte inspirée aux plus prudents par cette bizarre confusion. « Nous défendons, disent ces statuts, aux prêtres de àe\eniv jongleurs, gaillards et bouffons ; et nous déclarons que ceux qui persisteront à exercer cet art in-

fâme seront privés de tout droit ecclésiastique , ou même punis
tenvoreUçment d'une manière solennelle. (Item prse-

AU XVI* l»ÈGLB. 9t

dicimns, qdod Clerici non sint jocularares^ f/oliardi^ jeu bu-
fonesy déclarantes, quodsiper omnem artem iUam diffamato-
riam exereuerint, omni prinlegio ecclesiasticosuntnudati, et
etiam temporalitergraviori pœoâ, ai non destiterint. ^Statuta-
Ecch Cadurcapud Marten,, Tom IY, Anecd. CoL 727). •

La révolution française nous a démontré Tinfluence de cette
position populaire du bas clei^, et ce qu'il y a d'in* time dans Fal-
liance contractée par les paysans et les bourgeois avec les curés et
les vicaires. Un grand nombre de ces pauvres hommes d'Église
s'attachèrent au parti de la révolution, comme on avait vu les
membres de la même classe, au commencement du seizième
siècle, passer du côté de la réforme. Ce débris de la grande guare
entre les vilains et les nobles n'a pas été sans action sur l'établis-
sment du calvinisme, dont une des principales doctrines est la
destruction de la hiérarchie religieuse. Le catholicisme lui-même
était plein de fiel contre la hiérarchie des évégots et cardîngaux
dont le curé de Meudon donne une description si maligne :
M^lin-Coccaie les crible de traits satiriques. Les vices que l'on at-
tribuait au bas clergé étaient de ces bons gros vices que le peuple
ne déteste pas : gourmandise, iyrogner^, tours de passe-passe,
farces mêlées d'é** goïsme et de friponnerie. La sympathie. pour
Panurge a toujours été réelle, et je ne sais si le matériel Sancho ne
s'est pas fait plus d'amis que le spiritualiste Don Quichotte. Tout
au contraire, les crimes dont on gratifiait les évêques fix^issaient
l'amour-piopre et l'égoïsme publics ; on pouvait mépriser les uns
; on abhprrait les autres.

Le plus célèbre de ces deux prêtres, le curé de Galeiaberg, est un homme historique, et les annales de la Germanie le présentent comme l'un des meilleurs conseillers du

Digitized by

M. LES B. M. » Itft Ud à l'XII^e siècle

dnc oiiim*^hj9y9U»i dont Tàotre miidstiⁱ iVMfkaft FV^{ili} a été eMDplétèiieit Mipsé par sofl ritàⁱ NeniHsetdeitiem fiebeliusv Maoliiuⁱ Rauscher et Dionyriiu Metemler, Mte le grand Lnter, daas son eommeiuiure de rrieeiêâijMtei ont Accordé à cè héroe de la plaiaa&terie lea honiieQrft de la citation. Son véritable nom, Weigand Yon Thebeàî âbsef bé par ion prénodi eoeMsiaatiqie) eⁱ âbseot de ioutea leⁱ biographies : an petit volnme rare, imprimé peu de témpa aprda ⁱ mort, a cooaer?é mn jovial amiventn

n moraliaait quelqbeftiia, eonime ce pattvfe ToHèlÈ< Un jonf on hii reprocha d'avohr manqué è aa pMmeaae de ftjre tth bean aemon mr la diversité des oplni<Mia httmâlnes. a À demamⁱ répondilⁱil; von» ne aercsi pas mécontents de mon aerraoni qui aéra un drame et un symbole. « Une petite oôIUne s'élevait au prèi dti village de Galemborg i filtre curé remplit un panier de erânca dioisis dans le eiiiiietièreⁱ puis montant an sommet de la cblUneⁱ et laissatlt rouler sur ses déoUvités tous les crâbei à la Cote r « Ghers frères, s*écia-t4U ⁱ adressant la parole mx villageois àsⁱsembléa au pied du odteau, vooa m*avei demandé lib beau aermoil sur la variété iiⁱnie des opinions des hôtnmes, vo]ro2 ons pauvres erânes qui n*ont plus le soiiffê vital 1 comme ils roulent I comme ils se dispersent f «sommⁱiftacun prend ssa paniec suit sa voie. Ge aérait bien ⁱsⁱ mes diers frêrfes, è'ili

étaient vivants^ si le pddi de Imtë intérêts, de kmi préjugés et de leur» éépriMi te^ éfifpoHidt dans des rdutéa différemée ! » Apologue m pëtt «TosHër, asse» pnDfond de sena^ eâ Ton ven«K vc-dontters te type de ces étranges sermoml^ que Jean*Pi|uU dans aèa thOUiëtliia de ftcétiè miaanthropique, a prêtés H de» curé» ImagiflaiFès et I dea vicaires cUmériques (l)«

(i) V. plus båd JEAk-PÀUt-FaiDÉBIC felCHXBR.

AU tn* SIÈCLE. 95

Le premier trait d'esprit qui le flt connaître était à là fois an tour d'audace et un rapide élan vers la fortune, l^aurre garçon, sans passé, sans avenir, sans amis, Wdgand Voti Theben est en service chez un bourgeois de Tienne. Il suit son maître au marché. Le peuple s'attroupe autour d'un énorme poisson que le pêcheur veut vehdtè uh prix exorbitant t Parbleu, s'écrie le valet, je Vais l'acheter pour le dtkc notre maître ! et il prie le bourgeois de lui prêter l'argent nécessaire. Le bourgeois, dans sa profonde vénération pour le suzerain, ne repoussé pas la demande de son serviteur, et Wetgand coUri joyeux au palais d'Othort. Le garde de la porte qui le Vit se présenter àtéé ce panier et ce poisson lui barra rudement le pâlfôâge et foi'ça Weîgand de marchàndet l'entrée du palais. & Que me donnerez*votis enfin T demande le concierge. — tartei, faites votiiB prit* mais je ne possède rien dans ce tooihent, attendes que le duc m'ait récompensé. — Soit ; convehotts que la liloitié du présent quel qu'il puisse être m*ap-pai*tiendrâ. — C'est convenu. »

Le valet, introduit en présence d'Othon-le-Joyeut , voit son poïssôti gigafitesque accueilli aveé reconnaissance.

« -^ Que veûî-tu que je te donne*? demande le duc*

— Pas grand'chose, altesse; un centaine de coups de fouet bien appliqués.

— Pourquoi? dit le duc étonné de rire, et quel étrange fantaisie !

Welgand lui raconta l'histoire du concile, et le duc fit exécuter ponctuellement la convention conclue entre des deux personnages, à cette seule exception près, que la flagellation de l'un serait plus solennelle et plus sérieuse que celle de l'autre. Égayé par les fautes de Welgand, Othman

le prend à gré. Un vieux curé du Toisinaige vient à mourir, c'est Welgand qui hérite de la cure. Il a le même succès auprès de ses vassaux qu'auprès du seigneur suzerain ; tout le monde aime ce bon curé qui fait rire les chrétiens.

Notre homme ne négligeait pas ses affaires. La première fois qu'il mit le pied dans l'église, il en trouva la toiture endommagée. ^ « Arrangeons-nous, dit-il aux paroissiens; vous vous chargerez d'une partie des réparations, et moi de l'autre. La pluie tombe sur la nef et sur les bas-côtés, l'autel n'est pas moins exposé aux injures de l'air. Partageons ce différend en deux. Est-ce le dessus de l'autel, ou la voûte de la nef que je dois réparer? de quelle partie vous chargez-vous ?

a — Nous allons réparer le dessus de l'autel *, répondirent les paroissiens qui, dans leur pensée avare, venaient de comparer la dépense de ces deux réparations. Le curé de Calenberg les laissa faire; quand la voûte qui protégeait l'autel et l'officiant se trouva bien couverte et réparée, il se tint parfaitement tranquille et laissa dormir dans l'oubli les réparations du reste de l'église. Sorti vainqueur de cette petite bataille avec ses paroissiens, il ne cessa

de leur jouer des tours dont le meilleur nous semble digne d'être rapporté; nous altérons à peine le vieux style de la légende :

« Or il est bon que vous sachiez que le curé de Galem- » berg avait dans son cellier du vin détestable qui s'était » gâté avec le temps, et dont il ne savait comment se dé- » faire. Il s'advisa d'une merveilleuse invention qui lui » réussit II fit proclamer à son de trompe, dans les vil- » lages environnants, que le curé de Calenberg avait trou- » vé le moyen de voler; que Dieu aidant, il avait fabriqué » à cet effet une belle paire d'ailes; et que le prochain di-

>n XYI* SIÈCLE. 97

manche, il prendrait son essor du sommet du clocher, traverserait la rivière et irait se poser sur le faite du clocher d'un autre village, situé à quelques milles de ik, » AfHTès quoi il fit fabriqua deux grandes ailes couvertes de plumes de paon, et af^rter dans le chœur de T^ise les tonneaux remplis de son mauvais vIq. Le bedeau reçut Tordre de vendre ce vin aussi cher que possible aux paroissiais, pour leur faire attendre de meilleure grâce le moment où le curé prendrait son essor. Le moment arrive, et l'on accourt de toutes parts pour voir s'accomplir le miracle; debout sur son clocher et essayant ses ailes, l'ange de nouvelle espèce semble prêt à partir, mais ne part pas encore. Toutes ces figures populaires, nez en l'air et bouche béante, se tournent du côté du clocher ; le soleil les brûle, h soif les prend ; le bon prêtre ne vole pas encore. — « Attendez-moi, chers amis, criait-il du haut du clocher, le moment approche et vous verrez avec surprise ce qu'il en adviendra. — Cependant la soif augmentait avec la chaleur, et l'on était heureux de trouver dans le chœur de l'église les rafraîchissements nécessaires. Ce détestable vin paraissant très-bon

pour la circonstance, tout fut épuisé en quelques minutes; on vit une émeute prête à éclater lorsque le dernier tonneau se

trouva vide. Le bedeau ennuyé de n'avoir rien à répondre à des gens furieux qui lui criaient : à boire! à boire! monte au clocher et demande au curé :

» — Que faut-il £dre 7 tout votre vin est v^du.

» — Bien veadu î .

» — Très-bien.

» — Et payé?

» — Bien payé.

» — A la bonne heure.

m LES ES₁>IÈISLBS AttEttàNDS

é Lëri deut liilësad |irètîfë s*i^tèrëm tiVètnënt^ et é'i^ if t)ro-
chait sût le bbtâ dé la bâlùstrâflë qtii èntétii^ilit te ëlo^

• bhëri

>) ^ fidimès ^s, crià'^t-il kn pédt^Ië; ^1 ë«l celai I d^entre
vbùj^ ^bi a tti uà hdmiiié VoKi^ f

» — t^ërikme, i;Jét^ttne f

i — Èh biëii! perMile ne lé véiïà: âllëifi fflî^é 1 1^ i fetutnéb,
TOUS tous, fils de boUiiës itièreß, Spi ^étii tēflet

• a'ttchètèr le vin dfa curé de Càtembérgi tmà fttt plus i^ ëhër
4ti*tt lie Idi i jâmatt ëddte, Tds «itië Mhl bbai,* tos » ictié iforit
trës'boii^; Je tië inë plàilâ p flë vbtîâ 1 Et Mnik 8ôil^,mekàtilis{

» Vllaifiè et î^âysaii^ iiiërVâUètisèUent «cH^nmâei ISe^ »
iiàéfil^ni flé letif téfigeaiicë te ctifé mpm qui êê tÉSifOi i d^éttx,
et trilikfdt'ma ëfi bdii tiâ les ^éeş ê^if^t et À d'd^ ^uè Idi
hTâiëiit valdës m idâdVaises t^mm. *

des espiêglèrieè ëttifèfëht ràttehtibn de revende ^i Iftitildt Sé-
fir. Le euré S*arfadgea de mdiiièrè 1 6é ^é ses |)atoMèdè Sdr-
prissent ihddséigtieàr dâiiâ (inë situilfioh tellënletit é(jt(hbqtié
6ti pour mieux diÉ-e^ si ^èù é^tiifdqtiè; que toutes ^ liitlëHes
tdtnbëreat sur le sdj[]éHëdJh. MMigr€ tét échec, rétè^tte eit|oi-
giiit àd cdré de iiè paş dhdiâlif' de sëiirante qdi n*ëflc c[uarante
àh^; %èigadd éti M ^ittè fMxf pay^f detii Settautôs ddnt ehacuhè
était ft^edë Vldgt ^; ëë qui â^kpttà m éfikul é^K MM^ffîHit la
même chose.

Ces fdcétied ont édura rëttiit)té. li est It feiffi^oer ^e les
peuples du Nord ont spécialement ^flê lë §Mivenif de ces curés
gaudisseurs ; les plaisanteries dé fliiÉcr et de l'Espagne portent
un cachet différent

Pierre Lew, natif de Hall, et qui portait M hdthtBS dans sa
main étendue, tant il était vigotii-éux, né Éë cÛsftt|(liait

AU xw si\$cp,'.\ : : : • • - • -. ^ :

^8 ps^r me 4é)icatei^ ^m raQoéi» g^e ses confrères P;?-^ '
\\m Spipgjsl ^t li^eigand. Prêtre c/oam^ ^ ifi^^^X ^ <^ Mfp^»
fipr^ ayoir s^rvi eqp^iQ^ artiU^Uf, ^ mettait sqq)magip;^tipi^
lav^i^ye %] fierviçe ^^ ses fac^li^ g^tf onomiques ; il tordait
le cou aux cogs e(fiu3R pqii}es qi^'il f epT contrait, et }eş plon-
geant ensuite dau^ le ruisscfiu, les faisait passer pouf UQyéés,
a||p d*en dégoûter les gens du village. Les miracles que Dieu
qpérait efi sa faveur,, ^^m\ tQus la piêa^Q tendapç^ 4e

sengu^t^. Il C8|cbait d'^xc^ant\$g^t^a^i^ sou^lau^pp^
4er«mteli ui^ syphon p)aç^ ^aps ^ c^\\^^ aboutissfipt ^ 1^ ç^ie
^mWi absEurb^t la liqueur que contoBaieiit les tcm^e^nx 6(les
pip\$ss 4b voir sia.

Ç'^^\\ lejopr^e la SaipM^\$i?rtft» «r^lMe fête pqflr }ea\
pay^aQ« d'A))eii^gpe, babitR^s ^ pliiQ)^ l^}m o^ep ^e jcipr-i
b, et |i çb^iper la fête du bieoh^ureiu: pi|r de kifigues rar sade\$,
^ ^Is. du b^d^q vint trov(Y«r Piefrfi Lew, et tqurr n^i\\ nm
chfipe^u 4ans i^s pf^ii^s:

« r-r !^Qi) pi^re ii;*^voie \\ (a YÎlJe,]ui ^it-p». PQ^ ache-!
t^r du pain, d» YÎQ ^t des tà^m ; ^^s plaltril que par la iï\\m^
opcasipn j^ fasse vos eniplet^es?

» — l^ftp, Ipi répondit h^m f ; pt l\$l jeiwe b^igme j^\\ùt

4f aqt qu'il eût terpiin^ sei| achats, le \$|oJeil ^^t djspanu
^^ soGQipet d'iiA9 ^oWAet i|iMr la r(uit# qqi conduit j)|[yil-
lilge, se tvmmt m vieil artoe dflnt le tr^c po^çri \$iy{4| été abattu
par ^ b^iehe e\\ dont le^i dél]p\$ t^^ go fqrme de piédeiitiil
épient dpsttpés W»r l?» YiUageois ^ recevoir riiûîgfj d'un ft^t
Çp f«t { |i qup fti^re Çfiçl^sifiÉjtiase s'acr^ croupit, jittedant; le
Pf|«pg^ dn j^uiàe villageois et se fiw^W^ttW 4fl M mm^ WP
tery^iiF sm^f. prqfw^e poHP

i^M^i; R»li;rftdfi ki ciPpyMrifiiA f%it43 k te fil(e& iet^t
jirriYç

:iOO;\\ \\l': L^ ESPIÈGLES ALtEM^NDS

comme le désire notre curé ; le jeune homme épouvanté par
Tapparition , s'enfuit et laisse épars sur le sol brocs, paniers et
bouteilles. Non-seulement Lew les recueille, mais il a soin de jet^

sur le chemin les bouteilles vides et les paniers vides de leurs trésors.

Ce désastre contrista singulièrement le bedeau et son fils. L'un et l'autre n'eurent rien de plus pressé que de venir consulter Lew et de lui demander conseil pour l'avenir. « Apaisez, leur dit-il, la colère de l'esprit malin qui vous en veut; un ou deux présents que vous me ferez vous vaudront d'excellentes messes et je vous en tiendrai quittes à bon marché. » Les pauvres gens obéirent.

Tels sont les matériaux du Narrenbuch, dans lequel un éditeur moderne a fait entrer non-seulement ces beaux prêtres dont j'ai donné l'histoire, mais le célèbre Marcolph^e le grand Schitnph^e l'illustre Claus Ifarr^e et surtout le roi de cet empire comique, Till Uyen Spiegel. Je veux laisser quelques études à faire à mes lecteurs ; ils admireront surtout cet Uyleii Spiegel, symbole ou réalité jadis vivante, les érudits ne sont pas d'accord sur ce point. Non-seulement le petit livre contenant sa vie et ses aventures , originairement rédigé en bas-allemand, a été traduit en haut-allemand, en anglais, en vers latins, en prose latine, en hollandais, en polonais, en français; mais on a vu paraître pendant la grande lutte de la réforme deux versions différentes de cet Évangile des escrocs; l'une à l'usage des catholiques, l'autre à l'usage des luthériens. L'étranger qui visite Zeitlingen, est conduit par les habitants du lieu, près de la maison qui, disent-ils (et nous ne croyons guère à ces reliques), a l'honneur de renfermer le berceau d'Uylen Spiegel ; on montre même pour de l'argent les habits que cet intéressant personnage a portés. Son prétendu tombeau,

AU XVI^e SIÈCLE. * •' : . * : 4it:

que le petit ?31age de Meulen consenre avec vénératioD, est aussi un but de pèlerinage. Un hibou (I7yl«n) et un miroir {Spiegel) y sont gravés en creux. Si, comme les savants l'affirment, ce personnage célèbre n*a jamais existé, rien n*est plus curieux et plus caractéristique que cette plaisanterie symbolique perpétuée à travers les générations et gravée dans la pierre.

S IV

Les Schildboorgeois. — > Symbote comique des aaMmUées populaires. — Le village des sots.

Ce n'était pas seulement à la hiérarchie ecclésiastique et aux vices prétendus ou réels du clergé que la raillerie du peuple s'attaquait mais à toutes choses; le résumé définitif de cet esprit gouguenard se trouve dans la célèbre Iliade du Renard (Reynard the Fox) dont nous avons parlé ailleurs (1) et qui, née sur les limites de la France et de la Germanie, ne s'acclimata définitivement que parmi les races du Nord. C'est le Gode de la ruse triomphante, l'épopée moqueuse de toutes les sociétés humaines.

Une autre invention burlesque, qui n'a point pénétré chez les peuples du Midi et qui appartient tout entière à V humeur germanique, s'élève peut-être sous le rapport de rinvention et de la philosophie au-dessus du roman du Renard. Les nations teuto-niques avaient depuis longtemps, et même au sein des forêts sauvages où Tacite nous montre leurs tribus domiciliées, ébauché l'expérience de cette asso-

(1) V. nos ÉTOMS sua lb MOTiir-Aai.

ciatiMi lilm» dd c«s dAîMr^tioiia cwnmime», i^ . ^ ^W blém iwpiilaiiii^ que te Yfitten^gemQt chez les A^gf^ &a»Wf te Bur-

lement anglⁱvi, te Siortbiag 4ei» ScapdUi^Tçs «nt rejpixMtuitea et léguhris^Qs swi[^]. iorm[^] divers* U Q^eft ppial de V[^]h[^]i[^] dee iaipitiutions bumines, mécoe ks plaa fken[^] ei let plus poiaKipte», de se dévdorper autrement qu'avec leurs excès, leurs ^{bw} et teur4 f ice\$* {^s railleurs du xv* et du xvi* siècle s'aperçurent bientôt que dans toute réunion d'hommes, si la raison et le bien public sont le but général qn*oj\ se propose, la sottise et le bi[^]il peuvent souvent triompher ; que les divagations de la parole, ki ambages de la discussiën, Taveiigîe confiance, Taveugle fureur peuvent ^{arer} les esprits émus; — et qu'une assemblée de sages peut s'arrêter aux résolutions les |itlu3 folles.

Pans un cç[^]tain bourg d' Allemagne, [^] Schiida, s'établit une cplçnie dont les fondateurs eurent pour pères les sept sages de la Grèce. Ils se montrèrent dignes de leurs auteurs. L'éclat 4e leur capacité se répandit au loin, dit la chro[^]e, et fit taut de ^{ruit}, que les conseils des princes et les sénats des républiques se les disputèrent i Tenvi ; on eu\çyait un Schildbourgeois comme on enlève uq trésor inestimable ; on payait sa présence au pQîds de l'or. Cette valeur extraordinaire qu'ils aya^{ent} acquit dans le commerce des peuples livra leur pays ^{la} dêtre[^]. Les femiucs relataient seule[^] avec les vieillards et les eufants; dès qu'un Schuld^{ur}gepis atteignait l'^e de raison, des cavaliers apojustés rçuleys^{ent} pour leyeiidre \ quelq^e n[^]narque {[^]traqger* Que firent nos gens d'esprit? Ils simulèrent l'idiqti[^]Uie ; seul n[^]oyeu d'échapper [^] cette coufisc[^]ition de Schildbourgeois. A.forcede porter un masque stupide, ils en conservèrent l'empreinte, et restèrent parfaitement idiots.

1,emfm^m d'Allemagne qui e|itepdpar)eir de \ⁿ[^] <ait« et gestes Uoav# la c|io9a ip[^]triwsanto et bizarre i ilor[^]q[^] qn'one

d'idmtiqn de ces meMieus lui soit adressée et ad? ipi|% [^ per-
lectigp de nullité qui les disti|igiie. Il leur con-; fère un diplôme
d^ M^tt^e er^é de spa sceau et 4^ sa signature, et lea eneouFase
à centumer eeuime ils ont epomif nc& Ils usent de la permission
et se bannissent euxroïènes I perpétiiîé de leurpayasalaL ia
i^eedea «m est par là deveouo féconde, leAiutaUe, umu^pfé-
sente : pM de coin. d<^ b terre qui m mm oSle camme éoban-
tillon quelque de»? cendaat de la r^ce sQhileBMwrgewe,

Ces ittventiuBs satiriquea ne aanquenl ai de verve ni d'origina-
lité. U faut suivre les SchUdbeurgeois i travers ctf le créatioa
«scelleqte et plus que comique » qui reitferme un élément de
poésie et rappelle les contes de la Grèce sur ta pepnlation Abdéri-
taine. Tout ce qui se fait de ridicule, de feu et d'absurde en Gen-
nanie, on l'attribue aux Sdûldburgeoia.

Schilda mérite-t-il sa renommée ? Je l'ignore. La Gbam?
pagne en France, Gotbam en Angleterre, Turcoing dans la
Flandre française, sont, bica à tort, le but des mêmes railleries
que la Grèce n'a pas épargnées à ses Abdéritains, et l'HindousUm
aux habitants de Sivry-Kissar.

Oa conserve parmi les pianuscrits de la bibliothèque de Cam-
bridge un poème satirique du moyen-âge, qui attribue aux Got-
bamites toutes les niaiseriea imaginables. Ce sont les Gotbamites
qui, dit la légende, vont tous les jours à b foûre ; de peur de nuire
à la santé de leurs juments, ils portent sur leurs épaules leurs
sacs de grains. A pràe arrivés, les voici qui siègent à la taverne
pour y boire, et boire encore ; ivres, ils essaient de remonter sur
leurs bêtes; incapables de cet eftirt, ib s'écrient : « Attoos

donc, bête maudite ! soutiens-moi jusqu'à ce que je sois en selle ; puissent mille diables t'emporter, puisses -tu ne jamais revenir à la maison ! » Enfin ils arrivent chez eux, se mettent à table : on frappe, ils ne veulent point qu'on les dérange : « Je ne suis pas chez moi, crie te maître, je suis à Tauberge; allez m'y cherdier, ou revenez demain. »

Ces Gothamites, qui sont simplement des fous, ne valent point les habitants de Schilda, les arrière- petits -fite des sept sages de la Grèce. Ces braves sénateurs, pleilis de prudence et de gravité, veulent construire un beau palais pour leurs séances délibératives ; et comme leur tempérament est délicat, que l'intempérie nuit à la santé et compromet la vie, ils n'y pratiquent point de fenêtres, tant le vent et la ploie leur font peur. Des ténèbres profondes s'emparent de leur salie et régnet dans l'intérieur de l'édifice ; ils s'épouvantent ; et, comme dit Fauteur du récit, ils voient qu'on n'y voit goutte. Chacun des dépotés allume alors une torche, en décore son bonnet, et rassemblée lumineuse procède à ses travaux. La discussion est vive et longue ; d'où ces ténèbres peuvent-elles venir ? Discours et dissertations; hypothèses et citations; métaphysique et rhétorique. Quelques érudits décomposent les rayons du soleil. Certains poètes adressent des dithyrambes à la lumière; après huit jours de discussion, lorsqu'on a débattu le pour et le contre, il demeure prouvé que le jour manque et qu'il faut l'introduire. Chaque député se met en devoir d'exposer au grand soleil ses tonneaux, ses paniers, ses baquets, afin de récolter autant de rayons lumineux que possible ; on referme ensuite hermétiquement chacun de ces instruments de transport. Quand vient le moment de les rouvrir dans la salle des séan-

ces, pas un rayon solaire D*a voulu se conserver intact Un voyageur qui passe de ce côté entend leurs lamentatioDs ; cet homme, né sur les limites de Schilda, ne descendait pas des sept sages de la Grèce. « Si vous enleviez la toiture, » cria-t-il ^ux députés ! Le moyen jngé excellent fut mis aussitôt à exécution ; le voyageur chargé de présents et festoyé par la population, retourna chea lai. Tant que dura rêté, c'était bien ; vinrent les temps de pluie, et nos députés, trempés jusqu'aux (fs, ne trouv^ent plus Tinvention bonne. Une première délibération les conduisit à ce résultat : qu'il fallait remettre le toit à sa place primitive ; une seconde eut pour corollaire la déclaration poiiitive et una*nime, que personne n'y voyait clair; et la troisième fut suivie d'un arrêté qui ordonnait à tout député de ne se présenter qu'avec une chandelle. On institua huit comités d'enquête qui travaillèrent assidûment pendant quatre années, pour savoir au juste le motif qui empêchait la lumière d'arriver jusqu'aux honorables. Les travaux de ces grands hommes, imprimés en (wixante-dix volumes, petit-texte ^ font encore l'admiration de la^ postérité et servent de modèles aux débats parlementâmes des nations les plus célèbres et les plus civilisées (1). Les résultats furent longs ; enfin tant de patience, de persévérance et de talent fut récompensé par le succès; une crevasse ayant livré passage au soleil à travers le mur de la chambre, qui n'était pas bien bâtie, un député homme d'esprit proposa comme sousamendement à la dernière loi qui venait d'être votée l'élargissement facultatif de la crevasse. Le plaisir que cet événement causa aux Schildbourgeois fit adopter, sans

(1) Ce passage a été imprimé en i%Zà, dans un ouvrage périodique.

loi LES ESFI&^tES ▲f.L^llANDS

examen, aae addilioQ Misi^^able d'impôts dont la cqnroone chaniiea wm budget \$t fit More uu des plijs))e^ux Bioiiceattit d-élpqueace dpnt les années parlementaif es fa»se»t meoUoD* Pnuique tqutes les jouées foieat d*ziiU^^ se représenter la ^^dme qtiestipp 8o«|s d^ fprmes trèsdiverses» et cette crevassa trans|6nnée en (eq^tre, ^opr-àtour polygone, octogoiifi, tQR-Joars |rrégalière, ^ servi de twlQ à quelqae^hVli^ d^s p)^s)>ril)4nts efforts qui «(ient re- o«»miidé k Vadmiraïion des peuples représentai les avoeats députa d^ ScIH^^^t

Cette «Yent^rfi sufigi^^t poup assufer la répuU|tipa des âc-bildbofirgeaf* 4**^Û¥)eia con^tr^ctiqp de ^ur moulin. Il leur fft-Ufdt mp m^K gn'i^ ^^bnqu^renl; labprfeuseiQent au soa)a)et d*une çoUi^; j'ppéfatipn tenp^é^ , ili) songèrept au tmtspprt, (i^ pleire ét^|t lourde ; || fo^cç de brfis ils Tinrent ^ bQ^t de ^Kf (oeuvr^ Quand |)s Tinrent acppiplîe, ili QpeM mf^, r#e^Qn n<^ture)le, c'est gu'i{\$ gyr^nt pq la tel^^ ç«mlfiF dp haut d« i? coUing jflsq«en J^s j sur qqpj, le rf^noï^d^ lefi epfipant, ih.^iq-pigjèrefli de\$ effor^ ponsidémbles PQur r«pprter. ^ m^\\si d'uA epp y^?^^ ^% 4^ Ift l|is|9r f^H^f ^(^^iffit ^n^l^lée pjir son prqprfi poids.

Wii«i8M»d8 v^m» mp }^^^ m\\m»^ • ?i cette ppre

roulipiQ § bnnpii) d'HP Snidg » P? tout ^n {uoin d*u{i Sc-bildhmiiWP» m Wi^ 9)^.tte au courait de la directi<^ qm'f Ite W^f^ K«vie. f Un ^rave{:itQyçn se d^vqus), passa Si| t^te isfi^ le {roi^ 4e la îqeule, roula courageusement ^vfsç el)â, et #1 se pefdre et s'engioutiç dan^ un marais. U cbjifnlN^ s>sse|^bl;i d^ i^ouyeau, et après ime prçdigieuse d^pçnsis d^ ^^t^ patrio-

tiques et d^{*}^loqv^ence de circonstance, le Shéridan de la commune fit décréter qii*qpepfa(i|aq}9tiQja rédigée p^ les fprtçs têtes de Schilda, serait lue dans les villages environnants» à Tef-fet de récla-

AU XYI* SIÈCLE. 107

mer Textradition d'un habitant Schildboargeois, qui s'était déloyalement enjfaï, emportant une meule de moulin pendue à son cou.

Je pourrais raconter encore de quelle manière un chat s'y pdt pour détruire par l'incendie les principales maisons de la ville, la grande guerre des Schildbourgeois contre ce matou, les divers traités diplomatiques auxquels cette camps^e dmma lieu; en un mot, tonte cette Iliade facétieuse, dont je prive à regret mes lecteurs. Elle récrée l'enfantine intelligence de la plupart des Allemands, Qu'on aille la chercher, ri l'on veut, dans leNarmnbuch; et que l'on ne sourie pas de voir tant de puéifttés recueillies par de graves et honorables savants. Ces joyeux enfantillages méritent une place dans l'histoire du génie des races et de leurs tendances ; on peut discerner encore dans ces diverses facéties, non-seulement la vieille opposition germanique armée contre Rome au xvr siècle, mais le sillon indélébile de^ Vhumour teutonique, gaité sans gaité , philosophie sans doctrine, libre effusion de l'esprit individuel, rêvant comme Hamlet en face de la comédie du monde, et se jouant avec un triste sourire, de la vie, de la mort, du génie national et des institutions, même les plus fécondes, qui naissent du fonds de ce génie.

DEIHLIÈffIE ÉPOQUE.

TENDANCES AVANT LUTHER

SI"-

Le Pédaatiint et le style didactique. -^ Artisans. ^ Chanteun. -
^ P^no{}e liQUYgeoise.

Aa mouTement sensaaliste dont nous partion» tont'^i- Theure se rattache toute une série de faits littéraires, Tenyahissement du style didactique, la muse détenue bourgeoise, railleuse ou pédantesque, et la controverse affiliée à la poésie. Dès le règne de Rodolphe de Hapsbourg ta poème allemande, sans abandonner ses propres traditions, apparaît sous une forme didactique. La pauvreté de Tinspiralioii redouMe d'efforts pour se couvrir de l'appareil de la raison. A la fin du xii* siècle, Conrad de IVurtzbourg, le dernier astre de la ^grande pléiade des Minnesingersy déplore la mort de la poésie et celle des mœurs chevaleresques qui ravaient escortée. Son poème de la Guerre de Troie, inférieur aux Nibeûngen, est néanmoins en contraste marqué avec ce mode doctrinal et pédantesque qu'on appela ensuite poésie ; il est écrit en petits vers sans strophes, d'un mouvement heureux, d'une couleur briDante. Il a la légèreté et la témérité de Marot, mais non sa licence.

Le règne des Maitres-chanteurs vint justifier les plaintes de Conrad de Wurtzbourg. Maîtres Regenhog, Rumsiand, Susskind, soumettant la muse à des lois burlesqueflMnt

112 L*ESPRIT GERMANIQUE

sévères et à une discipline mécanique, gardaient encore quelque verve, comme tous ceux qui ouvrent une voie bonne ou mauvaise. Le plus célèbre d'entre eux, Henri de Meissen, docteur

en théologie à Mayence, a reçu le nom de chantre des femmes, parce qu'il les fait apparaître dans toutes ses œuvres ; ce qui n'ôtait rien à la dignité du prêtre. Depuis longtemps l'amour était placé si haut que la pensée ne croyait pas descendre en s'occupant de lui, après avoir honoré Dieu. Du reste la froideur de ses vers nous rassure et la nullité de sa poésie pourrait s'expliquer par sa naïve vertu.

Pendant cette période, Hans Hadloub de Zurich est auteur de quelques poésies dignes des ménestrels souabes : il chante l'amour avec une grâce, une vérité parfaites. Le sentiment de l'harmonie règne à un haut degré dans ses œuvres.

Rudiger qui n'a rien écrit, que l'on sache, a rassemblé les poésies contemporaines dans une collection où l'on voit s'ouvrir les deux routes du genre inspiré et du genre didactique. Le manuscrit de cette collection est orné avec tout l'art des copistes du temps ; ceux-ci ont prodigué dans leur œuvre les peintures gracieuses et les arabesques ingénieux. Quoique les poésies des deux écoles n'y soient pas distinctes, la confusion des deux genres en laisse deviner le contraste.

Le genre didactique avait quelquefois son prix; il était sincère. Hugo de Trymberg (1), pédagogue qui écrivait en latin et en allemand, a publié une satire intitulée le Coureur; amas de jugements et de portraits qui ne manquent souvent ni d'agrément ni de finesse; il y a

(1) y. Do6 Études sur le Moyen-Age. Les Thés du Motb-

même là des morceaux touchants et forts. Dans cette revue Hugo peint l'ignorance et la dureté des contemporains, et se pkânt ingénument de son abandon et de sa misère. Le Coureur^ ou si Ton veut le Vagabond, espèce dldler ou de Tatler (1) rude et grossier, offre de curieux détails sur les dialectes de rAllemagne. On ût beaucoup d'autres satires et poèmes pédagogiques*, dont les titres seuls nous restent ou qui sont encore en manuscrit On cite parmi ces derniers un poème sur les échecs ^ d'autres sur la cluisse et Vamaur, La fin du xu* siècle produisit enfin quelques essais dramatiques très-informes.

Au XV» siècle, les Maîtres-chanteurs jouent un véritable rôle. La critique cherche encore l'époque précise où les artisans succédèrent dans la poésie aux seigneurs et aux chevaliers. Une tradition incertaine fait remonter leurs écoles de chant au règne d'Othon , dans le x* siècle. L'institut des Maîtres-chanteurs n'avait point un caractère politique ni même académique : c'était une Vaste famille qui se vouait à la garde de la même commune, de la poésie nationale. Tailleurs, cordonniers, forgerons de Strasbourg, de Mayence et de Nuremberg, fournissaient un grand nombre d'esprits cultivés ou plutôt aspirant à la culture intellectuelle et essayant de s'élever à la poésie.

Les Maîtres-chanteurs, libres artisans de poésie, ne se laissaient pas confondre avec les Spruchsprechem , bouffons payés pour égayer les réunions publiques ; c'étaient d'ailleurs de graves personnages que ces gens de métier. Charles IV leur concéda un blason semblable à celui des chevaliers, en remplacement de celui qu'ils disaient tenir

(1) Dû sait quelle place Samuel Johnson, SteeU, AddUon, Hawkenoorth i>ccupent dans la littérature anglaise.

Hk VèSPIMT GBRMAItQtJB .

d*Othoû. La personne des Mattres-chanteurs vahit ooieilx que leurs ters ; ils restaient artisans dans leurs compositions, où tout était machinal et poéril. Ils apprenaient le rythme et la rime , l'image et la pensée, la strophe et le refrain au moyen de leur tabulature où méthode écrite, & peu près comme ils apprenaient les tritons de leur état Cette institution, si ridicule dans sa persuasion d'avoir relevé la poésie, ne le fut pourtant pas quant à la dignité intellectuelle qu'elle conféra aux ouvriers. Elle les prépara de loin à goûter les inspirations véritables, quand elles v[^]draient à se manifester.

Les Spruchprechern, plus incorrects mais plus naturels que les Maîtres-chanteurs, — obligés de plaire pour vivre, — avaient quelques chances poétiques de plus : nul d'entre eux ne s'est fait un nom jusqu'au xvi^e siècle[^] où Guillaume Weber, fils lui-même d'un improvisateur, effaça tout ce qui l'avait précédé et laissa les seuls écrits de ce genre qui ne soient pas oubliés, une élégie entre autres. On remarque dans son recueil deux pièces railleuses assez vives : l'une, dirigée contre les habitants de Nuremberg, qui avaient jeté le poète à l'eau ; l'autre, à propos de la réception de Weber parmi les docteurs d'Altdorf. Ce petit poème fit les délices des contemporains, et l'on peut encore le lire en souriant.

Outre les chants des Maîtres et des Spruchsprecliern[^] l'Allemagne retentissait de Iteder populaires tirés, à ce que Ton croit, de chroniques et de manuscrits d'une origine reculée. Les vieilles traditions respiraient encore; on y sentait même des traces vives de l'époque chevaleresque, si propre à charmer longten[^]

l'humble et forte imagination du peuple à la science toute humaine et la critique

ET SES TOUTES CÉLÈBRES. 116

toute la fresque s'y mêlant formaient un ensemble dénué de vérité comme d'unité.

Les chants de guerre de cette époque sont moins à dédaigner ; un accent naïf et sincère les sauve. Les plus célèbres, ceux de la Suisse, prirent naissance à l'occasion de la confédération des cantons, aux ^{xiv}* et ^{xv}* siècles; poésie digne des temps et des lieux. Au milieu et au-dessus des horreurs de la guerre, quelque chose de doux et d'imposant s'y fait sentir, qui semble réunir les gracieuses délicatesses et les accablantes beautés de la nature alpestre. L'inspiration énergique en est tempérée par la confiance en Dieu, par une sorte de bonheur à part qui naît, comme de lui-même, dans les hautes et sérieuses régions de la terre. Quand les Suisses confédérés humiliaient Charles-le-Téméraire et faisaient l'admiration du monde, l'écho de leurs vallées et de leurs glaciers répétait tout-à-coup des chants mélodieux, dignes de concourir à ces grandes choses ; précieuses et rustiques Messéniennes qui nous ont été conservées par Diebold Schilling, témoin oculaire de ces doubles conquêtes. Un seul de ces poètes nous a laissé son nom : c'est Weit-Weber, que la Suisse vénère encore. Le plus beau de ses hymnes rustiques est son chant sur la bataille de Morat, livrée en 1476. Rien n'égale l'emportement avec lequel il peint la déroute et le carnage des Bourguignons. Les chants de guerre, composés depuis en Allemagne et dans un siècle le plus cultivé, ne sauraient tenir contre ces poésies sans art, pleines de candeur et de mouvement.

La poésie nationale allemande inspira aussi, pendant cette période, les chants des montagnards et des mineurs du Palatinat. La vieille ballade germanique se teignit d'une couleur nationale. L'Espagne, l'Angleterre et l'Ecosse, où le IM

116 l'esprit germanique

et la ballade étaient très-populaires, ne connaissaient que

des chants de guerre, de galanterie et des récits pathétiques. La ballade allemande devint ou rondement bourgeoise ou tout amoureuse; elle se mit à raconter l'histoire gaie semée ou d'imperceptibles souvenirs d'idéalisme ou de trop épaisses leçons de bon sens. La chronique née eut du succès et s'accorda assez bien, par sa double prétention à la poésie et à la familiarité, avec les mœurs nouvelles, qui mêlaient à un affaiblissement progressif de l'imagination et du cœur des retours fantasques vers les sources d'inspirations du passé. L'esprit critique avait encore besoin de s'aider de quelque chose, et les formes ambitieuses ne lui faisaient pas faute. Parmi ces bizarres productions, on cite l'histoire de la Guerre entre la ville de Wurtzbourg et son évêque. L'auteur, partisan de l'évêque, chante et gâte la victoire du maître autant par son em- {diase que par son insolence. Ses injures contre les bourgeois font supposer qu'il ne s'est point battu; de son engouement pour l'évêque on conduirait volontiers qu'il ne craignait guère en Dieu. Une autre chronique en vers roule sur la victoire que la ville de Nuremberg remporta à l'aide des Suisses, à Sempach, en 1450, sur la noblesse voisine. Quiconque lit ces pages simples a comme l'auteur la prière sur les lèvres, pour remercier Dieu et les Suisses aux longues piques d'avoir assuré le succès de la bonne cause.

Le^'jpoèmes didactiques surabondent; un certain Henri en a laissé beaucoup qui ont quelque mérite philosophique. Conrad de Magdebourg écrit le Livre de la na- Jure, sorte de paraphrase de l'œuvre du grand Albert Un prêtre d'Eisenach rédige en vers un Traité de la chasteté. Ces livres, et beaucoup d'autres, ennuyeux ou ridicules aujourd'hui, aussi supérieurs à leur temps qu'au-dessous du

ET SES TENDANCES AVANT JLUTHER

nôtre, devaient édiapper aa mépris des bons esprits contemporains.

Vers)a fin du xv* siècle,' lorsque TÂllemagne se familiarisait un peu avec de l'antiquité, Sébastien Brandt (1), docteur en droit, écrivit une satire en vers naïfs et bizarres intitulée le Vaisseau des fous et fut un moment en Allemagne ce que Rabelais devint en France. On ne jurait que par ce moraliste qui de son vivant obtint les mêmes honneurs que Rabelais après sa mort ; un de ses admirateurs, docteur à Kaisersberg, fit dans la chaire théologique des lectures publiques du Vaisseau des fous \ hardiesse surprenante pour qui songe que cette satire n'omet aucun des vices ou des travers du temps, pas même ceux du clergé. C'est un de ces livres d'à-propos, dont le sort est d'être toujours mal jugés, et par les contemporains qui les admirent et par la postérité qui les méprise. Le célèbre roman satirique du Renard ou du Reinecks le renard, d'origine semi-germanique ou belge, conviendrait mieux à diverses époques. L'auteur paraît en avoir pris l'idée dans une vieille tradition française, et l'on assure que dès le temps de

Gharlemagne, certain duc Régnier ou Reinecke de Lorraine, passait pour jouer le rôle du renard, pendant que certain comte d'Autriche jouait celui du loup (Ysengrin). Ce long apologue, où la ruse l'emporte sur le bon droit, exprime (2) avec une cruauté, ingénue le cours ordinaire des choses de ce monde; les traits comiques semés sur tout le récit n'ont rien perdu de leur force. Goethe en imitant ce roman*apologue, a sacrifié la bonhomie à l'art qui cesse d'être lui-même quand il eublie de se voiler.

(1) V« nos Étuubs sub le Moybn-Agi. Sébastien Brandt

(2) V. plus haut, p. 101.

118 L*E9PBI t GÊftHAinQÛË

Sn.

LeseidèM ifècto» — LtittlMr» -*• La poMe déelMit» ^ Naitf^ sauce de la prose.

A l'otttyertore do tfv siècle, la poésie allemande refoulée dans les classes inférieures n'a phis qtie Hans Sachs le cor* donnier à opposer à TÂrioste, an Tasse, h Cervsmtes qui v<mt naître. Hans Sachs a de la naïveté et de la force et ses corntemporains l'apprécient peu. Le doctenr de théologie Mel« cfaior Pffinnin^ antenr de la rapsodie dn Teuerdank et se* crétaire de Temperenr, s'empare de la gloire. Maximi-* lien I*', qui régnait alors, passe ponr être l'autenr du Teuerdank, et son prête-nom n'en a que plus d'importance. Cette froide allégorie, dans le genre du Roman de ia Rose, ne rappelle en rien la grâce leste et l'abondance trop facile de notre Guillaume de Loris.

Hans Sachs mérite un soutenir plein d'estime ; dans ses in-nombraUes productions, presque aussi volumineuses que celles

de Lope de Tega , on trouve un sentiment réel et vif des hommes , des choses, de la nature , tels qu'il pouvait les saisir du point de vue de sa destinée. Il se prit pour Luther d'un enthousiasme égal à celui de Hérault, et se rendit célèbre par un chant intitulé le Rossignol de Ffitemberg. Hans Sachs en composa beaucoup dans ce genre ; on distingue dans le nom même une élégie sur la mort du grand réformateur. La plupart des poésies lyriques du cordonnier sont oubliées ou perdues; un de ses chants religieux a obtenu une grande célébrité parmi les protestants : Pourquoi s'affligerait mon cœur? Hans Sachs a laissé des écrits dramatiques, inférieurs aux précédents*.

ET SES NUMMÉTÉS AILIT ITTHER. 146

sières tragédies ou comètes espagnoles, anglaises et françaises du XVIII^e siècle.

On ne peut parler de la poésie lyrique allemande sans nommer Luther, dont l'imagination forte , si généreusement et si justement appréciée par Bossuet, emprunte naturellement la forme poétique pour ébranler la multitude et la pousser avec violence comme un seul homme contre Rome et son Église. Ces chants ne sont pas poétiques, à prendre le mot dans sa valeur ordinaire ; mais la puissance en est extrême et l'énergie irrésistible. On y trouve l'empreinte du caractère de Luther, qui ne voyait en tout que son véritable but; cette poésie respire d'ailleurs une tristesse accrue, mélancolie profonde et virile, qui trahit le trouble d'une âme audacieuse, réduite à continuer une œuvre dont le secret se perd dans le sein de Dieu, dont les suites sont incalculables et dont le commencement l'épouvante.

Au XV^e siècle, Thomas Murner, moine franciscain, se fit un nom dans la satire, ne ménageant ni catholiques, ni protestants et restant fidèle à sa communion. On a aussi une Conjuración des fous, qui rappelle Sébastien Brandt. Ulrich de Hutten écrivit en latin des dialogues satiriques et un discours en allemand contre le pape. Il travailla ardemment à étendre la réforme et à mettre en honneur la littérature de l'antiquité. Parmi les nombreuses fables de la même époque, on ne peut guère citer que celles de Luther, qui en fit pour répandre ses idées, et de Burkhart-Waldès qui retrouva le charme et la naïveté des anciens Soubas. Fischart, écrivain du même temps, d'un esprit original et fécond que l'on ne sait comment définir, a imité librement Rabelais dans une peinture des désordres du ^i ; le maître est décent et classique auprès du disciple.

120 L'ESPRIT GERMANIQUE

Ses autres ouvrages prouvent une rare et bouillonnante sève d'émancipation.

La décadence progressive de la poésie allemande servit la prose, qui n'avait pas encore trouvé de formes arrêtées. Dès le XIV^e siècle il avait paru des livres où l'on traitait de la «colloquie en allemand La théologie mystique employa aussi l'idiome national, et à force de conviction et d'élan religieux elle osa se mesurer avec les pensées les plus métaphysiques, avec les idées les plus déliées. Jean Tauler, dominicain honoré dans son ordre, débuta par des discours latins, se fit ensuite prédicateur du peuple et brilla comme précurseur des grands maîtres de la langue nationale. Au XV^e siècle, Albert d'Eybe composa son livre du Mariage ; il était docteur en droit et chanoine à Bamberg. Son étrange ouvrage, sévère, jovial et touchant, mérite d'être compté

parmi ceux qui annoncèrent et préparèrent la formation d'une langue commune à toute FAllemagne. Citons encore Albert Durer et son introduction à la géométrie, à l'art du dessin et à celui de la fortification. Le Bava-rois Jean Thurnmayer d'Âbensberg traduisit en allemand sa grande chronique de la Bavière, qu'il avait d'abord écrite en latin. Malgré la crédulité inouïe qui la dépare, on y reconnaît un esprit vigoureux et droit, dont la virilité germanique ne plie pas tout-à-fait sous l'antiquité romaine et grecque que ses études l'avaient mis en état de comprendre. Sébastien Franck égale presque Thurnmayer; sa Chronique du monde ou Histoire universelle est le premier ouvrage de ce genre dans la littérature allemande. Quand sa colère contre la papauté et la hiérarchie catholique ne l'emporte et ne l'aveugle pas, c'est un excellent écrivain ; il y a peu d'insultes qu'il n'ait jugées supérieurement. Il trace une peinture vive et ferme des siècles écoulés, et passe

ET SES TENDANCES AVANT LUTHER

en revue les sectes philosophiques et religieuses avec une impartialité mâle qui ne se dément jamais que sur un seul point

La chaire, au xv^e siècle, ne répond guère à ces progrès littéraires. Les sermons y tournent à la farce, et Jean Geiler, l'un des grands prédicateurs du temps, y prend pour texte de cent dix sermons consécutifs le Vaisseau des fous de son ami Brandt. Au xvi^e, les prédicateurs protestants luttèrent de mauvais goût avec les catholiques, et la fureur de l'esprit de secte se mêla chez eux,

comme chez Luther leur fougueux modèle, à une trivialité comique qui ne manque pas toujours son effet.

Cette période, considérée en masse, transforme la poésie en prose et en controverse. Tout paraît s'effacer à la fois devant un immense développement de droits nouveaux et de lumières inattendues, de bien-être physique ; nul des éléments antérieurs n'est cependant absorbé ou anéanti. L'homme qui résume le plus puissamment toutes ces influences, — raison terrestre, mysticisme inné, controverse ardente, penchants payens, raillerie violente ou brutale, courage dans la lutte, sentiment de l'avenir ; — c'est Luther.

Avec lui l'ingéniosité germanique trouve son point d'arrêt fatal et sa nationalité distincte. Une époque s'achève ; une autre commence. Rome, cette Rome toujours exécrée des Saxons, cette Rome au nom de laquelle Charlemagne les a écrasés et étouffés dans leur sang, est abjurée par eux. Ils ont enfin une prose, celle de Luther, qui jusqu'à nous est restée la vraie prose nationale : vigueur, souplesse, énergie, pureté, mâle abondance la distinguent à jamais, et Luther, dit un Allemand moderne, peut être considéré » comme le restaurateur de la langue allemande. Sa traduction-

122 L'ESPIRIT ÔËRM, ET ÔËS TEND. AVANT L'ÉTAT.

» tion de la Bible est encore pour l'homme » l'œuvre et là où il faut le voir. Il adapta l'œuvre » nationale à presque tous les genres de littérature ; et ses poèmes, ses sermons pleins de force, ses lettres familières, ses œuvres de controverse » ses écrits » sur les arts et leurs rapports avec la religion, sont d'une » clarté et d'une pureté d'expression

qu'on ne retrouve ') plus dans les écrits des auteurs du xvn* siècle. »

En effet, après ce grand effort, on voit l'Allemagne re-« tomber sur elle-même. Dominée d*abord par la dispute religieuse, puis déchirée par la féodalité qtri se débat, envahie ensuite et pressée par des civilisations plus avancées et plus brillantes que la sienne, elle admet dans son sein des influences nouvelles qui produisent une nouvelle fer^ mentation. Sout(d'autres formes, le phénomène confus, grandiose et fécond qu'elle a offert déjà revient se mani*fest^ encore. Il faut quHin siècle et demi se passe avant que Goethe apparaisse.

TROISIÈME CPIHILJE.

ESPAGNOLE ET FRANÇAISE

Nous entroDs dans la troisième et confuse période, qui commence avec les premières années du xvii* siècle et aboutit au milieu du xviii*. Les malheurs de TAUemagne accablent les lettres, la poésie et l'éloquence : la guerre de trente ans brise tous les liens germaniques.

Le peu d'inspiration qui résiste à ces miux se réfugie d'abord chez les poètes de Silésie. Dès le xii« siècle, pendant les guerres de la Pologne contre TEmpire, une foule d'Allemands s'étaient fixés dans celte province et avaient substitué au génie des populations slaves primitives celui des races tentoniques. Les mœurs de l'Allemagne, sa langue, ses lois avaient fini par y prévaloir, de manière à rendre naturelle la réunion d'une partie de ce duché

aux possessions de la maison d'Autriche. Après le xvi^e siècle la controverse théologique gagnant du terrain envahit la poésie, cultivée surtout par l'école silésienne. Le raisonnement et la dissertation étouffent la verve nationale; reniée depuis longtemps par les cours, recueillie et adoptée par les artisans, elle disparaît enfin au sein des débats religieux.

Les sciences seules tinrent hon parmi toutes ces agitations, et la soif de connaître amenant de continuelles découvertes acheva d'anéantir le sentiment et l'imagination. Jean Kepler étendit alors le domaine de la science astrono-

126 l'Allemagne italienne,

inique, Otto de Guericke inventa la pompe à air, Jean Hévélius et Stahl prirent rang, l'un parmi les mathématiciens et naturalistes, l'autre parmi les grands chimistes de leur temps. Goldast et Conring éclairèrent les antiquités de la Germanie. Schüller et Morhof révèrent aux Allemands les monuments de leur vieille poésie; Freinsheim remplaça les livres perdus de Quinte-Curce.

La méthode philosophique, déjà substituée en Allemagne comme en France et en Italie à la scolastique, répugna un moment aux protestants, qui craignaient de paraître rejeter toute règle en matière d'opinion et vouloir se défaire de tout dogme positif. Leibnitz parut enfin, et ce puissant génie entraîna les esprits dans sa voie. Grotius et Thomasius concoururent à donner à l'Allemagne une philosophie favorable au christianisme. Chrétien Wolf acheva d'assurer le cours des idées intellectuelles et de la métaphysique qui se lièrent désormais à tous les travaux du génie allemand. La loi que Leibnitz s'était imposée de n'écrire qu'en latin et en français consacra le mépris général qu'on portait à la

langue allemande. Des sociétés se formèrent, il est vrai, à l'instar de celles d'Italie, ayant pour but de remettre en honneur l'idiome national; leurs efforts n'atteignirent que le ridicule. La plus remarquable de ces académies prit le nom de la Productrice f connue aussi sous le titre de V Ordre de la Palme, elle fut fondée en 1617 dans le palais ducal de Aÿeimar; les deux princes d'Anhalt et plusieurs seigneurs eurent part à cette fondation, entachée de mauvais goût et de bizarrerie ; chacun prit des devises et des titres burlesques, pour imiter l'académie délia crusca (du blutoir). Gaspard Teitleben, l'un des fondateurs, se fit nommer « l'abondant n ou le « farineux », et prit -pour embMme un sac gorgé de mouture, V Ordre des Fleurs ou

ESPAérÔLÈ ET FÈANCAIâC l27

la société des Bergers de la Pœgnitz, fondée à Nuremberg en 16&4 par le savant Hai tsdoerfer et le poète Klay, conquit beaucoup plus de renommée : composée uniquement de lettrés, elle rétablit les rapports détruits entre les savants d'Allemagne dispersés depuis les limites de ia Suisse jusqu'à celles de la Pologne. Citons encore la société allemande de Leipsiky qui joua plus tard un assez grand rôle. Malgré la confusion de ses tendances et Tai-Tectation qui la surcharge, la poésie allemande jette encore des lueurs précieuses, et Ton ne peut observer sans un profond intérêt cette lutte désespérée de Tinspiration native contre Timitation servile, contre les arguties polémiques et le pédantisme universel. L'épisode littéraire qui se rapporte à Opilz avait été préparé par d'autres poètes; deux d'entre eux, Schède, surnommé Mé-lisse, et Denaisius^ appartiennent encore an x vi* siècle ; Weckerlin doit aussi être compté parmi les prédécesseurs d'Opitz.

Schède Mélisse naquit en 1539, en Franconie. A vingtdeux ans il reçut la couronne poétique à Vienne, et son talent lui valut la noblesse ; les vers et les voyages remplirent sa vie. Il fit d'assez mauvaises odes à Titalienne et des épîtres médiocres adressées aux grands personnages du temps , surtout à Elisabeth , reine d'Angleterre , au-dessus de laquelle il ne vbyait rien; Ses élégies et ses petits poèmes erotiques en latin ont du charme. Il essaya de faire pénétrer dans la langue allemande les belles formés de style qu'il emphintait à Horace, à Tasse, à l'Arioste : les chansons recueillies sous son nom attestent quelquefois un sentiment élevé et délicat.

DenaMus, "savant jurisconsulte de Strasbourg, naquit en 1561. Il a plus d'imagination que Mélisse, et une certaine verve oottrrie qui ne dément pas les graves halMtud«s

de sa profession; ni lui ni son rival ne s'écartent des modèles étrangers et ne se retrempe à la source vive du génie primitif. Weckeriin eut plus d'ambition : né à Stuttgard, en 158/i, d'un père conseiller de la ville, qui lui fit étudier la jurisprudence» il visita l'Allemagne, l'Angleterre et la France ; la poésie française de cette époque le frappa surtout, et l'on en trouve un reflet sensible dans ses deux livres de chants et d'odes. Son style se distingue par une netteté remarquable et quelque chose de vif et de décidé qui ne sent pas l'Allemagne. Sa trivialité volontaire et hautaine rappelle les vives saillies d'Agrippa. d'Aubigné, de Marc de Lasphryse (1), quelquefois de Ronsard. Il se targue d*écrire en gentilhomme et d'écrire pour les seigneurs, « qu'il imite, dit-il, parce que ce sont les dieux de la terre, » et que la poésie doit parler le langage des dieux. » Ses paraphrases des psaumes, ses

odes, ses chants élégiaques et patriotiques compensent par quelques beautés les taches nombreuses qui les déparent

Deux jésuites concoururent au mouvement littéraire, qui n'avait d'ailleurs rien de régulier, d'indigène et de complet. L'un d'eux, Jacob Balde, écrivait pendant la guerre de trente ans les plus belles odes latines de la littérature moderne ; quelques-unes, traduites en vers allemands par Herder, montrent ce que Balde aurait pu faire pour la littérature nationale. Un autre jésuite son contemporain, Frederick Spée, appartenant à une ancienne famille du Palatinat, composa en allemand, sur le modèle de Pétrarque et des Espagnols, des poésies riantes et faciles; la religion, la patrie en font les honneurs, et l'ardeur avec laquelle il peint ces grands objets est rompée par une indulgence digne de Fénelon. Spée excelle dans les

(i) Woit nos j\$zuDES SUA LE sfiuiàME sikeLEi Ëcole de Ronsiurd.

PA6NoLE ET FRANÇAISE

descriptions ; il peint sans cesse les rives délicieuses d'ii Khin et ses belles campagnes qui s'étendent au loin. Ses tableaux sont toujours animés d'un sentiment religieux dont rien n'égale la candeur et la grâce; il rappelle souvent la manière brillante et variée des poètes espagnols ; ses cantiques, et particulièrement celui de saint François-Xavier, offrent au plus haut degré la suave beauté des ballades populaires de l'Espagne. Ce qui lui manque , c'est la nationalité, sans laquelle nul talent, tel gracieux ou élevé

qu'il soit, ne devient populaire et ne prend une place définitive et assurée dans l'histoire des peuples.

La poésie allemande, soumise à tant d'influences diverses, semblait tourner sans s'avancer, quand Opitz se présenta ; c'est le plus grand nom de cette époque. Son père, bon bourgeois de la petite ville de Burglow en Silésie, le fit élever au gymnase de Breslaw. Le mal poétique l'atteignant de bonne heure le dégoûta de toute chose ; il courut le monde et ne prit guère de repos que pour écrire des vers. Ses amis s'efforçaient de le fixer, en lui offrant de nobles et commodes emplois auxquels il eût pu joindre la faveur des princes ; son humeur aventureuse et le culte de la muse lui suffisaient et rentraînaient. Il s'attacha enfin au comte de Dhona, l'un des savants, des guerriers et des hommes d'État les plus honorés de son temps. Ennobli par lettres impériales, devenu seigneur de Robertsfeld, heureux enfin quoique tranquille, il fut enlevé à Dantzig, en 1639, par la peste qui ravageait le nord de l'Europe.

Opitz n'était pas un homme de génie, mais un esprit juste, un cœur honnête, un talent rare, souvent exquis. L'Allemagne > comme nous l'avons vu, capable de tout comprendre et contenant sans les accorder les éléments les plus

la O l * A U S l f A G N B I T A L I E N N I S ,

vigoqrem; et l'ç» pins coatmdictaires, ne s'était pas reconnue elle-même, Opitz qui avait étudié les anciens dont U aimait la justesse «t la dignité, — homme de goût, grammairien consommé, — étonna des intelligences accoutumées à l'irrégularité et y eut la confusion. Son humeur douce et grave fut pour beaucoup dans son succès, et l'estime et l'amitié qu'on lui portait passèrent in-

évitabement jusqu'à ses écrits. I^ idées d'Opitz et ses sentiments brillent par la justesse, sa grïice a de 1 élévation ; la profondeur 9t l'enthousiasme lui font défaut Blessé des allures désordonnées de la poésie contemporaine, ayant sous les yeux les grands modèles de Tantiquité et de l'Italie» U se préoccupa spécialement de la forme, et son triomphe devint un malheur pour l'art; il accoutuma ses élèves à prendre la rhétorique pour l'inspinitioQ et l'aisance pour la fécondité.

Au premier rang des disciples d'Opitz^ se présente Pan! Flemming; poète médecin, d'une imagination vive, qui se modéra et s'affaiblit sous l'imitatiop du mattre. Les plus belles poésies de Flemming sont quelquefois altérées par les confetti de l'Italie et le cultisme de l'Espagne, dont Marini et Achillini avaient répandu la contagion (1).

Il faut nommer aussi André Gryph ou Andréa Gryphius» ppete silésien, qui s*adonna surtout au genre dramatique; ses ouvrages, à peine connus aujourd'hui, écrits pour la plupart en vers lyriques et mêlés de chœurs à la manière antique* offrent des situations pleines d'ntérêt, de feu et d'action, Gryphius copiait tour à tour les auteurs de tous les pays étrangers. Son imitation du Songe <fune nuit (tété de Shala^re* étiucelante d'une verve gaie et facile, se distingue p^r cette liberté originale rare pour l'époque. Grypbitts qui a produit des poésies lyriques et didactiques, des

(i) V. nos ÉffODnsuE l'Esmons, U iUriiYh

WfMJHÇm ET màMÇAJSB. iSl

aoBoets 6t des élégies» Tarie toiyoiïn son ttyk et garde n yenre aveiitiirease.

FMdéric de Logaa, d'une antre noble famille de Silésie, eooq-raea près de trois mille épigrammea, « toutes, dit-il, de son invention, • Qnelqnea^unes ont de la grftee on de la vîgneor. Le style de Logau décale nn disciple fidèle d'Opiti.

La sQinree me de rinapiration nationale n'avait pas encore jailli sons le& mines conÂises et le chaos biaarre qui étouffaient la vie sociale du paya Guittaume Zin^rs/d'Heidelberg écrivit avec oorrection ses Apophi€gwm àUemands; Zaehario\$ iMndêt de son pvqm aveu» copia les meilleurs poètes français et hollandais; Hartsdoerfer ti Khy (ondèrent la société des Bergers de la P^egnitz. Deux hommes se distinguent alors dans la satire didactique : l^aurenlferg

Le premier» écrivain vigoureux et poète sans [nroiondeur, se range, par sa galté de bon aloi et son allure dégagée, parmi les plus agréables rimeurs de son temps. L'une de ses satives, intitulée des façons et manières actuelles des kommesy oAb nn tableau animé dea manies de toutes les dasses et se fait remarquer par nn sentiment vrai de nationalité Massée. L'ascendant vainqueur de la France commençdt à dominer l'Europe et à éblouir les nations germaniques, qui se modelaient sur l'éUrsoger avec une aervilité souvent bnriesqne. Laenberg ne tarit pas en sareasmes contre la ^alfomaitis conlemporaitte. Jùoehim Raeheh plus grave dans la satire, prit pour modèle Perse et Juvééal, dont il a toute la dureté. Imitateur, souvent traducteur, i^ ns rsooBfa pas à sa natore allemande) de tempa iantra il

s'insurge avecftireur contre cette gallomanie dont Laenberg se contentait de sourire.

Pendant que les bergers de la Pa[^]nitz transformaient Té-glogue et Tidyllé en une chose sans nom, la Jérusalem délivrée et le Rolland furieux étmeût traduits en alleoiand par Didier de Werder ; ces traductions sont fort supérieures à la plupart des écrits allemands de la même période. Une élévation vraiment poétique y respire. Au milieu des événements tumultueux et mi-sérables qui écrasaient partout l'imagination, "Werdér profitait pour développer la sienne d'une grande dignité personnelle et d'heureux loisirs. ÉleTé à la cour de Hesse, après des voyagefs en France et en Italie il servit le roi de Suède comme diplomate et comme guerrier, et se retira enfin dans ses terres pour s'y livrer aux lettres.

Plus l'Allemagne se sentait pressée et dépassée par ces vieilles sociétés du Midi, élevées à l'école des Grecs et rayonnantes de lumière, plus elle aspirait vivement à une culture intellectuelle qui la plaçât au même niveau. La guerre de trente ans vit surgir de nombreux théâtres. Klay s'efforça d'opérer une réforme dramatique; telle était l'incertitude rudimentaire de ses idées, que dans ses comédies il se ménagea un rôle sous le nom du poète, pour venir de temps à autre expliquer l'afiGaire aux q[]ectateurs. Au style près, tout est monstrueux dans les pièces de Klay dont les chefs-d'œuvre sont le combat des anges et des dragons et Hérode Végorgeur d'enfants. A travers des bizarreries et des absurdités sans nombre, ces essais informes présentent quelques traits remarquables ; il est à regretter que Klay n'ait pas vécu dans un autre temps. Ses pièces furent jouées à Nuremberg, qui passait alors pour être en pessessûm de la suiHrématie du goût L'ea-thousiasme qu'elles

excitèrent peut faire deviner l'étal littéraire de T Alleoïagne. Quelques poètes introduisirent sur la scène des dialogues lyriques, dans le genre des opéra , nouveauté italienne inconnue aux Tentons. Simon Dach, Tundes élèves d'Opitz, donna une forme harmonieuse à ses comédies : Cléamède, Sarhuisa méritent une mention; — deux ouvrages allégoriques où les divers royaumes de l'Europe sont représentés sous des figures de nymphes ou de satyres, selon l'idée de noblesse ou de grossièreté que le poète attachait à chacun d'eux. Dans les pièces de Simon Dach et de Klay, dans les bouffonneries à la manière des Bei^amasques , qui furent aussi jouées et admirées alors, on ne remarque plus la moindre teinte de Tart antique ; c'est l'Espagne, c'est l'Italie et quelquefois la France qui dominant, ou plutôt c'est la parodie grossière à la fois et affectée du goût étranger. Ces poètes n'expriment jamais la physionomie de leur époque, ses idées , ses goûts , ses travers. Un nommé Jean-Georges Schach a voulu peindre les mœurs des étudiants des universités ; caricature vague , pesante et sans application.

Parlons pins sérieusement des tragédies de Lohenstein, qui témoignent d'une véritable vocation dramatique. A l'âge de quinze ans il compose sa tragédie d'ifrra^tm Bassa, qu'A jugea plus tard indigne de lui et qui fut publiée sur les copies qu'en avaient prises ses camarades de cdlège. Ibrahim est un personnage bien conçu, noble et tragique; le développement de l'action est, à tout prendre, intéressant et animé. Lohenstein dit dans sa préface qu'il se modèle sur Gryphius; en effet, comme son maître, il confond la noblesse et la grossièreté du langage et des idées, exagérant encore plus que ce dernier l'horrible et le dégoûtant. Il se livre, dans sa tragédie d'Agrippine, à une liberté de pein-

tares, dont le théâtre n'a pas d'autres exemples; Agrippine sollicite Néron et l'excite à l'inceste dans des termes et avec des circonstances que nulle langue littéraire ne peut rappeler. Épicharis, tragédie où Néron figure encore, dépasse Agrippine; la débauche et la cruauté ne s'y font faute de rien ; c'est à fatiguer l'âme du spectateur le plus malin. Malgré ces énormes vices, les pièces de Lohenstein l'emportent sur celles de ses rivaux; ses acteurs qui tombent souvent dans la déclamation, présentent d'incontestables beautés. Son drame saisit par moments l'attention, et il arrive à ses personnages de parler avec force; d'ailleurs on ne le supporte guère à moins d'être accoutumé au tour d'esprit de ce siècle. Quand on songe à l'immense succès d'ouvrages aussi effrénés, on s'étonne d'approcher rapidement de Theure où l'Allemagne, se détachant complètement de l'Italie et de l'Espagne pour se modeler sur la France, croira qu'une bonne tragédie doit être calquée sur Gœtze et sur Racine.

L'art dramatique en Allemagne s'était d'abord empreint d'un christianisme fervent, mêlé à une verve extravagante et aux saillies d'une imagination que la culture eût ennoblies. Il faut citer Michel Rumgold, surnommé Prucenio, qui fit quelques opéra ; Constantin Dedekind, qui imita les anciens mystères; Wise, auteur du Marchand villageois; Michel Johannsen, prêtre, qui joua à Hambourg la Mort d'Abel, pièce où figurent les anges et les diables. La grossièreté de ces ouvrages appartient moins aux auteurs qu'au public ; on conçoit que la traduction allemande du Cid de Corneille n'ait produit aucune impression sur l'Allemagne de cette époque, et que les ouvrages de Molière, représentés aussi

dans le Nord, n'aient pas même inséré l'idée de les imiter, jusqu'au moment où la

espagholb et WBjMÇàmL W

gloire foQdmyante de Louis XIY ianooia rimitadon de qo«
écrivains à l'Europe subjuguée.

Les prosateurs allemands du XVIII^e siècle se montraient encore
«m Irrégulier» que les poètes. On utilisait les idées les plus
communes que sous les formes et l'appareil de Fénelon ; tout l'œuvre
se surchargeait de citations des anciens auteurs ; c'était à qui ap-
porterait, pour se montrer bon chrétien, le plus de passages tirés
de la Bible à qui entasserait le plus d'allusions à l'Histoire
sainte» De rares écrivains cédèrent quelque peu à leur génie
propre ou s'attachèrent à de longues et sévères études. Michel
Moscherosch, connu aussi sous le nom de Philandre, publia une
imitation des règles de l'espagnol Quévedo et ajouta ses réflexions
à celles de l'auteur castillan ; quelques-unes ont un véritable
prix. Moscherosch avoue dans sa préface que le style lui paraît
chose fort secondaire, vieille opinion allemande (i), et l'on s'en
aperçoit à la rudesse et à l'incorrectitude du sien ; cependant il a des
pages remarquables ; par exemple le tableau de la licence et de la
brutalité incroyables de la soldatesque allemande, vers la fin de la
guerre de trente ans. Le savant Hartsdörffer laissa après lui huit
volumes de prose, sous le titre de Conversations récréatives,
etc. Cette mosaïque, mêlée de rude et affecté de morceaux et
d'idées empruntés à un grand nombre d'écrivains, n'a point la va-
leur littéraire des apophegmes allemands de Zinkgräf Zinkgräf
radiète soA vorbiage et sa barbarie par un patriotisme éclairé qui
s'élève quelquefois jusqu'à l'enthousiasme. Il dirige l'esprit de
ses compatriotes vers les antiquités germaniques qu'il remet en

honneur par des anecdotes souvent curieuses et nobles ; ces apophtegmes allemande rappellent, par la forme et par l'espritt les re-

(1) Y. plus haut, p. ao.

136 L'ALLEMAGNE ITALIEIfNE ,

cherches d*Étienae Pasquier sar la Fnmce andeime. L'époque vit aussi paraître une foule innombrable de fictions calquées sur les cheb-d'œuvre de La Ga^renède et de mademoiselle de Scudéry; romans pleins de merveilleuses folies, dont l'influence sans pareille nuisait à la direction déjà si incertaine des esprits. Quelques auteurs, ramenés au yrai par la vue du faux, se tournèrent timidement yers la ¥ie réelle; la loi de l'imitation, si humblement acceptée par l'intelligence germanique, les poursuivit encore. Ils s'attachèrent à des auteurs anglais et ne produisirent rien d'heureux ; Daniel de Foê venait de publier en Angleterre son Robinson Crusoë, dont la célébrité était européenne; TAUemagne fut inondée de pâles Robinsons. D'ailleurs toutes les nations eurent part au plagiat, et, de 1722 à 1769, on publia en différentes langues quarante diverses histoires de ces quarante fils du matelot Crusoë (1).

Si l'Allemagne n'enfantait rien de puissant en poésie ou en prose, ce n'était pas faute de théories littéraires. Jamais on n'en vit éclore un plus grand nombre; il ne faut que citer la *Prosodia germanica* d'Opitz, ouvrage qui contient quelques préceptes passables, . et même certaines concessions faites à l'endiousiasme, mais qui eut le malheur d'ouvrir une série de traités rhétoriques, mortels au génie des poètes. Le Guide du poète de Buchner, encore plus étroit que la *Prosodia germanica*, n'est pas aussi absolu.

Le succès de ces ouvrages en fit naître mille autres, chacun plus pédantesque que son devancier, impossibles à suivre dans leur série, et qui cependant indiquent le besoin de la règle, l'ennui du désordre, la fatigue

(1) V. dans nos Étoiles sub L'ANGLAIS au vnxn^ sticut, t. h Daniel de Foë*

ESPAGNOLE ET FRANÇAISE

causée par cette marche yadUante et cette loBgae ivresse , mêlée d'intervalles lucides, ballottée entre toutes les imita^ tiens et tons les ridicules. Gongorisme et affectations dans le goût du Marino, burlesque pro&iKion de mots sotennels pour peindre les sentiments les plus naïfs, froideur glaciale et pédantesque, hyperboles infinies, madrigaux dignes à% Gotin et de Tabbé De Pure , faisaient l'admiration des lettrés, ^pendant que des armées étrangères ravageaient le sol et que les dissensions intestines , nées d'institutions précaires, creusaient Tat^e sons les pas de cette grande nadon.

« Les savants, dit un historien moderne, n'ayant plus un

• public capable de les apprécier, enseignaient et écri- » valent en latin; les poètes se façonnaient sur des mo- » dèles étrngers. Le langage des courtisans lettrés de Ma- » drid, deYeisatlles et de Paris était le point de mire de nos » Allemands. Les mieux doués se traînaient péniblement » dans la même ornière. On conçoit Taversalion que cet or- » dre de choses dut inspirer aux hommes de goût et » leur dédain pour la littérature nationale. On

pardi^{ne} » volontiers à Leibnitz, le penseur le plus profond du »
xvii^e siècle, ce mépris qui Tempêche de se servir de sa » propre
langue. Bientôt la révocation de Tédit de Nantes » peuple les ré-
sidences et les villes universitaires de réfu-

• giés français dont la plupart appartenaient aux classes » ins-
truites et élevées. Leur langue , leurs habitudes, leur ' littérature,
leiirs préjugés furent adoptés avec fanatisme ; » les pauvres écri-
vains allemands restèrent obscurs, igno- » rés et découragés. »

Arrêtons-nous un moment et contemplons la course diverse
des grandes littératures de l'Europe jusqu'au xviii^e siè-

188 L'AUSMAGMI SEAUBINI, ESFAM&B ET FRANÇAISE.

de. L'itiiti codienraiti k iinbeBui du igênô astique MHMnrd-
lêe par roprit chrMeft, firt d'anBOHi et rt&oM k dMÉM (BÊUn le
monde grec et le moade aedmia La Pfittoe reçdit cet Uritage,
l'êiive et le nedfle. L'Eipagee et r Angleierra» boiêei toMee deax
par knr situuikm 9[^] phiaet déf eloppint, Ymm au Midi les
isOuencee du génie gothique mitigé par Timitaiioii romaine,
l'autre au Nwd l'esprit germanique mêlé d'iiMuences galto[^]ro-
maines, créent les deui Uttérateores les plus indépendantes et ks
plus earactéristiquei du monde nonireau« Enfin 1* AUemague, la
dernière venue , gardant le trésor du génie germawque pur,
comme TltalÉE a été la dépositaire de ta pore traditioa gréco-ro-
maine ^IttHe pendant des siècles nonnseulement contre sa
propre nalveié, sa force aveugle et son éneigie intime, mais
contre toviés les ininences extérieures a contraires qui jafIUssent
sur eUo et qui l'oppriment.

Nous venons d'entrer dans l'atelier confus, friein de vapeurs
biaarres, d'épaissei lamées et de brnits étranges, et commo dans

ta forge ardenia où se pr[^]pam le métal en idnginio

QUATRIÈME ÉPIQUE.

CONTEMPORAINS

DOULCEURS BIBLIOTHÉCAIRES.

Grüber. — Biographie de Wieland.

Goethe. — Poésie et vérité (1).

(1) *Dichtung und Wahrheit* Le sens réel de ce titre donné par Goethe à ses mémoires biographiques serait bien plutôt : La vérité du monde poétique; ou « Tidal dans le réel. »

SI

Quatrième période. — Réveil de l'esprit germanique. — Les Gottschedistes. -> L'esprit germanique représenté par Bodmer.

La quatrième période des lettres allemandes, qui commence au milieu du xviii^e siècle est pour l'Allemagne un temps de réveil et de seconde jeunesse. De toutes parts jaillissent des talents souples et forts qui préparent la grandeur définitive de l'Allemagne.

Le conflit des éléments contradictoires et des influences étrangères ne pouvait s'apaiser de sitôt. Les éléments se classèrent pour ainsi dire et s'organisèrent. Cette grande supériorité de la civilisation française sous Louis XIV, après avoir imposé à tous les esprits sa loi souveraine, apparut enfin comme une servitude

et se fit détester comme un joug. La protestation de Tempire teutonique contre Timpulsion méridionale et contre la France trouva uq appui dans les événements. Les secours donnés par Louis XY à Marie-Thérèse pendant la guerre de la Prusse contre TAutricbe ranimèrent la haine nationale. On vit la critique attaquer l'intervention française dans les lettres, comme Frédéric II l'attaquait sur le territoire. Le dédain de ce prince pour la langue allemande ne put rien contre cette levée de boucliers. Les relations de la Prusse et de l'Angleterre secondèrent Hnoculation inteUec-tudile des idé^ anglaises.

i&2 WIELAND ET SES CONTEMPORAINS.

Les bous esprits comprirent que le génie anglais était primitivement et esseutieUemeatteutouique* Ija vieille poésie longtemps endormie ou étouffée, redevint pour rAllemagne un langage nécessaire^ tandis que sa candeur religieuse, qui s'était conservée intacte et fervente au milieu des disputes et des imitations, lui rendait sa force et sa grandeur originelles. Quant aux souverains allemands, ils ne prenaient pas grand souci de rintelligence ; sans la générosité d*un prince étranger, de Frédéric , roi de Danemark, le chantre àa Messie KJopstock n'eût pas trouvé Taisance qui lui permit de terminer son chef-d'œuvre.

Le premier moteur de cette grande révolution fut on critique doué d'àrudition et aaême de goût, sans finesse el sans flexibilité, dénvé de Unit sentiment poétique» esprit didactique et exclusif, Gotisi^ed; comme la ptaipart des initiateurs, il n'a laissé qu'un nom équivoquer Ble»é de l'alliage impur qui déshonorait alors ia langue allemande, honteux des termes et des locations exoticiques dont on la surchargeait» fatigué des «nprunts que ses contemporains faisaient mus dioix «ox pires, comme aux meilleurs écri-

vains français^ Gottsched s'éprit des classiques anciens, de la correction et de la pureté* Ce fut le d'Aubîgnac de son pays et H eut le même tort* La nullité de ses créations de poète, jointe à l'orgueil et souvent à la juMsse de ses sea* tences orkJqaes, fcvnîe le f^s étrange contraste. De Kœnisgberg en Prusse, il s'était réfugié en Saxe pour échapper au service militaire et compléter ses études à Lepzig» Le chaos de la littérature nationale lui parut insupportable et il se passionna pour les anciens. Bientôt dans les lectures publiques de ses théories littéraires il ramena tout il cet ordre de chefs-d'cBuvre* Son érudition et sa bonne foi i^laîent l'effet de ses dodrines : des disci-

WIELAND ET SES GONTEVPOBAmB. i&3

pies nombreux et déTOués jetèrent de Tédatsar set principes. Quand il voulut prêcher d'exemple, il échoua. Ses poésies méritent l'oubli où elles sont tombées ; odes, épîtres et élégies, ne se recommandent que par une froide et mesquine pureté. Quant à ses tragédies, ce sont dei copies sans aucun mérite de Sopliode» de GommelBe et de Racine. Le tout paraissait mervellbux aux disciples de Gottsched, qui recrutèrent des milliers d'autres disciples.

Gottsdied avait, par ses efforts même, réveillé le sens critique du pays. GaUomanes et Teutons rattM|uèrent de deux côtés. En vain les puristes de Leipzig elBiyèrent de le défendre. Contre lui s'élevèrent et le philologue Breitinger, et le Suisse Bodmer, fils des montagnes suisses, né aux environs de Zurich. Ce dernier avait Timagination trop vive et trop nncère pour ne pas entrer dans une voie nationale. Ce furent les livres anglais qui l'inspirèrent et déterminèrent sa vocation. Charmé de la lecture du Spectateur^ enthousiaste de la littérature anglaise, il l'étudia ar-

demment; de concert avec son ami Breitinger et quelques autres Suisses, il publia un écrit périodique dans le goût d'Addison, et qui avait pour titre le Peintre des ténèbres. Bodmer attaqua Gottsched; la guerre fut vive et ne finit qu'à la mort de celui-ci, c'est-à-dire au bout de vingt ans. Bodmer ralliait autour de lui les esprits d'élite, capables de sentir la haute poésie de Milton; le Paradis perdu traduit par Bodmer, en guise de manifeste contre l'école de Gottsched, fut critiqué par ce dernier avec un dédain aussi furieux que ridicule.

Les principaux partisans de Bodmer étaient Haller, dont les idées vastes et la science étonnaient la Suisse, sa patrie; Klopstock, génie ardent et riche, qui s'accommodait de la conviction belliqueuse du vieillard de Zurich; et Kléland,

18. WIELAND ET SES CONTEMPORAINS.

talent singulier, cherchant le sérieux, ne le trouvant pas, et dont la vivacité raisonneuse acceptait un guide, mais non un maître. Gottsched de son côté rangeait sous sa bannière des rimeurs obscurs à qui n'appartenaient ni l'avenir ni le présent. Bodmer, déjà fort âgé, respecté de l'Allemagne entière, et d'autant plus responsable de ses écrits qu'il s'était distingué par des critiques, osa publier un poème qui remettait sa renommée en question. On eut des égards pour la vieillesse de Bodmer, qui mourut sans que la voix puisse l'instruire combien sa Noachide était dépourvue d'inspiration et de nouveauté* Inférieur à Gottsched, quant au style et à la versification, ses œuvres sont incorrectes et souvent fausses; elles se rachètent par la franchise et l'élévation. Bodmer, passionné comme il l'était, servait par ses défauts même la cause germanique. Bien que son édition des

poésies des Minnesingers soit dénuée de critique et d'exactitude, elle offrit un grand secours à la poésie renaissante.

Haller et Hagedorn entrèrent les premiers dans la route ouverte par Bodmer. Il y avait chez Haller l'étoffe de plusieurs hommes de talent : il joignait l'inspiration poétique à l'étude générale des sciences exactes et naturelles : médecin, botaniste, anatomiste, mathématicien, il trouvait le temps d'écrire des pastorales, des tragédies, des romans politiques et d'innombrables poésies lyriques, didactiques, pleines d'énergie et d'éclat, surtout quand il s'élève contre les mœurs de son siècle. Hagedorn avait l'imitation douce et gracieuse; ses chansons et ses fables rappellent de loin le ton facile et cordial des poésies d'Horace, qu'il nommait son maître et son compagnon.

MSLAND ET SES CONTEMPOSAINS. H5

II

Klopstock,

Un des hommes les plus puissants de cette époque par influence littéraire, l'un de ceux qui servirent le mieux la révolution des esprits, fut Gottlieb Klopstock, élève et ami de Bodmer ; — âme pieuse, esprit grave ; — le Teuton par excellence. Bodmer, en s'attachant à l'Angleterre, à la branche du tronc germanique, — Gotteched en opposant à la confusion de la littérature contemporaine la beauté plastique des anciens, avaient frayé la route nouvelle que Klopstock devait élargir. Il lui eut donné d'introduire

dans la poésie de son pays l'expression la plus solennelle du sentiment religieux.

Dès sa jeunesse il avait vécu pour la poésie* Rêvant une épopée religieuse et patriotique, il avait pris d'abord pour héros Henri I^{er}, prince qui civilisa l'Allemagne ; bientôt le sentiment religieux l'emporta dans son imagination, et sans connaître encore le Paradis perdu il conçut le plan de la *Messiad*, A< vingt-trois ans il publia les trois premiers chants du poème. L'instinct cubilic était tellement j'éparé aux grandes inspirations chrétiennes, que cet ouvrage produisit sur-le-champ une sensation extraordinaire. Gottsched et sa cohorte combattirent vivement une oeuvre qui renversait leur poésie semi-païenne; leurs trinquas sont à peu près celles de Scudéry contre le Cid de Corneille. Au milieu de ce conflit, Klopstock n'avait pas de quoi vivre ; il lui fallut accepter une pension de Frédéric Y, roi de Danemark , qui le mit en état de continuer la *Messiad*. Après

Gdogle

avoir habité vingt ans Copenhague, il quitta cette ville sous Christian VU, et se retira à Hambourg, où il publia ses Odes et les derniers chants de la *Messiad*, qui parurent vingt-sept ans après les premiers.

Klopstock a rendu à la poésie allemande l'enthousiasme qu'elle avait perdu; son épopée est massive, solennelle, puissante; le sujet et l'exécution laissent une impression majestueuse jusqu'à la fatigue. Les profondeurs divines y sont trop hardiment sondées ; la métaphysique y règne quelquefois seule, et l'âme du lecteur, lasse de mesurer l'infini, retombe avec inquiétude dans ses tristesses et ses doutes. Les apôtres et les principaux person-

nages juifs de l'Évangile sont peints de main de maître par Klopstock, qui, »il le cède à Milton dans le tableau de l'Enfer, crée des anges dignes du poète anglais. La repentante Abbadona, placée entre le bien et le mauvais génie, est une conception sans modèle. Les longs Intervalles qui séparent la composition des deux parties du poème ont nécessairement nu à l'unité, à la suite et aux proportions de l'œuvre totale; elle offre des morceaux traînants, longs ou inutiles, qui attestent le progrès de l'âge et l'affaiblissement du génie. Les Odes de Klopstock sont le plus beau de ses titres; malgré la profondeur obscure du sens, le laconisme du style et des allusions savantes trop nombreuses, le souffle lyrique y respire. Les drames de Klopstock ne sauraient être joués; ce n'est que de la poésie lyrique dialoguée, mêlée de rêverie et souvent digne de la Méliade.

WtBtA?QD ET SBS GONTBMPORAmSi. WJ

Édectisme littéraire. — Wieland. — Le matérialisme dans Tamour.

Plus Tesprit d'une race énergique attire à tel d'éléments divers et complètes, plus la lenteur de son développement est inévitable. Gottsched et Bodnier avaient procédé par élimination, l'un de l'élément germanique pur, l'autre de l'élément français et classique. Klopstock ne représentait que le penchant religieux de l'Allemagne dans son isolement et sa gravité sévères. Alors parut un génie singulier, phénomène de mobilité plutôt que de grandeur, aimable, animé et même vaste, plus facile que puissant, plus souple que sérieux, lequel résuma pendant le cours d'une longue vie toutes les incertitudes de son temps et le domina par son incertitude même. Ce fut Wieland.

Wieland est l'Éclectisme brillant de l'Allemagne, dont Goethe sera bientôt le Panthéisme sérieux.

Il est des époques de transition et de passage, dont l'éclectisme devient l'expression nécessaire. Les héros de cette doctrine, irrésolus comme leur pensée même, subissent tous les caprices de la gloire; leur renommée est tour à tour brillante et obscurcie. Aussi Wieland a-t-il été exalté et déprécié tour à tour. Il y a quarante ans c'était le Voltaire de l'Allemagne : on admirait sa grâce mêlée d'ironie et son imagination satirique ; Obéron, Anstippe, A^athon, traduits en anglais, en français, en italien, avaient assésé ses droits à une gloire qui n'était pas contestée. Tout à coup une école nouvelle se fonde ; elle attaque tous les dogmes et toutes les idées que Wieland a subverties et dé-

' 168 WIELAND ET SES CONTREPOBAINS.

littérature et dans les arts. Entraînés par la violence de cette réaction, les esprits les plus distingués embrassent les nouvelles opinions émises par les frères Schlegel, et condamnent sans pitié les oscillations de Wieland, le mysticisme de sa jeunesse, la raison épicurienne de son âge mûr et l'élégance ingénieusement caustique qui caractérise sa dernière époque. ' . . *. Rien de plus injuste. Pour mettre Wieland à sa véritable place , il faut consulter l'excellente Vie de cet écrivain, publiée à Leipsick en 1820 par le professeur Grüber, et y chercher l'histoire de ses variations morales, de l'action exercée sur lui par son temps et de celle qu'il a exercée à son tour. •

Wieland naquit en Souabe, le 5 septembre 1733, à Oberholzheim, village près de Biberach. Son père, ministre protestant, commença l'éducation littéraire de son fils dès la plus tendre en-

fance : les progrès de Télève répondirent aux soins du maître ; Wieland lisait à huit ans Cornélius Nepos, à douze Horace et Yii^ile. Il rend compte, dans une ses lettres à Gellert, de l'exaltation prématurée que lui inspiraient ces lectures : v A onze ans, dit-il, j'étais enthousiaste de la poésie, de la nature et de l'antiquité; je griffonnais des miUiers de vers élégiaques. La solitude faisait mes délices : je passais des nuits entières dans le jardin, de mon père, essayant de reproduire en odes détestables les sensations que me causait le spectacle des beautés naturelles dont j'étais environné. » Ce fut alors qu'il conçut le plan d'une grande composition épique, la Destruction de Jérusalem^ dont il fit les premiers vers. Quel homme, doué de quelque imagination, n'a pas prétendu dans la jeunesse aux honneurs de la palme épique ou tragique? c'est la première folie du talent, à cette épo-

WIELAND ET SES CONTEMPORAINS./' IW

que où il se deviné et s'ignore à la fois. Popë, âgé de douze ans, voulut s'immortaliser par son A/can^rê, autre poëme épique. L'essai puéril de Wieland a disparu comme celui de Pope.

...

A quatorze ans, son père le fit entrer au collège de Klosterberg. C'était alors le centre et Obmme le berceau de ce piétisme exalté, de ce mysticisme affectueux et tendre, que l'Allemagne protestante avait adopté et qui semblait rapprocher les luthériens de Fénelon et de saint François de Paule. Steinmetz, homme instruit et enthousiaste, dirigeait les études des élèves de Klosterberg qui, psur la régularité, le silence, l'ardeur et la fréquence des exercices religieux, ressemblait moins à une école qu'à un couvent La beauté du paysage qui entoure cette abbaye, Tisolement où elle se trouve placée favorisaient le développement des sentiments

austères dont Steinmetz se plaisait à propager l'influence. Wieiand avait reçu de la natm^e un esprit essentiellement mobile et une âme accessible aux impressions de tout genre. Cet esprit que la galté satirique et la vivacité de l'imagination devaient distinguer plus tard, subit le charme profond d'une philosophie ou plutôt d'une théosophie rêveuse. Les discussions poléniques ne l'occupèrent pas longtemps. Il rejeta Baumgarten et tons ces théologiens érudits ou subtils, qui ne lui causaient que de la fat^e. L'étude plus attrayante de Platon et de Xéno-, phon, les Memorabilia et la Cyrapédie remplacèrent tous les traités dogmatiques et syll[^]stiques. Les Épitres de Cicéron, le Spectateur d!\ddison devinrent ses lectures favorites;^ contentant désormais d'admettre dans son ensemble le système théologique qu'on lui enseignait, il ne tarda pas à passer des méditations exaltées qui l'avaient absorbé à des spéculations moins ardoes. . .

150 WIBLANO ET SES GOMTEMPOBAINS.

C'était un enfant de quinze ans dont rinteUigence précoce était agitée par ces mouvements contraires. Il avait concilié sans trop d'effort les préceptes moraux de la Grèce antique et les injonctions du christianisme protestant; bientôt les ouvrages de Bayle, de Voltaire, du marquis d'Argens, tombèreiH entre ses mains. Alors s'éleva dans son esprit un conflit de pensées ennemies et de doctrines hétérogènes, dont la lutte étrange devint son supplice ; les principes religieux triomphèrent. Il sortit de Klosterberg, riche d'une instruction variée et alla réâder à Erfurt, chez Baumer, l'un de ses parents, dans la maison duquel il vécût, ou plutôt « jeûna (comme il le dit lui-même) pendant un an et demi v £n 1750, il revint visiter le lieu de sa naissance et la petite ville

de Biberach qui en est peu éloignée. Cette époque de sa vie donna le premier essor à sa sensibilité, le premier élan à son génie.

Sophie de Guttermann, dont la famille habitait Biberach, était plus âgée que Wieland de deux années. Il la vit et l'aima; son affection s'accrut de l'admiration que lui inspiraient des talents rares et un aimable caractère. Un mélange de respect, d'adoration et de tendresse, une passion romanesque et intime s'emparèrent de son âme et touchèrent le cœur de celle qu'il aimait, Sophie, avec plus de réserve et moins d'illusions, partageait les sentiments du jeune poète» La vive émotion dont sont empreintes les pages où elle décrit ses entrevues avec Wieland, près du cimetière antique et solitaire de Saint-Martin, et celles où elle exprime les sensations qu'elle éprouvait, lorsque son amant chantait, en s'accompagnant de la harpe, des vers faits pour elle, ne laissent pas de doute à cet égard. Cette Union, à laquelle l'extaltation de la pensée avait tant de part, éveilla le talent du jeune homme.

Son père avait lu le matin même à sa congrégation un sermon dont le texte était : « Dieu n'est qu'amour. » Wieland, qui en admirait l'ordre logique et le style élégant, en blâmait la froideur, et disait 4 Sophie qu'un thème semblable réclame plus de développements, une philosophie plus haute et plus passionnée. Chacflée de Téloquence avec laquelle le jeune homme s'exprimait, Sophie l'engagea vivement à traiter le même sujet. « En effet, dit Wieland dans une de ses lettres à Bodmer, jamais je ne me suis senti plus pénétré, jamais je n'ai mêlé une conviction plus ai*dente aux spéculations philosophiques. » Le conseil de la jeune fille fut suivi ; l'idée première de Wieland, revêtue des formes de la poésie, devint le texte d'un ouvrage didactique très-étendu, et le poème de la Nature des Choses^ commencé le 1^{er} fé-

vrier 1751 à Tubingue, fut terminé le mois d'avril de la même année.

Ce poète de dix-huit ans, athlète assez hardi pour essayer une lutte avec Lucrèce, ne produisit qu'une œuvre imparfaite : telle qu'elle est , c'est encore un phénomène plein d'intérêt. {Représenter la Divinité assise sur son trône solitaire et immense au centre de la création, réunissant en elle toutes les perfections et toutes les facultés créatrices; montrer dans la diversité des choses créées les reflets de sa puissance ; prouver la nécessité du mal, indispensable pour que le bien existe : certes l'entreprise était audacieuse, et l'homme qui l'a tentée, au moment où son adolescence finissait à peine, a droit à l'admiration.

Cet adolescent connaissait la plupart des langues d'Europe, et presque tous les idiomes anciens. L'étude approfondie des systèmes philosophiques de l'antiquité se trahit à toutes les pages de son poème , et la théorie nouvelle qu'il leur oppose n'est pas dénuée de vraisemblance. Cette

152 WILFELAND ET SES CONTEMPORAINS.

vue hypothétique de la nature, à la fois métaphysique et poétique, a le malheur de précipiter l'imagination enivrée à travers un horizon dont la grandeur accroît l'obscurité. Des tableaux pleins de vie et l'élévation touchante de quelques passages rachètent les défauts de cette témérité juvénile.

Pope, dans l'un de ses poèmes le plus justement vantés, a essayé de traiter le même sujet ; tout l'avantage lui reste sous le rapport de l'exécution. C'est chez lui qu'il faut admirer la concision vigoureuse et mâle, le style à la fois soutenu, ferme et piquant, la lucidité dialectique, surtout l'art de traduire en vers

harmonieux et pittoresques les arguments de BoHngbroke. Peut-être Wieland est-il supérieur à Pope, quant à l'enchaînement logique et à l'essor de l'imagination. Haller était alors le seul poète didactique dont rA.llemagne pût se glorifier. Kaslner, Sucro, Ze-riiitz, méritent à peine l'honneur d'être nommés : Wieland laissa bien loin derrière lui ces versificateurs médiocres.

Tel fut le premier pas et le premier triomphe de Wieland; on devait s'attendre à voir éclore un second Klopstock. Il alla passer quelques années à Tubingue pour y étudier le droit, mais il ne s'occupa désormais que des diverses littératures et leur consacra des heures dont sa famille avait autrement réglé l'usage. Ce fut pendant son séjour studieux dans la ville de Tubingue, qu'il amassa ce trésor presque inépuisable de connaissances variées, cette instruction presque universelle, qui se mêlant ensuite au tissu de ses ouvrages les a enrichis d'une foule d'allusions piquantes. En 1751 il publia ses Lettres morales en vers où la pensée se montre déjà plus libre et l'expression plus franche. "Wieland a entrevu le monde; le satirique commence à naître; il sait jeter sur les caractères qu'il observe de vives et sou-

daines laeurs : singulier ouvrage, où l'enthousiasme de la jeunesse se mêle à j|ine teinte légère d'ironie socratique. '

L'attadbement àe Wielaad pour Sophie de Guttermann n'avait pas cessé ; ii lui dédia cet ouvrage, qui fut bien accueilli du public. Sa vie était austère, sa philosoidiie devint stoïque. Son Anti-Ovide^ poème médiocre et d'une extrême rigidité de principes, parut en 165% Jusqu'alors il avait écrit ses ouvrages en vers alexandrins; V Ami- Ovide affecta la coupe irrégulière et la marche facile des épîtres badines de Voltaire : forme de poésie qu'il porta dans la suite à un degré de perfection et de léitlreté

que Voltaire seul surpasse ou égale et qui contraste bizarrement avec le sérieux de la pensée allemande. <

Wieland, ramené à Biberach par le désir de revoir Sophie, voulut quelque temps briguer l'humble emploi de magister legens (1) à l'université de Göttingue. Une circonstance particulière donna un nouveau cours à sa destinée.

Wieland mystique.

Wieland avait esquissé le plan d'un poème eu l'honneur de la nation allemande et de ses souvenirs ; c'était Hermann, un sujet digne de Klopstock. Il envoya ce plan au chef suisse de l'école germanique, au vieux Bôdnaer, qui gouvernait ses disciples du fond de sa retraite, espèce

(1) Maître lecteur, maître d'études. ^ ''

15& WIBUJiD BT SES CONTISLIPOBAnS.

de Tuscutum de THelvétie. La villa rustique et élégante que ce patriarche s'était construite au pied des Alpes était devenue le rendez -vous des esprits iflemands les plus pieux, les plus doux et les plus graves; Breitinger, Meissner» Gessner, Fusali. La Limmat et la Siel arrosent de leurs ondes pures et de leurs sinueux détours ces belles plaines, dont la paix est protégée par les remparts inaccessibles qu'une neige éternelle couvre et que le soleil dore ' de ses premiers et de ses derniers rayons. Lieux enchantés, déjà consacrés par les chants lyriques des poètes de la Suisse, de Rilcbberg, de Von Warte, de Rosen, de Trosberg; on y trouve à la fois ce que les beautés de la nature ofirent de touchant et de grandiose, ce que l'élégance sociale et la liberté philosophique ont d'attrayant Bodmer, tout à ses travaux, dénué d'ambition et

de cupi* dite, était venu habiter cette retraite où il se consolait, au milieu de quelques amis, de l'isolement où la mort de ses parents les plus proches avait laissé sa vieillesse: Les hommes les plus illustres et les meilleurs se réunissaient près de son foyer paisible ; la piété, l'étude, l'étude des arts ne trouvèrent jamais de sanctuaire plus digne d'eux.

Le patriarche de Zurich lut le plan que Wieland lui envoyait et y reconnut les germes d'un talent distingué. Il invita le jeune poète à venir le voir, et charmé du caractère de son hôte, il le pria de venir habiter sa retraite, d'y partager ses études et d'y seconder ses travaux. Quelle situation pour un écrivain jeune et enthousiaste ! Un monde poétique l'environne. Il croit retrouver dans ces conversations savantes et familières les banquets attiques auxquels présidait le grand Platon. Chaque jour le penchant de Bodmer devenait plus vif; la boime grâce de Wieland enchantait son guide littéraire. Bodmer comparait ces qua-

WJIBUJ^D EX SES GONTEIfPOBAINS^ 1£5

lités aimables avec la lourdeur, le ton biiisque et la gaucherie de Klopstock, auteur d'hymnes ai^éliques, et dont les OMoûères n'avaient gucuq rapport avec son génie. Longtemps l'auteur de la Messiadé avait occupé près de Bodmer la même position que Wieland; et ce défaut d'élégance et d'agrément avait fini par sembler insupportable au vieillard Wieland, d'une rare flexibilité de caractère, partageait tous les sentiments de Bodmer, se prêtait à ses idées, se pliait à ses habitudes, et, sans flatterie comme sans mensonge, s'emparait de sa confiance. Ces naturels heureux sont doués des qualités qui plaisent, du besoin de s'attacher et de l'art de séduire à leur insu. Qui les connaîtrait mal prendrait leur amabilité pour basse complaisance, leur tendresse

d'âme pour faiblesse. Wieland s'imprégnait aisément des couleurs qui l'environnaient; la philosophie pieuse, les leçons, l'exemple du patriarche littéraire gagnèrent son cœur; la reconnaissance acheva ce que l'admiration avait commencé. Il embrassa les doctrines de Bodmer et devint mystique et théosophe, ultragermanique et piéUste, corrigea les épreuves de ses ouvrages de coitroverse, se constitua son défenseur contre Gottsched, et publia un volume entier d'observations sur les beautés du poème intitulé Noé (1).

Wieland (croyait à son propre enthousiasme. Cette admiration pour un détestable poème était partagée par Sulzer, Klopstock, et les plus grands critiques de l'époque : tant il y a d'incertitude dans les jugements contemporains! Devenu le fils littéraire de Bodmer, son commensal et son hôte, entraîné par la tendresse naturelle de son âme il fut

(i) Poème biblique de Bodmer, aujourd'hui tombé dans Toubli. y. plus haut.

ascète comme Bodmer, quiétiste o>mm€ Férielon etthéosophe comme SaiiiiMMartin. Le jeune homme qui à àir-buit ans avait achevé sous les yeux de Sophie le poème ée la Nature des choses n'eut pas de peine à suivre cette pente mystique. Les Lettres écrites par les Morts aux Vivants^ V Épreuve d* Abraham, les Hymnes et Psaumes^ les Contemplations platoniques sur le genre humain, leTiinocUey les Sympathies, la Vision de Mirza et le Coup d^ œil jeté àur un monde d'innocence, signalent cette phase de sa vie. L'enthousiasme et Fardeur de la pensée religieuse chez Wieland, la rigueur excessive de ses idées appliquées à la vie pratique, cette rapide et passagère, mais véhémement ferveur du jeune poète ont étonné les critiques; c'est bien peu

connaître l'humanité «t l'histoire. On était en 1755, \ la moitié du dix-huitième siècle; le souffle de l'avenir se laissait pressentir et emportait irrésistiblement les âmes vei's l'utopie. Qui ne rêvait pas un âge d'or ? Même en Angleterre, au centre puissant de la politique active et d'un commerce qui devait conquérir le monde, Gowper faisait retentir d'accents aussi désespérés et aussi prophétiques que ceux de Jean-Jacques, sa solitude malade et les échos de ses bois (1). Une utopie religieuse et sévère, exagération mystique des préceptes chrétiens, s'accordant avec la moralité spéciale du protestantisme, offrait à Gowper comme à Lâvater, à J.Bodmer comme à Wieland, tous fils de la même race germanique, la consolation profonde et la panacée souveraine qui devait guérir le mal de l'époque et calmer l'inquiétude universelle, fièvre des esprits, présage de la révolution française, maladie de Werther. Que Wieland jeune ait cédé à cet entraînement de la philosophie et de l'utopie

(i) Y. nos Études sur l'Angleterre au xviii^e siècle...: it s' ! f

loystique, quoi de plus naturel? Le sort l'avait jeté vers ce pôle de la société allemande où l'impulsion ascétique était active; bientôt il va, si Ton peut le dire, toucher le pôle contraire, celui de la société française dans son mouvement voltairien ; il subira une réaction violente, non moins naturelle, et dont les critiques s'étonneront encore.

Il y avait de la naïveté chez Wieland. Quand il vit Frédéric II apparaître sur la scène du monde, il reconnut le Gyrus et le régénérateur des temps modernes. Voltaire le disait sans le croire. Wieland fut convaincu que l'idéal de la perfection, toutes les vertus de l'humanité presque divinisée se résumaient chez ce grand moqueur qui fut aussi un administrateur de premier ordre et un

habile capitaine. 11 se mit à écrire un mauvais poëme intitulé Cyrus, où, suivant pas à pas la marche des armées, il essayait de rattacher au nom du héros persan toutes les actions d'éclat du monarque prussien, et pour comble de bizarrerie faisait mouvoir par des génies empruntés au système manichéen les ressorts de sa fable épique. Ce ridicule assemblage eut le succès qu'il méritait. Les cinq premiers chants, les seuls qui furent publiés, trouvèrent à peine quelques lecteurs ; la OQoralité en est banale, la conception absurde et Tennui' profond. Jeanne Gray^ tragédie maladroitement imitée de Rowe ; un drame intitulé Clémentine de Poretta^ emprunté au touchant épisode de Clémentine dans le Grandisson de Richardsou, eurent la même destinée que Cyrus. Lessing, dans ses Lettres littéraires, accabla l'auteur des traits de cette sagacité épigrammatique et de cette raison incisive dont les atteintes étaient mortelles. Adraste et Panthée, roman dramatique tiré de la Cyropédie^ mérite d'être distingué; on y découvre des germes qui se développèrent dans VAgaihim: .

158 WIELAND ET SES CONTEUPOBAINS. ^

Wieland Voitairien et sceptique.

Nous allons assister à une métamorphose étrange en 9p* parence, inévitable en réalité ; le platonicien mystique va s'évanouir, V épicurien sensuel vs^ naître. Non-seulement les extrêmes se touchent, mais ils s'engendrent

Wieland quitta en 1754 la maison de Bodmer, altd surveiller rééducation des héritiers de deux familles qui habitaient Zurich, passa deux ans à Berne et i^vint à Biberach en 1760. Alors tout avait changé dans sa pensée. Plus d'ascétisme, l'ironie l'a remplacé. En 1762 paraît Nadine^ conte à la manière de Prior, auquel

succèdent l'ironique don Sylvio de Rosalva (1764), VAgathon (1766), Idris et Zenide , Musarion (1768), le Nouvel Amadis , et cette longue série de contes et de poèmes, pleins d'une philosophie railleuse et sensuelle. Cet homme qui regardait comme trop complaisante et trop douce la phibsojriûe de Platon , devient adepte d'Épicure ; l'adversaire de Gleim et d'Uz., d'Anacréon, de Pindare et d'Horace, imite Ghaulieu , Chapelle et Grécourt !

Dès 1758 il écrivait à Zimmermann : « Mon ami, vous me croyez trop platoniste. Je commence à me familiariser avec Içs habitants de ce bas-monde. Ma moralité n'est plus celle des capucins : je cesse de confondre la sagesse et la dureté. Je n'ai plus cette adnûration exclusive qui m'enflammait pour les stoïques. Je pense avec vous que l'homme vertueux doit développer toutes ses facultés physiques et

morales, user de tous les plaisirs modérément et jouir de la nature. »

Gela est vrai ; mais cela ne résout d'aucune façon le problème du monde. Wieiand avait rêvé; il voulut vivre. U avait abusé des songes ; la réalité le séduisit. Lié avec le comte de Stadion , grand ami des idées nouvelles; — lecteur assidu de SbakSpearequi se révélait alors aux Allemands, Wielandse transforma. U entreprit de traduire le dramaturge anglais qui lui enseignait la tolérance et étendait la sphère de ses idées morales et littéraires. Un événement cruel pour son cœur, en le dépouillant de ses illusions mit en fuite ses chimères. Sophie épousa M. de La Roche, longtemps secrétaire du comte Stadion, ministre de Télécteur de Mayence. Wieland devenu vieux s'est complu à tracer le tableau ironique de sa première entrevue avec sa maîtresse devenue la femme d'un autre. Profonde faiblesse de rhomme qui rit de ses ruines et

pleure de ses joies. Ce qui a fait couler ses larmes fait naître son sourire. Inconstants envers nous-mêmes et infidèles à nos affections, nous changeons sans cesse; et le sage de quarante ans voit avec pitié ce que Famoureux de vingt ans a vu avec douleur, ce que le sexagénaire affaibli se rappellera en souriant

U était de très-bon ton à Wieland de ne pas se permettre à cinquante mis une sentimentalité ridicule. Le vieux poète des gens comme il faut devait se moquer de lui-même et de ses jeunes amours. Mais il eut été plus curieux et plus important pour l'histoire du cœur humain et pour l'histoire littéraire, qu'il nous donnât les détails et qu'il achevât l'analyse de cette transformation complète et de ce désenchantement déinitial. U faut {e dire, l'ingénieuse vivacité de Wieland et même sa finesse métaphysique ne suffisaient

160 WICLAND ET SFS CONTEMPORAINS.

J'ai à une telle œuvre qui demandait une pénétration profonde de sentiment et une austère puissance de raison.

Sophie La Roche» femme de lettres et femme spirituelle, ouvrit sa maison à Wieland qui devint l'ami de celle dont il avait été fiancé. Il connut chez elle le comte Stadion, un de ces grands seigneurs spirituels qui s'amusaient à préparer la révolution. On discutait dans son salon les théories nouvelles qui commençaient à fermenter en Europe : Hume, Shaftsbury, Voltaire, Montesquieu, Rousseau peuplaient la bibliothèque du comte. Le clergé de Biberach, livré à des intrigues peu honorables, scandalisait les fidèles et donnait carrière aux railleries des incrédules. Wieland sentit qu'il avait été sur le point de devenir ridicule. « Quoi ! se demanda-t-il : l'exaltation des idées serait-elle compatible avec la

bassesse des actions? Des spéculations sublimes peuvent-elles s'allier à une conduite déshonorante ? Mieux vaut abaisser le but afin de l'atteindre, que de viser si haut et ne point réussir. »

Pourquoi perdre sa vie? Il vaut mieux à notre Âge Suivre la jeune nymphe au détour du bocage, Vaincre sa résistance en de folâtres jeux, Et tresser en riant Tor des ses blonds cheveux (1) »

C'est dans la première édition de *Vagathon* qu'il faut chercher l'histoire intellectuelle de cette période de sa vie. Élevé dans une solitude pieuse « Agathon a passé sa jeunesse au milieu des bois sacrés de Delphes, où tout lui inspirait le goût de la vertu, l'amour du beau et la vénération des dieux. Comme Ion d'Euripide il a contemplé l'essence du beau, de l'immortel et de l'infini. Il entre dans le

(i) W. Cowper. - ' .

monde; tous les dangers l'y accueillent. Danaé le séduit, le sophiste Hippias lui apprend <(ue l'homme n'est que matière» que la seule philosophie réelle a pour but l'intérêt personnel. L'enthousiaste de Delphes devient un voluptueux habitant d'Athènes. Cependant les plaisirs même le lassent ; il cherche une vie active, se livre aux affaires publiques, devient homme d'État, et après avoir subi toutes les vicissitudes de la fortune, se retire dans une solitude philosophique où il essaie de concilier ensemble ses premières impressions et son expérience , l'amour du beau et les leçons > de la vie, l'enthousiasme et la raison.

Widand, dans la préface de ce *Gilblas* philosophique et métaphysique , avoue que s'il n'a pas essayé de réfuter complètement les arguments d'Hippias , c'est que le sceptique n'a pas toujours tort. Il admet donc jusqu'à certain point les doctrines de ce so-

phiste auquel il prête la philosophie frivole d'Helvétius. Il enlève à l'homme de sublimes ei^rances, que rien ne remplace : il frappe de ridicule l'enthousiasme, repousse comme exagérations dangereuses la foi , le dévouement et la vertu, nie la perfectibilité de l'espèce humaine, confond l'hypocrisie avec la piété et condamne même cette ardeur dans les attachements, cet élan de l'amour et de l'amitié , incompatibles avec le repos de l'âme, paisible volupté dont il vante les charmes et qu'il représente comme seule digne du sage.

Non-seulement dans son Agathon, il évoque avec une sorte d'affectation et de recherche, et sous les couleurs les plus brillantes, ces jeunes hétaires (1) de la Grèce , qui , douées de toutes les grâces de l'esprit, professaient la vo«- . lupté, mais il montre dans tous ses autres ouvrages la même

(1) V. nos^ÊTCDBS SUB L*AHTiQvîTi; Uê Hétaires,

162 WIELiAND ET SES CONTEMPORAINS,

incrédulité quant à la vertu des femmes et à la sagesse des hommes. Son sarcasme poursuit tout sentiment tendre , par et dévoué. Idris^ le Nouvel Amadis n*ont pas d'autre but* Le sacrifice deTintérêt personnel, l'héroïsme de l'abuégation, pures chimères : l'homme n'aspire jamais à la grandeur que pour retomber au-dessous de lui-même ; la pensée d'une perfection angélique, rêve de son orgueil, le trompe pour l'aveugler et n'aboutit qu'à l'avilir !

Malheureuse et fausse sagesse I La lueur vague, agréable et pâle d'une imagination plus riante que vive et le talent gracieux de Wieland n'ont pu la soutenir. Ce ne sont pas des illusions qu'il bannit ; ce sont les plus importantes réalités dont il nous dé-

pouille. Cette apostasie , cette réprobation morale de tout ce qui est élevé et tendre , quel guide certain nous laissent-elles ? quelle boussole nous dirigera ? quel remède aux douleurs ? quel mobile assez puissant pour la vertu?

Le système de l'intérêt personnel est inadmissible (1) : jamais morale pratique ne reposera sur cette base. Donnez aux dogmes d'Heivétius toute l'extension imaginable; appeler intérêt personnel cette heureuse habitude de bien faire qui est un plaisir pour l'âme : votre système s'appliquera seulement aux circonstances ordinaires et communes de la vie, à ces temps de calme qui demandent peu d'effort et où les plus héroïques sacrifices exigés de l'homme sont ceux de la complaisance ,et de la politesse sociales. Cet épicuréisme modifié que prêche Wieland est excellent pour un habitant des jardins de Tibur, pour un ami de Pollion et de Mécène, pour l'heureux du monde qui confond toujours son intérêt et son devoir. La majorité des hommes ne

(i) V. nos Études sur i.bs mosubs bt lbs hoioiib au xafi siàoli,

WIELAND ET SES GONTEMPORAINSt 163

jouit point d'une existence si facile : pour la plupart il y a danger à remplir son devoir, et la vertu est une tâche pénible. L'intérêt le mieux entendu nous dit que la richesse et les honneurs s'acquièrent par des moyens souvent illicites: nous voyons s'élever de toutes parts la lutte de l'utile et de l'honnête; les séductions nous entourent, les exemples du vice heureux troublent nos pensées. Il y a des époques plus périlleuses encore , celles où les idées du juste et de l'injuste semblent confondues ou anéanties: ce sont les temps de révolution, où , la fureur des guerres civiles enivrant les âmes , il ne reste plus de principes certains ; où l'honnête hotume

de tous les partis a pour perspectives l'écbafaud, la prison et les tortures; où l'on ne peut, sans mettre en péril sa vie et sa fortune, soutenir les causes les plus justes , proclamer le droit de l'humanité au milieu d'une populace sans frein, parler raison à une foule en délire. Qui osera prétendre que dans des circonstances pareilles la morale de l'intérêt suffise pour nous guider? notre intérêt le plus naturel et le plus puissant n'est-il pas celui de notre conservation propre ? et si la loi éternelle d'une moralité divine n'était gravée dans nos âmes, l'instinct de l'existence et celui du bien-être ne nous feraientils pas fouler aux pieds l'honneur, la vertu et la probité ?

On peut abuser de l'enthousiasme et du dévouement : l'homme fait abus de tout. Fanatisme , superstition, persécution, hypocrisie sont nés de la perversion du sentiment, religieux et moral ; des flots de sang ont marqué leur passage; ces démons se sont unis à l'ambition, à la fraude, à la tyrannie , pour avilir l'humanité, Mais de plus grands périls et de plus grands crimes encore résultent de ces doctrines de bassesse et d'égoïsme, qui courbent nos pensées vers la terre, étouffent l'enthousiasme et aop ineqpluentla

conviction de notre incurable avilissement Les maux causés par la superstition et la tyrannie trouvent leur remède dans leur excès ; quel remède opposer à ce vice interne , à cette corruption secrète, à cet ^oïsme raisonneur qui s'excuse, érige sa bassesse en système et se fait une loi de sa honte 7 Dans la pratique de la vie sociale et civilisée, quel- * ques-uBS des principes de Wieland peuvent devenir utiles ; semblables à ces lampes, dont parle Bacon dans le Navum Organum : flambeaux placés dans quelques obscures ave- ' nues, dans d'étroits passages d'un grand édifice;

lueurs utiles, incapables d'ailleurs d'en éclairer l'ensemble et de servir de fanal à ceux qui veulent en visiter l'enceinte. Le vulgaire trompé par leurs rayons se précipite dans une sensualité grossière. Honneur aux hommes (1) qui restent fidèles à l'enthousiasme et au dévouement, quand la dignité humaine a perdu ses défenseurs, quand les hautes vertus sont les objets d'un ridicule amer ou d'un froid panégyrique, que, quand l'argent et le succès régissent sans partage! Honorons ces derniers protecteurs de tous les sentiments élevés, comme les Romains après la bataille de Cannes accueillaient avec amour celui qui n'avait point désespéré de la patrie! - - .

Si l'on doit blâmer la tendance matérialiste des écrits de Wieland, il est plus difficile encore d'excuser la licence de ses tableaux et le mauvais goût des allusions qu'il mêle dans ses ouvrages avec une sorte d'indifférence complaisance. En vain prétendrait-on que le plan philosophique d'Agathon, et les tentations auxquelles le romancier expose son héros rendraient nécessaire l'introduction de pareilles scènes. Tout ce que Wieland a publié en vers et en prose depuis cette

(1) Publié en 1828. .

l'époque, porte le caractère d'une sorte de licence recherchée, sans naturel et sans volupté, de libertinage de seconde main, d'imitation de Sterne et de Grébillon fils. Wieland, dont la vie privée était pure, mêlait à ses récits, avec un sang-froid philosophique, des descriptions lubriques. • Il ne faut pas croire, écrit-il à Gessner, en 1767, que les sentiments d'un homme, d'honneur changent, parce que ses opinions, ont changé. Pour avoir abandonné mon ancien système métaphysique, je n'en suis pas moins toujours le même : et je ne favorise point le vice, parce

que je me permets des descriptions , gaies et des tableaux voluptueux. Ce sont pour moi des essais d'artiste ; ce ne sont point des .modèles que je présente. » Excuse peu valable et qui d'ailleurs ne contient pas toute la vérité. Homme de ^talent et ,non de pensée sévère, Wieland, que le piétisme avait séduit .à dix-huit ans, se laissait attirer à vingt-cinq par l'exemple des mœurs libres , gracieuses et élégantes du nouveau cercle où il vivait.

. ' La résistance n'était, pas possible à cet aimable esprit De sa faiblesse il faisait sa doctrine; il ne voyait l'avenir de rhumanité que dans le Mondain^Xd que Voltaire l'a décrit; il se faisait Voltaire. de son mieux ; singulier Voltaire .en vérité, qui tourne à la bonhomie malgré lui-même et fait de l'épigramme avec candeur, comme le représentant suprême de l'esprit français fait de la sensibilité avec ironie. C'est par ce mérite de candeur naïve et, involontaire, d'érudition allemande bien appliquée, que iH-illent .les deux romans grecs de Wieland, Agathon et Aristippè. Les grâces {jne veut se donner l'auteur sont trop étrange- .res et trop modernes; mais un fonds de savoir, une douce .inmière, une sympathie réelle pour les hommes, une étude animée des sectes helléniques, un jugement calme et net,

qui aurait plus de valeur s'il se tenait en garde contre le parti pris, se font jour à travers les affectations de la manière et les torts de Timitation. Bien qu'il veuille à toute force être Français comme Voltaire, on retrouve un peu de la Grèce dans ces deux compositions. "Walter Scott n'a pas un sentiment plus intime du moyen-âge écossais, que Wieland des mœurs d'Athènes ; on ne pourrait, sans injustice, comparer aux vives peintures d^Aristippe les élégants et froids récits du Jeune Anacharsxs.

Avec quel art et quelle sagacité d'analyse , décrivant les mouvements secrets du cœur d'Agathon , sait-il en débrouiller les phénomènes, en développer les sentiments, en faire ressortir la force et la faiblesse! On suit le héros dans ses variations intellectuelles, on comprend son existence morale. Il nous suffira de citer le tableau des premières années du jeune homme et de son éducation à Delphes ; son amour pour Psyché ; la peinture de la société athénienne ; les discussions animées et éloquentes d'Agathon et d'Hippias; enfin la cour de Denys-le- Tyran.

Dans Agathon, les doctrines orphiques soutenues par le héros cèdent à l'épicuréisme du sophiste Hippias. Dans Pérégrinus Protée, Vénus Uranie, chimère surhumaine, se transforme en une femme vulgaire , Mamília Quintilla. Don Sylvia de Rosalva (ainsi se nomme le héros d'un autre roman), chevalier de la féerie, don Quichotte sylphidique, après avoir couru le monde comme son prototype, et salué toutes les grenouilles habitantes des marécages voisins des noms de Fées et d'Ondines, est forcé de redescendre sur la terre, d'abjurer ses rêves magiques, et de donner à une simple mortelle, doua Fenicéa, l'amour qu'Alcine et Urgèle n'ont pas^agrée.

Les poèmes de "Wieland qui appartiennent à la même époque de sa vie peuvent se diviser en deux genres ; Ses poèmes didactiques, tels que Musarion, les Grâces, etc., et les contes gais, Idris, le Nouvel Amadís, etc. Une troisième espèce de récits comiques n'appartient en propre à aucune de ces deux classes, ou plutôt réunit les caractères qui distinguent l'un et l'autre : ce sont des contes philosophiques et badins, dont le théâtre est l'Olympe, et dont les personnages sont les dieux de la mythologie païenne. Le même esprit d'ironie, le même mépris du spiritua-

lisme, le même épicuréisme systématique régner dans ces trois genres de poèmes, dont le nombre et la variété attestent beaucoup de fécondité et d'esprit.

L'action des poèmes didactiques se passe en Grèce, patrie intellectuelle de Wieland; il se plaît à y mettre en scène les philosophes et les femmes, principaux acteurs de ses récits; commentateurs de la philosophie des Grâces, tous ardents à prouver, comme il le dit lui-même, que l'homme doit se tenir à la place que lui ont assignée les dieux, et que né pour être homme il ne doit aspirer à rien de plus, s'il veut atteindre le bonheur et la sagesse. Cette thèse est soutenue spécialement dans Musarion : conte charmant, chef-d'œuvre de son auteur et qui rappelle la légèreté facile de Voltaire.

Phanias, jeune Athénien, a dissipé son patrimoine et s'est retiré dans une petite ferme au bord de la mer. Il embrasse la sévérité des dogmes du Portique, et se croit à jamais détaché des illusions de bonheur que la ruine de sa fortune a détruites. C'est Zénon qui est son maître. Il ne reçoit dans la solitude où il vit, que deux amis, Théophraste et Cléanthes, l'un attaché aux doctrines de Platon, l'autre sectateur de Diogène. Musarion, jeune

168 WIBLAMD ET SES CONTEMPORAINS.

hétaïre, que Phanias a aimée au temps de son opulence, et qui n'a pas répondu à son amour, vient, comme la maîtresse de Frédéric Alberighi, visiter dans son humble chaumière l'amant qu'elle a dédaigné. Phanias fuit sa présence et ne veut pas la voir : Musarion s'obstine, malgré cet accueil peu favorable, à rester chez Phanias, qui cède à ses instances et consent à une entrevue. Les esclaves de la jeune hétaïre servent un souper délicat dont

elle fait les honneurs et auquel assistent les trois philosophes. La discussion s'engage. Musarion soutient les doctrines d'Épicure et remporte une triple victoire sur le stoïque, le platonicien et le cynique. Les heures s'écoulent; la nuit fait place au jour : le disciple, de Diogène, ivi^mort, est emporté hors de la chambre ; l'élève de Platon, épris d'une passion toute sensuelle pour une jeune enclave de jMusarion, lui adresse avec plus d'ardeur que d*à-propos une déclaration vive : Phantias enfin, vaincu par la belle hétaire, abdique son stoïcisme et consent à ce que la généreuse Musarion partage sa retraite. Versification animée et rapide, coloris frais, saillie^ spirituelles et fines, rien ne manque à cet ouvrage, si ce n'est la philosophie. En eilet, ce système de passive et facile obéissance au destin, cette indolence qui se laisse aller au cours des choses, sans autre loi que la conviction de notre impuissance, ne conviennent qu'à de grands seigneurs qui veulent jouir de ta vie, et qui n'ont en ce monde, comme* les aimables gentilshommes sous Louis XV, ni but sérieux à toucher, ni combats à livrer, ni résistances à vaincre.

L'éclectique était d'ailleurs dans son droit. Il écrivait pour les femmes et le beau monde. Rien dans ses contes ne rappelle Textravagance de Rabelais, l'humeur de Jean-Paul, la dure épigramme qij^e Swift assène plutôt qu'il ne la

lance : ce n'est ni la franche et naïve inmie de Gerrantes, ni la malice profonde de Voltaire. Wieknd a peu de chaleur, sa ^aîté est sans véhémence^- il sourit doucement, et fixant sur l'objet qu'il livre au ridicule un,Fegard.plein d'espi;it.e^ de malice, il vqus laisse, deviner toute sa pensée. -^On, ne peut s'empêcher de se. SQUvenir, enle lisant, 4e ce héros du. curé, de MMidoUy qu l^ .«'tLrHit de^sa.pochjittj^ un, joli petit aiustilleau, se mit à tous

égorgiller tout doicement la victime. .aJUs^beureusement. rij;Qnê de/Wieland ne tçmbe pas, toujours sur des réalités, sur, les vices de ^n pays, et de son, époque. Il est trop naïf et trop ^nbomme pour frap^ per juste.. Quand il veut attaquer le genre fantastique alte^ mand, c'est aux contes de fées, tels, que madame d'.AuInoy les a, reproduits et embellis, qu'il. imagine de s'en prendre, S'il lui plaît, de. railler l'enthousiasme» ce sont les anciens chevaliers qu'il parodie. Enfin s'il a en vue la pruderie exagérée des mœurs, et l'angélique mysticité, des piétistes, il raille lourdement la chasteté, s'emporte gauchement contre la vertu des femmes et tombe, dans d'assez grossières obscénités. Tout cela, il faut encore- le dire, manque de vérité et. d'à-propos, non détalent

Le plus brillant, si ce n'est le plus original de ces poèmes, a pour titre Idris et Zénide, Zénide, reine du Gennistan, souveraine des quatre races de Génies, a inspiré de l's^mour à Idris, le héros, du conte. La main de cette enchanteresse est réservée an mortel qui ne se laissera séduire par les charmes d'aucune des nymphes auxquelles Zénide commande. Wieland, embarrassé sans doute par le plan même de son ouvrage, et ne sachant comment varier les incidents d'une épreuve toujours la même, a laissé son récit incomplet : nous ne possédoDS que les cinq premiers chants, où Idris est exposé tour à tour aux séductions de la fille des

Î70 WmATÏO ET SFS COOTEMPOBAmS.

eant et de la nymphe an fen. Les cinq derniers anraîcnt contenn les combats d*Tdris avec la sylphide et la gnome. l*an-tenr a vonln faire d'Idris le symbole de l'amour platonicipe ; dliti-fal, celai de I^amonr sensnet ; il a laissé te bean rftle % 7erbin, jenne homme plein de grSce, possesseur de ta lampe d*Aladin,

pins modeste et pins henrenx que ses rivanx, et chargé de développer la philosophie épicurienne de "Wiefend,

te ffauvei Amadis , antre chronique du royaume de féerie, offre une véritable carte du pays de Tendre, dont l'auteur parcourt à son loisir le labyrinthe amoureux. C'est encore un anachronisme. Sous le costume chevaleresque se cachent tes ridicules du vieil hôtel de Rambouillet ; et ces paladins, ces princesses, ces fées n'offrent que les symboles et les nuances du platonisme galant que la France emprunta aux Italiens vers le c/)mmencement du règne de Louis XIV. Sterne et les contes de la Bibliothèque Bleue ont inspiré cette œuvre bizarre, commentaire burlesque des romans de mademoiselle de Scudéry. C'est là qu'il faut admirer les exploits héroïques et les longs discours du platonique Caramel, de Tonton le fat de la cx)ur, de Beauînourant le Céladon de l'ouvrage, et les coquetteries innocentes de l'altière princesse du Tigre, de Sensitive la tendre, de Colîfichette l' affectée et de Virtullïose la prude. Malgré un assez grand luxe d'esprit et d'imagination, dix-huit chants consacrés à ce récit fantastique» parodie de ridicules surannés, fatiguent le lecteur. L'épisode d'Olinde intéresserait davantage, s'il était détaché du poème; privée de tous les avantages physiques, douée de toutes les qualités de l'âme, Olinde inspire au héros une passion qui se développe par de lents progrès^ et à laquelle le lecteur s'associe* Plus tard Wieland traita le moine sujet en changeant

WUSLANO ET SES Go1fTEIfPoiUIN& 171

tes rdies de ses personoages; dans son petit roman de Cran tés et Hipparchie on voit une jeune femme amoureuse d'un YêiUard; et elle a*est ni ridicule, ni romanesque. L'ingénieuse fi-

nessede Wielandse plaisait à ces tours de force de la narration et de Fart.

S VI

ffl^VieilTeBse de Wîelimd. — L'Êleetiqua devient réformateur.

Wieland remplissait les devoirs d'une modeste place à la chancellerie de Biberach, et trouvait le temps de composer et de publier cette série d'ouvrages singuliers, semés de vues ingénieuses et de saillies philosophiques. Dans cette petite ville peu lettrée et peu élégante l'étude était son unique plaisir. Il appelait lui-même Biberach son Kamschatka. « Vraiment, écrit-il à Gessner en 1766 (1), ma destinée bizarre me fait sourire. J'aime le monde ; une société choisie fait mes déUces; et me voici séquestré du reste de l'univers. Les gens avec lesquels je joue de temps à autre n'ont pas figure humaine : je suis notre premier père au milieu des bêtes du paradis. Quelle joie, si nous pouvions nous trouver ensemble ! mais c'est une chimère; il n'y faut plus penser Vous vous étonnez qu'au milieu de mes occupations officielles j'aie le courage de rimer ces longs chants àUdris que je vous envoie. Votre surprise cesserait si vous saviez comment je suis ici, combien j'ai besoin des

ressources que m'offre la muse pour consoler'et charnier mes tristes loisirs. Je ne vois personne et je m'embarrasse aussi peu des affaires de cette petite, cliétive, incorrigible corporation qui règne à Biberach, que de l'administration de la république de Saint-Marin. Chez moi je suis heureux; rien ne me distrait Tout mon temps m'appartient» et je le consacre à la muse. »

Notre solitaire s'était marié en 1765 à une femme aimable, fille d'un marchand d'Augsbourg. Candide et bonne ménagère, elle donna le bonheur à son mari, qui, dans ses lettres à Riedel, Gessner et Zimmermann, ne parle d'elle que dans les termes les plus tendres. « Ce n'est point un bel esprit féminin : il ne lui est jamais arrivé de lire une de mes pages; mais elle est bonne, et je suis heureux. » Ailleurs il fait une description charmante de sa vie à Biberach. « Tout ne va pas si mal que vous pensez. Mes après-dînées sont à moi, et mes travaux diplomatiques me coûtent peu de temps et de peines ; sans me donner trop d'éloges, je suis un des plus expéditifs écrivains de la Souabe entière. Il ne me manque ici qu'une petite maison agréable et qui m'appartient. J'attends la fortune sans qu'il y ait grande probabilité qu'elle m'arrive; pour suppléer à son absence, j'ai loué une petite résidence d'été, aux portes de Biberach. De là j'ai la plus belle perspective ; et je suis à la fois à la campagne et à la ville. Les faunes, les dryades, les nymphes des bois m'apparaissent et me consolent. Quand mes visions font place à la réalité, j'ouvre les yeux; je m'aperçois que ces déesses prétendues sont de simples et rustiques mortelles, même quelques jeunes garçons du voisinage qui viennent se baigner dans la rivière. J'aime l'odeur du foin nouvellement fauché ; je me plais à voir lier les gerbes ou vanner le grain : ce mouvement de la campagne a du charme

WIELAND ET SES GOMTEHPQRAUFS. 178

pour moi. 'Je détourne les yeux d'un grand gibet qu'on a fait planter à ma droite, et où deux ou trois procureurs de ma connaissance, habitant Biberach , pourront élire un jour ou l'autre leur dernier domicile. Mon regard s'arrête sur le cimetière à gauche: là reposent les ossements de mes pères, là j'irai dormir

à mon tour, et cette grande leçon où j'ai^rend à vivre dans la paix au sein de l'étude, jusqu'au moment qui doit me réunir à eux. Des moulins, des fermes isolées, une vallée que domine un hameau; sur le penchant de la colline une forêt épaisse dont un clocher de village resplendissant de blancheur perce la verdure sombre : tel est mon point de vue. Quand le soleil couchant vient éclairer les montagnes lointaines qui bordent l'horizon et briller sur les créneaux du vieux château de Hom, le paysage prend encore un caractère plus pittoresque. J'oublie tout ce que la vie offre de dégoûts, et je griffonne. • C'est ainsi que Wieland se montre tout entier et sous le jour le plus aimable. Le faux Grécourt et le faux Voltaire«

Arraché à sa douce solitude par le vœu des professeurs d'Elrhuil qui l'appelaient à occuper la chaire de philosophie dans leur collège, il céda malgré lui à leurs instances et se repentit d'avoir associé sa vie à celle d'érudits sans élégance et sans connaissance du monde. Quelques-uns d'entre eux cependant lui plurent et lui offrirent des dédommagements que son amitié reconnut et sut apprécier. Riedel, auteur d'une théorie remarquable des belles-lettres; Hexei, ennemi déclaré des femmes, et traducteur élégant des ouvrages érotiques des anciens; Bahrdt, commentateur sozinien du Nouveau-Testament; Meusel, versé dans les lettres, les arts et la philosophie, devinrent ses amis. ^ . . ; , i > L Lé résubat dès' trois années passées par Wieland dans la

le.

ilk WiBULID BT SES COMTEllPmAill&

ville d'Erfurt, fut une série d'ouvrages spédalementaVphib* aophiques et politiques, qu'il publia pendant son séjour k 'universi-

té* On n'a peut-être pas rendu assez de justice « ces productions » distinguées par la rectitude du sens, la vivacité de la nûerte, pleines de finesse et d'aperçus nouveaux* ^ieland n'est pas systématique. Il dit la vérité quand il la trouve, et cornue H la trouva Éclaircir beaucoup de questions, résoudre en riant de nombreux problèmes de politique^t de morale, telles sont ses qualités les {4us éminentes. Il use du ridicule, de l'all^orie, du raisonnement, pour combattre les sauvages paradoxes que Rousseau pré» chait au milieu des salons de la finance et de la noblesse Françaises. Il cherche plutôt qu'il ne la trouve l'amère et vive satire de Gandida et de l'Ingénu. Tels sont le but et le caractère d'un petit roman intitulé iKoxcox ift Kikequetzel, o(k il parodie les opiniops de Jean-* Jacques sur la civilisation et le progrès des lumières. Les Voyages du prêtre AMfamris dans Cintmeur d^ C Afrique sont dirigés contre l'esprit de prosélytisme des sociétés modernes et contre l'affeatation philanthropique, souvent étrangère/ou hostile aux droin véritables de l'humanité. Quelquefois il procè^ d*une manière plus grave, cherche un style plus soutenu, mais ne s'élève jamais jusqu'à la haute éloquence; c'est toujours le ton du monde élégant qu'il affecte et qu'il estime.

Joseph M était monté sur le trône et s'occupait de ré*lormeir: toutes les branches de l'administration. Wieland publia son Miroir d'or^ ou les Rois deScheshian^ « espèce de sommaire^ dit l'auteur, de ce que l'histoire renferme de résultats utiles pour l'instruction des hommes qui gouvernent les peuples ; » utopie ingénieuse dont le temps, critique admirable, a signalé les défauts. Wieland se trompait comme Jfioepii I{ etoamme tous ks phitosoplMs apècôla*

tifs, qui veulent appliquer abstraction au gouvernement des bonunes. Le Miroir d'or^ ainsi que la République de Platon et l'Utopie de Thomas Morus, est de la classe des livres impossibles qui détruiraient le monde si Ton écoutait leurs auteurs.

Sous le rapport littéraire, c'est une œuvre remarquable que le Miroir (Vor, les parties didactiques ont de la majesté et de la grâce ; les portraits des différents acteurs sont beaux et vrais. On croit avoir connu ce monarque aux joies intérieures et à la paresse invétérée, et la sultane, et le risir D'Anishmeille ; si tous ces personnages n'ont pas existé, ils ont dû exister ; leur physiologie sembla historique. Nous ne citerons qu'un passage où le philosophe a réduit à sa plus simple expression, en le présentant sous un jour trop favorable » son système d'épicurisme mi*

« O mes enfants, disait Paammi, de tous les plaisirs que vous offre la nature, croyez-vous qu'un seul vous ait défendu ? Non certes. Malheur à celui dont l'audace, l'orgueil et le délire viendraient détruire l'ordre et créer à sa place un Dieu ! Tentative ridicule et vaine ! Je vous recommande la modération » non comme une privation ou une entrave, mais comme la nourrice des plaisirs. Elle seule peut vous garantir de la douleur, et conserver en vous le goût des voluptés. Je ne vous permets pas seulement, je vous ordonne d'être heureux ; cet ordre n'est pas une loi couverte d'un nom à votre faiblesse, c'est une reconnaissance née » d'usage des lois que la nature a prescrites. Plus de distinction entre l'utile et l'agréable : apprenez que rien de ce qui nous nait ne peut se nommer plaisir, que jamais volupté achetée au prix du remords ne mérita ce nom. Je détruis à jamais la distinction fautive qui épouvante à l'égard de vous les désirs-

rentes espèces de plaisir. Il n'y en a qu'une, mes enfants : les sens ne jouissent pas sans que l'âme partage leur Tâpôté ; Tâme n'a point de plaisir qui ne pénètre jusqu'aux sens. J'ai multiplié pour tous les sources du bonheur; je les ai rendues plus hautes, plus nobles, plus pures. Qu'avez-vous à désirer de mieux? '

» Écoutez encore une leçon importante, une seule ; et vous connaîtrez ma philosophie : vous approcherez du bonheur parfait, autant qu'il est permis à l'humanité; vous vous unirez à l'essence divine, autant que peuvent s'y prêter les éléments grossiers qui composent nos sens et enchaînent nos âmes. Apprenez à étendre votre bonheur, en le faisant partager aux autres. Que votre bienveillance se répande sur la nature entière et l'embrasse ; aimez tout ce qui a reçu d'elle le plus universel de ses bienfaits, l'existence. Honorez l'humanité dans le malheur ; respectez-la dans ses ruines. Voyez-vous des heureux? que leur bonheur soit le vôtre. Des larmes couler? essuyez-les. Dans chacun des êtres humains qui vous environnent contemplez avec amour l'image commune de votre espèce ; dans chaque homme vertueux, un autre vous-même. »'

^ "Wieland réformateur et honnête du xviii^e siècle se révèle dans ce passage. Il semble croire que l'humanité, en suivant avec une bonhomie charmante la pente de sa nature, en jouissant des dons que Dieu lui a faits, trouvera sans aucun effort le Paradis sur la terre. C'est l'erreur du siècle. Joseph II lui-même ne tarda pas à s'apercevoir que tout dans ce monde est mêlé de difficultés et d'obstacles, que les moindres réformes ne s'opèrent qu'avec peine, et que de nouveaux abus, sollicitant de nouveaux remèdes, naissent sous les pas du réformateur. Le poète sati-

rique prit de nouveau la plume et m mit à plaisanter Joseph II qu'il avait

WIELAND ET SES GÔMTBMPORâNS. ^ 177

d*abord encouragé; la suite du Miroir dtor raille cette civilisation prématurée, introduite sans prudence et san* art Les Fragments de Diogênê de Sinope sont plus bouffons. Wieland s'y livre à toute sa verve ; en excusant le Cynique, il semMe vouloir justifier le ton licencieux et les mordantes saiUies de quelques-uns de ses écrits. C'est une gaierie de portraits pleins de feu et d'effet Le caractère de rimi»toyable Diogène, d'une franchise brutale, d'une redoutable sagacité, est un chef-d'œuvre; quelques passages pathétiques font couler les larmes. Toutes les fois que 'Wieland abandonne l'ironie et le comme il faut^ et retombe dans sa primitive candeur allemande, il retrouve sa force et son effet

Wieland; devenu professeur de philosophie à Erfurt, courtisa de nouveau la muse erotique. Cupidon accusé et Combabus furent les seules productions de cette période. V Amour accusé offre une sorte d'apologie des poésies erotiques; Combattu est un conte comique et licencieux, écrit dans un style élevé, grave et touchant Lucien a fourni à l'auteur le fond du récit : il s'agit d'un jeune Èupatride, dont la chasteté subit une épreuve dangereuse et qui ne trouve point de parti meilleur à prendre que le remède violent employé par Origène. La grâce des détails contraste étrangement avec la licence du fond. On voit trop que l'auteur se joue de sa muse, queièes ombres qu'il évoque sont un amusement pour lui , que sa débauche n'est pas plus sérieuse que ses utopies ou que ison sarcasme, et que le poète éclectique, comme jadis les Alexandrins, n'a aucune foi dans ses propres œuvres.

- A l'université d'Erfurt, Wieland se trouva jeté au milieu d'une société de professeurs petits-maîtres, protestants et catholiques, tous en guerre, vieux et jeunes. Les profes-

178 WlfiLAW SX SES C;OI«TEMPOBAINS.

seurs çboUis et appointés par Télécteur déplaisaient aux (ibefs de Tuoiversité, dont l'envie se proportionnait au degré de mérite de leurs conifères et au degré de faveur dont ils jouissaient. Les chaires retentissaient d'invec^ves. Wie-* land^ qui lui-même avait fort peu ménagé TÉglise, ne fut pas épargné, « Oui, mes frères, s'écriait un de ces prédicateurs, buvons jusqu'à la lie le calice d'amertume, tandis que, . dans la même ville , de modernes Anacréops nous donnent l'exemple de tous les scandales et ne pensent qu'aux profanes {imours et aux bacchanales, effrénées I » Ces injures blessaient au vif Fâme douce et le caractère aimaUe de Wieland. « Dieu veuille, s'écrie-t-il daps une lettre à Gessner, que mes ossements ne soient pas condamnés à reposer daps ce lieu de supplice ei d'ennui, où le mauvf^s destin m'a jeté I Quelle race d'bomtpes ! quels mécbai^ts esprits! les vilai^es âmes! quelle abs^pçe absolue d'imagination et de goût! J'essaie de ies humaniser : tentative inutile ! Je serais magicien, je n'y réussirais pas. » Les persécutions ridicules auxquelles Wieland fnt en butte lui rendirent plus chères la solitude et la famille. L'auteur d'Ar-dinghello^ |leinse, un de ses disciples, alla le voir à Erfurt, en 1771. « Notre cher Wieland, dit-il, a deux petites (iU^, avec lesquelles il jpue et s'amuse comme un enfant 4e voudrais que vous le "fiimei. Chacun de leurs regardSi dp leurs gestes, de leurs sourires, est une révélation pour cet observateur de l'âme humaine. Âh ! si le citoyen de <iênève, auteur de VEsuii sur Vinégalité entre les hommes pouvait être un moment témoin de ces douces

scènes, il retournerait bien vite à Paris, pour brûler tous les exemplaires de son livre qui tomberaient sous sa main ; ou du moins il rétracterait solennellement l'opinion qu'il a émise sur le bonheur du genre humain dans l'état sauvage, où

Wieland) fait SES CONTEMPORAINS. 179

les liens de famille sont si forts, où le mariage est sans frein, où les désirs sont sans frein»

Syn.

Wieland à Weymar. * - Ses ennemis lui ont écrit.

Le 96] l'effort d'Erhart fatiguait Wieland. Frédéric II, tout à ses guerres, Joseph II, tout à ses plans d'amélioration sociale, ne s'occupèrent point de Vienne ni d'Agathon. Ce dernier voulait établir sur le plan de l'Académie française une Académie germanique, que ces deux monarques approuvèrent en apparence, sans penser à la réaliser. « D'ici à la fin du dix-neuvième siècle, écrit-il à Riedel, nous n'avons rien à espérer sous ce rapport; et quand ce terme approchera... nos habitants humbles. » Dans cet isolement, la duchesse de Saxe-Gotha, Anne-Amélie, l'invita à se rendre auprès d'elle pour surveiller l'éducation de ses deux enfants. C'était offrir à un ami des mœurs élégantes l'asile le plus étiqueté.

Cette petite cour d'Allemagne commençait à s'entourer d'un éclat semblable à celui dont la maison d'Este brilla en Italie. Un théâtre, dirigé par Schweitzer, s'honorait déjà des talents variés d'Eckhorst, de Seiler, de Boekh, de Brand, de Meckel. Là Wieland trouva des hommes dignes de l'entendre et capables de l'apprécier; Seckendorff, Einsiedel, Knebel, Voigt, Bertuch, distin-

gués dans diverses carrières i le bon Musœus, Rerder, Ocedie et Schiller.

180 WIELMID BT SES GORTBMPOBAINS.

Ces poètes* .d'où talent si dissetiabhbble, étaient de:f<Mt bonnes gens, d'humear /adle, qui aimaient Fart et b nature et qui ne tardèrent pas à s'entendre. L'idéaliste Schiller serra la main de Félectique Wieland. Goethe et Barder, hôtes nouTeaux, appelés è Weymar après leurs confrères, furent bien accueiUii par Tnn et l'autre.

Une querelle flagrante qui avait eu lien entre l'auteur ffAgathon et celui de Faust amena de loin Tinstallation de Goethe à Weymar. Wieland, avant d'être attaché à la rédaction du Mereure dirigé par Schiller, avait fondé un Mercure aUemand^ sur le plan du Mercure français; toujours fidèle à ses principes, il soutenait Taristotélisme mitigé de Voltaire. Toute la littérature germanique se souleva. La faction de Goëttingue, commandée par Klopslock, et dont les principaux sectateurs étaient Yoss, Burger, Millier, Hoelty et le comte Stolberg, attaqua le Mercure et Wieland avec fureur. Le parti de Francfort, qui reconnaissait pour chefs Goethe et Herder, ne se montra pas moins irrité. Yoss reprochait à Wieland ses doctrines étrangères, Goethe l'accusait de rétrécir le domaine de l'art, d'asservir la pensée* d*entraver l'imagination. Une revue.du Goetz de Bei'lichingen^ insérée dans le Mercure de 1773, criâqne acerbe et malveillante, acheva de courroucer Goethe qui crut y reconnaître le style de Wieland. Le fait était controuvé. Wieland, dans un numéro suivant, non-seulement rendit justice au mérite de l'œuvre, mais critiqua vivement le critique. Cependant Goethe avait déjà accompli sa Vengeance. La satire dramatique intitulée : Dieux, Héros et Wieland f drame dans le goût

d'Aristophane, fut composée en une soirée^e * sous l'inspiration d'une ou deux bouteilles d'excellent vin de Bourgc^e, » comme le dit Goethe,

et lancée dans le public par Leoz de Strasbourg (1). Le plus grand succès couronna ce pamphlet étincelant d'esprit; Wieland rit beaucoup de sa propre caricature et n'en voulut point à Goethe.

« De jeunes esprits^e dit-il à ce propos avec une bonhomie charmdnte, pleins de vigueur et de sève, ressemblent à ces étalons indomptés et farouches, qui ne souffrent ni le mors ni la bride. Veut-on les captiver? essaie-t-on de les réduire à la discipline? ils bondissent, vous échappent et m cabrent : malheur à qui les approche, malheur aux cavaliers maladroits ! tant mieux pour le public. Jamais Bucéphale ou le coursier 3e Roland n'ont subi avec la patience de Rossinante le joug qn*on cherchait à leur imposer. Laissez-les faire : pracipitandus liber spiritus! Cette verve impétueuse est la matière première du génie. Si ces coursiers jeunes et capricieux vous frappent et vous blessent» consolez-vous en pensant que c'est pour le plus grand bien de la comäiunauté des lettres. »

La satire dramatique de Goethe avait attiré sur lui l'attention des ducs de Weymar, élèves de Wieland, qui en traversant Francfort rendirent visite au nouvel Aristophane et lui proposèrent de venir habiter Weymar. Il consentit. I Herder l'y suivit bientôt; les deu:i antagoniistes de TVieland se trouvèrent en sa présence ; préjugés mutuels et préventions s'effacèrent

Wieland^e comme éditeur du Mercure, déploya une prodigieuse activité. Il aimait à choisir dans l'histoire un caractère

équivoque et mystérieux, Tun de ces personnages qui échappent à toutes les hypothèses et bravent la sagacité du

^ (1) Homme d'an taleat remarquable et erfignal, qui a composé

^ plttûeiirs comédies bizarres et satiriques. Il est mort fou en Russie H sur une grande route.

182 WIEL.IND ET S£8 CONTEMPORAINS.

critique. Résoudre de tels problèmes, jeter la lumière sur ces anomalies, les dégager de leur alliage /écait fun de ses plaisirs les pins vife. Nicolas Flaiàel, le deiviché de Bmse, le voyageur Paul Lucas, Lucien^ Balzac, la trop célèbre FausUne, Julie, Aspasia, Arîstippe ont exercé son observation fine et profonde et servi de sujets à cette dissection psychologique où il excellait.* Son chef-d'œuVre en ce genre est le portrait dé Féré'grînuîT'Protée,' j)hi-los6^ië cynique dont Lucien parle atec mépris,*' et' qud""Vfr^ieîand représente comme nn enthousîasle sensuel, tête faible et rêveur voluptueux , — câràètère' commun* daùs les décadences. '^' • ' ' ' * ^

Dans YAgathodamon, pendant de Pérégrinus Protée, l'aûtenr eiqplique naturellemët{t'4(e£^'iniracles attrîbixêâ àù fliérifgiste Apollonitfs de Tbyâiie par l'hilostratè sori biographe. 11 démbn-treies effets produits' pair certains' phénomènes [ihyi^iques sut* une imagindtiott yivë et itû ôertëau échauffé. H déduit de ce prinbipe et dfeSf observations qti*îl y rattache Torigine et les progrès de las^operstition parmi les hommes, la fait dériler de cette terreur secrète et presque toluptueuse que nous inspirent le mefveillenx'et Tinconnu, et ia présente comme une nécessité fô-tafê, inhérente à rhotnme, à Tignorance et à l!amour de Tinfini.

Wieland tracé à grands traits l'histoire cotoplette du merveilleux, depuis le berceau des peuples jusqu'aux écoles helléniques; il le suit à travers les phases du pythagorisme dit platonisme et de l'école d'Alexandrie; il le montre s'élever par degrés de la Vanité à l'expérience, ^ cachant pour ainsi dire aujourd'hui et se replaît "dans les derniers secrets de l'organisme. Il prouve que le magnétisme, ébahit ^ des arcanes de la lyse ^ nerveux, est le ^ivre merveilles qui s'accorde » avec l'état de la sensibilité actuelle. Gette ^ ^ étudiante

de nos jours des penchants les moins étudiés de la nature humaine fait honneur à Wieland, dont la fine analyse se rapproche ici de celle de Bayle, si habile à décomposer tout ce qu'il touche. Mesmerendoctinait alors ses disciples et ses malades; le comte de Saint-Germain faisait briller son existence séculaire aux yeux des dames ^e la cour ^ Ca ^os- Iro, Gassner et Schropfer jouaient avec succès ^ devant le public leurs farces physiques et mystiques ; les danseurs du diable Paris avaient leurs prosélytes sacrés ; enfin (à nouveau Jérusalem clé » welenborg s'ouvrait aux fidèles. 'tes Abdéritans ^ romain qu'il çarut par fragments dans les numéros du Mercure ^ offrent une autre étude de psychologie bourgeoise, représentation vivante et comique des petites guerres civiles et des misérables querelles qu'il soulèvent au sein d'une petite ville les intérêts d'un clergé intrigant et d'une aristocratie ignorante. L'action se passe dans Abdère, à célèbre, comme le dit Sterne, par ses pasquinades, ses libelles, ses conspirations, ses empoisonnements, ses assassinats et ses épigrammes. Cette satire grecque atteint dans la réalité le monde moderne, la bourgeoisie inférieure d'Allemagne, corporations, magistrats secondaires, petits fonctionnaires, despotiques dans la sphère de puissance qui leur est abandonnée. L'auteur a rempli avec un talent

remarquable le caractère historique tracé car Bajfle ; il y a placé
inné' galerie de portraits si frappants de vérité, que le public de la
plupart Ses villes allemandes crut reconnaître les Strobilus, les
Salabander, les Kîomarips, les Lysander, héros de cette histoire.
Un cri. général, digne de la vilfê même d'Âbdère, s'éleva ^e tous
les coins de la confédération germanique. Wieland qui avait pré-
vu l'orage le vit éclater avec son calme habituel : '« O ^rèi-e Tris-
tan, s'écrit-il dans la préface dé la seconde" édition', tu as raison
de

18ft WIELAND BT SES CONTEMPORAINS.

dire avec Son Éminence Jean de la Casa, évêque de Bénévent,
qu'un pauvre auteur qui s'aventure dans les sentiers glissants de
l'observation morale a mille dangers à craindre, et que tous les
diablotins de Tenfer vont Tassiéger comme saint Antoine. »

Pourvu que le cercle immédiat de Wieland fût satisfait, il ne
s'embarrassait guère des cris et du mécontentement qu'il éveillait
ailleurs; nature avant tout souple et facile, il recevait les impres-
sions extérieures et se modelait d'après elles. La cour de Avey-
mar , Goethe et Schiller ne pouvaient trouver mauvais que Ton se
moquât on pea de la bourgeoisie philistine et de ses travers. Ni
l'épicuréisme d'Agathon, ni les imitations de Grécourt et de Boc-
cace ne leur auraient pu plaire; mais ils avaient en grande estime
la vieille poésie romane ou romantique des Minnesingers et
l'honnête naïveté de Hans Sachs. Wieland, devenu l'hôte de
Aveymar, subit une transformation nouvelle; il travailla dans le
goût du cordonnier de Nuremberg et des poètes du xill* siècle ses
Contes romantiques et comiques. A mesure que l'ombre de Vol-
taire et de la France s'éloigne de lui, il change de ton peu à peu ,
fait trêve au sarcasme, répudie ses tableaux de volupté sensuelle ,

pardonne aux sentiments de l'âme leur exaltation et leur fouie, commence à croire à l'héroïsme, regarde le dévouement comme pardonnable, quelquefois comme nécessaire. Il revient ainsi par d'insensibles degrés à un spiritualisme mitigé qui admet l'empire des sens et les soumet à la domination de l'âme. Il avoue avec Pérégrinus Prétée, l'un de ses héros, que si la partie intellectuelle de l'homme ne prend pas l'essor vers les régions supérieures, la partie matérielle ne tarde pas à tomber dans la fange et à s'y ensevelir; et que celui qui n'aspire point à s'élever au-dessus de l'humanité

doit tôt ou tard descendre au niveau de la brute : » doctrine diamétralement contraire à celle qu'il avait émise dans sa première édition d'Agathon. Aussi ne tarda-t-il pas à publier une seconde édition de cet ouvrage, corrigée d'après ses nouvelles doctrines. Au lieu de se laisser vaincre par les sophismes d'Hippias, Agathon va demeurer chez le philosophe Archytas, qui lui apprend comment il est parvenu à concilier la raison et la foi, et par quel heureux accord il a fixé les droits et les limites respectives de l'âme et du corps, de l'esprit et des sens.

« Sachez, dit Archytas, ne pas accorder à la partie matérielle de l'homme une prépondérance qui le relèguerait parmi les êtres privés de raison : soumettez-la au contrôle de l'Âme, reine et dommatrice, élément noble de notre existence, qui doit gouverner nos sens, et non les anéantir ou les priver de leurs jouissances légitimes. Que l'empire de l'âme ne soit point une tyrannie ; qu'elle sache distribuer le travail et le plaisir aux facultés du corps ; que ce dernier ne commande jamais. Le corps ne nous a été donné que comme l'expression extérieure et la forme palpable des besoins de l'intelligence : il en développe l'énergie; il en exé-

cute les volontés; il est son organe et son intermédiaire. Malheur à qui le traite en roi, lui qui doit obéir ! malheur à qui veut le ^ détruire , sous le prétexté qu'il est esclave ! »

La théorie d' Archytas, anneau intermédiaire entre le spiritua-
lisme et le matérialisme, offre la dernière expression des idées
philosophiques de Wieland parvenu à la fin de sa carrière ; ce
point de repos et d'arrêt après de si nombreuses oscillations s'ac-
cordait avec les idées de ses nouveaux amis.

186 WIELA14D ET SES CONTEMPORAmS.

S VI-

Dernière «uwe .et.vé8wsé.ule Teiprit dai Wieland^-^- Obé-
ron. Gon?enatioo avec Napoléoo — Mort de Wieland.

Cette indécise ilqctuation cCun éclectisme naïf, cette érudition
plus nuancée qiie sévère, cette lumière de {^sie sanspapsion, cet
aipour enfantin d*uf^, merveiljeu^ ^ilçnton se ht, çette lijcerti-
tude suspendue sans anspisj^ eptre^ toutes les théories philoso-
phiques j cet ^çt^^un style gjui emprunte à la Grèce^ à
la^France^ à Tltalie, .^, rÂncjelerrç, à rÉspagne des rhytnmes et
des couleurs,.cette cocpietterie d'une douce imagination tour à
tour épjçj^ du moyen-âge et de Voltaire, celte ironie peu pro-
fonde, et cachée qui ressemble à une caresse plutôt q^u*à une
blessurç, se concentrèrent et se résumèrent dans une œuvre défi-
nitive, la seule œuvre de Wieland qui soit restée populaire
; ,O6ér(?n. Poème magique, ironic^ue, seyant, sentim,ç;ïïal.iet
érp:. tique, Ôbéron repose sqr une donnéc^ absurde,; ucj^une
chevalier de la cour de Cbarlemagnç va couper la barj^, au calife
en présence de sa^cpur; il y est^ gestion des querelles du roi des
fées et de la reine des fées ; 4*fui cor magique qui Jorçç à

.dans^{cr}, tous cei^x. qui en entendent les sons, et d'une çoi^{pe}
 inirac^{leuse} qui se remplit à,e vin (juand on la regarde, joigçiez-y
 u,ne tçmpête, une île déserte , ^ fin bûcher ^ ^f les
 bouffonnerie[^], d'un Sancho Pança ; tels sont les éléments de
 celte épopée fui f^{rme}up ensemble harmonieux. Une nuance
 d'ironie légère y sj^{Xi} de compromis entre le merveilleux et là
 raison, et rejette dans la demi-teinte les parties comiques et les
 scènes tragi-

qii^{&M} Oi^{^o}» ne descend pas au burlesque et ne s*élève pa-
 saasubUoK;.,;. v , , . « . , . / , ^' ;.

_ Cest ua pysagatçès-vari^{ua} ^a\$be borisonyicî lapn^{ideiir}
 des ravins; là, 4es\praineis puis des roches laiinyage»; ailleurs le
 g^{^o}A velouté des cotoauXf fleurs suavesy c«|iaie(énchantei[^]«
 séféoifé 4*yn.cielardentetpur. RÔTeur, pdntre, poète , philo-
 sophe s*y trouvent à Taise. La mélancolie souriante[^] la gafté* rê-
 veuse, e£geurent toutes les cordes dçla lyre et ^éteignest toutes
 tes dissonances ; un ton de simplicité ingénue .qui'[^] prête égale-
 ment à tous les récits con* cilié les disparates et efface Tincohé-
 rence des inventions.

Toutes les' parties dé l'action sont empruntées aux vieux ro-
 mans et aux contes de fées. On ne s'aperçoit point de la contra-
 diction des éléments, on \ës excusé. Les acteurs euxmêtties, * —
 capricieux comme la fantaisie du poète , — ei^{^ant}S' de l'air et du
 soleil, comme un auteur arabe les nomme , «'Semblent partager
 la mobile inconstance de l'atmosphère qui les berce. Entrez dans
 ce labyrinthe die féerie; -vous y trouverez des peintures hé-
 roïques, de merveilleux événements , des paysages magnifiques ;
 le tupuiltie<du camp, la joie du festin[^] le luxe des gardina arabe-
 si, le tournoi[^] le combat, la tempête; la soli-* tuda àa Termite, la

splendeur des cours. Tant de scènes brillamment contrastées
 «'emparent de l'imagination sans remuer le coeur. Ni TiaSérét-
 joirla passion ne sont éveillés; te. sérieux leur est nécessaire. La
 versification élégante- des strophes italiennes complète rechan-
 tement; ^ Taisanoo par^te du style prêt^ uae sorte de vraisem-
 blance à tant de fictions^ biwres et pu^les^ Obéroafitf. salué par
 Goethe conuue.TcBuvor^ d'un Arioste^ germanique.. >).

-fSrei|te-çi(Hi <a^ée&.dQ.ib m dtViWidand^s'étaient pas
 sées doucement à "Weymar. U avait neuf enfants et soi-

xante-dix fils. Désirant le repos et amoureux de la retraite, il
 acheta, près du lac de Zurich, une petite maison nommée Os-
 manstad, où il alla vivre avec sa famille. Ce fut là qu'entouré de
 ses enfants et de ses petits-enfants, honoré de tous, il écrivit
 Arigtippe et ses Contemporains, et jouit pendant plusieurs an-
 nées de ces loisirs studieux et de cette dignité paisible* qu'il pré-
 férât à toutes choses.

« Me voici dans sa maison, dit son ancienne amie, madame
 Laroche qui alla le visiter. J'ai revu cet ami de mon enfance et le
 même toit nous protège. Quelle différence entre ces temps et
 notre jeunesse ! Combien nos espérances, nos craintes, notre
 existence entière ont changé ! Au moment où j'écris cette lettre,
 "Wieland improvise sur la harpe dans une chambre voisine, et
 son harmonie savante, ses modulations brillantes me rappellent
 l'époque où, près du cimetière de Biberach, dans son réduit soli-
 taire, les mêmes notes frappaient mon oreille et mon coeur.
 Émotions de mon premier âge , souvenirs confus et doux m'as-
 saillent et me pénètrent. J'essaierais en vain de les décrire, et
 plus vainement encore de les analyser. ,

» La maison de mon ami est élégante, régulière et rustique. Un beau jardin potager aboutit à un grand bois dont les rameaux touffus protègent les rêveries de Wieland et s'étendent jusqu'aux bords de l'Ilm. Je dîne tous les jours avec le patriarche, ses charmantes filles et ses quatre petitsenfants. Hier, assise avec lui dans sa bibliothèque d'où on découvre un vaste pré, je lui demandais quel était ce jeune villageois robuste et halé du soleil, qui fauchait avec vigueur le gazon dont un buisson de roses était environné : c'était son fils. J'aide la mère et les filles; la vie champêtre règne ici dans tout son charme. Le soin des troupeaux, la lai-

WIELÂND ET SES GOMTEMPORAINS. 189

terie, la préparation du chanvre et du lin occupent la famille.

» Goethe est venu dîner avec nous ; rien de plus simple que ses manières. Ces deux poètes, assis près l'un de l'autre, sans morgue, sans affectation et sans prétention, se tutoyaient à la façon des anciens jours et ressemblaient moins à de beaux esprits qu'à deux marchands de Groningue , bonnes gens et peu causeurs , qu'uniraient une amitié sincère et des liens de parenté. Le portrait du comte Stadion, avec sa figure de chevalier du moyen-âge, semblait, du cadre où il était enfermé, contempler la scène et s'en étonner comme moi* La jeune fille du grand Herder se joignit à nous : beauté, bonté, esprit, génie, amitié sincère, réunis dans une petite chambre ! »

Arùtippe et ses Contemporains, curieuse peinture des sectes philosophiques de la Grèce, venait de paraître quand la révolution française éclata. liWieland, comme presque tous les hommes distingués de cette époque, en salua l'aurore et en répudia les fu-

reurs. Il se trouva ainsi placé entre les révolutionnaires et leurs adversaires, et en littérature comme en philosophie il porta la peine de cette situation indécise. Kant et Schlegel acquéraient chaque jour plus de crédit. Les novateurs de toute sorte accablèrent le vieillard et criblèrent de railleries la modération de son éclectisme. On vit paraître dans les *Xenien* de sanglantes épi-grammes contre Wieland; Auguste et Guillaume Schlegel lui reprochèrent son afféterie sensuelle et son déisme irrésolu.

Wieland blessé se rejeta dans les domaines de sa Grèce chérie, et composa les deux contes intitulés *Ménandre* et *Glycérion*, et *Cratès* et *Hipparchie*, tous deux dignes de son meilleur temps. D'autres peines vinrent l'éprouver;

il perdit ses récoltes; la foudre tomba sur ses fermes. Il lui fallut quitter la retraite où il avait espéré finir sa vie. Sa femme et la fille de Sophie La Roche (qui avait adopté) moururent en même temps et le laissèrent seul à Osmanstad, quand il se décida à vendre. Le printemps venait de commencer, les arbres verdissaient, le bois qui avait couvert Wieland de son ombre accoutumée commençait à revivre, quand le vieillard, les larmes aux yeux, parcourut pour la dernière fois sa maison bien-aimée et lui fit ses adieux.

On l'accueillit à Weymar, qu'il revint habiter, avec une bienveillance avivée par ses chagrins récents. Schiller et Goethe, la duchesse-mère et ses enfants, lui donnèrent mille témoignages de sympathie. A une représentation du *Teissie* de Goethe, le rideau se levant laissa voir les deux bustes de Schiller et de Wieland qui remplaçaient ceux de Virgile et du Tasse. Tous les yeux se dirigèrent vers ce dernier, qui assistait à la représentation, et dont

la modestie ou plutôt la simplicité cherchait à se soustraire à cet hommage public, préparé par Tingènieuse amitié de Goethe.

La bataille dléna força la duchesse à Cuir et décida du destin de TAllemagne. Le lendemain de cette grande bataille fut terrible pour les habitants de Weymar. Les boulets pleuvaient sur la ville. Napoléon voulut que la maison de Wieland fût respectée ; une garde fut placée devant elle par ordre spécial dé l'empereur. Le lendemain matin , le maréchal Ney vint lui rendre visite : il trouva "Wieland dans une chambre dégarnie de tous ses meubles, une seule chaise exceptée ; on avait pillé la maison avant que les ordres de l'empereur fussent arrivés. Wieland se leva en priant le maiécWl de s'asseoir : mais Ney, prenant le vieillard par la^niain, le reconduisît courtoisement jusqu'au siégé qu'il avait occupé et lui dit : « Je sais trop bien , monsieur, à

qui de oons deux 3 appartient de rester debout devant

f iPloftOar^i poidant te conttfinNaBB.d'Effarly Vempereur ai^
jqjMiîl^ te déân de .Toii;^ Wietand ^ lie et ionterà uQi ^
idi^iklcQin!» bMieuR que fe pote 8'«xous» dtaooep-» teç, do-
nuMH poQr^jaitm ses îainnités<et sa ?iell»s8ej II deYaît.y.jM-
roirule} JeqdMDain spectacle français h '^ei'iâar ;et.Xaboa
jouait. Wieland ne. put résister au désir d*y assister. Il se plaça
dans sa loge, accoutumée,' que le gffdnfWqc .«QGHpait ordiBai-
remeiit. Cette figure aajestqi^ii^ei>ex|a)Bi8tve^ ce regard
aiùoiér ce costume' aitiqae etoe p«til bometiaôir qui/ceuTrait la
tête éa vieux poète atlîrère)at,rattQaliiNiderfmpereur, qui de-
manda qui'<^'était« LèB jwénménia, au bai; qui*8«ivit le spec-
tacle, l^ieland, OMidé^ par reoHMreur^ seiirendît à ses ordres.
Écoutons-le racottKirteiiâle ciifieiise entrevue :-^ . i- ■ ^'

fU Kapcdéeii \unt à moi» *du> bout de la chambre. La ducbes^{ei}Vie^{piifleota}'; et pendant qu'elle ajoutait quelques mot&|rida[^] de bienveillance et de grâce, FoBil étinceiant de Vmtpet^{^ff}» testait fixé mr moi ' Personne ne fut jamais dwié[^] la faculté de pénétrév dans >les replis de Tâméliu- UMUBeiitjni plus haut degré que oet homme extraordinaire. ILiOMi dMia; il lit que[^]midgré m» réputation ', je n'étais qu'uo^{to}boimae Huis4)rétectionvet sans détour. Dès qu'il recwniit vk[^] iLavail à foire, so» ton et-ses[^]mamères devinreat|)aiaibks« confiants[^] ouverts; le monarque avait disparu. Jlicao8ait«Ye&moi comme avec un ami d'enfance: lni-*même n'ié^{ft}lt plMvqu'uiibMhomme. Lahconversation dura pins d'«n€ deaî4ieiYrei>et comme' fiétais las de me tenir debout, je lui demandai sans cérémonie la permission de me retirer. « £b bien, allez, me répondit-il de l'air le plus cor- • diali bonsoir! »

« Nous avions parlé de beaucoup de choses , et surtout de César, héros de la tragédie de Voltaire que les acteurs français venaient de représenter. « C'est, disait Fempereur, » un des plus grands honunes de tonte l'histoire ; sans une » faute impardonnable , ce serait le plus grand de tous. » Je cherchais en vain à deviner quelle était cette faute : l'empereur hit dans mes yeux mon incertitude : « Tous ne sa- » yez pas quelle faute? continua-t-il; César connaissait » depuis longtemps ceux qui l'assassinèrent : il aurait dû » les prévenir. •

« De César, la conversation passa aux Romains , le plus grand peu[{]e du monde, selon Napoléon. Quant aux Grecs, il ne les estimait pas. « Qu'est-ce , me disait-il, «pie cette » rivalité querelleuse de deux ou trois petites démocraties, » de deux ou trois misérables cités ? Les Romains ont » changé le monde et l'ont

conquis. » J'essayai de relever un peu le mérite de la littérature grecque. Napoléon la traita tout aussi mal que leur politique, et n'excepta de cette condamnation générale qu'Homère, • que je préfère » à Ossian, ajouta-t-il. » Quanta l'Arioste et aux poètes légers ou gracieux, il n'avait pour eux que du mépris, et les traitait précisément comme le cardinal d'Esté traita le poète favori de sa maison (1). En frappant l'auteur de Roland le Furieux, il oubliait sans doute qu'il me donnaifà moi-même, auteur d'Obéron, un soufflet sur la joue de l'Arioste. Je me hasardai à lui demander pourquoi, en réformant le culte, il n'avait pas tenté de l'empreindre d'une teinte philosophique, qui s'accordât avec les idées du siècle. « Mon » cher AVielaad, me répondit-il avec un sourire, mon culte » n'est pas fait pour les philosophes. Les philosophes ne

(1) Dove, meffer Antonio, aveU pigliato, etc

WIELÂND ET SES COiNTEMPORAIRS. 193

» croieat ni à moi ui à ma religion. Quand je travaillerai « pour eux, je ferai bien autre chose. »

« Le conquérant m'avait traité avec les plus aimables égards; il y avait eu dans sa conversatÎQn de la grâce, du charme, de l'abandon; mais en dépit de lui-même et de ce qu'il y avait de flatteur dans cette enti*evue, il me sembla, quand elle fut terminée, que j'avais causé avec un homme de bronze. »

Napoléon lui envoya la croix de la Légion-d'Hooiieur; Alexandre l'ordre de Sainte-Anne; le duc de Weymar son élève restait son ami sincère. Ces honneurs et le cahne de sa vie ne le consolèrent pas; il tomba dans une mélancolie profonde. La surdité, la pmcf de la mémoire, messagers trop certains de la des-

truction prochaine des oranges, l'attaquèrent en 1812. Il mourut au mois de janvier 1813, en prononçant des mots italiens, quelques vers de l'Arioste, le commencement du juponologue d'Hamlet, puis il s'endormit

Son corps fut porté solennellement dans le jardin d'Osmanitad, acquis par un nouveau propriétaire et où ce dernier consentit à réserver à Vieiand une sépulture désignée par lui près de celle de sa femme et de sa fille adoptive. C'est une pyramide de marbre blanc, aux trois faces équilatérales portant les noms de Sophie Brentano, de Doroée Hillebrand et de Christophe-Martin Wieland; et ces vers de Wieland lui-même :

tt Trois âmes qui s'aimaient furent unies pendant la vie par de » tendres liens; leurs restes mortels dorment sous une même » tombe. »

Ce doux et excellent homme, cet ingénieux conteur qui

n'a pas peu contribué à augmenter la souplesse de la langue allemande, oeuvre d'aujourd'hui « se deson pays une place beaucoup plus importante que ses successeurs ne l'ont pensé. ' ' . . . ^, -t, ,,, ,..

Le don de l'initiative ne lui avait manqué. Mais ce que les peuples septentrionaux aidaient depuis Louis XIV. emprunté à la France et à l'Italie, s'est transformé en une plume habile en une harmonie savante. C'est le Balzac de l'Allemagne moderne. On ne le lit plus sans regret que ce qui est arrivé à Balzac. Il n'a pu faire surgir de son propre fonds assez de pensée personnelle; peut-être a-t-il trop souffert et les angoisses passionnelles du génie lui ont manqué. L'art, qui déviait pour le grand Dieu religion immense et souveraine, n'était pour

Wieland qu'un noble plaisir ; non une passion ^énepgique^
>«".«' ^ ^

Vers 1790 on vit iMBller à rboriuen lai^loir&de< Goetbe, c'est-à-dire l'universalité panthéiste de lapoésieeérieure; alors la renommée <le Wieland ou de l'^éplectisipe qui se joue de tous les sujets parut sWacer et disparaître.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DU GÉNIE LYRIQUE

SI

Pourquoi le Lyrisme est indigène en Allemagne. — La Mère et le Fils. — Commencement d^une Vie de Saint. — Identité du Lyrisme et du Germanisme* — Chant de Louis III.

Wieland, représentant ingénieux de la culture étrangère, assimilée autant que cela pouvait être au génie germanique, n'avait point touché le cœur de la nation. Il hii manquait la note sensible, Taccent fondamental, celui qui ré*sonne dans les chants énergiques de Luther, souvent même dans ceux d'Opitz et de Flemming ; ce cri populaire et simple qui vibre dans les Eddas et qui de siècle en siècle n*a point fait défaut à la poésie allemande.

Remontez aux origines scandinates, aux sources obscures et païennes du génie teutonique ; dès lors sentiments et idées se transforment, non en ironie vive ou en règles di^dactiques, mais en lyrisme, — seul mot que nous puissions employer ici, — en chants ingénus qui sont Témotion même jaillissant des profon-

deurs de l'humanité. Souvent la réflexion et la passion s'y confondent ' Tel est cet admirable dialogue Scandinave, dans lequel un fils, inquiet sur sa propre destinée, épouvanté des

198 DtJ GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE

incertitudes de la vie; humaine» Ya c^QSinlte]^ sa m^ne^ ensevelie qu'il évoque du tombeau. L'âme de la mère revit pour conseiller et enseigner j^Qvfii^ . /fil. Eichboff a donné la traduction fidèle et sentie de ce dialogue que nous reproduisons tout entier :

LE FILS

Réveille-toi, ô Groa, réveille-toi, tendre mère, ton fils t'appelle aux portes du sépulcre ; enseigne-lui la route de la vie.

LA MÈRE

Que veux-tu de moi, ô mon unique enfant? Quelle peine t'accable pour m'évoquer ainsi du sein de la poussière où je dors oubliée?

LE FILS

jPro94Wce pQur.,mGii un mot macique.; %)i]sç 4^mw pèi;ç« fs^ connaître |i tipn fils ce que personne n'apprend avant l'heure de la mort.

LA MÈRE

.^Hgpe serA.ta 4'oute., loggi,e? sputiçR peijjies des hpmmes; il se peut que tes souhaits s'accomplissent, mais la destinée est obscure.

LE FILS

Chante-moi des chants secourableâ, ma mère! Protège ton fils; je crains de m'égarer dans les sentiers de la vie, car mon âge est faible et sans défense.

LA MÈRE.. ^, .. ^ .. , ,

Je te donne pour premier 'oonseil- celnique R«» reçu de Rinda : T^wt fardeau qui te sera trop lourd, rejette-le, et sache t'aider toi-même.

ET DB SON mPLUBllCB. 109

Void mon second vœu ^ Qnaad ta 8iii?ras tristement ta route, que le pouvoir d*Urda t'enYironne^ qae son aspect

réjouisse tes regards. , , . ^ .

Voici mon troisième vœu : Quand les toiments menace ront t»" yie, quand gonflés et bouillonnants, ils rouleront Yen Fabîme, qu*ils< s'arrêtent sans force devMit toi I — ^ •

Toici mon quatrième vœu : «Qnand des ennemis^ caehéa dans les forêts, seront prêts à s'âancer sur toi^ que leur liireur s'apaise à ta Yue, que leur haine se change en amitié. ■ • '

Yoîci mon cinquième vœu : Quand. tes mainS' seront chargées de chaînes, qu'un feu secourable entoure tou» tes membres, que les fers dissous se détachent et tombent de tes mains et de tes pieds.

Voici mon sixième vœu: Quand tu vogueras sur la mer luerieuse, que les vents et les flots s*apaisent devant ta barque et t'assurent une heureuse traversée. —

Voici mon septième Yoéu : Quand la neige t'entourera au sommet des montagnes, que le froid glacial ne saisisse pas tes membres, que ton corps résiste à ses atteintes.

Voici mon huitième vœu : Quand la nuit te surprendra sur une route ténébreuse, que la chrétienne funeste ne te jette ppint.le.sf-trt.. , , , j,,,,, . ,,, ,,, ,,, , , ,

Vpiçi ipop neuyi^e yoep ,;. Ç^âi4 tu discuteras ayep ui^Jote ^mé)^,qued9 \$ein,de Alimer lui-même te soient doBuéep^4ppps^ro^es4esagess^. ^ ;..*.. ,

Poursuis lx)n cheq^iji ^ sani^,praindi^e .aiicuu^ . désastre ; le Djalheur.pe peut.glui.t'al^ejajjre; ç^ ç'çst appuyée sur le toehçr.4es ^ge\$ que je^,t'ai cçnsajcré ce? yjoeuiç. . , .^;,

Va maintenant , ô mon fils ! Que les paroles de ta mère restent gravées an fond de ton cœur ; si tu y penses toujours, ta vie sera heureuse. »

200 OU GÊNIB LYBIQOB EN ALLEMAGNE

Cet élitte de l'âme est naturel aux peuples « voiâns de » rorigine dea choses , • comme le dit Sénèque. Simplicité et sincérité de mouvement, libre expansion des forces sympathiques de l'humanité ; — ce lyrisme apparaît mêlé de symbolisme oiental dans les débris qui nous cistent des chants Bardiques et Druidiques, dans quelques sauvages hymnes de la malheureuse Irlande, ainsi que dans toutes les vieilles ballades gothiques, suédoises, écos-saises , danoises. Ce souffle lyrique fait défaut aux souvenirs lettrés de la Provincia Romanaei aux premiers efforts tittéraires des Gaulois Sidoine et Salvien.

Sous la rouille et la barbarie de Jomandès et de Paul Wamefried on sent palpiter le libre esprit des races primitives, rinvoientaire frémissement de leurs âmes , qui prête aux poètes christiano-germaniques, aux auteurs de VHeliand et du Panégyrique de saint Annon^ une couleur vive, intéressante et animée. On ne peut lire le commencement du panégyrique de saint Anuon sans y reconnaître la secrète et profonde flamme dont cette œuvre didactique s'échauffe et rayonne (1) :

« Souvent on nous redit les événements du passé, luttes des guerriers, prise des forteresses, alliances saintes qui se sont brisées, rois puissants tombés du pouvoir. Il est temps que nous pensions au terme de notre propre vie. Christ, notre bon Sauveur, nous avertit par tant de miracles I Il vient de le faire à Siegebei^;; par cet homme vénérable le saint évêque Annon , révélateur de sa volonté di-

(1) y* plus haut, Premier ekapitre^ De la Ungae allemande.

vine. Veillons donc sur nous-même jusqu'au momoit où de cette Yie d'exil nous passerons à la vie qui dure étemellement

Au comoiencement du monde, quand la parole fit jaillir la lumière, quand la main puissante du Créateur produisit tant d*œuvres merveilleuses, elle les divisa toutes en deux parts, le monde visible, le monde invisible. Filles de la sagesse divine qui disposait d'elles, ces deux parts réunies formèrent Thomme, ainsi que nous le dit l'Évangile; selon TexpressioB des Grecs, l'homme est un troisième monde. Gloire immense qu'Adam a négligée, parce qu'il n'a pas veiOé sur lui-même.

HL

Quand Lucifer se livra au mal, quand Adam viola les commandements divins , Dieu se courrouça d'autant plus qu'il voyait régner l'ordre dans toutes ses autres œuvres. I[^] lune et le soleil versaient leur lumière avec joie ; les astres, fidèles à leur course, faisaient naître le froid et la chaleur, le feu montait vers les régions hautes, la foudre et le vent couraient dans les cieux; les nuages portaient la pluie féconde, les eaux s'écoulaient sur les pentes, les fleurs brillaient dans les campagnes, le feuillage ombrageait les bois, les animaux suivaient leur marche prescrite; le ramage des oiseaux était doux à entendre; chaque créature marchait dans la loi du Seigneur. Les deux seules Créatures qu'il créa les meilleures se détournèrent de lui dans leur folie, première source d'une multitude de maux.

On sait comment le Démon séduisit l'homme ; il voulut

DC GÉNIB LYRIQUE EN ALLEMAGNE

l'aToir pour esclave ; par lui les cinq âges du monde furent précipités dans les eitfers. Enfin Dieu envoya son Fils pour nous affranchir du péché ; pour nous ce Fils se donna en sacrifice et brisa le pouvoir de la mort Descendu sans péché aux enfers, il eiv triompha par sa force, et le Démon peMit Tempire. Âpj^és dès lbi^s à'^ libéi^; nôtis ^fhbes déT^Vik^feyetiens p^r" lè Vàptèi-té i ^âceii^ sàieta mâuè's

Bossuet eût admiré la simplicité chrétienne et la grandeuilh
côntafit^euè ^%' ce début;* (^ est; à la ïois One ââe ite))lrée ;'
Uti' féfcilf' bâV, ttn grave s^tafeit», fff^iS^ ttil «ai&e. Le
(Jâeu»lÈâtie^*i&iiii'e*4a')k)(^ie"êtf jaiHft recherche, une sin-

cérité grave ; un mâlé-sfliàAcM,' Un' 'élan vigoureux. C'est la poésie lyri^e elle-même. L*homme primitif se montre ; toute empreinte de civilisation est abolie. En France, pays lie la rhétorique par excellence, Te génie lyrique n'a écfeté que dans ces derniers temps , après que la. vieille société fut tombée en débris; ce sera la gloire de MM. de Lamartine, Hugo et de quelques autres de la-voir enfin éveillé.

ai le /ivre des chants Germaniques, compilé sous les yeux et sous là direction de dharlemagne, n*avaït pas été détruit par rin-souciâncé ou le 'dédain dés générations qui lui ont succèaér nous pourrions étudier à loisir la fiDationde ce génie lytique, impéris-sable dans les races lètoniqiies! Le chant en rhonriéir de ' Louis III, pieri postérieur aux ballades primitives, nous offre encore lé' mouvement, l'émotion, ringénuité des vieilles traditions nationales.

On trouvera ici, â côté du texte nême, la traduction en allemand moderne. La plupart des racines et la forme de la phrase sont identiques dans les deux idiomes; quiconque

a étudié les ballades écossaises, danoises oa gothiques-espagnoles recoanàitra: ridentité du génie et de rinspiration :

Einan kuning weiz ih

Heizit her ffiudwig Der geipio[^]god» dionôt ;

Wol er imos lôQ6t[^] :

Kind wapth er vaterlôs;

Thés warth imo Bàr [^]uoz ; Holôda nan trohtlii.

Magaczog her her warthosin.

« '^- ,. .t . . I Gab er imo dugidl,

FrôDÎsc gUhigim, Stuol hier iQ^paakén :

Sô brâchâheveftlango.

Daz gedild er thanne

Sâr mit Karlomanne Braoder siaelno , > >.

Thià €iàl&»vvtou2i àno.

Dô daz warth al gendit, Korôn wolda god^isy Ob her arbeidi
Sô lango iholôd mahtil

Liez her heidinè man

Obar se lidaa ...

Thiot vrancônô

Manôa sundjônô.

Smnê s&r yerloranè

Wurdun,.sainevkorané :

Haranscara tholôta .

Ther êr miâselebêta. '

Ther ther thanne thiob was

Ind Br thmana pmaB > • Nam sinèyastOB;

Sid vaith ergaohnàn.

» . - . « Smn was luginâri

Sumwasskàofaâri Sum fol lôses, ^

Ind er gjbiirilia l^ih tiies.

Einen kœnig weiss ich,

Heîsaet w Hludwig^ Der gem GoWdienet;

Wohl er e\$ ikm lohnet,

Kind ward er vaterlôs.

Des war'ihm.baid Ersatz:

Fûhrte ihi dêr Herr, Ertieher ward*er sein,

Gab er ihm Edele

StaitU£hes^Gefolge (Gedegene) SttUtl hier bel den Franken :

So brancher es lan^e,

Dos theilte er dann

Bald mit Kartmann Bruder seinem

Betrug war nieht dabei,

Da dos war ail geendet

Prftfen woUte Gùtt es, Ob er Mûhseligfêeiten

So lange erduldeii mœehte.

Liess er Heidenmœenner Uber See gUfen {kommen]

Das Volk der Franken '

Mahnen der Sûnden, ^

Einige bald verlorene
Wurden, einige erkorene;
Schmach erduldeu Der früher misslebet
Der, der dann ein Dieb war
Und der davon gênas Nahm seine Fasten ;
Seitdem ward er ein gutermann,
Der eine war Lûgner, Der andre war Moerder
Der andre volt Betn/tges Und er erhob sich darüber.

DU GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE

Kuning was hervirrit,
Daz rlchi al girrit, Was herbolgan (imo) Krist;
Leidher thés ingald iz*
Thoh erbarmèd iz God;
Wiss er alla thia nôd :
Biez her Hludwlgan
Tbarot sÀr rltan.
« Hludwtg, kaoing min, Hilph mtnànliutin;
Heigun sa nortman Harto bidwungàn. »

1 banne sprach Hludwlg « Hêrro, sô duon ib
Dôt ni rettô mir iz Al thaz thû gîbiudist »
Tbô nam ber godes urlub Huob ber gund fanon ûf
Rcit ber tbara in vrank6n Jngagan nortmannôn.
Gode tbancôdan
Tbe sin beidôdun Qtt&dbun al : « Frô mta
Sô lango beidôn wir tbln.»
Tbanne sprach lûto
Hludwlg der guoto « Trôstet hîu, geseiljon,
Mîne nôtstalloD.
liera santa mîb god
Joh ntir selbo gebôd Oh hiii ràt, thûbti Thaz ib hier gefubti.
Mîb selbon ni sparôti
Unz ib hîu gineriti Nû wil ib thaz mir volgôn
Allé godes boldon.
Giskerit ist tbiu bierwist Sô lango s6 wil Krist
Wil er unsa hinavart, Tberô babét (ber) giwabU
Der kœnig voar entfemt
Dos Reieh gant geirret Et war erzûmt (ihm) Ckriatus»
Leider! det entgalt es,

Da erbarmte es Gott, Wtuste er allé die Notk,
Hietê er Hludwigen Dahin bald reiten.
c Hludwig, kœnig mein,
Hilfmeinen Leute»!
Haben \$ie die Normanner
Schwer gedroengt, »
Dann êpvack Hludwig c Herr, so thue tek, Tod niekt entrei\$se
mir es . AUe\$, dot du GebieteêU n
Da nakkm er Gottee Erlaub, Hob er die Reieke fakne auf,
Zog er dann tu den Franken Éntgegen den Iformannen,
Goi dankeUn,
Die seiner warteten Spracken aile : « Herr mein,
So lange warien wir dein, »
Dann spraek laut
Hludwig der guU c Trœstet euek, Gesellen,
Meine Getreuen,
Her eandte miek Goi,
Auch mir selbêt gebot Wenn euck Ratk deuekte
Das» iek kier kœmpfte.
Miek selbêt nickt sckonte tek

Bis iek euek errettete, Nun wili iek, dos mir folgen

Aile Gottes Holden.

Beseheeret ist dos kiersein So lange aises CkrisHuwUl,

Wili er unêre Hinfakrt, Darûber kat (er) die fûrsorge.

S6 wer 86 hir in elljan, Giduat gode» willjan,

Quimit ber gesund ûz Ih gilônôn imos.

Billbit her thâr inné Sinemo kunnje.

Tbonam her skild indi sper Elljanllcho zeit ber

Wold er wâr eiTabchon, Sin&n widarsachhôn.

Wer nur hier in Kraft]

Thut Gottes WilUn, Kommt er gesund herauê,

Ich lohne ihm es,

BUibt er darin Seinem GesehUehie. »

Da nahm er Sechild und Spur,

GevDaltiglich ritt er, Wolter die Wahrheit beweieên,

Seinen Widenæhem.

Thô ni was iz bnrolang Fand er thià northman.

Gode lobe sagèta, Her sltb thés er gerèda.

Ther kaning reit kuono

Sang lioth frônô Jôb allé saman sungun

Kyrieleison.

Sang waa gesungen, Wlg was bigunnen ;

Bluot skein in wangôn Spilôd under yrankônt

Thàr ytjit thegenô geith Nichem sô s6 tiludwig

Snel indi kuoni, Thaz was imo gekunni.

Da war es nieht gar long Fand er die Ifomuainen.

Gott lob êagte er Er aieht des er begerkte*

Der kania ritt kûhn Sang aas heilige Lied

la aile xusammen sangen Kyrieleison I

Sang war getnngen Kampfwar begounen,

Blut achien in den Wangen, Jauekzen unter der franken*

Da focht helden gleieh Keiner so wie Hludwig

Sehnell uud Kûhn, Das war ihm angestammt»

Sûman thuruchsluog her, Suman thuruchstach her.

Den einen durchschlug er, Den andem durchâtôfih er.

Her skanta ce hanton

Slnàn fianton Bitteres Ddes :

Sô Yê hin bio thés Ilbes»

Er schenkte tu handen

Seinen Feinden Bitteres Trankes

Sa weh ihnen hier des Lebens,
 Gilobèt si thin godes kraft;
 Hludwig wath sighaft, Gab allin beiligôo thanc ;
 Stn wart ther sigikamf.
 Getobet sei die Gottes kraft!
 Hludwig Ward sieghaft Gab allen keiligen Dank
 Sein ward der Siegeskampf.

DU GÉNIE I;TRIQUE EN ALLEMAGNE

Dô dâr abur Hlndwlg Da aber Hludwig KimiDg wlM sâlîg Der
 koeni^'iîûat

Gare sô ser hio was GerÛstet, so sehr er hier war,, Se war so
 ses thorft was. Wahrlich,vDi(?eiNot6Sv^ftvûâr,

Gihaldé inan truhtin Erhalte ihn Herr B! sinàn Ôregrehtvi.
 BetSeiner BBrrlichkeii.

Ç/^m 4f!^ Louis m.

« Il ^t ^n roi que je sais^ nommé le ^i pbiid^ig ; V^. sert bien
 Dieu, Dieo le récompense.

Enfant, il resta sans (ièrel Quand œ, ijoiaUieur lui ad^lut, le
 Seigneur s*empara de lui et fut son guide. Il lui donna de nobles
 co|npagJQon8^ une, suite intrépide ;' îl lui dbnnsj^'Ie siège
 royal dans 1^ pays d^s Francs. Qu'il L'occupe loi^tempsl ' '*

U partagea te trQp^e avec Ij^arlmann, son frère, par un accord équitable et lovaC '

Quand cela ifut'finl, Dieu le mit à Tépreuve, voulant Toir s'il soutiendrait les luttes cruelles.

Il laissi^ l^s guerriers païens envahir ses dpmaiuiiss, et les Francs pour leurs péchés devenir esclaves.

Il y*en* eut qui se perdirent, d'autres dont le courage faiblit. IM| ^l|)eur ài qui résistait !

Les brîgands s'artnaient, vivaient de rapines, enlevaient un château et se faisaient nobles.

Celui-ci mentait, cet autre assassinait, un troisième était traître ; et leurs cœurs se gphflaient de joie.

Le roi défaillait, le royaume tombait, Christ était irrité. Hélas I.ili permettait ces maux.

Mais Diôii qui savait nos détresses eut pitié de. nous ; il ordonna k Bludwigde marcher et de se hâter.

ET r)^à èON INFLUENCE» 20)

« ffladwig ! mon roi ! secours mon t>euple que les hommes du Nord écrasent I »

Alors parla tllùdwig : « Seignenr, Je le fais. La mort ne m'em-pécliëra pas d'exéciïter ta volonté. »

tùis, d'dfii-fes rbrdre de tiieû, îl leva te gohfaïion (1), et marcha (iar la France àii-devàïit des gens du Norâ.

n rendit grâces i Dieu ; et il attendait sa venue, disant : a Seigneur, iibus voici, nous {^attendons ! »

Puis d'une voix forte le bdii Hludwîg parla ; « Courage, guerriers! conliâncê^ mes fidèles! compagnons cte mon sort! »

« Ici liieu ni'eiivôye.' idais je veïix savoir si c'est votre avis, si vous voulez c(ue je combatte. »

« Moi-même je ne m'épargnerai |)às,' pourvu que je vous délivre ! seulement je veux qu'ils me suivent mes ûdèles, les héros déftieù !»

« Cette vie ûous és'C àc^uîsè tant cfù'è Chrisi nous l'accorde; nos cor{>s hotit soïis sa gardé; c'est lui qui véitfe sur nous. »

« Quiconque fera ici avec vigueur ce que Dieu ordonne, s'il sort vivant du combat, je le récompense. S'il reste mort j'honorerai sa famille. »

Alors il prend bouclier et glaive, il vole sur son coursier. Ses adversaireg sauront qu'if a ffitvraî.'

n né fût pas lonètém^s i trouver les èeïis dit Nord. « Ûïèïi soit loué ! s'écriè-f-îT, éû voyant ceux qu'il chercÈe.* »

{i)H%iQb^heravvwj^vgifvt^, . . . _ « -.

Le mot german « Gppfançin,^»)iui.s^e.trguy^ toytjçn^pr^anç ç^ vers, a été remplacé chez nous par le mot romain Ori-Jlqmme,, iSLUt les souvenirs romains étaient destinés à remporter sur les souvenirs' ^èò^itôî^ès.

208 DO GÊMIE LYRIî^UE EN ALLEMAGNE

Gheirauchant comme un héros , il chante le chant sacré, et tous répètent ensemble : Kyrie eleison I

L'hymne fut chanté, le combat commencé; le sang baigna le visage des Francs qui jouaient de leurs armes.

Il se battirent bien, les héros; mais nul comme le roi Hludwig. Rapide et ardent comme toujours , Fun il l'écrasait, l'autre ij le transperçait ; il leur présentait la coupe amère; et leurs âmes s'échappaient de leurs corps.

Bénie soit la force de Dieu! Le roi Hludwig fut yainqueur. Grâces soient rendues à tous les saints! À lui fut la victoire!

Le roi Hludwig (ut heureux; autant il était prompt, autant il fut ferme dans Tépreuve. Maintiens-le» ô Seigneur, dans son suprênie pouvoir ! »

Plus tard les grands lyriques de l'AHemagne, Schiller, Movallis^ Uhland, Ruckert, Arndtet Kœmer eurent plus d'élégance sans doute, non plus de verve, de mouvement, d'enthousiasme guerrier.

Longue barbarie de la Germanie primitive. — Avantages qui ont résulté de cette vie sauvage. — Injustice de l'Europe envers TAllemagne. — Mémoire du passé. — La Patrie.

Germaines et Scandinaves furent bi^emps, pour Tacite et ses successeurs, les Barbares par excellence ; rudesse ou simplicité de mœurs qui s'est effacée très -tard et qui a laissé des traces visibles jusqu'au milieu du xvui* siècle. Aussi ce grand pays inspira-t-il longtemps un profond et injuste

dédain aux nations civilisées. Il faut lire dans M^{ne} Silvius la description de la ville de Vienne au xv^e siècle, et dans les lettres d'Aide Manuce la satire des coutumes allemandes, « tachées de vin, dit-il, et souillées de grossièreté. » Nous avons eu peine à nous accoutumer à cette idée que l'idiome allemand ne fût pas de nature inférieure à la nôtre.

Le jésuite Bouhours intitule un de ses chapitres : Un Allemand peut-il avoir de l'esprit? — Swift affirme que les plus belles inventions sont nées des temps d'ignorance, et que l'imprimerie et la poudre sont dues à la nation la plus stupide de la terre, aux Germains, Le cardinal Duperroa la qualifie de nation brutale, ennemie de tous les étrangers[^] composée (^esprits de bière et de poêle. « L'Al- »lemagne est faite pour y voyager, dit Montesquieu, l'italien pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, la France pour y vivre; » concetti frivoles bien peu dignes de l'Esprit des Lois, Pour les Anglais l'expression latine germanus équivalait à ce que nous appelons latin de cuisine. Nous avons emprunté à nos voisins d'outre-Rhin plus d'une désignation injurieuse : Obscurité germanique, boire comme un Allemand, querelle d'Allemand, goût tudesque^m — expressions assez significatives. La Germania pour les Espagnols du xvi^e siècle c'était « la canaille, » comme je l'ai dit plus haut (1). Injures vaines. La foi et la sincérité allemandes, ces grandes vertus du cœur, sans lesquelles tous les dons de l'esprit sont frappés de mort, se sont conservées intactes : et Napoléon à Sainte-Hélène appréciait si bien ces qualités fondamentales qu'il disait : « Si j'avais » été un prince allemand, j'eusse réuni tout ce peuple sous » mon sceptre ; trente millions d'Allemands entoureraient

(d) V» plus haut, Premier chapitre, p. 5.

» mon irââé ; uii^ fois élu, ils ne m'eusseït jâihâiif aban- 1
d&nné ; leur empereur Je ne serais jamads vêfiu àSairie- » Hé-
lène. •

(f Les JxMéhÉ (dit liti' Âllemâiid moderne) sont Timà- « gina-
tidD, iesTralK^is rès(frit; lès Aiiglâlfi là" i^isôîi, ië!(' » Allemande
là* iriëmoiré de l^Etibope. Dâiis les colonies^ k les Espagnols
commencent par bâtir une chapelle, lès » Anglais Kti'dabà'ret,
les' Prtfh^îs nri'forVêt^uqe salle de » dahse; les Allërriands dé-
frichent. » Les Pratiçais forii'lès' ftc^fiy i*i(H5> les Allemands'
l'édigéttt sàvariitncnt la Ôriti'quh dès hônsmois ;♦ tel* est le titre
d*iîh duvra^e'de yiTSi. Celle' hntiMë fa(^lté de la'ilitooîrè,»—
dorisécratlôri^iîlôVlèsle, hennéHè, ilèligfètlôèdt paésé, — cdà-
sérvkion'des sduv'erifrs* et de' latràWtiOh — fliTbrisetit cheVles
Germâiilsramofûr' de la patHé, là» dbm'nidhatitè des^iflêes et
la pd&fè jtopu-' lafée. îM*dharit, ptttblèa et liHirfqfae, dfiirt rori-
ginè se perfl dartti^lâf-iitiit dësf siècles, chant anohynie et
conlitf de toiisf, devient là'jrtlpritté de là nîâsse, du » Volk', »
non du'sei^* pèur dâ dtipretfc,'fl<âà dé l'arthaïi,'de la villé-
geo'îée* et dtt'îâartelôt: Les cKàritt'^étëridus'pdptiIâîres (jm eB'
FVatièVT' et^eii itaMè ctatseWî'de itt6t d'oMrc el'd'appel guèr-
Her'aux paM»; littde^N5onisûffllK1^li'p^ dfe re^dte jÂus fohe
et'

pMs ptiisâa!rtèl%âfiàotfiè des coeurs, n'ont 'fait que prêter
dè& atiâes aux c^UloiAs^afgrlf Tamertfame des'discofdes, îdt-
cimbrhSÊ: Kâiifef;C*eSt1e* contraire eir Attemaêhe.

li'ac'cenft IJrique est atissî étranger qrrè possible à Tépig-
Wiîhme, à' TéquivoquéV à Talluslori Ifcèitci^bse. U's'allie

arf*gttît mtôicat, dont il est l'^BXpresSio'n Hutûalnê et réali-
 séiÉf; à" cet instinct méTodiqûe que' les Allemands possèdent à
 irtfdéet*é' ektrîwrdmâî^è. De là ces" airs simples que tout le
 mbndésâiîet quî'ne sont ni dèS'vbcâlises difficiles, ni des ariettes
 brillantes, ni d«9i"em](ni]litt faite à ^éttaîge^

Et DE' SON INifLUENCE. 211

mais nn éncHblnemént dé notes ingénues, nationales et ex-
 pressives, auxquelles on adapte à volonté des [Paroles non moins
 simples. Ces créations pour ainsi dire impersonnelles sëmMent
 écloses toutes seules; c'est le coeur qui chante, c'est la poitrine
 émue ç[tîi se soulève et respire ;' les sujets sont dé ceux qui tbiic-
 Kent les entrailles deVHûmanilé ;' c'est la mère, lé fils, le tlravaîî
 dii' pêcheur, celui du daîneûr, là jôîe dès fiançailles', 1 aîéiîle
 mourante, l'enfant naissant', la chasse brûyaritej' le voyagé,' lé
 dèjlahj lé reloût-;'cWi lematiîi et lé soif, c'est la riuit et sa
 tèrredr.* Cè*s6ni' les* caprices dès rêves et du monde iîivisible.
 Ce sont les forêts, les montagnes, c'est lé festin et' là moisson.
 Vous entendez' le prbfesiséur vénérable rîSpètèr à* soixante ans
 la chansonnette attendrie ou le vieux chant' bacchique qui le
 charmaît, étudiant. Il faut avoir vécu en Allemagne pour com-
 prendre par la popùlârlié du cliant celle de la poésie, et l'intime
 alliance de Tune et de l'autre, et la folie de ceux qui regafdenf la
 poésie comme un art né dans les saloiis, fait pour les boudoirs. Le
 long des haies' de lilas, sous les tilleuls des collines, ainsi que
 dans les caves de Nuremberg et de Kœnig^rg, Tartisan-pèlerin, la
 jeune fille et le grave docteur redisent les mêmes chansons ; on
 ne parle de ce sujet que sérieusement, parce qu*on le croit sé-
 rieux. En Allemagne comme en Grèce, le chant n'a rien de frivole
 ; c'est un souffle qui élève le cœur et rallie les âmes,' non pas une

artificielle et scholastique réglementation, qui ordonne d'écrire telle chanson pour les salons, telle autre pour les harengères et les pauvres gens. Tout le monde boit à la même coupe, entend là même langue, s'enivre des accents de Goethe et prend force et vigueur en redisant les finales prières de Luther. Quidle ridiesse poUr utoi)eupre et quelle ressource'éné-

OU GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE

gique que cette Voix unique et commune, qui émane des profondeurs et appartient à la masse d'une nation ; — puissance active et inspirée qui la réunit, la relie en un seul ensemble, rattache le passé à l'avenir, fait circuler dans toutes les veines la même sève sympathique et lui rappelle la solidarité de ses droits et de ses amours ! Depuis 1815 il a paru en Allemagne plus de cinquante recueils de chansons nationales ; il a en paru deux en France, dont tous les éléments ne sont pas nationaux puisqu'on y trouve Toto carabek les canards l'ont bien passée. En Italie on n'en a pas publié un seul ; le Milanais, le Piémontais, le Vénitien ne reconnaissent point de patrie commune. Un chant analogue à celui de Wachter que nous plaçons ici ne ferait naître que leurs sourires :

Notre Patrie.

8 Connaissez-vous le beau pays dont les chênes verts sont la couronne ? où la grappe mûrit sur la pente des collines?

CHOEUR

Ce beau pays, c'est l'Allemagne, la patrie allemande.

Connaissez-vous la terre où la ruse ne trouve point place ? où la parole humaine a sa valeur ? où l'amour fidèle et l'amitié sainte adoucissent la vie et font supporter ses douleurs?

CHOEUR.

Nous la connaissons. C'est la Patrie! la patrie allemande I

Connaissez-vous la terre où le cœur est joyeux et l'âme

honnête? le pays sacré où la foi non profanée règne encore?

CHOEUR

Oui , notre amour est à lui ! oui , sa gloire est à nous ! Et nous en serons dignes, — à jamais dignes I »

Écouter de pareils chants , les répéter et y croire » c'est assurer l'avenir de la patrie. La chanson suivante est d'une candeur nationale si naïve que l'Angleterre ou même l'Ecosse ne l'eussent pas admise :

Le jeune Allemand.

a Jeune homme bon et pieux, fils de l'Allemagne, cœur ingénu, indomptable courage , sans fiel et sans amertume, je te reconnais I

Pourquoi cette ardeur de sang qui brille sur ta joue? et cette étincelle dans tes yeux? c'est l'esprit de l'Allemagne ; elle est brave !

A l'étranger quelle chaîne secrète nous unit tous ? au fond de nos cœurs quel génie habite ? L'esprit de l'Allemagne ; nous sommes frères !

Devant la jeune fille innocente, pourquoi la flamme de ton regard s'adoucit-elle? pourquoi ton front s'abaisse-t-il? L'esprit de l'Allemagne parle en toi ; l'Allemagne est chaste!

un DU GÊttiE LtttiQtJE EN AtLEifÂGNE

D'où tfe Tifettt bette foi en Dieu? cette forbé detânt lé sarcasme? celte croyance à la patrie? De l'âme de F Allemagne? eue est pieuse.

Jettbë hoWtne- gsiftië lëstertus du pays! Elles ëlëyetitle cœur. éHes remontent vers Dieu , elles sont la gloire Ah rhomme! »

Traditions conservées dans les chants populaires. — Souvenirs des couvents; ^ du Èaûstreich; — des Grandes Châsses. — Vfiffréné ehasseur, — La Choëse deê Ombres. — Freyschûtz. — Chàrleiiiagne et le vin du Rhin.

Le même génie lyrique qui avait confié aux Sagas des Islandais les actions mémorables et les faits curieux dont la race voulait garder le tt'ésor, n'A laissé se perdre en Allemagne, en Angleterre, en Danemark et en Suède aucune des traces de b vie natlo-tiiafe intimé;

On Hë lè^ puMe gdèfé, on lés' Utiktiieili th&bdtë &i la mnémonique vivante du sentiment faumanf;

tM évènement&t ^ont la' fibre po^tklaiBrë' âvâit £/é'ém'ué' créa un monde de ballades, variations ^unè' ttitiie îHë oit piMi d'un sén\fbie!lit unique ;f Tascét^me des couvents, les tristes et tendres aventures atixquelfe^ ont pu donner lieu la vie austère des récluses ei les terré^es amours ; les vôfontés farëucii^s tfés prémiei^s Seigneurs féodaux ; leur passion' éflftén^e peur fés j^laisîrs violents; leui^ méj^ris du IiAburéin^ et iè la ieHe ; tés gîràildés Chasses traversant et ravageant des provinces entières sans ménager les I

EX D^ SON IflFLIfENCB. iXSi

pl\is q^e \es bêtes sauv^s;— ces ^î^^pi^, r.^a)ia(#9 cciftt fo^, connus de tous, sont venus prendre sp\^ 1^ maUi k^îifi cte quelques poètes modernes , de Biirger entr*autres , une forme plus pure et plus accentuée, çt se so.umettre à une élaboration ^ûi aurait manqué le but si elle en avait effacé le caractère primitif. Telle est Torigine du Freysehûtz. le\$ raceis romaines méridioiulea, altiréa par le itet su- UinMide \Veber, le phis geifinanique de&coittpositeuxs,€|iU essaya de le compreodre, mais en vaio. La noeute de^ dûeos^déoiQns^ k course aérienne de& fai-Uâii^8-chaa8ew& na&'asaoeiQDt à ancua de nos sonveniwi Â peiaç la ballade suivante, Der Wilde Jager, chant moderaaquisse-Eapperta à ^ iff^f}^ ÇriginÇ- ÇPt-elj^ç. ^a^ni^Je çi^ trsipffi^ . ; k titre scjji^]^ çipt îfiUfe, le vuM ^^, Ç^Pm-Mt Vb^tt^ immense, passion indomptée, volonté i^^^^ fr^. ^i^^M^ in^éjjen-dajn^ , n'a 4'équjvalçftt dapp.aij^çujf ^ m^^mjçs.

Çx.çp|ppn\$ dfabord Is^ baUaiJie qpi ap9p,t^tr^ J^j^t^t^n/?, Fille et le Moine gris. Jamais, la, çIOf.«f/;^i.»paa/}ale^tl^j vie ascétique n'avaient reçu parmi les nations, teutoniques cette accepUtion populaire et cette (jonsécr^tiop défmitivç que, leur

àonnent les races du Midi, fidèles aux souvenirs prientaux ; consécration que Ton retrouve même dans la règle hlbemor-orientale de saint Colomban et de ses compatriotes. L'indépendance personnelle, caractère spécial du Germain, nêpugne à la prostration de l'âme abattue sous la volonté céleste, à la renonciation définitive, à l'abnégation totale de la volonté. Les tendresses et les angoisses, de l'amour profane m^éesaux traditions de la cellule et au. respect de l'austérité chrétienne, thème profondément pathétique, demi-païen, et demi-chrétien, respirent dans plps d'ui^ <il)%Qf 4^ Nord, ^\ sgifM^vmt. i^m ç^te b^de

216 DU GÉNIE LYRIQtJB EN ALLEMAGNE

anglaise et danoise, remaniée avec talent par un poète allemand des derniers jours.

La jeune Fille et le Moine gris.

« Um jeune fille, sous la rol^ du pèlerin, vint frapper à la porte du monastère. Elle agita la clochette; un moine gris sortit nu-pieds. — Elle lui dît : Loué soit Jésus- Christ! Il répondit : Dans l'éternité. Chose merveilleuse lui arriva ; quand il eut abaissé un regard sur elle, son cceur battit avec violence.

« — Révérend père, ainsi répôndit-elle d'une voix douce, émue et timide, le bien-aimé de mon cœur n'est-il plus dans le cloître solitaire ?

« Enfant de Dieu, comment veux-tu que je connaisse le bien-aimé de ton cœur? — Tu le reconnaîtras , hélas ! à la bure la plus grossière, à la discipline, au cilice, à la branche de saule qui mortifie son corps ;

«> A sa taille svelte, à ses traits, pareils à Tauroredu mois de mai, aux boucles de sa chevelure dorée, à ses yeux d'azur, où respirent la tendresse, Tamour et la foi.

« — Enfant de Dieu, hélas I il est mort, mort depuis longtemps et sous la terre! L'herbe croît sur sa tombe; un marbre pesant le recouvre ! mort depuis longtemps et sous la terre !

«(Vois-tu là-bas cette cellule, aux fenêtres ornées d'immortelles? Là il demeurerait, il pleurerait; là il est mort par la faute de celle qu'il aimait II s'est éteint comme une lampe expire.

« Six jeuhes novices ont chanté l'hymne funèbre sur scm cercueil, et plus d'une bmie fat yersée quand la terre le recouYrit

« O douleur ! ô douleur I tu n'es donc plus ; mort et wt^ la terre ! Mon cœur, brise^toi ! Ah ! rien ne t'empêchera de pleurer, quand même tu serais dur comme la pierre qui le couvre !

« Patience, enfant de Dieu, ne pleure pasi redouble de prières ! L'inutile douleur dévore le cœur et ferme les paupières; que tes amères larmes coulent moins abondantes !

« Oh ! non , mon révérend père , ne condamne point ma douleur; il était la joie de mon âme! Non, sur la face du ^lobe, nul jeune homme ne vivra et n^aimera comme lui.

« Laisse-moi donc pleurer sans cesse, laisse-moi soupirer le jour et la nuit, jusqu'à ce que mon œil s'éteigne dans les pleurs, jusqu'à ce que ma langue défaillante dise : Dieu soit loué! tout est fini!

« Patience, enfant de Dieu, ne pleure pas, cesse de gémir. Nulle rosée, nulle pluie du ciel ne ranime la fleur cueillie ; fanée, elle ne fleurit plus.

« La joie ne fuit pas à jamais, comme fuient en hiver les hirondelles! Rejette ce fardeau de la peine qui, lourd comme le plomb, oppresse le cœur. Calme-toi ; ce qui a péri a péri.

« Oh! non, mon révérend père! n'ordonne pas que mes douleurs aient un terme ! Dussé-je souffrir pour l'homme que j'aime tout ce qu'une fille peut souffrir, jamais je ne souffrirai trop !

« Je ne le verrai donc plus, jamais , hélas ! jamais ! — Une tombe obscure le cache ; la pluie et la neige le couvrent et l'herbe fleurit sur ses restes.

« Où êtes-vous, yeux d'azur qui respiriez la paix et la

aifli DU GÉNIE LYBIQUE EK AUIMAGNE

grâce» joues rai^s , ièYres parfamées comme IkBaïet de»

jardins? Hélas I tout est dévoré par la tombe, et mrt le chagrin m'anéanti(!

« Enfant de Dieu, ne te désole pas I Les hommes changent. Leur âme s'allume et se glace ; ce qui les a charmés les rebute !

• Qui sait, malgré ta foi et ton amour , s'il ne se serait pas fatigué de son bonheur? Le sang jeune est inconstant comme la maliniée d'avril.

« O non, mon révérend l)ère, Ô non, ne prononce plus de telles paroles ! Mon ami, Tamour et la grâce mêmes! Si pur. Si

franc, si "fidèle, la loyauté de Tor; toute fausseté lui était étrangère.

« Hélas ! est-il vrai que le toml>eau renferme ^ans sfis ténèbres? Alors j^ renonce à ma patrie, je continue inon pèlerinage, je veux être errante à travers rimmensité ^q monde.

<r Maisd*abordje veux ip'approoher de sa topahe, je vep^: m'y agenouiller ; Thaleine de mes %upirs^ mfi» baiser^, mes larmes fer<>nt reyeçdir Th^rhe qui crpU m «» r^ltes.

«h Enfant de Dieu, séjourne d*abord ici; permets que le repos et les soins te raniment I Ëitends*tu comine Forage fait frémir les girouettes de nos toits? et la grêle glacée qui frappe les vitres de nos femètres ?

« Ohl non, mon révérend père ! ne me retiens pas. Que la pluie tombe à flots. Toutes tes eaux qui inondent la terre ne sauraient laver ma faute.

« — Ghère bien-aimée , regarde-moi! Reste ici et sois conso-lée! Fixe Ion regard sur moi ! Ne feconnais-tu pas le morne gris ? C'est ton ami I hélas !. . . c'est moi !

u L'excès de' ma peine m'avait fait revêtir l'habit des

BT PB SOV |lin.Uf|G^ 819

BKwes* Un serpieat étçmqI allait étemiaer mes doul^nre dans le c|pttre.

« Diqfi soit lo^é I l'année de noyidat n'est pas encore finie. O çbère t^ie^rsilmée» 91 tu as dit vrai , si yojlontairement ta main accepte la mienne, ma ropte est changée I

» Dieu apit lonél 8'écrite-t-fd)e I Douleur e\ désespoir, maint-
Quwt, adi^a pqr tpnjoniç! Jo|e d^ çfçnc, sois la bien-Yeniiffit
Bien-a|né, je te presse sor mon s^; qne b mort açole nons sépare!
»

Vfiffrà^é Çhas4f^v^

« lie Miingrave terrible sonne dn cor : baBo i halbl à pied et à
cheval ! Son coursier hennit, s*élance ; sa tronpe le suit avec fra-
cas. On fouette, on trotte, on galope à travers les Mé\$ et les buis-
sons , et les bndes , et les prai«ries.

C'était une belle matinée de dimanche, et ^e soleil riant dorait
la cathédrale. Le bruit des cloches, sérieux et solennel, tantôt
étouffé, tantôt sonore, appebitles fidUes aq divin service; les
chants de b foule dévote se fiiisaient en* tendre au loin et leur
harmonie ravissait les ftmes.

Haussassah! Harry! Harridol teb étaient les cris des ardents
chasseurs s'élançant dans la plaine. Voici venir tont-à'COop uo
cavalier dp côté droit et un autre du côté gauche; celui de droite
monte un ehevai blanc^ celui de gauche un dieval couleur de feu.

Qu'étaient- ils ces deux cavaliers? Je n'en sais rien; je cro^ le
savoir. Celui de droite rayonnait de lumière ; son visage ressem-
blait à un jour de printemps. Celui de gauche était d'une sombre
pâleur. De ses yeux, qui semUaient une nue chargée d'orage, les
éébin jaillissaient.

DU GÊNIB LYRIQUE EN ALLEMAGNE

« Sois le bien-venu, tu viens à propos, sois ie bien-venu! Prends avec nous le noble amusement de la chasse. Il n*est pas au ciel ou sur la terre de plus agréable plaisir. Ainsi parle le comte en frappant vigoureusement son cheval et agitant son chapeau en Tair.

» Le son du cor, dit tranquillement celui de droite, ne s'accorde pas avec c-elui des cloches et des prières. Retourne. Tu ferais mauvaise chasse. Prends conseil de ton bon ange ; ne te laissç pas capter par le mauvais génie.

» — Chassez, chassez, noble sire, s*écria le cavalier de gauche I Qu'important le son des cloches et le chant des sacristains? La chasse est bien plus divertissante. Voilà, selon moi, un plaisir de prince I n'écoutez-pas cet hommedl

• — Bien parlé, honmie de la gauche! répond le comte. Tu es un brave comme je les aime. Celui que la chasse n'amuse pas, qu'il aille dire ses paier ! Ne t'en déplaie à toi, rhomine des prières, j'en ferai à m<m plaisir. •

Hourrah! hùurrah! en avant! au galop! par monts et par vaux! Cavalier de droite, cavalier de gauche galopent à ses côtés. Un cerf tout blanc paraît dans le lointain, un cerf de seize ans, à voir sa ramure.

Et le comte sonna du cor avec plus de fureur que jamais, et fantassins et cavaUers redoublèrent d'ardeur« Mais hélas I à chaque pas, un pauvre piquetir tombait mort, celui-ci en avant, celui-là en arrière. « Laissez-les tomber, disait le comte, laissez-les tomber; qu'ils aillent au diable ! Est-ce que cela doit troubler les plaisirs d'un seigneur? •

Le cerf traqué s'élance dans les blés tous et s'y cache : ce sera pour lui, il l'espère, un asile certain. Alors au milieu des épis se montre un pauvre laboureur. Il a joint les mains; son attitude est suppliante : « Pitié, gracieux

seigneur, pitié ! Épargnez la sueur amère du pauvre I »

Le cavalier de droite pique des deux et sa douce voix donne au comte de bons avis. Le cavalier de gauche le pousse avec fureur. Le comte dédaigne son conseiller de droite » et se laisse entraîner par celui de gauche.

« — Chien I retire-toi ! » Ainsi le comte apostrophe le pauvre laboureur. — « Sans quoi, de par le diable, je lance mes chiens sur toi ! Hallohl compagnons, à lui, sur lui, pas de quartier; prouvez-lui que je n'ai qu'une parole. Faites résonner le cor et claquer les fouets ! »

Sitôt dit, sitôt fait Le wildgrave franchit les haies, suivi de la troupe bruyante et claquante des chiens, des chevaux et des hommes : chiens, hommes et chevaux piétinent sur les blés qui fument sous leurs pas.

L'animal, épouvanté du bruit qui s'approche, poursuivi par forêts et collines, gagne la plaine dans l'espoir de se sauver et se mêle à des troupeaux.

À droite, à gauche, par la plaine et la forêt, les chiens ardents le suivent. De droite, de gauche, par la forêt et la plaine, ils débouchent et le dépistent. Le berger, effrayé pour son troupeau, tombe à terre et se prosterne devant la face du comte.

« — Pitié ! noble sire, pitié ! laissez en paix mes pauvres bêtes innocentes. Songez-y, gracieux seigneur, mainte veuve indigente

n'a qu'une vache qui paît ici. Ne détruisez pas l'unique bien du pauvre. Pitié! noble seigneur, pitié! »

Le cavalier de droite pique des deux, et sa douce voix
donne au comte de bons conseils. Le cavalier de gauche le
pousse à la fureur. Il dédaigne les conseils de celui de
droite et se laisse tromper par celui de gauche.

wi — Insolent! chien ! tu es assez hardi pour m'arrêter !

Do GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE

— Je voudrais (|ae toi et toutes tes vieilles JBetnmes rouiS ne fis-
siez qu'on avec h meilleure de vos vachel^ ; couimé je vous en-
vierrais tons avec Joie et tout droit dans le royâtiiné des deux t

» — HaUoh ! compagnons, sur lui, autour de liii t Hîo& ! ho I
houssassah t » jPas un des chi'ênâ qui toe se jette farieut sur ce
qu*ii rencontre. Lé bei^er tombe dans soii sang, au milieu des
bêtes massacrées I

L'animal échappe avec pane au carnage ; sa course se ralentit
de plus en plus. Dégôùttâût de sueur et de sang, couvert d'écume,
il s'enfonce dans la nuit des bols, se cache dans les taillis les plus
épaià, trouve enfin là celluïe d'Un ermite et y cherche asile.

Kliff , klaff ! horridah ! houssai^h ! au son du cor, là troupe
sauvage poursuit te cerf dans sod d'etnier repaire. L'ermite quitte
sa cellute et panatt deVânt elle, la douce prière aux lèvres.

•—Cesse, dit-il au cōtiile, de pourstiiVre cet animai; ne viole pas l'asile divin. La créature de Dieu pousse dés sanglots vers le ciel et demande ii Dieii ton châtiment. Permits un dernier conseil, ou le hialhéitr est là et ses filets t'enlaceront I »

Le cavalier dé droite pique des deux et à'itîvé en toute hâte pour donner au comte de boni avis dé sa douce voix. Le cavalier de gauche le polisse à là fûreû'r. llélas) les conseils du cavalier dé droite sont inutiles; il se laissé séduire par celui qui est à sa gauche.

« -^ Malheur à droite, malheur ^ gauche I s'écrie le comté, rîeû ne m'eiïràye. Là bété ffit-éllé an troi^me ciel, fé n'eu tien-drais pas pTûà cōihpté que d'une chauvesouris. En dépit de t)iéû et de toi, idiot I je ferai selon mon plaËirI »

ET DE SON IUrLUENGE. 223

U agite son fouet, embouche son cor : « Hallôhl com- (Mgno-DSf à lui, autour de lui ! »

Ah! voilà que l'aniite et sa grotte ont disparu ; devant lui, derrière lui» hommes et ohevaur » claquements de fouets, chants et cris de chasse ; plus rien ; tout est dévoré par le calme de la mort

Le comte jette autour de M des regards épouvantés; il embouche son cor, ii n'en sort aucun son ; il crie et n'entend rien ; il agite son fouet, pas le moindre bruit; il pique des deux^ son cheval n'avance ni ne recule.

L'ohecnrité qui i'envhonne s'épaissit; c'est la nuit du tombeau. Il entend un bruit sourd, pareil au mugissement d'une mer loiîitaine. Du haut des airs, une voix de tonnerre, furieuse comme l'ouragan, fait résonner cette sentence terriUei

« — Monstre infernal, race de Satan, téméraire contre Dieu, contre l'homme et la bête Les gémissements du faible, les cris d'angoisse de la créature ont demandé ton jugement et là-haut brille la vengeance.

> Va ! monstre*, fuis, sois à ton tour la bête poursuivie ! Deviens pour l'éternité le gibier de l'enfer. Sois la terreur des princes de tout temps, qui, pour assouvir leur furie, braveront le Créateur et la créature. »

Alors un éclair jaune éclaire le feuillage. Un frisson d'effroi perce ses os jusqu'à la moelle ; tout lui devient pesant, sourd et silencieux. Un sonfiie glacé frappe son visage, un sifflement d'orage le suit partout

L'horreur souffle, la tempête siffle. Du fond de la terre... heuh I... s'élance une main noire, main gigantesque qui s'ouvre et qui se reforme dans des étreintes convulsives... Heuhl... Elle veut le saisir, elle veut atteindre le col du mécréant; elle reste attachée à son dos qui pantèle.

22/i DU GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE

La flamme brille et Fenvironne d'étincelles jaillissantes, vertes, rouges, bleues ; Une mer de feu bouillonne autour de lui ; cette mer fourmille d'une population diabolique. Soudain du fond de Tabime sortent en aboyant mille chiens d'enfer I

Il hurle lui-même et se précipite à travers forêts et plaines. Il fuit. La meute infernale le poursuit le jour dans les entrailles ténébreuses de la terre, à minuit au haut des airs.

La main terrible reste attachée à son dos, sa fuite précipitée ne peut Fen défaire ; il est forcé de voir les monstres qu'excite à

grands cris le génie maudit, forcé de voir les dents grinçantes des gueules convulsives et béantes qui brûlent de le déchirer.

« C'est la chasse de la meute effrénée qui durera jusqu'au jour du jugement, et qui souvent, durant la nuit, passe à côté du solitaire et répouvante. Maint chasseur pourrait certifier que cela est vrai, — la peur l'empêche de le dire. »

Le même souvenir amer et violent des âmes populaires a dicté la singulière ballade que voici, moitié burlesque, moitié fantastique, — quelque chose d'Hoffmann en chansons, — un dithyrambe grotesque contre l'antique brigandage des chefs militaires :

Ls comte pillard.

« Non loin d'ici, dans un pays que j'ai parcouru, s'élève au, bord de la route et perché au sommet d'un roc, un vieux château dont te postillon me montra les vieilles pierres.

« Monsieur, me dit en commençant Matz avec mystère,

» si je possédais le trésor qui est là-haut, je ne serais » pas votre postillon en ce moment. Sur mon âme, j'irais

• dire au roi : Monsieur^ f achète votre royaume ; qu'en 9 demandez-vous?

» C'est qu'il y a fièrement d'ai^ent Ik-haut, monsieur I » Plus d'un en eut Teau à la bouche et plus d'un fut berné ! » car, monsieur, que Dieu vous soit en aide! un chien » garde ce bel argent, un gros chien noir, aux dents brillantes, aux yeux de feu, larges comme une assiette.

« Tous les sept ans seulement, on voit poindre une pe- 9 tite
flamme sur le rocher. C'est le moment. On pourrait

• prendre la somme; mais pour cela il faudrait trouver un »
bouc noir comme du charbon ! Il faudrait aller le cher-

• cher à minuit, dans la nuit des Walpurgis, et l'amener au »
monstre!

» Mais diable! ce ne serait pas commode ! Remarquez la »
ruse de l'esprit malin ! Si notre bouc avait un seul poil » blanc .
tout serait dit I adieu, bonsoir ! On n'a pas songé » à cela ! On s'y
est trompé! On y a perdu corps, âme et » biens I

» Pour ma part je n'aimerais pas à me mêler aux puis- » sants
de ce monde ou de l'autre ! Diable ! quand on mange » des ce-
rises avec eux, ils vous jettent tout bonnement » queues et
noyaux à la tête !

» On ne doit faire de pacte avec qui que ce soit. C'est » le
conseil qu'il faut que tu suives, cher chrétien à qui je » m'adresse.
Entends-tu? Pas de traité! Une fois la signa- » ture au bas du
contrat, on te brisera bras et jambes. Tu » auras beau faire, tu y
seras pris; on te mettra des x là s où il y avait des m.

» Vouloir s'enrichir, se tuer sur les fourneaux, faire de » l'or,
mettre à la loterie, courir, après une femme riche,

226 BU GfINIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE

» fouiller la terre, y chercher les trésors enfouis, — ma foi, »
tout cela ne vaut rien. ^Ia devise est : Fie-toi à Dieu , » travaille
bien et vis sobrement,

» Il y avait donc une fois un vieux comte (ainsi continue n Matz, toujours dans son beau style) qui avait un trésor, » lequel il ensevelit dans sa cave. Ce comte, monsieur, » s'appelait le comte de ïlips ; Rips ! le beau légume I > comme qui dirait du pain et du fromage !

• Il avait des voitures, des gens d'armes et des chevaux! y £t il battait le pays, prenant, volant, déroband, piltant, » mais à cœur joie. £t Wips ! et Rips se sauvait I Tout » était dit I II entassait cela dans son castel)

n Une fois caché dans son repaire , ce beau comte de 9 Rips! il se moquait de tout le monde, bel et bien. On le » poursuivait? Il se mettait à la fenêtre et criait : Schnips ! » Son maudit nid de rocher était aussi solide que kings- » tein. Ce fut ainsi qu'il ut longtemps mainte escapade. » Il tombait à l'improviste dans les cours, les écuries et les » maisons dés voisins. Mais, dit le proverbe, tant va là crù- 9 che à l'eau qu'à la fin elle se brise.

» Ce brigandage ennuyait les magistrats de la ville voisine ; » aussi cherchèrent-ils longtemps un remède salulaire; ils » délibérèrent, délibérèrent, que sais-je? Ces beaux mes- » sieurs délibérèrent à devenir fous.

» Il arriva un beau matin que, pour ses diableries , une » sorcière maudite fut saisie au cou et garrottée. Déjà maître n Urian aiguisait ses dents; il avait faim de ce rôti.

» La sorcière dit :« Donnez-moi la liberté et je vous l'a- » mène. » Soit, dit un noble conseiller qui lui donna par- 9 dessus le marché un passe-port de sorcière.

9 Marché de fous et d'imbéciles I Mais comiàe le royaume » de Satan n'est pas uni, il se détruit lui-nâêihe : cette fois

Tf seidement la met dn diable joua honnêtement son rôie.

» Changée en crapaud, notre drôlesse grimpa dans le cas- » tel d'an pas sonmois et furtif ; puis elle prit la forme du I ebevai <pê inoiilait ordinaireiHait Aips, et dès que le coq » dn cMUMm «ut tbmtéf le ecNnfe la sella et la monta.

* fille le pwti V ffli^ré le fouet et répereM, malgré ses t (jonps^ flMîiis et de pieds, k traders les troncs d'arbres,

- leift prairies et léi ronces, tout droit y ers la vâle. An matin,

- dès roavertnre des portes, notre sorcière entra dans la 9 cité.

» Tout le monde s'approcha de lui le sourire sur les lé-

• Très, avec force courbettes et révérences : Que votre excel- » lence soit la bien-venue; votre logement est prêt. Tu nous » as frottés assez longtemps; on te frotera, drôle!

» On fit à notre gredin son procès comme il faut, et » quand on Teut condamné, on le mit en cage. Ce beau » ftips fut logé et nourri comme une marmotte. |

» Quand il avait faim, le bourreau lui coupait un membre » puis un autre, avec des tourments d'enfer, et lui en faisait » 'un bon rôti. Lorsqu'il eut dévoré tous ses membres, on » lui rôtit âon propre estomac,

» De cette maniè^-ç, il se mangea lui-même jusqu'au der- » nier morceau, et quand il cessa de vivre tous les voisins » applau-

dirent La cage de fer où il fut logé a été conser- » vée jusqu'à nos jours.

'> Monsieur, quand je songe à la cage, je me dis souvent : » On pourrait bien encore s'en servir, et monsieur sail-il

• pourquoi ? Pour ces pillards que l'on a fait venir pour nous » rançonner et nous charger d'impôts. »

« Quand Matz eut cessé de pérorer, un cheval arriva au grand trpt, en travers de la route. U était monté par un cavalier sans-facon qui arrêta la voiture et visita tous les

228 DU GÊN1£ LYRIQUE EN AIXE|IAGM£

paquets, pour voir s'il ii*y avait pas de tabac de contrebande.
»

Après cette bizarre fantaisie, citons un petit chef-d*œavre de pathétique, compositicm naïve où toutes les teintes sensuelles sont effacées. 11 semble que Famour terrestre et Tauieur divin s*y touchent et s'y confondent comme le ciel et rOcéan mêlent à l'horizon leurs teintes adoucies ; — divin accord, dont nulle poésie italienne ou espagnde n'offre de traces :

Adeline.

« C'est la fête du Seigneur ; elle traverse la nef, se dirige vers le chœur et va partager le festin céleste, rcœil plein de respect et de désirs divins. Je la vois hélas ! et je ne vois en elle que la fiancée du Seigneur. Toute confiance me quitte ; l'amour s'enfuit

Mais elle revient au foyer maternel ; et libre et joyeuse et naïve, vierge chaste, aimable enfant, sérieuse et gaie, toujours

belle et pure, elle fait envie à tous; je reï»*ends courage et les hardiesses rentrent dans mon cœur ; — ^ Famour reparaît! »

Rien ne serait plus facile que de railler l'ingénuité extrême de plus d'un lied analogue Cette raillerie prouverait l'incapacité de comprendre le sentiment non dans son développement artificiel, mais dans son éclosion spontanée. Jean -Paul-Frédéric Richter dit excellemment que « l'épopée développe avec magnificence le passé ; — que le » drame s'élance et s'épanouit par l'action vers l'avenir ; — » et que le génie lyrique fait jaillir le sentiment enfermé

» dans le présent. » C'est ici un accent involontaire, tendre ou sauvage, toujours actuel; — c'est le son de la lyre. Les Espagnols et les Grecs, comprenant l'art dramatique de points de vue différente, mais avec une vive profondeur d'instinct, se sont complu à ralentir l'action précipitée du drame, à la fixer dans l'émotion présente, à l'ennoblir en mêlant l'ode et le chant lyrique à la trame de leurs œuvres. Réduire le drame à la violence des faits qui se heurtent et s'accumulent, c'est le priver de sa beauté pathétique, c'est le précipiter vers la brutale et grossière sensation, vers une curiosité sans noblesse et sans grandeur.

Ce que le raisonnement et la parole didactique n'expriment pas, appartient au lyrisme. Dans les deux chansons suivantes vous trouvez le désir de l'inconnu, l'amour du hasard, le besoin de l'imprévu ; — puis l'indépendance sauvage et la fière joie qu'inspire à tout mmtagnard l'élévation isolée de ses domaines :

Voyage.

« En marche! » Voilà ce que semble crier le soleil; il s'avance plein d'éclat, il arpente les champs immenses.

Le torrent reste-t-il immobile? il se précipite bruyant et joyeux. En tends- tu la brise qui s'élance avec lui, et ce souffle vif et gaillard qui l'accompagne et qui murmure ?

La lune est une vagabonde ; le uoleil est un voyageur qui règle sa maiclic. L'infatigable soleil I on le voit briller sur la haute montagne et bientôt se perdre dans l'Océan.

Et toi, homme I tu restes au logis, et ta ne désires pas l'horizon lointain? Allons ! En marche I Sois dispos! Entre dans les vieilles forêts, visite les terres étrangères !

230 DU Gims miQUE m Allemagne

Qui sait où brillera ton bonheur? Va I Cherche I Le soir vient bientôt, le matin fuît vite ! Marche avec tûi!

Lalwe les ^ucis et les inqfniétudes 1 Le ciel h*est-!l pas bien? La joie let la pdue ne se balancent-elles pô tènjôui^t En avant ! Et Be-toi an sort î »

Le petit Berger.

« Je suis le petit berger de la montagne. Là-bas, tout au fond, je vois briller les châteaux. Les premiers rayons du soleil tombent sur moi; c'est sur moi qu'ils s'arrêtent plus longtemps. Je suis le petit berger de la montagne I

Voici l'endroit où naît le torrent Cette source est sa mère; et je la bois fraîche au sortir des rochers; toutà-l'heure il va gronder et courir furieux. Moi, je le prends dans ma main. Je suis le petit berger de la montagne !

La montagne est mon domaine; les tempêtes roulent autour d'elle. Du nord au midi elles grondent ; et moi, je suis au-dessus

d'elles et ma "cTianson retentit plus haut qu'elles ne grondent. Je suis le petit berger de la montagne!

Éclairs et tonnerres sont à mes pieds, tant je suis haut dans le bleu du ciel. Je les connais et je leur crie : « Laissez en paix ma maison paternelle. Je suis le petit berger de la montagne I »

Et quand le tocsin se fait entendre» mille feux ondoient sur les cimes ; alors je descends, alors je me range parmi les soldats, je brandis mon épée et je répète ma chanson : « Je suis le petit berger de la montagne ! »

La plus naïve de ces compositions est certainement ce chant de berceuse :

ET Dk SON INFIÛENCfi. 231

La Berceuse^

« Dors, petit enfant, dors ! Le père garde les moutons ; la mère casse les brancLes du petit arbuste voisin; et de ses feuillages tombe un rêve qui te berce. Dors, petit enfant, dors!

Dors, petit enfant, dors! dans le ciel estéparsela troupe des nuages : les petites étoiles sont les agnelets, la lune en est le berger. Dors, petit enfant, dors !

Dors, petit enfant, dors ! Je te donnerai une brebis avec une belle clochette d^or pur et vous jouerez ensemble. Dors, petit enfant, dors!

Dors, petit enfant, dors! Ne crie pas, mon agneau chéri; le chien du berger viendrait et mon méchant petit enfant serait mordu. Dors, petit enfant, dors !

Dors, petit enfant, dors! —Toi, gardiepdés b|*ebis, petit chien noir, va-t-en, n'éveille pas mon petit agneau ! Dors» petit enfant, dors ! >>

Les chants bachiques les plus variés et les plus vifs se sont joints, bien entendu, à toutes les variétés de Témotion lyrique dont nous avons vu les Allemands si amoureux. Citons deux pièces de ce genre, d'autant plus curieuses que Témdition , This-toire et le paysage, les souvenirs de Gharlemagne et des Romains viennent s'y confondre :

Le grand Char les.

« Voilà le roi dés vins, mes frères ! Mais dites-nous? qui doit être le roi de nos chants allemands?

Cesttiharles, l'empereur Charles 1 le ^raïï'd Charries est

DU GÉNIE LYBIQUE EN AIXEILAGME

digne de ce nom; ne chanta-t-il pas des chants allemands, ne portait-il pas un glaive allemand?

Un jour, da haut des galeries du palais, il jetait ses regards dans la vallée dlngolshdm; il voyait aux premiers rayons du printemps la neige briller sur la montagne.

Le soleil ne l'avait pas fondue toute entière ; du haut des vieux rocs de Rudesheim elle ruisselait et allait tomber dans le Rhm.

L'empereur s'amusait à regarder couler la neige : « Vrai- » ment, dit-il, voilk une chose dont on pourrait tirer bon » parti I

sur les rochers où fond la neige, la vigne d'Orléans » ne viendrait pas mal.

» Elle est fille du soleil ; elle est l'amie de la montagne; le Rhin lui fera présent de son or. »

L'empereur dit; des messagers envoyés au loin rapportent les ceps sur la terre allemande.

Là ils verdirent et fleurirent aussi bien que dans l'air de leur patrie; et le matelot du Rhin s'étonna de boire l'encens de la vigne en fleurs.

L'empereur remplit lui-même un grand verre du premier vin qui fut pressé et s'écria : « Aux chansons des Germains il faut le vin germanique ! »

Vive donc Charles, et trinquez, mes frères ! et que vos coupes se heurtent ! et qu'il l'entende dans la tombe, le brave Allemand !

Vive Charles! Puisse-t-il vivre à jamais sur les bords de son beau Rhin ! C'est lui qui nous a donné les chansons allemandes, et le vin allemand ! »

Ce vin du Rhin, dont la tradition précédente a consacré l'origine, se boit dans des verres d'une couleur verdâtre et transparente, et d'une forme particulière , qui plisse

. ET DE 30M L'INFLUENCE. 233

pour avoir été léguée aux Germains par les guerriers de Rome.

Les Romains.

« AU moment où ne buvez le vin du Rhin que dans les Romains ! »

Quand revient le printemps, ne pas faire étinceler le Rœmer verdâtre au soleil doré du Rhin, c'est être indigne de boire le vin de ses rives.

Vous le savez , nos pères buvaient le vin dans les crânes des Romains vaincus. Romaine ou de toute autre race, toute tête est dévouée aux dieux infernaux, quand elle vient nous arracher nos droits. Qu'elle serve de coupe et qu'on y boive le jus des raisins allemands !

Haut les Rœmer verdâtres! Vive Hermann! Haut les coupes! A celui qui, prodigue de son sang, est digne de la liberté de nos ancêtres! A celui qui a compris ce ^ que les Rœmer veulent dire et n'a jamais courbé sa tête libre !

Voyez I après des siècles, Rome nous a encore préparé des chaînes ; leur bruit s'est fait entendre de Rome jusqu'ici. Notre empereur l'a entendu. Que celui-là ait la première place dans la chanson des Rœmer, qui le premier rompit les chaînes romaines, — Luther qui sauva parmi nous l'esprit de vie !

Suivons Luther, protestons contre la servitude; soyons dignes, comme lui, de boire le vin du Rhin dans les Rœmer, »

Sl(DU GÉNIE LTRnn>E BU AUBMAeNE

S IV

De rimpersonnalitê allemande. — Sinnigkeit. — Multitude extraordinaire des écrivaiuê Altemàndb^ -^ Caractère fantastique des œuvres de Tesprit dans ce pays.

Ce lynSmè involontaire est le caractère propre de la Germanie. Les pins sensuels des chants cités par nous ont un caractère im-

personnel et idéal , qui frappe singulièrement l'homme habitué à la Vie pratique, à Horace et à Déranger. Rompue à la contemplation, à la pensée en elle-même (Sinnigkeit) , et non à l'action réelle, vouée depuis le xvi^e siècle aux controverses religieuses, divisée, morcelée et privée de centre ; impuissante à développer sa force dans la vie pratique ; l'Allemagne s'est consolée en chantant et en écrivant; ses écrits, comme ses chants, ont étouffé l'action. Plus elle avançait dans cette civilisation de la pensée et du sentiment, plus elle multipliait le nombre de ses produits, tous d'une nuance idéale, lyrique, abstraite, unique en Europe. « Moins les Allemands agissent, plus ils écrivent, dit » un moderne. Lorsque les siècles à venir jetteront un regard » sur l'Allemagne actuelle, ils y verront moins d'hommes » que de livres. Nous sommes devenus un peuple d'écrivains. Au lieu d'une plume d'aigle, nous pourrions mettre » une plume d'oie dans nos armoiries. Nous laissons » aux Italiens leur beau ciel, aux Espagnols leurs saints, » aux Français leur activité, aux Anglais leur banque ; nos » livres nous servent. Nous avons inventé l'imprimerie et » voilà des siècles que nous desservons cette grande machine. La nation allemande se complait à penser, à imaginer, à écrire ; l'érudition scolastique , le besoin de » connaître les œuvres étrangères, la mode et enfin la » spéculation ont fait le reste.

Et voilà l'histoire de l'Allemagne. 33

« Gêneral S'impknie tons les ans en Allemagne peut monter à dix millions de T^hôlènes dans l'état actuel. Le catalogue semestriel de la foire de Leipsick contient les noms de plus de mille écrivains allemands; ainsi nous pourrions » Gompfer plus de cinquante mille personnel qui ont écrit » et moins un volume. Si ce nombre continué il s'accroît dans la même pro-

portion, on pourra dresser une » Ksté d'auteurs allemands aU-
 cieUs et Uouveaox, qui réni fermera plus de noms)^*il U'.y aura
 de lecteurs vivants, n Partout des livres, partout des lecteurs. La
 plus petite » vi&e a son cabiiiet dé lecture, lé j^lus mince particu-
 lier sa » biblîothèqti)è. Tout Alleihand qui tieht de la main droite
 » la fourchette, le J^ihcéau et réc^tiërre, tient ûû livre de » la
 ibain gauche. Noua avoùs fait de butes choses une » science, de-
 puis lè gouvèrheniènt dés Empires, jusqu'à la » manière de ber-
 cet Ifes enfants. Nos livres servent â tout » Le médecin leur det-
 nende sa recette, le juge sa sentence, » le prédicateur son sett-
 noU, riUsdtuteùr sa léçoîi, et Té- » Kicl&é!t soh pensunu NouS'é-
 chVoiis sans cessé. La polygrà- » phie est la nïàladie nationale ,
 elle dépassé lé domaine de » la littératurt et s'étend & la bureau-
 cratie. Une grande » parlîe de lios populations est collée sur un
 pupitre et » écrit incessamment Partout dé]5 scribes, et qui coû-
 » tent fort cher; ië fàbHcaUt dé papier recueille seul les » bënë-
 fice]^^. Point dé sujet sur lequel 6n li'écrité pas en » Allemagne.
 L^efibt le plus sûr de tout événement remar- » quable, est dé
 susciter dn livre nouveau : H y a des » choses qui ne Siémbtent se
 faire qu'aiSn què*oii puisse Tes 9 écrire. ^

Aussi ce qui manqué à la langue allemande (1), ta positive et
 HgoureUse sobriété, ràciîvé énerçie font souvent dé- Ci) V. plus
 haut, I*' CflAPirBE, De la Langue allemande.

236 ou GÉNIE LTBIQUE EN ALLEMAGNE

défaut à la littérature eUe-mêue. Elle est lyrique, imperson-
 nelle, abstraite, générale, et cependant -elle est vraie. C'est sa
 qualité et son défaut On y voit apparaître une foule d*ombres; on
 entend retentir mille accents pathétiques qui vibrent dans le cré-
 puscule; mille lueurs fantastiques se croisent sans se combattre.

G*est un monde bizarre^ plus esthétique que réel , plus idéal que terrestre, un Walhalla de la pensée, où rien ne se présente avec des contours nets et tranchés, et où le doux nuage du lyrisme couvre et confond toutes les teintes. L*amour s*y perd dans Textase, l'amitié n*est qu'un reflet de Tamour, l'histoire s'évapore en mythes, la poésie devient abstraite, la philosophie devient poésie, et la métaphysique à force de s'abstraire elle-même n'est plus qu'une algèbre de la raison. « Toutes les fois (dit » le charmant satirique Heine) que j'entends prononcer » ce mot raison, je revois là, devant moi, le docteur (Kant) » avec ses jambes abstraites, avec sa redingote étroite et » gps'transcendental, avec son visage k angles aigus, et » froid à la glace, qui aurait pu servir de planche k figures » dans un manuel de géométrie. Cet homme, âgé de plus » de soixante ans, était une ligne droite personnifiée. Dans » sa tendance au positif, le pauvre homme était parvenu à » retrancher de la vie tout ce qui la rend agréable, tout n Tor du soleil, toutes les croyances et toutes les fleurs, et » il ne lui éuit resté que la tombe froide et positive. Il en « voulait principalement à l'Apollon du Belvédère et au » Christianisme. Il a même écrit contre ce dernier une bro- » chure dans laquelle il en démontre l'absurdité... Un jour 9 que je me présentai pour le voir, son domestique me dit: « Monsieur le docteur vient de mourir. « « Cette nouvelle 9 fit sur moi le même effet que s'il m'avait dit que le doc- » teur venait de déloger. »

Ce doctear-ligne-droite qni ne pouvait avoir ni mort ni vie, et qui commençant avant le berceau, aboutissait plus loin que la tombe représente bien FAllemagne abstraite. « Pourquoi, demande un autre Allemand, l'esthétique est- » elle notre base ? Nous avons détruit tonte notion réelle des » faits et tout appui solide de nos actes. Nous haïssons lyri- » quement et nous ai-

mons au nom de Fidéal. Une jeune m fille se donne un amoureux selon la théorie des affinités, » et elle fait des folies conformément à ce code. Nous rêvons » trop à ce qui est écrit, et nous écrivons trop ce que nous » avons rêvé. »

Platon, comme le grand Shak^eare, pensait aussi qu'il faut se garder de la rêverie qui tue l'action ou du moins qui l'affaiblit, mais bien plus encore de l'abus de l'écriture et du beau style qui nous dispensent de l'acte réel (1). « Toulez-vous être quitte d'une idée qui vous ob- » sède? Écrivez-la, dit Jean-Paul. Un roman par lettres » ne dure guère. Une constitution écrite vaut e^ctement » ce que vaut un papier à cigare ou un joli contrat de ma- » nage. Quand sur le dos d'une porte on a eu soin d'inscrire : » Fermez lk porte ! toujours rabattue sur la muraille elle » cache sa propre inscription ; personne ne la voit et la porte » demeure ouverte éternellement »

Ce monde imaginaire, cette sphère de l'abstraction existent pour tous les peuples dont la vie extérieure et pratique n'a pas été assez régulièrement active. Si la France ne rêve pas comme la Germanie y elle systématise toujours et elle veut réaliser ses corollaires. Si l'esprit germanique n'est pas plaideur et rhétorique comme le génie gaulois, il est méditatif jusqu'à l'anéantissement du fait. L'Angleterre, au contraire, ainsigne l'Espagne et l'Italie à leurs belles époques,

(i) Phèdre, 27A.

SIS DU GÉ6II9 (TglQUK m iLLEVAGNE

sans détruire japoïs Tidéa), Tont voda puissant, actif et rML Yoilà pauraQi to institutions ne vieillissent pas ans» vite en Angleterre, en Espagne, en Italie, qu*en AUemagae ou en France;

rhistpire des trois races Espagnole, lia* Uenne, Anglaise» n'offre pas ce phénomène d'éternelle inconsunce, cette prodigieuse facilité d*Qubli que la France et VAUemagpe ^ derniers tempe ont poussée à l'excès. En iUepiagpie une philosophie vit quinze ans, rien de plus. Kant, Ficbte el Jacphi sont déjà d^ ombres. Perscmne en Fnu^ce ne pense plus aux cbefr-d*cpuvre de 1815 , aux théories de Cabanis, aux grands hommes de 1802; rien de (Jus dangereux que de perdre le sens du réel, soit pour le transformer en raisonnements ingénieux comme les Français, soit pour l'égarep dans les raves, comme les Aile-

L'habitude d'orner le discours a envahi les écrivains français, et nous avons des physiciens, des minéralogistes des botanistes rhéteuçst écrivant sur leur science comme Scudéryou Tabbé de Pure sur les femmes. Celle de rêver, de rapporter toutes les connaissances à un idéal supérieur a pénétré et comme saturé le style allemand d'un mysticisme lyrique dont les géomètres et les naturalistes ne sont pas exempts. Un Français, la plume à la main, se fait avocat ou homme de salon; up Allemand devient pythonissee; il a sa baguette divinatoire, ses trépieds et ses vapeurs magiques, l^ous donnons trop au monde, et les Allemands trop peu. « La plupart des savants germaniques (et c'est Ton 9 d'eux qui parJeK vivent encore comme des Troglodytes, » dans leur\$ cabinets. La vie est pour eux un songe. Dates, » faits, réalités disparaissent Qu'un couvreur tombe da » haut du clocher ou Napoléon de son trdfM, ils ne s'en 9 étonnent pas davantage et retournent à lejffi^ |jîf^ ^

«7 W SON |Kri.9VN€B. M9

Une seaie tendance domine donc les écrivains allemands: la prépondérance de la vie ooi^lempiatiye et le peu de cas qu'ils

font de la vie pratique. Une tendance contraire, partant du pôle opposé, agit sur nos écrivains et atteint le même résultat ; — Tamour ou la fureur de Tapplication. Nous voudrions réduire à la réalité nos systèmes les plus vagues comme les Allemands se plaisent à réduire les plus âpres réaMiés en nuages subtils. Nous avons des tragédies pleines d'hexamètres destinés à faire triompher un parti ou une id^ politique ; les Allemands composent des drames d'un lyrisme excessif qui ne sont que des hypothèses révolutionnaires avortées.

Aussi la deraière révohitien ébauchée en Allonagne s^est-elle évanouie dans les vapeurs et les songes de TesthétiquiMi tandis que h révolution française, issue du Contrat soeM de Jean-Jacques et du Pkodon de MaMy , a manqué le but idial qu'elle voulait atteindre. Trop de métaphysique et d'imper^pnnalité s'est mêlé à la civilisation allemande ; trop de rhétorique et d^ngénieuses classifications à 6^e de la France. Mais que ces deux races sortent du monde factices que Tune, comme au commencement du siècle pendant les guerres d'Italie, relève, au nom d'une idée fraofaise, le drapeau gaulois et l'honneur guerrier du pays; -^ que Tautre, comme en 1815, se redresse en face des bata-Hions ennemis et saisisse le glaive pour sauver le germanisme et reconquérir la nationalité allemande ; alors jaillissent les prodiges. Ce qui les enfante ce n'est plus la chimère, c'est la vérité.

S&O DU GÉNIE LTRIJOB EN ALLEMAGNE

Sv.

R6l6 da Lyriflme dans la gaeire de iSiO. — Arndt, Kœraer, etc.
-^ Schiller et son école combattant Napoléon.

Le génie français, ressaisissant sur les cliamps de bataille entre 1795 et 1805 l'éciaatante réalité de rhéroïsme dont il avait soif et éouï les imitations pédantesques et les folles théories l'avaient élmgné, offre Tun des plus soblioies spectacles de l'histoire. C'est aussi une grande et pathétique chose, ne l'oublions pas, que le génie allemand qui après la paix de Tilsitt se ranime contre nous avec sa lenteur et sa profondeur accoutumée, et s'éveille pour lutter contre le monde romain. Ces deux passions étaient réelles; elles embrassaient des espaces et des masses immenses. Quel drame ! L'Angleterre défend sa vie, l'Allemagne sa race, la France l'ancienne Europe. Bataille de géants ; ee sont des « vérités » qui luttent; tout est en jeu.

L'histoire des temps modernes n*oBre rien de plus étrange que le rôle actif joué dans cette lutte terrible de 1810 par l'élément lyrique allemand. La gloire de nos armes et l'édat de nos conquêtes ne doivent pas nous empêcher de nous souvenir que la défense du ^1 et de la famille ne peut être imputée à crime à aucun peuple. L'impersonnalité mystique, l'idéalisme de Schiller, le Moi de Fichte sont alors devenus des adversaires redoutables. Des milliers de cœurs ont répété l'appel de Kœmer :

LappeL

« Allons, mon peuple, la fumée annonce la flamme, la

ET DK SON INFEUENCE. 241

himière de la liberté commence à poindre dans le nord ; tu dois plonger l'acier dans les cœurs emiemis. Allons , mon

peuple! la fumée annonce la flamme, la moisson est mûre; faucheurs, n'hésitez phis! Le salut n'est que dans le glaive ; que les lances ennemies frappent ton cœur fidèle, et frayent une route à la liberté ! Lave la terre, purifie avec ton sang le sol de l'Allemagne !

Ce n'est point une guerre dans l'intérêt des couronnes, c'est une croisade, une guerre sacrée ; droits, mœurs, vertus, foi et conscience, sauve-les par ton sang versé : Les vieillards te crient eii gémissant : réveille-toi ! Les ruines des chaumières appellent ton bras. Le sanctuaire profané crie vengeance; tes fils morts demandent du sang !

Brise les socs! laisse tomber le burin ; laisse la lyre en silence et la navette en repos! Abandonne tes palais et tes portiques : que tes étendards se déploient devant Dieu ; il veut voir son peuple sous les armes ! Un vaste autel consacré à l'indépendance doit s'élever sous tes mains et taillé avec ton glaive ; les fondements du temple reposeront sur la cendre des héros !

Filles, que pleurez -vous? Pourquoi gémissiez -vous, femmes ? Vous regrettez sans doute la volupté des combats ? Vous pouvez avec joie vous approcher des autels de Dieu ! Il vous a douées d'une tendre sollicitude et d'un cœur charitable pour soigner les blessures. Triomphez et priez, victorieuses par la piété sainte !

Priez donc, afin que l'antique force se réveille et que nous soyons encore l'ancien peuple de la victoire. Évoquez les martyrs de la sainte cause allemande ; — esprits vengeurs; — anges protecteurs de cette juste guerre ; vous toutes, ombres héroïques des morts, suivez l'essor de nos étendards !

thi DU GiSIS LYVIQUS fin ALIBUAGNE

Le dd nous aide, l*enfer doit iioiis céder! Àlkmst P6U{4^ vail-
Uatl alloos, rindépendance t'appelle ; alloos, toa cceor palpite
av^ force; 1^ <^êne\$ crpissept et s*élèyent Qq^ t'inquittea-to
dea collines qui couvrent tes cadavres ?.

Arbore Tétendard aacrél.*. Mais, mqopeqple, lor^qoçla for-
tune t'aiira couronné de cette auréole tcin^npMe qui èriliait sur
tes ancêtres, n'oublie pas le9 bpiifp qui feront lombes 9t d^pro
«ussi pos annçs d'une çourqqne de chénçl 9

On remplirait dix yolumes ^es cbants d^ cçtte e\$pèce. Yoici
Tun ^^ plus (;çrm^iiiqne9 ^ç, tous par |ç sentiment et le carac-
tèrç ;

Pourgwi^ prend-il Iç^ cormes?

« Je prends les armes pqur ma foi, pour le plus précieux des
biens; Tennemi a juré par le démon de nous ravir Tautel du
Sauveur.

Je prends les armes pour la vie éternelle, pour la liberté de nos
antiques droits ; t'bomme trop longtemps esclave doit se relever
plein d'une force nouvelle!

Je prends les arpies pour des biens célestes et non pour la
^oire d'un autre et le salaire d'un prince ; l'homme est né gardien
de toute chose saint^.

Je prends les armes pour la gloire de l'Allemagne, l'ancien
monde héroïque ; que les chants et l'amou^ se montrent de nou-
veau sous l'ombre de nos chênes I

Je prends les armes avec des paysans libres et de braves amis;
si l'ange de la mort me fait signe, je suis prêt. Me voici. Seigneur I

je prends les armes fl) ! »

(i) Max. Le Scieiikendor£

ET BE son IHFLtJEIlGE. 24S

Les plus beaux de ces chants ni nqaenrs sont les chaitt de Kœmer, qui loi-m^me a payé sa double gloire de son sang versé.

Le Glatit.

« Gîaivé suspendu à ma gaucfie, que me veîit réclatdont ttt rayonnes et le sourire de ton joyeUx éclair î Hurrah! hurrah ! hurrah !

« — Mon joyeux sourit-e dit assez qu'un brave cavalier me porte. Se suis là défense de Thomme libre : voilà pourquoi le glaive est joyeux ! o Hurrah !

Bonne épée , je suis libre et je te chéris de toute nion âme, côihme si tu ih*élais promise pour épouse. Hurrah !

— Ô Guerrier I itii es à moi ! Je suis à toi ! Je t'ai dévoué ma brillante vie \ soyons amis! Ouand prendràs-tù ton épouse? Hurrah !

Déjà là trompette sonné ; voici la mâtiiàée qui annonce la nuit des noces. Lorsque le canon grondera, je saisirai ma bien-aithée. Murrah t

O délicieux embrassements que j'attends avec désir ! O Guerrier, le moment de l'hymen approche I Viens, prendsmoi, cher ^tix, tùA cbùrohné est à toi. fi[uri*ahî

Pourquoi frémis-tti impatiente datts le ifourreauT Êile est brtiyante, ta joie, et les farouches conibàts te bhatinetit ! MoA épée,

qtie veux-tû Hurrah!

Je m'agite dans le fourreau , je soupire pour le combat où étincelle ma jbié farouche. 'Cavalier, voilà pourquoi je frémis. Hurrah !

feeste pourtant dans ton étroite demeure. (Jue veux-tu ici, ma bién-almée? hes'te encore tranquille dans ta prison, reste, bientôt je te saisisrai Hurrah I

Ne me fais pas attendre longtemps !. . . l)èaû jai^ d'à-

2i\k DU GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE

mour, rouge de sang, rempli de roses ardentes et d'ivresses saintes! Hurrah!

Sors donc du fourreau, toi qui réjouis l'œil du cavalier. Sors, mon épée, sors I que je te conduise à la maison paternelle. Hurrah !

Ah ! qu4i est beau d'être en liberté au milieu de cette pompe nuptiale ! Semblable à une épousée, l'ader resplendit aux rayons du soleil. Hurrah!

Allons, braves guerriers, allons, cavaliers allemands, votre cœur ne s'allume-t-il pas? Saisissez tous l'épée, la bien-aimée. Hurrah!

Qu'elle brille d'abord secrètement à la gauche; mais qu'à la droite Dieu bénisse ostensiblement la fiancée. Hurrah !

Maintenant pressez contre votre bouche les lèvres acérées de l'épouse chérie. Maudit soit qui l'abandonne ! Hurrah!

Que la bien-aimée chante avec joie ! Que de brillantes étincelles jaillissent ! La matinée des noces commence à poindre. Hurrah I voici l'épée sainte , voici la fiancée ! hurrah! »

On vient de voir le lyrisme germanique atteindre l'extrême mysticité orientale ; et ce que nous admirons surtout c'est l'accent de l'ardeur guerrière sans mélange d'amertume et de haine. Voici deux autres hymnes du même Koemer :

Chant des chasseurs noirs.

« Aux armes, aux armes! cela est juste et nécessaire; allons, peuple allemand , h la guerre! aux armes! aux armes ! Nos drapeaux s'élèvent et flottent , ils nous conduisent à la victoire.

ET DE SON INFLUENCE. îkS

La troape est petite, grande est sa confiance dans le I Meu juste ! Là où ses anges élèvent des forteresses, tout Tartifice de Tenfer est vain.

Point de pardon I mains généreuses, levez le glaive ! Tirezle sans crainte ; vendons cher le dernier souffle de nos vies ! La mort rend libre.

Nos habits sombres portent le deuil des morts ; si Ton vous demande ce que signifient nos rouges ornements? G*est le sang de Tesclave 1

Enfin, avec Taide de Dieu, l'étoile de la paix s*élèvera sur les cadavres ; alors sur les rives affranchies du Rhin nous planterons le drapeau blanc de la victoure. »

Prière pendant le combat.

« Père, je t'invoque ; Artillerie rugissante m'enveloppe de fti-
mée, devant moi passent les éclairs qu'elle vomit; conducteur des
combats, je t'invoque; Père, guide-moi!

Père, guide-moi I k la victoire ou à la mort; Seigneur, je me
soumets à tes ordres ; Seigneur, conduis-md selon ^ ta volonté ;
Dieu I je te reconnais 1 ^,

Dieu, je te reconnais dans le doux bruissement des feuilles
d'automne comme dans la tempête des combats; source de misé-
ricorde, je te reconnais I Père, bénis-moi 1

Père, bénis-moi! je remets ma vie entre tes mains; tu peux la
reprendre , tu l'as donnée ; pour la vie ou pour la mort, bénis-moi
; Père, je t'honore !

Père, je t'honore ! Ce n'est point ici un combat pour les biens
de la terre ; ce qu'il y a de plus saint, nous le défendons avec le
glaiue; mort ou triomphe, je t'honore ; Dieu, je m'abandonne à toi
I

2&6 DU GÉNIE LÉRIQUE EN ALLEMAGNE

Dieu, je m'abandonne à toi ! La mort peut me saluer et Ttenît
av^c le tonnerre ; mes veines ouvertes peuvent laisser couler
mon sang ! A à toi, mon Dieu, à toi je m'abandonne ! Père, je l'in-
voque ! »

Kœmer, ce noble ennemi que nous devons honorer, est mort
sur le champ de bataille, le lendemain du jour où ce dernier
chant fut composé par lui.

Ce fut certes tme étrange époque 4'ue celle où les théories de
Fichte, le moi et le non-moi, l'impératif catégorique, la critique

de la raison pure de Kant et la négation de l'apparence {négation des Schellings), spectres philosophiques, marchèrent en bataille contre Napoléon Bonaparte. Cette armée toute allemande, qui sortait des bancs des écoles, qui surgissait des profondeurs des tavernes leipsicoises et berlinoises, qui descendait du fond des boutiques des Philistins de Stuttgart, cette armée de fantômes pâles prit un corps redoutable, et, transformant ses abstractions en coups d'épée, trancha le géant que Moscou et l'hiver avaient abattu.

Voici ce qu'écrivait à Urédore Koerner, son ami Frédéric Foerster, l'enthousiaste de la liberté allemande, et l'un des fameux « chasseurs noirs » qui luttèrent si souvent contre nos braves; on verra dans cette lettre curieuse combien l'esprit allemand, isolé le tonnerre du canon qui grondait, se déchaînait fidèle à sa transformation fantastique et répugnait à la réalité :

Dort, ce jour-là, il y avait.

« H portais d'un conteit donne par l'un à mes amis. Il » était une heure; la neige tombait sans les ténueos %t le

ET DE SON INFLUENCE. 217

« vent soufflait avec violence. Je me dirigeais vers mon domicile, qui, comme vous le savez, est situé dans le News- » tadt, lorsque j'entendis là l'rotape d'un postillon retentir » avec un bruit Infernal, comme s'il eût voulu mettre sur » pied la ville entière. A ces accents terribles se joignait » une volée de rapides imprécations françaises mêlées de » quelques bons gros jurons allemands. Là scène » passait » devant la porte du docteur Seghertis.

» A une fenêtre supérieùré j'aperçus là bonne figure du » docteur lui-même, surmontée d'un bonnet dé nmt et eû- » veloppée d'une robe dé cbambre.

« — Xè hé suis pas M. de Serra, criait en mâùVàfs irân- » çds cette tête épanouie et mécontente ; je suis M. Se- » gherts! »

« Puis, continuant en bon allemand :

« — Allez à tous les diables, taissez-môî tranquille, et » n'imaginez pas que je vais me mettre en c^ôurse piôur vous » la nuit par vingt-cinq degrés de froid. »

« La fenêtre violemment fermée sur le docteur lit dîspa- » paraître à la fois la figure, le bonnet de nuit et la bougie. » Et moi^ qui me trouvais là comme spectateur, grelottant » sous mon manteau, les dents serrées, sous la liéigé et la » bise, je lûc trouvai le premier en butte aux interrogations » des Voyageurs. Le docteur, en nommant M. de Serra, » Tambassadetr de France, m'avait instruit de là méprise; » c'était lui qu'ils cherchaient et non M. iSeghérs.

« Voi|B demandez, leur dis-je, l'adresse de M. de Serra, » ambassadeur dé t'raàce, suivez-moi. »

t En effet leur traîneau que j e dirigeai ne tarda pas à s'ar- » rêter en face du palais de Loo, habité par l'ambassadeur. » La partie inférieui'e du traîneau é'iaît enveloppée de fourru- » res^i, ^développant toûl-à-coup, livrèi'eût passage à un

DU GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE

» domestique» quelque page, laquais ou autre géoie familier. 9
Celui-ci s'élaçant vers la porte, s'accrocha à la sonnette » et la
secoa violemment, comme si la maison eût été » à lui. Il y avait
encore de la lumière au premier éuge. • Le concierge ouvrit pen-
dant que deux autres personnes, >' tout enveloppées de fourrures
sortaient péniblement du » traîneau. Une de ces pei^nnes était
un homme d'une » structure robuste, de taille courte, mais bien
prise, qui » semblait avoir peine à se tenir sur ses jambes, et dont
les » mains et les bras glacés ne remuaient pas. Il voulut faire »
un mouvement vers son camarade afin de l'aider ; mais » ce
mouvement lui fut impossible. Je m'approchai par po- » lillesse et
par pitié ; aussitôt la mam de l'homme dont j'é- » vais remarqué
la taille svelte et forte, s'appuya ou plutôt » tomba sur mon
épaule. Le gant glissa de cette main gla- » cée, et il me sembla,
tant l'étreinte était rude et puis- » santé, que la griffe d'un lion
pesait sur moi.

» La porte s'ouvrit alors, et un éclat de lumière, en jail- » lis-
sant, me fit apercevoir à l'intérieur, l'ambassadeur lui- » même
tenant k Ja main un candélabre ; près de lui deux » domestiques
avec des bougies. Tous les visages des voya- » geurs étaient ense-
velis dans le drap et les fourrures de » leurs vêtements, de ma-
nière à ce qu'on ne pût aperce- » voir que leur nez et leurs yeux.
J'avais pris par la main, » pour le diriger, l'étranger dont j'ai par-
lé déjà. Les rayons * » lumineux qui tout-à-coup se concentrèrent
sur lui me fi- » rent reconnaître deux yeux , deux regards, deux
étoiles, » que j'avais déjà vus, et que rien ne pourra me faire ou- »
blir.

» C'était Napoléon!

Il revenait veuf de son armée anéantie. Il revenait , et » sa main était sur moi. J'avais là toute la destinée de l'Eu-

» rope sur mon épaule ; jugez, ami, combien d'idées et 9 quelles idées traversèrent mon cerveau. Tout ce qui se 9 passait me semblait un rêve. Empereur naguère tout » poissant l'Europe, vas-tu respirer 7 ou dois-tu périr? *

Ce qui est vraiment curieux et magnifique, c'est l'admiration fantastique inspirée par le regard du grand capitaine à l'un de ses ennemis les pins acharnés, à ce chasseur noir de l'armée allemande l

LE

JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER

Man, thoiupendulum betwiit a smile and tear.

Homme !... goutte d'eau suspendue entre une larme et un sourire !

Btboh.

Le ménage de Jeay-Paul.

Voici une grande salle enfumée; vous la prendriez pour une balle^ que les marchands ont abandonnée. Au centre est un vaste poêle, avec deux niches propres à s'asseoir en hiver pour y fumer, y sommeiller ou y rêver. Tout vous rappelle le» intérieurs de Stein. Bes pigeons domestiques voltigent çà et là en murmurant

leur roucoulement mélancolique. Une vieille femme , armée de ses lunettes, tricote des bas auprès du poêle : une jeune femme fait la cuisine près de la grande fenêtre à gauche; le cliquetis des ustensiles de ménage se mêle, sans s'accorder» avec la voix sourde et monotone des pigeons ^ui ramassent, en caquetant, leur grain sur le carreau. Il y a une petite table de bois blanc vers la droite et un large coffre debout à côté.

L'homme assis à cette petite table, c'est Jean-Paul-Frédéric Richter, génie bizarre, un Sterne si vous voulez» un Rabelais s'il vous plaît encore, quelque chose de plus ou de moins que tout cela, le plus original des écrivains modernes, le plus lyrique des Allemands, le plus enfant

25& LE LTRISME DANS LE RCNIAN.

des philosophes. Il est enveloppé d'une grosse redingote dont la boutonnière est ornée d'une fleur des champs. Observez ses traits, c'est une étude phy siognomonique curieuse : riea ne s*y accorde ; ils sont gigant^ues et irréguliers; le {e^ Jaijlif dp şeş yeifx vf^l fen^w»? ef m <^«^ Pg^re osseuse, vous trouvez un mélange de bonhomie et de fougue. Il tire à chaque instant du coffre ouvert à ses pieds de petits morceaux de papier qu'il arrange et rattache bou^ à bout : citations, rêveries, extraits, recherches d'érudition, oognures, recoupes, amalgames dç tpiites les études, fragments de mille couleurs, arlequinade savante, mystique, rêveuse, cynique, mélancolique. Cest ainsi qu'il compose ses ouvrages! Et ses ouvrages ne seront pas oubliés. Les Allemands l'ont surnommé Vunique^ Jean-Paul Der

Ils ont eu raisoe. Soa isslemeiit est tel que, dans toutes les langues, pas qne traduction complète de ses œuvres n'a été ten-

tée. Madame de Staël a esquissé son portrait littéraire; oii y remarqua plus d'éclat que de fidélité. Luimême s'en est plaint avec asseï d'amertume : « Ah I madame, s'écrite-t-il avec une bonhomie railleuse, laissez-i moi bavbore, vous me faites trop beau \ p Un fragment traduit par elle et qui so trouve dans VAUemagne; un petit recueil de pensées publiées à Paris; Tttati^ que j'ai traduit Et qui n'a pas eu vhigh lecteurs ; voilà tout ce que l'on connaît en France de Jean-Paul-Frédéric Richtér, auteur de soixante volumes qui étincellent de génie. Tout le monde a reculé devant ce phénomène complexe. Jamais on ne vit style pareil. C'est un chaos de parenthèses, d'ellipses, de sousentendus; un, carnaval de la pensée et du langage; une population de mots nouveaux qui tiennent, sous le bon plaisir de l'auteur, prendre droit de bourgeoisie dans le

JEAN-PAUt-PRÉOÉRIC RIGHTER. Ô6S

discours; des périodes de trois pages, fabriquées de cent phrases singulièrement juxta-posées, et se heurtant sans s'éclairer ; images sur images, empruntées aux arts, aux métiers, à l'érudition la plus obscure. Dans ce labyrinthe, point de fil d'Ariane pour vous guider; une géographie toute nouvelle; des viHes qui n'ont existé nulle part; Haarau, Schee^fiu, Flinloch^ Flachsenfingen ; un lexique, une grammaire, une^ esthétique imaginaires, des princes dont on n'a jamais entendu parler, et qui viennent, comme dit Mo* lière, montrer le hout de leur nez on ne sait pourquoi; des conseillers d'État qui arrivent on ne sait d'où et se laissent patiemment railler ; le tout curieusement entrelace, bardé de citations, d'interjection;, d'exclamations, de calêmbourgs, d'épigrammes, mêlé d^élans inattendus, de scènes pathétiques, de feuilles blanches, de digressions qui s'enflent déme-

sûrement, d'épisodes qui envahissent le sujet. Jean-Paul ne procède que par dissonances. U ne sait ou ne veut point les sauver. Avant de le traduit*e, force est de te comprendre, et ce n'est pas le plus facile.

Ce philosophe, ce poète, ce bouffon, ce moraliste, dont le génie est un hiéroglyphe confus et continu, nous essaierons de pénétrer dans sa pensée, de lui demander ses secrets. Nous extrairons de ses œuvres nombreuses tout ce qui peut faciliter la connaissance d'un si bizarre auteur. Titan de la plaisanterie et Rabelais de la métaphysique, on verra combien de sensibilité, de tendresse, de grâce, de profondeur, se cache sous ses arabesques extravagants. On reconnaîtra dans la nébuleuse déraison de ses ouvrages, une bienveillance universelle, un amour sincère des hommes, une éloquence sympathique, une poésie pathétique et élevée. Au milieu de la brume vague qui recouvre tous ses écrits, au sein de leur confuse mélodie, parmi les éclats de

rire et de pleurs dont ils retentissent, on trouvera des passages d'un goût charmant, et l'on s'étonnera, comme si une fée délicate apparaissait dans la caverne enfumée du cydope. Alors on s'expliquera peut-être l'énigme que présente un écrivain si célèbre et si inconnu, si vdmineux et si peu lu ; génie mystique, enfantin, issu du lyrisme contemplatif, étranger à la vie réelle ; tout germanique» et recouvert pour les autres nations d'un triple voile ; le seul écrivain original qui à force de l'être n'ait trouvé d'imitateur ni dans sa iHt)pre langue ni chez les autres peuples.

SU

Siebenkarae.

Il y a dans la, longue liste de ses romans , un ouvrage plus naïvement boui^eois que tons les autres, et, de tons, le moins difficile à comprendre : c'est Siebenkase,

Un jeune Allemand pauvre a épousé une jeune fille belle, aimable, innocente, véritable Allemande de la classe bourgeoise, ménagère habile, patiente, modeste. Sa tête est vide« son ^orance complète et sa sensibilité presque animale. L'auteur fait contraster avec une admirable vérité les vues étroites de Lenette (c'est le nom de la femme), et le génie, l'érudition, l'enthousiasme dont il dote le mari. Il nous montre ce tourment de toutes les minutes qui s'empare de vous quand nulle sympathie d'intelligence ne vous attache à celle que votre cœur aime. Il prouve combien est fatale au bonheur cette dissonance établie par l'éducation entre la destinée de l'homme et celle de la femme. Il peint avec une minutie et une vérité dignes de Téniers la

JeAN-PAUL-FRÊDÉRIG BIGHTER. 257

femme Tulgaire alliée au poète exalté, l'incaraMe niaôserie d'uD esprit obtus veuant interrompre les rêveries du pen seur artiste; enfin (supplice étemel!) la machinale économie d'un ménage sans élégance et sans grâce. En France, ce ne seraient point de telles leçons qu'il faudrait à nos mœurs: en Allemagne, où l'on ne demande guère aux femmes que les qualités d'une domestique fidèle, l'élégiesatire de Richter frappe le but.

« n y avait dans Tâme de sa femme, dit Jean-Paul, un triste vide, une tache ; comme une cicatrice sur un beau visage : et il ne

cessait d'y songer ; il se perdait dans cette contemplation. Jamais il n'avait pu exalter cette pensée traînante, l'arracher à la terre, réchauffer d'enthousiasme. Vous eussiez vu Lenette compter dans l'intervalle de ses baisers les heures que sonnait l'horloge, interrompre un récit plein d'intérêt pour aller écumer le pot, et y courir les yeux pleins de grosses larmes sollicitées par cette narration pathétique. Pauvre homme ! il l'entendait, dans la chambre voisine, marmoter de vieux psaumes d'une voix aiguë, et au milieu du vers s'arrêter pour dire :

« Gomment dînez-vous aujourd'hui ? • »

« Voici un fait dont il n'a pu chasser le pénible souvenir. Certain jour qu'il était plus éloquent et plus poétique qu'à l'ordinaire, Lenette, les yeux fixés sur la terre, l'écoutait; elle lui dit :

« Demain matin, avant de sortir, vous attendrez, s'il vous plaît, que j'aie raccommodé vos bas qui sont troués. »

« L'auteur de cette histoire atteste que plus d'une fois des interruptions semblables l'ont réduit à un état de véritable désespoir. Quoi ! au milieu des nuages subtimes, dans le sanctuaire de la métaphysique la plus élevée, on viendra vous jeter vos bas ^ la tête ! Je ne demanderais pas qu'une

Ift tniSilB DAMS iE ftOllMf

tema» me suivit chus mon char magique et lointain, mais que du moina la terre fleurie et le ciel étoile oe fussent pa» mueta pour ette; qu'elle vit dana Tunivers autre chose que la cuiaine« la chambre des enfants et h, salle de bal; qiie son coeur pieux et

tendre, sa sensibilité vive et éclairée, améliorassent Thomme auquel sa destinée serait unie. Voilà ce que l'auteur de cette histoire désure ; et rien de plus. »

Simple et admirable roman, dont toièi qttetqoeiS pages. Flrmin désespéré s*abftiidoniè à une m^tiCGié Ircfmqae. Cette ironie éclate surtout ddm une scène éé cimetière, aussi éloquente qu'étrange.

« Ils sortirent, le ciel était sans nuage. Au-dessus des étroites ruelles de la petite ville, oii voyait S'ati-onldr et s'étendre réther bled de là cité divine, illuminée pàt* tous les soleils semés dans le nocturne amphithéâtre; routes lundineuses, mosaïques d'étôîtes, caractères tnystérieut qtii traçaient le nom du Très-Ëaut sur la vouîté du grand tetnple. Oui, toutes les fêtes devraient se terminer (Kir une viàitè aux champs nocturnes, couronnés par ce sarjcti-taif'e. C'est Ik qu'après les plaisirs terrestres il faudrait allèt rafraîchir Son âme en présence de Dieu, y puiser le càltbè, et boire avec délices le vent de la nuit.

» Us errèrent à travers là campagne ; la brise d'automne, ce souffle qui ressemble au vent frais du printemps, les animait et leur donnait une vigueur nouvelle. Toute la nature promettait un hiver tempéré, un de ces légers hivers bénis du pauvre qui peut alors^ sans frissonner de froi^, subir toute la saison des neiges maudits par les riches , que la clémence de la nature prive de leur^ parties de traîneaux et de leurs sorbets pour Tété.

1» IM éteux hmmm commeneèMiii de gravai diBCoorsi

UMmftMBUfMbIRtO RIQlIrEil. 259

liis|)iréft pÊt l'aspect sa Witié âe la dttit Leâette s« taisait et pefiSÉill^'U faisait froid;

» Yoy^ lihiMs, dit Firtiiâ, ces tlllages entassés; qû'ib semMeot ciiôtlfli à ittis^altoï 1 Ainsi est notre globe atrit yoQX d'in ti JUg mcc i phis élevées I une balte que des enfants se roaY<rii«ati une bille dont as se jouent. Le maître fait tourner la baUe entre ses âbi^ et la letti- explique. Pour ntnwi ce petit giobe^ c'esl im monde. H ons tnettons autant de temps li voyager d*nBo4Nmrgède à l'autre qn'nné mite à vof ag«* stir la carte.

» — Peat-être, interrompit l'ami, d'autres mondes sontite «icwe phiS petits. Le nôtre ne saurait être safis importance : ^ëmi éét nwti pùur tut I

9 Getl6 remarqtie fit conter dans te coëui* d« Lenette tine naïve consolation. Firmin répondit seulement :

à — ^ CkHt^ eÉt nnftr pour les babitatits de là terre, non pour U terre^ et qtiiconqae a Sotiffert pour les hommes s'eÉit associé an Rédefmpteur. U les prend par la main et teur dit : Yiëhs (iâi aussi tu as souffert sous Pilate. »

« LeiÛette tràignit que son niàri fût tin athée , ou tout au moins un philosophe. Firmin les conduisit tous deux, à travers des senties tortueux, jusqu'au cimetière; mais à la petf-te il S'afrêta, tout ^ûer à ses rêveries philosophiques, è^leS ^ewL inoulHés de pkdrs.

« Oui (s'éeflà-i-il, donnant un Hbre coiiiiil k ses fhéditattos), oui, ié nuit est bonne; eif partageant nôtre existence, elte ttëftis etlipêche de sttccotnber à l'ardehr de nos petfdêêaf. L'ioinme est coînme tine horloge; fl se briserait sons ta main violente qui vod-

drait exagérer son action, qeMnd tédtë là dbaïne s'est enroulée autodr dé Taxé. Cette mort qti'on nomme sommeil nous firotégê sente contre l'édat toujours croissant d'une setde idée, eontre la fièvre de

260 ts lyhisme dans le bomai^.

nos désirs, contre l'afflux véhément de nos pensées. Elle place entre nos journées brûlantes le même inteiralle obscur qui sépare les planètes. L'éternité nous accablerait; la continuité nous tue-rait; nous avons la mort pour nous consoler de la vie, pour nous aider à recommencer une vie nouvelle; nous avons la nuit pour jouir du repos, au sein de cette vie même que suivra un autre sommeil. »

« Il ouvrit la petite porte de la haie, qui cria en lui livrant pas-sage s des versets pieux souvenirs de morts, y étaient inscrits. Ils se dirigèrent du côté des .grands tombeaux, qui environnent l'église comme un rempart : là plus d'une pierre sépulcrale se te-nait debout sur les cadavres. Plus loin, de simples dalles étaient étendues sur les restes du pauvre, trappes qui conduisaient au royaume des morts.

» Firmin ramassa uu crâne par terre, et regardant à travers les deux ouvertures qui lui avaient servi d'yeux, il se plut à observer l'intérieur du crâne, palais ruiné, habitation de l'esprit disparu. L'église était ouverte; il y entra, et montant dans la chaire vide, sur laquelle il déposa ses débris humains :

« Voilà, dit-il » ce qu'à minuit sonnant un prédicateur devrait apporter ici, au lieu de la BiUe et du sablier. Voilà ce qui devrait lui servir de texte. L'identité de cette tête nue avec les têtes qui ne sont point encore dépouillées de leur parure les instruirait assez;

— que l'on détache mon crâne après ma mort, j'y consens. Qu'on en fasse le chapiteau funèbre d'un des piliers de l'église. Les hommes lèveront les yeux vers ce menmrandum redoutable : « Voilà, leur diraTt'il, comment nous sommes, durant cette vie, suspendus entre le ciel et le tombeau ! »

« Lenette s'épouvantait de ces paroles; elle tremblait de

JEAN-PAUL-FBÊDÊRIG RIGHTER. 261

cette ironie, près des tombes, près du dooiaiae des esprits. . « — Ah! s'écria-t-il tout-à-coup, quelque diose audessus de nous s'étend , s*élève et nous r^arde I » . « Ge n*était riera». un nuage chassé par le vent, et suspendu dans le ciel sous la forme d'une bière. Le centre en était)>lanc ; vous eussiez dit un corps étendu dans son premier lit; au centre brillait une étoile, comme une fleur blanche sur le sein de la ûancée »

Une promenade dans les caveaux d'une église gothique mérite d'être dtée.

« Le grand Organiste me conduisait à travers la cathédrale gothique. Les vieilles dalles étaient jonchées de roses fanées, de feuilles sèches, de bouquets flétris, débris que les paysans y avaient laissés en venant à vêpres, le dimanche au soir. Je croyais voir l'emblème de la belle saison qui se flétrit comme ces fleurs, et des joies humaines qui finissent de même. Je pejtsais à ces jeunes villageoises, plus fraîches que leurs roses. J'eusse volontiers ramassé ces cadarres de fleurs pour essayer de les ranimer. L'Organiste me regardait d'un air ennuyé; il prit un balai, et repoussa tout cela bien loin de nous. »

« Nous descendîmes dans les caveaux, et nous foulâmes aux pieds, comme si nous eussions été la Mort, chevaliers et barons, ensevelis dans leur corselet d'acier, côte à côte avec leurs damoïsselles en prières. Alors je me mis à penser profondément, et non sans tristesse, aux vieux temps du catholicisme, dont cet endroit avait été la tribune et le théâtre. Une église catholique où le service est célébré m'opprime ; ûvage trop vivante des sombres années du moyen-âge. Dans une église solitaire , le souvenir lointain de ces mœurs me plaît. Je deviens indulgent, j'aime à me re-

prémfiler edmèien ie Murs pitlfitaial» de Taiém* de b fièfn-e 8oiitt temifi ie rafr a lAl r ki« que de 8o«|Ars âocères, que de prières ê*«Aièèt%iJ^ mtsê ces ▼ odtès. I« peiise îf eei pMitres Mres fautf*!» eÉUcrt^UsoM le. espme ûèl morne. Saitt èotkié ih m eontemplèretit' pditt, ito ne «NuntFeBt pas là térîfé étêtÉèfkf, éctettrtite; ite Feufretiretit AUts sm rëHelt, Xffatèrs rodntoféè-paiM. Bfe bhsn,^ e'esiëmaèë(fà^ que chose. N*aiinez-toa9 pit» nrriet ceni Mr titre iMvb^ h bmttie obsetire de là Mpferstitftyti tpié èitiÊ èèflë- Mnfospfaère raréfiée par un scepticisme qui de^HêcÉe* foui? là ofl fle respiré ()inà, on «tpfrcj et, dan» ses cOttf^Mfe^ inquiétu'ctè», rftme s'irgké e» ttffiff pMr m^ ^TÉ^e» h vie. «

« Qu'a fait ncrtr é i^ècfe Y II à cvitàppié dé» errefUrâF,- ^tm eu détruira les causés indtdikSi 6etfx qM âotis oui Wî su- Iilr To-péfatiètt de la eatÉra^éj air ieu é'ela^yf^ h reie qui c<mttfit ift)» yeut, ite Mft tomèÊfêde de M ^efwïsser sans l'extirper. »

Miettt que Sterne le Ittieriin, JèafihPàul 2t étudié kl caractère et la destinée des femffie»; è&HMèè étfàige et mystérieuse! si faibles et si puissantes! si brillantes et si frêles l à ^ayoïmadtëÉi de parafât i de grâce, de g^ftt, et si miséraMes l

« Toiss toye2 sourire une fermne, dtrt Jean^Paul ; ne tous fiez pasf à ce sourire ; il vous trompe. Elle a pleuré toute la nuit; Souveflft ées Crémures tèiidre» Itttguissenf ttffueftes; elles cachent le désespoir sous 1» gattê ; èilës is^ flétrissent en i\$e jouant. L'œil éfincelle (te joie^ le bon mot est sur les lèvres; et elles fuient dans quelque corn, oh elfes peuvetf enfin, seules, livrer pstssage aux larmes qui les étouffent O jours de ftffies payéëy par des nuits de san^ots ! emoût

JBîâm^PAUL-irRiaÉRLC MGIITEB« 263

«ni Toit sôccéder des torrents dcf pkiieà uft jour de sérénité sns égalé, {}résageoefftaiiii de Torageqiii se formait! »

Le Hênie senÉBMit de coimaïsération |N»r les fefflaines r^mémB mnMwm (^los touchanl encore. L'aatenr BOcompagM dams a ronie «le jewiéiatité cpû va trouver k ksaâi»êtmâ,mêà,

« Nous partiales à Finsfint i^ine, et |e m'assis en face d'elles JBfenièri Bmvs'ékfaiâil lesTeréoyantes mov^tâgnes im ealântt d'isràB^^ef devant nous la terre très-aimée de Bstreolb et ses deux plsiaes. Moi et le soleil nous regarétoas: la jensè itte; wÊàs prejjetifMBS sur ^elle des rayons ëbwès âe krÉlôna dbrifur^ Celle jeune figure paisible me éausaildeg;énBâ>nitfÈrt«Ë. PouMpioiJ

9 G'astqittje ^^éeUssosà cette loterie matrinvoniale oè les jeunes Mes ehôisissett un mailare« à une époque où l'ir cœur s plus éé semiÉaent qae km* eqprit n'a de l«i* nJèrax iMms le vidé de kmr âme brille tme ftanmie sam olijet, comiÉer danir k» teàiplës des Yestader brûlait h flatome du isacriâée, si!» image de divinité. L'idole faisait «n signe/ aossitè on approchait l'avirl,' et le sacrifice s'accuniptissait^ Jt peiisais «pie^ comme ses sœurs»

elle serait pnasée^ arraitbée, f^trio ptr fea main des hommes, comme om M)les grâns qœ l'on froisse entre les doigts; Je sour geais a« peu de beaux jours et de fleurs qu'elle trouverait dms ce ^iMempd de sa Vie féininifie. Je la comparais, cite oc k pk^part das tancées, à^ cei^ enfants que le Garofalo aime à pfaN^r dans ses tableau», fis sont endormis; siur lenr têier nn mge siiii^nd une couronne d'épine^, c'est le marii^ : dè\$ qu'elles s'éveillent, l'ange laisse tomber la couronne^ et lenr front se déchire. J'avais toutes ces pen^ s^^ el ee n'éttAmi pas éltes qui causaient mon attendrissem^t^ loMes hMrfels qne mon re^rd se fixait sûr cette

26ft LE LYRISME DANS LE ROMÀN.

figure blanche et rose, si douce, si gracieuse, si aimable, j'étais tenté intérieurement de m*écrier : « — Oh I ne sois pas si gaie, malheureuse victime, ce cœur tendre que ton sein renferme a besoin (et tu Tignores) de jouissances délicates et pures ; il lui faut mieux que du sang, et cette tête charmante réclame des rêves plus gracieux et plus heureux que ceux qui naissent sur Toreiller domestique.

» Tu ignores, aimable fille, que cette fleur de la jeunesse odorante va devenir un grossier calice, où Thomme ira se désaltérer. Bientôt il ne te demandera ni une âme sensible ni une tête forte et lucide; il n'estimera chez toi que le travail de tes doigts, la sueur de ton front, l'activité de tes pas; et si ta langue paralysée, le laisse en repos, il bénira son sort dette voûte immense et éternelle, cette éloquente arche de l'empyrée, cet univers sublime se rétréciront à tes yeux, et ne seront plus qu'une pauvre maison, un économique réduit : tu n'y verras pins que des cordes de bois, des morceaux de lard, des métiers à filer, et quelquefois dans les beaux jours un salon de visite. Pour toi, le soleil ne sera (dus

qu'une énorme balle suspendue sur ta tête, en guise de poêle pour échauffer le monde. La lune se transformera en un de ces gbbes de cristal dont le cordonnier se sert la nuit, et que les nuages porteront comme leur chandelier. Le Rhin superbe ne t'offrira pour image pittoresque que quelques endroits agréables où tu iras laver ton linge. Bon Dieu! le Rhin transformé en un chaudron de lessive ! L'Océan lui-même ne se présentera à ta pensée que comme un réservoir dv,* harengs s^aurs. . Dans l'immense foule des écrits germaniques, tu t'en tiendras à ua seul ouvrage, ÏAlmanach pour la présente année; et, grâce à la position que tu occupes dans l'échelle des êtres, le journal te fournira à peine un seul objet de curio-

JEAN-PACL-FBÊOÉRIG RiCHTËR. 265

site, excepté peut-être la liste ^es étrangers qui^ sont venus, k passe-port en main, loger à l'hôtel voisin. Enfin, si si tu penses au Génie universel qui régit le monde, tu te le représenteras £(ai|s doute comme un peu plus 99%e que monsieur ton mari, et voilà tout. Ainsi le veut ton état de femme, comme ledisrat les philosophes, ton nexm cosmologique,

» Ta étais née pour quelque chose de mieux; mais comment pourrais-tu l'obtenir? Ton pauvre époux n'est pas en état de te donner un autre sort : la société ne lui permet pas de te traiter autrement La mort viendra te surprendre quand les années auront feuille à feuille détruit ta sensibilité; et les geimes que la nature avait mis en toi ne seront pas éclos, quand tu seras enfin transportée sous un ciel pbis favorable.

» Vous vous étonnez de ma tristesse! Ne voi^e pas toutes les semaines comment on sacrifie les âmes, dès qu'elles viennent ha-

biter un corps féminin? »

C'est une ode charmante est triste sur le sort de la femme.
Continuons :

« Je prenais des notes : j'écrivais, j'écrivais toujours, et mes regards s'obscurcissaient ; le soleil, dans sa profondeur lumineuse, me frappait par derrière, et mes yeux mouillés de larmes ne pouvaient {dus rien distinguer. Bonne fille I tu ne savais pas d'où venaient mes larmes, et tu pleurais de me voir pleurer.

» Nous descendions des hauteurs escarpées de Blindloch, et à mesure que nous nous plongeions dans cette profondeur, elle nous dérobait l'éclat joyeux dont palpitait le soleil. Bientôt sept heures sonnèrent, et la lumière argentée dont le vaste ciel rayonnait disparut, comme, dans les

tentes paMiques ie LunemlKmrgr etde Brème* le marte»! eu Tèfidétif éteM h Harière ifoaifd tient le moment AitM.

é Le motifde refiONult/ Sur Itr moniagne ayspMossaût k hme, setilHable à la coo^ ^nà Ms <|al ne. 9'ett pw encore épanoui; J'aurais acheté écrire* N<m\$ étiens au bas de la montagne; je dis à la fiancée que j'allais descendre de la toHui'e,- et que je lui liraiM quelque chose si êik toulait ta*tfccomyâgner, car le bruit dei^ roues mm ^s à fi mûk M àk de i^ rotilement àjonotodé*

» Ifons i&Mes pied II terre non loin d'caie tie^er mlonne, auprès de laqueHeje n'ai jamais passéM» soufftèr. C'est ntië ookmife érigée à M Mort Devant eHe je p^sOse à ètte desâfée qui rions saisit et <ioés entra^kie, ptifi?pes termisseaux humains, qui nous secoué el nous ifiecn-trit êekntie K jÉein dés fèiÉt» Hêcëlrait G^MIter. M me semble qc(e ceMe^ c^nn^ èât tm

lÊ^tm^ ântiqcte , une statue de Mnémosyne, placée H par fe sorï
lui-même, Hfe de réveil^ ter danâ le toettt oublièut dèf f iiOâime
un soutedir de la puissance du hasard. Pauline ne se doutait pas
que ce IUG^ nument existât

lir 3^Yi cottldfi^s , et le hii môn^ani d» doit f je loi etfAiqfiaii
ieii figures qui iMf troiF^i^nt detlj^téés' siM* le |^ lastré. Oà
voyait une ro^oe de chariot pafeér sur le corps d'iine jétitie fiUê,
au visligè dont et clartnant, naaJBS tetfCe meffrtille par la *oue
humaine. Toîei l'histoire :

» Les gens du village voisin racontent qii*un }^ùr une i^is&é
fiancée , qtfi ditteît chereHer son fiancé , se trouvant dsms ht di-
ligence ^MiqUe , fut entraînée pur les chevaux eflbroil&h^s dans
lé précipice de BliffcUodi, et que, sous les yottx de son maieu-
reux amant , âlo fefidit Fâme ; cette âHie pleine d'espérances et û
erocAêmeift #^ I

a les tUpeurs an mit obâcmrdsdaient déjH lé {Hsqne de ht
hmti «t Pfltilflié «Vfflt pèidè k dSnômiét' lès KUSk de èetle séâl-
MrèctonMMâhfiè tftt nMlheW éPtfêtrdbil; MM «M cœm*
tenât^ef (« fêt frappé, !« sfnrilKiide'de sa* pti^f se yàffÊtai ft «t
tottcfettft setffefiif; tMtéouñti ttte kîrine k eette sœuf uieoimeé
que le deètno^ataît brisée (SA ce lien. Bêpl les QfeKse&ieits de
ht jèerfte fiantiée éMent deveMi» (Mmssière: Le cafice de» fle-
faf» renA^Malt tftte purtsè de^ eè» eëndrtisÉ tiMflfeffnéeff en
pblteft ofddrsfet; éSsMÉP pHWiÉBîNW^tft nous ettireifiiait ,
ce^ ossements detesus eendres, tftaktft perdtf lettrfniieatafit
qqpte rftme ^ A^ attM fttfHÉééf liK^ du niiBeâ de sofi ▼ «^age
Vers réteñdfé, jeté wf éeriter re^" gard sur le corps, son dernier
asile. Ce fat là, près de ee tto&tfttMSit é» ffbtÊMtâéeUi sons ta
T«rAte imttiei^dt cièl ifocturne, que je tels U P^MiRte Me poé-

tique ébatfËhé; je l^aêresse k fotftes se» ^mtè) et 'fi TbAre à t&nt fttxie,

MjTâA^f^ «t somut lyrique , tonjottrè éma r -^ ^ t»'éygalsm pm» iMm seâas;— Jemt-PINiift-a pofnt d'iftisem-' Ml; rufiMé, h lâaiQrité M maiiquetft^ trlférieur ebtnme artiste à Shakspeare, à Cervantes, c'est une harpe de sylphe éénéiii qui réHoftiié SM^ la briMt

Le fragmentsf^tant r^ftlerme tome h pensée de Siébenhm\$4i Le nuâi-pQ^ë^, la» de Sir rnénagète succdttribe sOus le poids de œtle union sdns accord.

V Une mort intefleetuellé saisit le jeune homme; il s'assit Aans le tîeUx fauteuil et cotrti^it ses yeux de ses mams. Il Tit se seittle-ver cette vapeur qtd nous caché fatenir ; à ses regards se révéla stf vie future, vaste espace aride , couvert de cendres ef dest débris de feux éteftrts ; perspective désolée , jOncÉé^ de feuillages jaunis , de rameàût desséchés et

d'ossements qai blanchissent sur le sable. Il reconnut que Ta-blme entre son cœur et celui de Lenette irait toujours se creusant ; il le reconnut avec un désespoir profond , avec une netteté désolante. Jamais tu ne peux revenir, ancien amour, amour si pur et si beau I Lenette ne quittera jamais son obstination , sa froide réserve , ses habitudes étroites. Son cœur* est à jamais frappé de mort, sa tête est fermée à toute pensée ; elle est destinée à ne le comprendre jamais , à ne jamais Taimer. La froideur du jeune homme pour elle devenait de jour en jour plus amère; il jetait un regard sans e^ir sur cette série interminable de silencieuses journées, remplies de soupirs étouffés et de muettes accusations.

» Lenelte était assise et continuait de travailler sans rien dire. Son cœur blessé reculait devant les regards et les paroles, comme on se garantirait de l'atteinte des vents froids et glacés. La nuit tombait ; elle n'alla point chercher de lumière, elle aimait mieux l'obscurité.

» Alors on entendit tout-à-coup un musicien errant s'accompagner avec la harpe pendant que son enfant jouait de la flûte. Ce concert avait lieu sous la fenêtre de nos amis.

» Leurs cœurs étaient pleins et serrés ; l'harmonie vint les frapper comme, de mille piqûres. Jamais notre âme ne parle plus haut que lorsque la musique l'éveille ; rossignol, tu ne chantes jamais mieux qu'auprès d'un écho sonore. Ah ! que d'anciennes espérances surgirent tout-à-coup ! combien de souvenirs il retrouva quand les arpèges de la harpe rappelèrent les temps chers à sa mémoire ! Il se croyait jeune, plein de désirs , confiant en l'avenir, cherchant un cœur fait pour l'aimer, un esprit fait pour le comprendre. Il ressemblait au voyageur qui, du sommet de la

JFIAN-PÂUL-FRÉDÉRIC RIGNER. 269

montagne aride, jette les yeux sur l'Arcadie oodine, profonde, verdoyante, celle qu'il a quittée pour n'y plus revenir. Joies perdues ! promesses menteuses ! désappointements amers ! Où est celle qui devait lui payer son amour par du bonheur ?

» Je ne l'ai point trouvée ! Ces mots retentissaient comme une dissonance au milieu de la mélodie. Ses parents bien-aimés, les bocages de la maison maternelle reparaissaient à ses yeux ; la musique les évoquait, ainsi que les amis et les affections de son premier âge... Et maintenant pas une âme pour l'entendre, pas un être qui l'aime ! Son courage fut vaincu ; il tomba étendu sur

1^ terre comme s'il eût voulu y descendre et s'y perdre. Rien ne pouvait soulager sa douleur.

» Les musiciens se turent Cette pause solennelle augmenta son émotion ; il s'approcha de Lenette» et d'une voix tremblante il lui dit : Allez , donnez cela aux musiciens. A peine les derniers mots furent intelligibles. La clarté des bougies de la maison située en face frappait le visage de Lenette ; elle avait , à son approche , affecté d'essuyer , la vitre que son haleine avait ternie. Il s'aperçut que des torrents de larmes^ muettes s'échappaient de ses yeux.

» Lenette^iâiUû plus àoucement^ je vous en prie^portezleur cela^ Us vont s'en, aller.

» Elle prit la pièce de monnaie ; leurs regards se rencontrèrent» mais ceux de sa femme étaient déjà secs, tant leur âme était devenue étrangère l'une à l'autre I ils étaient parvenus à cet état déplorable , où. une émotion commune n'échauffe et ne réconcilie pas. Le besoin d'affections partagées inondait son être, mais le cœurde Lenette n'était plus à lui II aurait voulu l'aimer, il en seauit l'impossibilité dé-

STO LB LYAlSttft fiàM LE WHàNi

ehkantts il eonnëlitait ôettt lUÉiira boDiie laab comme; il s'aasit dans l'cpibnisitfe de la ffMtre; av hiquaalle ilappaya son front brûlant Lenatte y avait placé par haalo'd ami mowMr trempé d« seà la^nies; ëfcr la mathéorenie créatare, après une journée de contrainte , avait beaaéonp pleiirëi

a de niOucèoir bomide frippa le jeuw hemme ^ comme un roBwrda. Les musioiais recommenoèrënt i

tt Les morts sont morts, c'en est fait pour toujours ! » . .

» \më (iiigMsèé itouTêlte le saiUI tbinm nh lin(\$è«I de glacé.
II pressa le ÈOoii^rlMîit' ^r tsea yeui hitiAîdès,- et répéta en sâ-
tiglotant :

« Oui, oui, c*en est fait pour toujours ! »

« La (lienslée du trépas se présenta k M; té ht oAe espérance ;
it Itd sembla ^tté les iriùsiciéns , en mstrquant la mesttre, son-
daieût les dernièreii heures de sa vie ; M se tit descendre dans le
tombeau, et respira.

» Bientôt il entendit Lenette éiitrer et aHùolKer tfflc? eban^
délie. Il alla yers eDe et ItH donna le niOucbetir; 1\$ âésok, si ba-
vré, si abattu, il iyéit besoîtf dé àe ràttafthef* I un être hUitiaiil
qtfêl qn*it fût. lènetté ti'était (dus h feomié de aoË choix ; mais
elle souffrait , mais elle avait pleuré. Lenliéiieût, sans se baisser,
sans pronoiicér tin mot, il Pehlécade ses bras et Tattira; mais elle
détoûfilà la tèié froideinent, avec dégoût , se déroband à Son bai-
ser. 11 en ressentit tine peine aiguë; « Suis-je ddtic plus heufeût
tj[ttét(rt1' « dit-iK « Puis, laissant tomber sa ttte sur cêlte de Le-
dettë , il Iii pressa sur son âein. tâiri^ emibra^mentâ ! Alon^ dés
ppcH fondeurs de sdti âAe mîHe vdix jaïUrem et tēpēOstm i «
C'en est fsiit pour toujours ! »

XI»AII*1»âU(*FBÉOARIG RIOHTBili 271

Quelle ode «ir te mort de rasQ^ur yasl c^es pageB de prose f

Bfottâ t<ritms lo<t*ihrh<iire qtte la cwaBééia esA lyrique
eh<^ <ëto-PÉul ocHBine son nfinan el mi élégie.

Voyage, àrentûres périlôtlseà , exjJloits et Jours d'angoissé
d*un aumônier de régimeit, avec àoe apologie de sa yàkfd^ et

une narration de sei hatttô fattt, «Mmtefitfe dans noe é|>ltÉ'e
fft&égryi** que et caléchétiquei

Yolu ne coamiiBez ^ le bon Attila SchmeUe : e'est une de ces
eréatMi» tjrpiqvetf nées do^ cerrean da poêle t fantastiques
comme un l'ère^ Traies comdte la fie rédfe^ et qai^ dès que tous
les avez eatroTues , se représentent sans cesse devant fOQs, se
ffÈieht dans votre mémoi'et s*y iBxeiii , TMi poiffsuTatt k la
TiUe et à h cançltie» iont reteatk leilr vote ii votre oreille émue
^ comme mi thème muidcal dont toos ne ponvea vous débarrus-
ser. îam im^ mortalité est tk| celle de t^MMu^e et de mon oncle
toby ; ceHe de Faittaff et de Fl^ro. £k^bniehto a comme eux sa
date i sa nàtioiiaUté, son caraeil^e ktefiaçable : il est àlhh maûd^

Jeaii-Fatil Richter l'a fait sortie de ses langes vers Ym* née
1803. C'eist m pefaMiiage bieâ pim cdmplexe^ mm phyrïonoixi^
Inéli |^ diffldld h saisir qiie celle des MfM que nous venons de
fiofiomer ; ufi être coinfMMô de immoM bieii plus délicates | k
produit d'une civilisation Méaleet sdeatiAque; un hoïiittlé ^ à
pèi» de lout parée qu'fi veut lb<l épftomêk^ m a^ÉKkâer do
i^imeât qtti d'esi fak

une théorie esthétique dn courage, comme Fidite tfea^ fût une
théorie du stoïcisme.

Au premier coup d'œil , vous prendriez l^ltpnHids' pinir rem-
blème de la poltronnerie , pour le type de la fiiiMease morale ,
pour la peur incarnée. Regardez-y de pins près : cette faiblesse est
scientiGque et esthétique; c'est l'incapacité d'action née de Ta-
bus de l'analyse. Schmeizle a d'excellentes raisons pour tout
craindre ; il est dialectique , rêveur, philosophe , métaphysicien ,
algébriste , chimiste, analyste, plongé dans les vapeurs de l'exis-

tence idéale ; et dès qu'il approche de la vie positive, dès qu'il lui faut mettre à fin un petit voyage de trois lieues, sur une belle route, en diligence , au milieu du jour, par un beau temps, oh ! le pauvre homme! sa tête se perd, les périls l'environnent; son imagination encyclopédique l'obsède; — calamités possibles, probables, imminentes l'environnent.

Suivons avec Jean-Paul ce brave et honorable professeur, lyrique personnification de l'Allemagne lyrique. Toute sa force est dans la rêverie, Il est courageux en songe et féroce en idée; comme on est guerrier fantastique, pythagoricien, brahmane ou théosophe dans ces heureuses ombrées où une vie de sonambulisme intellectuel absorbe la vie d'action. Pour Schmeizle toutes les vertus sont dans la faculté de les imaginer* Songer qu'on est un héros , c'est être un héros. Homme de la pensée, il n'agit que d'après de profondes combinaisons. Il écrirait volontiers un traité des corps gras et de l'élasticité des substances animales pour se déterminer à porter des bottes ou des souliers, un jour de pluie. Sa philosophie spéculatrice , appliquée aux actes les plus communs de la vie privée, l'entraîne à des bizarreries aussi étranges que celle dont le héros d'Hudibras et le chevalier de la Triste-Figure nous ont donné le spectacle. Au fait, il

JEAN-PAUL-FBÊDÊftlC BIGHTBR. S73

est le Doto Quôichotte de la sagesse esthétique; la nature Ta doué d'une valeur de paladin, et il possède aussi la prévisim et la prudence méticuleuses d'un mathématicien et d'iiia savunt Vous le connaîtrez mieux quand tous saurez de celles précautions il s'arme contre le tonnerre, qu'il ne eraint pas, mais qu'ii repousse et éloigne scientiîi* qp^OMOit

« — Le vulgaire me trouve ridicule, dit Schmelzle, quand, sous im ciel sans nuage, il me voit me promener, un parapluie de toile cirée sur la tête. Ignorant vulgaire! il n*a pas lu comme moi les chroniques du moyeuTâge , où tant d'exemptes prouvent que la voûte azurée du ciel peut dans ses moments de cabne et de paix lancer ses traits dévo* rants sur une tête scientifique. Mon parapluie, le seul pa* rapluie rationnel, est un paratonnerre, messieurs ; au bout d'une canne de voyage est étendue ma toile cirée; une chaîne en galon d'or est attachée au sommet et traîne jusqu'à terre. Tombe ensuite la foudre; elle ne m'atteindra pas, je la brave ; le conducteur que je viens de décrire l'écartera de mon occiput, et la forcera de ramper sur la terre, aux pieds triomphants de l'aumônier Schmelzle. .

» C'est très-bieu contre la foudre. Mais les aérolithes! Depuis ^elques années la lune s'amuse à nous bombarder cruellement : petit satellite imperceptible, mauvaise femme de chambre de notre globe, qui nous jette des pierres énormes, très-capables d'écraser un honnête homme dans leur chute. Nous sommes en un temps de irévolution et de rd)ellion universelles : une planète qui brille d'un éclat emprunté se révglter ainsi contre sa mère I Comment nous garantir de ses atteinteï»? c'est à quoi je pense souvent, au clair de la lune, loiBque ma femme ronfle et que mes livres d'algèbre sont ouverts devant moi. Juste ciel I. plus ie

914 u Lramin dars lb boma««

monde vieHUt, plos le CBunge est une Terti} ftéeesuire. Les dangers nous environnent. O tristes habitants de cette bonle terraqnée, armez-fons comme moi d^anne force d*âne à toute épreuve. A peine Franklin a*t41 inventé le paratonnerre, k peine le grand Reimaras a-t-41 donné TMée d6 ce paratonnerre, k la

peine lui aije empruntée i «- voiei la lune séditieuse qui nous attaque de ses liatteries, vekÀ ^ue de non? eHes comètes k queue llamtioyaBtd traversent l*éter^menaçant. » *

Le vtt^aire dont notre ami 8cbmelzle se plaint ai amèrement, n'a pas manqué de se moquer de lui i on a pris cette profondeur de prévisions ponr une poltronnerie enracinée. Écoutez notre professeur essayer son apologie i

n Oui, med ami», vous pouvez Tattester; m'aceoserde feiblesse, est une calomnie épouvantable. N'ai-je pas constamment chéri la société des braves, celle des sabreurs, des soldats, des ferailleurs, pourvu qu'ils ne crient pas trop fort à mes oreilles ! !Mon beau-frère le dragon, par exemple, la fleur des duellistes, n'est-il pas Tobjet de ma vénération(m T Je Tavoue , j'ai trop de penchant pour les idées de meurtre, de carnage et de combat) c'est là mon faible. Une mêlée de Rugendas avec son champ de bataille couvert de morts, la bataille de Prague sur le piano (ie pi^ste con violenza)j la prise de Toulon sur la harpe I Ô ravissement ! 6 bonheur ! je les achète, je les admire, je les écoute, je les contemple. Heureusement ma fortune est bornée, cela seul m'empêche de me livrer tout entier à mes goûts martiaux, et de faire beaucoup, mais beaucoup de folies. Mon courage, calomnieateurs ! mon courage î Vous verrez si j'en ai, quand vous entendrez mes leçons catéchétiques, mes paroles de fer, mes discours d'acier, mon cours adressé à mes élèves, que je veux, par la seule puis-

JEiff-HAUL-nilDÉIIG RICHTEB« 37S

satttt é€ mt iMide, fi!>i]]er en brmize et trliuform^ difétiei8.

• Mes ireqveq es foreur ^e cette TaiUance qu'oa me re? foae sont nMilNreiisee. Par eiemple si j'aperçois dv sommet d*'BB8 coUine une troape de baigneurs qui nagent dans^ leienre. Je me sanve à toutes jambes : pourquoi ? Je prérpis> dans le cas on i'on des nageurs se noierait, que mon emnv emportant ma tête, et ma tête «mpoftant mes jambes, rae prédpiteruept infoUiblement dans quelque gouffre maudit^ où je périr^ en vpuiant arracher une Tidime à la' mort Cent fois je vous ai raconté mes rêves, ebevs apis. £t qn<est-ci^ qW'un songe, sinon le reflet de la We éreiU iéef César, AleiandM, Attila mon patron n*ontpMrêré plus courageusement que moi. J^ai pris Rome d'assaut ; j*ai jeté le pape et le sacré-eollége par les fenêtres ; f ai mjs le fatican en pendras; j-ai été enlever, à Alx-la- Gbapelie, la perruque de Gbariemagne; à Berlin, le chapeau de Frédéric-le-6rand; Je me suis battu contre tout un consîsteire, j*ai encloué vingt batteries de canon, etc. »

Rêve toujours, mon bon Schmelzle I rêve que tu es un hépos ; mais ne sors pas de ton cabinet d'études, et ne lance pas dans le monde positif le fragile esquif de tes théories. Lorsque par exemple tu as accepté par imprudence la plao d'aumênier d'un régiment, et que dès le t5t*emier jour de bataille le bruit du canon t'a mis en fuite, au grand défriment des âmes soldatesques enlevées par la mitraille, et privées de leur médecin spirituel, toute l'armée s'est récriée sur ta prétendue lâcheté. On n'a pas voulu comprendre tes^ distinctions métaphysiques. En vain tu as fait valoir comme preuves indubitables de valeur ce créancier auquel lu as fermé ta porte l'autre jour et surtout tes goûts earnîvores, penchant que tous les philosophes consi-

dèrent comme un indice de brayoare, vmre même de fêtocité ! Pauvre Schmelzle, le Tulgaire que les apparences trompent et qui ne comprend par Tesdiétique, s'est obstiné à te regarder comme un poltron. £iifirme-toi donc dans ta cellule, et rêve ; c'est ce que tu as de mieux à faire. Ces esprits grossiers sont-ils faits pour te comprendre ? Surtout ne t'avise jamais de foire le cavalier, comme tu l'as tenté à Vienne, certain jour funeste, dont le souvenir est resté empreint dans ta mémoire, et dont ton autobiographie a immortalisé le souvenir. Cet exploit équestre mérite bien que je te laisse le soin de le raconter.

' « Un jour, ma mauvaise étoile voulut que je montasse, à Yiome, un cheval de louage, jolie bête, de poil bai^lair, mais déjà vieille, et la bouche dure comme celle de Satan. A peine fUs-je en selle, je me sentis emporté par cet animal maudit... il allait au p<is. £n vain je tirais la bride, je l'amenais le mors, je tourmentais la bouche de ma monture. Impossible de l'arrêter ; le malheureux cheval allait toujours. Alors, je fis des signaux de détresse , et je m'éciai : — Mes bons amis, mcm cheval m'emporte; arrêtezle, pour l'amour de Dieu ! Ils riaient, et voyant mon coursier s'avancer aussi lentement qu'un procès devant la cour aolique, ils ne faisaient pas un mouvement pour me tirer de peine. — Insensibles 1 leur dis-je , ne voyez-iours pas qu'il a pris le mors aux dents ? ne voyez-vous pas que je ne puis en venir à bout? — Eh bien ! les coquins s'amusaient de mon embarras. Le spectacle d'un cheval allant au pas sans que je pusse le forcer à faire halte les égayait sÂgalièrement ; et la moitié des polissons de Vienne, s'attroupant derrière md, suivit les pas de ma bête, comme la queue d'une comète. Le prince de Kaunitz, le meilleur écuyer de son temps, passait à cheval ; il ralentit sa marche

pour me contempler. Il fallait me voir balancé par ranimai rétif, raide comme un glaçon que l'Océan ballotte, pleurant de rage, tirant mes rênes en désespéré. Un facteur de la poste, avec son chapeau à c<)rne et son habit rongé, passait et repassait devant moi, me persécutant de son sourire sardonique, et distribuant ses lettres , à droite, à gauche, comme s'il eût voulu me narguer. L'homme chaîné de Tarroisement des rues, le Sckwanschleuderer, dirigeant un tuyau de cuir aussi long que son nom, s'amusa, le bar^ bare, à lancer sur moi et mon cheval le feu de sa batterie réfrigérante, au risque de me donner une fluxion de poitrine ; car je me trouvais dans un état de transpiration excessive. Misérable que j'étais I J'arrivai à Malzein, faubourg de Vienne , l'esprit troublé , le corps harassé , l'âme endolorie. Il était tard ; le coup de canon du soir avait ordonné aux bourgeois de rentrer chez eux et de quitter le Prater; ma bête infernale voulait absolument se promener. Elle allait, elle allait toujours. Je crois que, grâce à elle, je me serais promené toute la nuit, si mon heureuse destinée n'avait jeté sur ma route mon beau-frère le dragon.

« ^ Ah ! ah! me dit-il en riant, vous vous exfrceex à la voltige ?

» — Mauvais plaisant, lui dis-je, la voltige demande un cheval dé bois?

!> — C'est aussi ce que je veux vous dire. »

9 Grâce au ciel je rentrai chez moi sans fracture , sans contusion, sans encombre, mais jurant bien de ne plus m(mter désormais un cheval rétif ou indompté. »

Ce fut le 22 juillet 1801 que 'notre professeur quitta sa ville natale et partit pour Floetz, ville célèbre et imaginaire, située à peu de distance de la résidence du professeur. On avait ôté à ce courageux ecclésiastique sa place d'aumônier

078 I.B tTfISn BAm IB EOMAN.

de régime, nos prêteite qae h vie des camps ne conve«> Bait pas à iiOQ caractère pacifique : et il allait à Floetz rédamer aup*^ du général Miabacker contre cette destitution injuste. Avant son départ il rassemble ses domestiques et leur tient un discours dont la prudence exemplaire et la pditique prévoyance sont dignes d'être éternellement admirées, il a classé avec une r^larité et une sagacité sublimai (^ Fimitilion des catégories de Kant) les divers accidents qaf peuvent attaquer ses propriétés et blesser ses intérêts pendant huit jours d'absence : incendies, vols avec effraction , passages de troupes, émeutes, coups de tonnerre. Laissons-le parier lui-même :

« Je reeommab dai à ma femme , à ma Teutobei^a , de suspendre à ma croisée ma harpe éolienne, afin que les voleurs, s'il s-en présentait, imaginassent que je m*amusais à préluder sur cet inslruitient Je la priai de ne pas oublier de renfermer les chiens pendant le jour, et de les lâcher pendant la nuit. Je lui dis surtout de bien prendre garde aux foyers ardents que le hasard et une mauvaise fabrication établissent su milieu des vitres grossières dont les fenêtres deê écuries sont garnies ; je lui citai plus d'un exemple d'incendies causés par cette imprudence. Que plusieurs rayons de soleil, traversant ce focus dangereux , aillent tomber sur une botte de foin, voilà Fécurie, la maison, le faubourg, la ville en feu. O science ! ô expérience, salut de l'humanité ! c'est à vous que je dois l'expérience qui me distingue. Ce n'est

qu'en Germanie, au sein de nos laboratoires philosophiques, que ces précautions admirables peuveiit germer.

a J'eus soin d'emporter deux médecines, soignettsement empaquetées, l'une rafraîchissante, l'autre stimulante ; mes instruments de chirurgie , mes béquilles et de la charpie,

JSilUPAUI^BÊDfiaiO HICBtEB^ 279

dans le cas M la yentiirti f totidhiit à verser ; des cordiailt de pljtjurieurg sortes ; et mi traité dés fractures et de letir rëdactioo. Ponrqfiol la nature n Vtréllé pas donné k Fbonime les podhea sensitit^ dé la sarigue T Ce serait Ibrrt comtnode en fixage ; noué {lonéridtis, touùkthé Itsilès, tout avec nou\$; BOQi ne oraind-Hdnspasqu*un accident Tintnotts priterdes choses les plus nécessaires ; noiis ne confierions ni nos pro- Tâiaoiiia ni nos kislrtt-nients aux poches souvent trouées d'sne diligence pnblique. »

Gemme sauvegarde de snrérogation, Schmelzle emmène avec lui son beau-frère le dragon et un autre de ses amis. Malgré des précautions si rassurantes , dès qu'il a jeté les yeux sur les personnages réunis dans la voiture , là terreui* le saisit. Quelles gens! quelle conversation !

« Près de moi se trouvait une femme qui , selon toute apparence^ était de moyenne vertu. Sûr son sein je remarquai un nain que sans doute elle allait montrer à là foire. En iâce de md, on gaillard aux yeux de lynx, dont la profession, à ce qu'il disait , était d'empoisonner leé rats et lès taupes, pressait do eOude nn voyageur aveugle , siiiiftre figure, enveloppée d'un manteau ronge.

* Diable , me dls-Jë ^ ôommènt empêcher ces gens-là de me tendre des pièges? île serait-ce pas une troupe de voleurs? et si Ton me voit en pareille cotilpagnic, qui peut m'afeurer que je ne me trouverai pa» forcé de cothpslraftre devaût quelque tribunal aniiqttef m(ri! inoi que ta prudence a toupurd empêché de m'arrêter devant la porte d*tme prison de peltir qh'uri espion de police, me voyant là, ne flïe prêt pour un Collègue extérieur dès habftantir de la geôle , et ne m'accusât de tramer févasion d'un de meif amis prétendus !

Que Ton tt'idle pas in'accnser de m'alatiner trop aisé-

280 LK LYB1SM£ DANS LE BOMÂN.

ment. Ce mousieur, Fempoisonneur de rats, Atropos masculin qui peuple de souris la région des ombres» ne nous avoua-t*il pas ingénument, qu*il avait dans sa vie transpercé Tabdomen de dix hoomies avec beaucoup de succès, tailladé une cinquantaine de bras fort régulièrement , mis en lambeaux plus de trente cœurs, et réduit en atomes imperceptibles une soixantaine de cervelles?...

» Je ne crains rien, continua le monstre; je suis invulnérable. Voyez ma tête : que l'on place sur sa sommité tons les charbons ardents qu'on voudra, je n'y ferai pas la moindre attention. »

« Aussitôt mon beau-frère le dragon tire de sa poche un briquet et de l'amadou , et place l'amadou allumé sur Toc-' ciput chauve du personnage. Vous eussiez dit le génie du feu ; l'empoisonneur de rats ne bougeait point , et nous le regardions avec surprise. Il souriait tranquillement.

A Messieurs, nous disait- il, vçus me faites plaisir, cela me ré-chauffe un peu, car cette partie de mon cwps a toujours été froide comme glace. »

« Le dragon passa la main sur ce crâne merveiUeux, et s'écria :
« Mon Dieu, il n'est pas même chaud ! »

b Le gaillard, pour comble d'horreur, détacha la sommité de son crâne , et , tenant à la main cette calotte osseuse, partit d'un grand éclat de rire :

« Ne voyez-YOustpas, nous dit-il, que c'est le crâne d'un pendu dont je me suis fait un bonnet de surérogation pour les temps de froid ? au surplus, il est très-vrai que j'ai passé ma vie à mutiler des hommes et des femmes ; car tel que vous me voyez je suis employé comme dissecteur dans un amphithéâtre d'anatomie.

» Je n'ai pas encore parlé de mon compagnon de route

JeAIK-PAUL-FRÉOtRlG RlGHT£R« 2B1

ea manteau rouge. Hélas! il n'était ni moins effrayant ai moins dangereux que ses confrères. Pour oioi, je pense que c'éuit un émigré et un réfugié; car il parlait tour à tour allemand et français, et ne parlait pas mieux une de ce» tangles que Fautre.

» Il s'appelait, disait-il, Jean^Pierre, Jean^^Paul (1), ou quelque nom de cette espèce, si toutefois il avait un nom. Ce manteau rouge, rongé comme Thabit du bourreau, ne ne me causa point de terreur. Je suis philosophe et je triomphe des préjugés vulgaires; ce qui était inexplicable autant qu'effrayant , c'est le regard inquisitif du voyageur maudit, que j'avais cru aveugle et dont la paupière fermée n'eu était que plus redoutable. Teintes les fois qu'on descendait de la diligence, il arrivait k moi, som-

maît vouloir me pénétrer d'un coup d'œil perçant, moqueur, indéfinissable, puis tournait les talons et s'en allait. Je veux bien faire la guerre en rasecamps^{ne}; mais ne savoir de quel buisson vient l'escarmouche qui vous menace, c'est horrible en vérité. Ce manteau rouge me causait des spasmes d'inquiétude. Mes soupçons redoublèrent quand il ouvrit une large bouche pour me parler de philosophie, de tendresse et de philanthropie. «Dès qu'un homme >vdus tient ces beaux discours, soyez sûr qu'il veut vous escamoter votre aident ou soutirer vos secrets.

« La seusibilité ! m'écriai-je, la tendresse! la tendresse ! la douceur ! ne me parlez pas de ces vertus d'imbéciles. J'ai du lion dans l'âme, c'est mon mriheur et mon défaut. Je reviens de l'armée avec mon beau-frère le dragon, et tous les deux nous n'avons que trop de penchant pour le

(1) Ce&t Jean-Paul loi^{même} qui a voulu se faire eonnaitre 8oQS le costume et le nom da voyageur au manteau i^{ou}e.

282 L% LTBISIIE SANS £B IOUAK.

BRurlrei rineendie, le massacre et le rarage. Lorsqu'à» smg trop ardent km» boviliotifie eau» le ceBiur, c'est on bonheur pour nom, monsieur^é être reyêti» de ta dignité eocMsiafticpiet é mkmmi iittt fweiftine, etr Mie pouf apiiiser la ferveur guerroyante... Cependant, me hâCli-}e d'illoifler de pear qaH ne prit «ratrtage de eet ttveu, to |Mitience a ses bornes; Faniaial k plss doox se vet^{cpiofid} <;» le bksse. Je ne pens pas répmich^{de moi 4*}»» lo fraisier accès ée coMfré; «FaMleiirs hmii beani-frère le dragMf est là, qù n*esteiiA pas pins nisottipie ikoi, it cpn, lorsque je sttis alta^{néi} se dnrge ORKkoirement d'aftâsgor tes af-Mnan •

t le fiaaMeaii ronge souriant #«16 osani^ ambiguë* QHdsoa-
rinrl U se donna pour être êmtéié ati cabinet dipbmatiqBe. Bn ef-
fist il y a^a^ du renard dans sa pbysienomie. Je coMinuai tam
apologie da toorage sans |^»connade, sans fiurfarcHMiadef avec
ce edne proAmd qoi ii'appatiettt qu'à l'IéretHue.

« — Je n'ai peur que d'une cbese, tel dis-je< c'est d'ar<m
peor^ comme te dis Afsntaigne.

» — Et si TOUS n'aviez pas iss^ pieitr d'avoir pusur ? repviti
l'homœee dipkttiÊepiOi

» — Voffli^ repH»-jë? une distinction bien subtile.... C'est de
la philosophie à couper un chevett eft qtiatre pouf le disséquer...
>f

Ki te grand professeur Schmezle contmeoe une disser^ iatiflii
esthétique sur ta peur de la peot'^ et les nuances éits différentes
espèees de peurj esceHente satire de la scdastîqoejideDiaiide
etde ses distineliotts, divisions, subdivisions, sophismes, paralo-
gismes et nuages sans nombre et sans fin. Ua orage survient, ta
foudre gronde; éeoulea encore ce prévoyant lAHowqjbe;

« J'ai trop kmgteaips fnédité sur les ptmci^s dé h fhh kttbpbk
Mtlotdle pmt ne m'être pi» armé Cdtfire les atteknes éé la feudr-
ci. Tdct comment Je me coifdiûs dès que kl gPitfKle tok te ttMiief
ré êe itât entendre dai» les iMtages. Je tn'aaaieds sm une dnise
depaHle, au ttAteii de la chambre; Tant qèè le eiel est «teiiaçant
et soindre, f y reste : dhalftes de mmilres , bovcles de soMiers «
agrafa/ t<ms les^ ceadoeteiif 9 éle(>trlqties, f9à en so^ de lèè
éKfig&ef de moi. Meti battrait te tamboer fdâte i'aïKiée, Je reste-
rais dan^ cène i^itatiatt ei ne m'éisbarrasserais de ricfn. le Aie
son mm qu'un jm»*, au milfeu du seftfce dfviâ; tfnè tempête Te-

nant if éclater, je laissai toute ma congrégatiôii étt suspens. J'a-flai me téfugîer dani\$ le cateatt morlu^ffre, et ne^ rentrai que lordqie la iefifipéte M cdmée.

» Telle est, pour ma part, ma manière de me conduire quand II plaît aux éléments de se livrer là guerre. Mais hélas I dans celte diligence maudite, pas un de mes confrères ne eonaaissail la philosophie natareHé. Peiseaae d'entre eux n*aY>t étudié Schelling. Q«add je i|ia les msiges sV monoefer etse dércmler en masses noires au-dessu» de notre malheoreax carrosM^ Téckàr se jèoér el serpenter comme le ver hiisaat sillIoMè W giaMo, je ne pu» m'empéftfaer de *prieV à ymi basse lous ne» eoHigae» Ae éépo-set ao moin» dans B116 deapeehes de la Toiture leurs montrest leurs bagues et leur argart^ eendocteiirs électrique» fart redoutables. Os se moquèrent de moi; et le ^agm, oHm beau*frère, s'éhnfant sop lé sié^ du cocher, (SntaMiépée, et s*écria : « Je vais prier la forwtre dépasser à côté de Toas^ » Mortel sublime I acte de dévouement admirable !

9 Pour m*acheTer, Fenipensenoer de rais et h denwiselle li-HioèKiiit contre md quelque» é{»graBimes. €ne f<k

28ft LE LYHISME DANS LE BOMAM.

reur intime mé saisit» et h foadre qui grondait dans mon cœur rivalisait de fracas avec celle qoi retentissait dans les nues. Mais je me gardais bien de soutenir une discussion qui aurait accru nos dangers. La colère est aussi un eobductenr électrique. Couverts de sueur comme nous Tétions, entassés dans cette maison de cuir et de boès, confondant nos haleines dans celte prison incommode ; si par la chaleur de la conversation nous eussions augmenté l'effervescence de l'atmosphère qui nous environnait»

c'était fait de nous : le même coup de foudre ne pouvait manquer de nous écraser k la fois. Rempli de ces idées, je parlais sans ouvrir la bouche» mettant la sourdine à toutes mes phrases» et développant avec une clarté parfaite la théorie de l'électricité ; mais surtout faisant de mon mieux pour ne pas effrayer mes auditeurs : Erxleben et Reimaruss ont très-bien prouvé que la peur suflSt pour tuer un homme, et que l'excessive transpiration peut attirer la foudre.

Oui, mes amis, leur dis-je, je tremble que vous n'ayez peur, ei j'ai bien peur d'avoir peur aussi; mais faites attention à la situation ou nous sommes. Serrés comme des harengs en caque, précédés par une épée nue qui brille au sommet de notre voiture et se joue dans les nuages ; tous haletants et palpitants» quels dangers nous environnent ! il ne faut qu'un degré de peur de plus pour nous perdre. N'ayons donc pas peur, si nous ne voulons pas en deux secondes être fracassés, brisés, rompus, anéantis... O courage, courage ! magnanimité, héroïsme^ combien nous avons besoin de vous aujourd'hui !

Mes chers compagnons de route, quand vous serez descendus de voiture, vous aui^z peur tant que vous voudrez ; dès que nous aurons moins de dangers à craindre,

JEAN-PAUL-FRÊDÉRIG RIGHTEIU 285

VOUS serez poltrons à votre aise. Ici» pour ramour de (Meu, a*ayez pas pear, nous sommes trop exposés. »

» Je crois bien avoir mérité par ce discours la couronne civique, le prix accordé à ceux qui sauvent la vie de leurs semblables. Mon sermon de diligence produisit son effet, nous arri-

vâmes sains et saufs à Yierstœdlen sous un magnifique arc-en-ciel qui dessina sa courbe triomphale au-dessM de nos têtes. »

On repart de Yierstoedten ; et toute la diligence s'endort Le philosophe Schmeizle a grande envie de mesurer» selon les principes de Lavater, Tangle facial de ses corvoyageurs ; mais il craint que l'un d'entre eux, dormeur éveillé, ne trouve impertinente son expérience physiognomonique. Il est donc obligé de remettre, dans sa poche le pied-de-roi qu'il en avait tiré ppir s'amirer si la distante du menton à la bouche était égale à ta distance de la lèvre supérieure à la racine du nez et à celle qui sépare les sourcils de la sommité du front « comme l'exige la régularité scientifique dont Campe, Lavater et leurs adhérents ont posé les ppn-cipes étemels.

N^&vez-vous pas dans ce récit burlesque, une comi^ète philosophie de la peur 7 Le métaphysicien le plus subtil et l'auteur comique le plus naïf ne semblent-ils pas s'être réunis pour excuser la logjkipie, la poésie, les raisons secrètes, les justifications, l'enthousiasme, enfin l'anatomie entière delà poltronnerie ?- et ces pages qui ne sont en apparence qu'une débauche de gaîté, ont plus de portée encore. Sous cette grotesque caricature se cache une vive satire. Plus l'homme -«igmente sa science, plus il accumule ses teiTeur^. Schmeizle découvre dans les connaissances qu'il acquiert des sujets d'épouvantes sai)3 cesse renaissantes, De quel côté se tourner ? ix>mment vivre ? £u

LE tTKlSm DAHS &E ROUAN,

immunt émm m» Ut» il peut phcer w pied h faax; celer et se briser ta téie centre le marbre an. \$omno\$ la drate d*OD aéro-Hcbe peut fracasser « péricrlne sdeiitifique) diie sbnple fricassée

de champ^wnis pe«| l'étooffer; im riame négUeA peat le jfeterd-
sas le tembeaii. CeBmie il n*est JanMis ieni dé m eéDale et de ses
lin\«» pswètemii lent ee iftii É'dffrek lui esipéifl, teiit se gtossit
ecs*(»agtre à ses yeux terrifiés. La peur, son idole et le bourreati
de sa iFle^ préflieiite \ soa iaia^atlon un époiltàntail dienièl.

Od s*arr§le dans un petit tillage. Pendiliit que le dragoo et le
postiUod bdfent d*a«taiit, SebnK^lriéi loejoiirs inélaicolique,
rêveur et poétique, Sdiinelflte qtie la beauté dd âair de hme sé-
duit ta se promener seul ^ant Pm* berge.

« Au milieu d*un ebamp, derrière m groilpe d*arbres pîttores-
quemrat gtoupéâ, j'aperçus; dit^il, une tablette Manche atec «ne
itiscHpiioh en caractères noirs. Pour Fantiquaire etle cUrieiix
quelle occasion \ Sans doute quelque bitUlle avait été litrée en cet
oïdMt, et ce monament funèbre avait trait évidemment à une cir-
constance notable. Me veA donc qui m'ëinpre^ de itie dirîgêi*
vers le merHahindutH higubré ; mon pied fotlle ieS bruyères
fleuries et J'atteins le btit de ma cotirse. Êotreur ? surprise ! dou-
leur I A la clarté de la taflè je déchiffre ces mots : • Prenez garde
aux chausses-trappeil. » Lai mort est dont là sous mes pas. Vu
ressort homicide, placé ^ deut pouces de nMfn talon , peut , si je
pose lé pièâ à droite ou h gadche , vomir ttt)is baHes de calibre ,
et me lattcer, fdsée [ferdae, dans le domaine dé Féternité, au-ddâ
des temps, par-delà l'existence. Les ciseattx d'Atropos sont ou-
verts, là hache du bourreau est stispeudue. Marché donc, Sdmié-
Mé, marche donc, àBim ton in^Kpendance et dans u Bbefté! It
filtttque

ta tonches à peine le sol éa boat de ton orteils il dm ponr ébhaf^ier au trépas qui teonenace, qoe cbacnn de tes pas soit exactement semblable (dans un sens rétrograde toutefois) à ceux qui par mirade l'ont eonduk sain et sauf jnsqo'à la fatale inscription. Héias! dans l'état où je me trouvais » connent ma mémme m'eAt<-ell» si bien servi ? Appeler? Personne ne m*efit entendu. Pas une Inmière dans le village. Mon beau-frère et le postillon buvaient 11 tasse pleine, et s'embevrassaient peu de eft qui se passait au dehors.

» Cependant je rappelai i m^ nette bravoures binée qui jamais ne m'abandonna. Je tlni de ma poehe mon agaftda , où j'inscrivis mes dernières vdontés et les adieux d'un mourant à sa chère épouse. llMaite» poussé par le désespoir, je mis toutes mes voiles dehmn, et sans regarder I mes pieds, sans prendre la précaution la plus légère , je m*élançai à travers ce cbamp de mort , attendant d'un moment à Feutre TexpioMon de la machine infernale , qui devait me dire bruyamment le dernier bonsoir, et poser Féteignoir sur la chandelle de ma vie. Eh bien! j'échappai à tout : je ne fus pas tué. Quand j'arrivai à l-anberge, deux ou trois drôles se mirent à rire comme des foos. Ils prétendirent que depuis dix ans que cette enseigne menaçante était suspendue, il n'y availen dans tous les environs ni chausses-trappes, ni pièges » ni omps de pistolet l craindre. — t La police 6it iAea mal mm devoir, m'écrai-je; que ne nous avertit-elle de ne pas croire aux avertissemuitsT »

Le dernier relais conduit notre héros et ses compagnons de route deWiderschoëna jusqu'à Fløetz,butdeson voyage. Il a passé à travers tant d'écueils qu'il ne craint plus rien. Cependant un événement inattendu vint soumettre son cou-

rage à une épreuve nouvefle. Un géant, camarade du nain et son partner futur dans les exhibitions de la foire, attend les voyageurs au passage. Imaginez l'effroi de Schmelzle lorsqu'il voit ce Patagon haut de sept pieds, surmonté d'un bonnet d'une aune, grandi encore par une plume d'autruche , arrêter la diligence , et, faute de trouver place dans l'intérieur, se jucher sur l'impériale. Qui sait ce qu'un tel Tonfrère peut tramer, quels desseins homicides ont germé dans ce crâne démesuré ! D'un seul coup de poing, le géant peut démolir la toiture du carrosse, jeter l'aumônier par la fenêtre et se mettre à sa place. Mais le géant s'endort ; il ronfle, ce qui rassure un peu notre héros. Nous omettons une description très brève de la nuit passée en diligence ; du roulement de la voiture se mêlant au long murmure qui s'échappe des fosses nasales du géant, et nous arrivons avec l'aurore, le caïroase et l'amônier. Ici Jean-Paul se permet une diversion fort curieuse contre les écrivains amphigouriques et pittoresques de son époque et de son pays.

« Je fixais , dit Schmeizle, un regard attentif et mouillé de larmes sur l'aiguille pointue de la cathédrale. Un clocher est pour tout homme sensible un objet d'émotions. Là vibrent les voix pénétrantes de nos destinées, là est la grande aiguille indicative du temps, le balancier qui frappe le coup de la naissance et de la mort Soit qu'on arrive dans une ville pour en faire un port de refuge , comme le bouillais enrichi ; un champ de bataille, comme le logicien ; ou une manufacture d'écus, comme le marchand ; ou une table d'hôte, comme le fonctionnaire public ; c'est sur le clocher de la cathédrale que Ton arrête d'abord ses regards. Peut-être ces pensées étaient-elles un peu trop poétiques ; je ne pus m'empêcher de les communiquer à mon compagnon

Gjoogle

JEAN-PAUL-FRÊD^tBIG RICBTER. 289

JeaQ-Panl, et je terminai aipsi ma tirade : « Oui, iiK)iidîettr, ces pics artificiels, ces sommités religieuses sont assurément les trônes où siège notre desâsée.

» — O[^]i, reprit dfnn ak j>ardonique le diplomate en manteau rouge. Ainsi que. sur la cime des Alpes on bat le beurre et le fromage dont se nourriêfeent les vallées, c*est là, dans ces monuments gigantesques et sacrés, que d*honorables messieurs en aubes et en surplis battent le beurre et le.fj!omage de notre avenir. »

«I* JiersQmpçonne qu'il se moquait de moi. Qu'en penses-tu, lecteur? »

La diligence s'-arrête. C'est jour de mardié à Fløetz. Schmelzle, toujours observateur, contemple ce flot de paysans et d'acheteurs qui se coudoient dans la grande place. Il se demande combien de fripons et de coupe-jarrets se trouvent mêlés à cette affluence; il se représente ces deux classes, comme un double courant de sang et de boue, qui vient salir les vagues de l'Océan agité. Rousseau, dans ses accès de misanthropie, ne rêvait pas plus tristement que notre professeur à la fenêtre de son auberge.

Ici se révèle l'intention philosophique de Jean -Paul, li'ami Schmelzle a-t-il donc tort ? Toutes ces peurs accumulées dans le cerveau du savant seraient-elles raisonnables ? , Notre homme chancelle entre la sage\$seet la folie : sa pénétration clairvoyante l'éblouit; il en.sîiit trop long. Et quel est celui d'entre «ous qui voudrait conserver la vie une année, un jour, une heure, s'il savait

la vérité tout entière, s'il comptait les dangers dont le menacent et la nature et son organisme, s'il lisait dans tous les cœurs, s'il voyait face à face sa propre destinée et les mille fléaux toujours prêts à l'assailir, et les maux sans nombre dont le germe est en lui-même ? Pauvre Schmelzle ! le pauvre don Quichotte ! on

300 LB LTRI8MB DAffS ILB IOLLAN.

rit de VOUS ? Ne seriez-vous pas», par hasard, l'un le plus agacé, l'un des plus vertueux des hommes ?

« Tonte la canaille de notre diligence, continuait Sobi Delzle, descendit à l'hôtel du IScre; la demoiselle, le géant, le nain, le sarcastique Jean-Paul et l'empoisonneur de rata. Le géant eut soif de soulever le nain et de le porter sur son crâne pour se grandir encore : puis, couvrant sa propre tête de son manteau, il trompa ainsi la foule ébahie, qui crut voir entrer dans la ville de Floetz un monsieur de neuf pieds et demi. A l'aspect de notre hôtellerie, une question de philosophie se présente à mon esprit. Comment Taubergliste du Tigre a-t-il pu choisir cet emblème ? Le Tigre n'est-ce pas un animal qui s'écrie : je vais vous dévorer; je suis le loup ? Non, beau-frère, le dragon me quitta pour aller trouver un marchand de chevaux. Il eut la délicate idée de retenir pour sa sœur (ma Teutoberga) la chambre voisine de la mienne. Cependant je demeurai seul dans l'auberge, livré à mon intrépidité, à ma résolution et à mes seules ressources.

» Assiégé de mauvaises âmes qui peut-être tramaient quelque conjuration contre mon repos, j'eus constamment présente à ma pensée une image charmante et chérie, celle de ma Teutoberga. Femme forte, cœur vaillant et mâle, femme héroïque, dont la présence d'esprit eût été fort utile en mainte circonstance, h n n

époux moins brave que moi; femme qui eût ptt le protéger dans roccasion, au lieu d'en être protégée, -d

Le Heu deVefoge du prêtre, c'est F'égHse. Schmelzle se hâte de se diriger vers cet iisîle sacré. Que de périls 8*y trouvent cependant ! le voisin n'a-t-il pas la petite-vérole? Le pfefond ne peut-il pas se détacher, le poiâs de la congrégation enfoncer les dalles et précipiter l'assemblée dévote et

JCAN-PAUL-rRÉDÊRIC BIGHTER. 291

meurtrie dans lès catacombes ^n saint lien ? N'est-il pas prouvé que les clochefs attirent la foudre T t Mais, dit Schmelzle, il vaut mieux qu'un chrétien périsse en face de Fautel. »

« Je m'acheminai donc vers l^église et J'y entai. An milien d'un psaume, je vis avec étonnement un heyduque traverser la nef, et s'a^rocher d'un jeune homme pour le prier de ne .pas faire usage d'une lorgnette d'Opéra qu'il dirigeait obstinément sur les dames de la coun Moi-même je portais une paire de lunettes convexes, qui étaient tout bonnement des conserves. S j'eusse suivi les régies d'une stricte prudence, j'aurais Ôté mes lunettes; mais il me fut impossible de m'y résoud^ ; mes lecteurs me prendront pour une mauvaise tête. Je bravai la cour et les heyduques, et je ne cessai pas de tenir mes regards fixés sur mon livre de Psaumes. Pendant que la cour défilait devant moi, j'eus bien soin de ne pas lever un instant les yeux. C'était comme si j'avais dit : « Ne craignez rien ; mes verres sont convexes! »

« Du reste, le sermon n'était pas mauvais pour un sermon de cour. Le prédicateur mettait ses ouaflies en garde contre une multitude de péchés. Il lui eût été plus facile encore de parler des vertus nécessaires que des vices à éviter; ce qui eût été tout aussi

moral et beaucoup pins prudent Pendant l'heure da service j'eus soin de prouver à tout le monde par ma tenue décente et convenable, mon profond respect, non-sealement pour la majesté divine , mais pour la majesté temporelle du prince illustre qui nous gouverne. J'avais mes raisons particulières. La cour fourmille de mauvaises langues qui tirent parti de tout, et j'avais besoin de repousser d'avance les calomnies aux* quelles ont dû donner lieu mes deux dernières et témé-

292 LE LYRISME DiNS LE RoM4N.

raires publications. Personne n'ignore que dans le journal hebdomadaire de Fløetj'ai publié une virulente satire contre l'empereur Néron, ouvrage hardi, où j'ai parlé de ce tyran comme un libre Germain doit le faire. Un ennemi pourrait aisément se servir contre moi de cet acte d'im^ prudence et me présenter aux yeux de la cour comme un libelliste effréné. Dans les temps où nous vivons, impossible, ô mes amis, d'écrire un almanach, sans que quelque diable de l'enfer vienne y découvrir et y dénoncer le portrait caractéristique de quelque ange couronné ! »

Le service achevé, Schmelzle se tient à distance, pendant que le prince et ses courtisans montent dans leurs voitures; il se détourne avec soin, de peur que l'on ne remarque sur sa physionomie une expression de mépris, d'ironie ou d'orgueil. Le moment du dîner venu , suivonsle à l'auberge.

« Après avoir affronté d'aussi grands périls, je bravai ceux qui m'attendaient à la table d'hôte ; car jamais, messieurs, figure d'homme ne m'a fait peur. Me voici donc assis à la table du Tigre. Au second service on me passe une assiette d'argent sur le dos de laquelle (ô surprise I) deux vers satiriques, dirigés contre le com-

mandant de la ville de Floelz, étaient gravés avec la pointe d'un couteau. Je vis d'un coup d'œil dans quel piège j'étais tombé; avec ce sang-froid étonnant dont m'a doué la nature, je me levai, et présentant l'assiette à la compagnie :

« iMessieurs, dis-je aux convives, soyez témoins que je n'ai pas touché à mon couteau, et que ces vers impertinents ne sont pas mon ouvrage I »

« Un ofiScier échangea son assiette contre la mienne. Pendant le cours du repas, j'admirai la profonde ignorance de mes convives en médecine et en chimie. Un lièvre dans

JBAN-PAUL-FRÉDÉRIC RiCHTER. 295

le ventre duquel on découvrit cinq on six grains de plomb fut mangé tout entier, sans que personne fît attention au danger que courait la compagnie, sans que Ton remarquât que le plomb dont on se sert pour la chasse est toujours mêlé d'arsenic

» Le dessert fut apporté ; on parla des coutumes de la ville. Unç d'entre elles, qui devint l'objet de leurs commientaires, me frappa d'épouvante. Dès qu'une jeune fille, de bonnes ou de mauvaises mœurs, jure que vous êtes le père de son enfant, les tribunaux la croient sur parole^ et votre paternité reste démontrée.

« — Est-ce bien sûr? dis-je à un convive.

» — Très-sûr. .

» — Horrible I m'écriai-je. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Quoi, continuai-je, un honnête ecclésiastique, un aumônier de régiment, avec femme, enfants, et une réputation de sagesse bien établie n'aura qu'à rencontrer dans une auberge, à l'auberge

du Ti^e, par exemple, quelque servante de mœurs faciles ; et quand même il n'aurait fait qu'entrevoir ladite servante, fe balai à la main, dans le cours de ses occupations domestiques, le ministre de l'autel sera déshonoré par le serment d'une fille parjure
I O abomination I

» — Allons, allons, interrompit l'officier, ne croyez pas qu'une fille voulût par un faux serment se donner ainsi à tous les diables.

» — Quelle l[^]que I Ah I mon Dieu, que de dangers !.. Et supposé que je monte en diligence ; mon compagnon de route porte des habits d'homme, je ne crains rien, je suis tranquille. Arrivé à Fløetz, mon homme change de sexe et va déposer chez le magistrat que je suis père de son enfant* Gela ne s'est-il pas vu? Un serrurier de Vienne n'est-il

2M LE LTEISME DANS LE ROMAIT.

pas récemment accouché de deux jumeaux? Et la die[^]alière d'Ëoa ? Miséricorde ! nul homme doué de quelque sentiment de pudeur n'o\$era plus s'embarquer en dili[^]gence. Pour moi je déclare que si cela m'arrive, je ne manquerai pas d'interroger du regard le menton de tous mes voisins. Diable I quand ¥Ous êtes eptré dans l'auberge, voir votre compagnon de route ôter ses bottes, chausser des mules de femme, vous montrer une jambe fine et vous rendre père en dépit de vous I . » — > L'orateur est éloquent, reprit un membre de Tas* semblée; mais à l'entendre parler si chaudement, on dirait que lui-même est à cet égard d'une doctrine un peu relâdiée. »

t Le rouge me monta au visage ; je ne savais plus ce que je mangeais ni ce que je faisais. Pour m'achever, je découvris qu'à l'autre bout de la table on parlait de la guerre. On attribuait à l'ar-

mée française je ne sais quelle défaite, sans doute supposée. Moi qui venais de lire, au coin de la rue, une proclamation qui déclarait coupables et susceptibles d'être jugés par la cour martiale ceux qui entendraient ou propageraient des bruits relatifs à la marche des troupes I... Je déposai furtivement ma serviette, je pris mon chapeau et je m'esquivai en homme prudent. »

Cependant il fallait se préparer à l'entrevue que Schmelzle allait avoir avec le général Shabacker. Un barbier était nécessaire à notre héros, dont le menton se hérissait d'une barbe épaisse qui indiquait ses dispositions martiales*

« On introduisit près de moi le barbier de l'hôtel. C'était un visage polygone^ une face en zig-zag, évidemment prédestinée à la folie. Oh I je déteste incroyablement les fous. Jamais on n'a pu obtenir de moi que je visitasse une

JEÂN-PAUL-FRÉDÉRI€ richter. 295

maison de fous. Le premier maniaque venu peut vous saisir et ses griffes maudites et tous réduire en poudre. La folie n'est-elle pas contagieuse, et tnné t^erveille sensée est* elle bien sûre de sortir de \k aussi saine qu'elle y est entrée? Quand on me rase, je me sers d'une précaution très-pru-» dente; j'ai soin de fixer mes regards sur le barbier; mes deux mains sont libres et prêtes à agir; d^ mouvement le plus léger de mon bourreau, dès qu'un sigfie équivoque m'inspire le moindre soupçon, je m'élance sur lui, je le prends par le milieu du corps et le renverse comme un capucin de carte.

» Je ne sais pas trop comment cela est arrivé. J'étudiais curieusement les angles hétéroclites et saillants dont se composait le visage baroque de mon homme. n me sembla que son arme re-

doutable appuyait sur mon menton ; mon poing fermé, exécutant un mouvement rapide, violent, spontané, attaqua si rudement sa région abdominale, que le pauvre diable, perdant l'équilibre et tombant sur le parquet» fut sur le point de se couper la jugulaire.

> Je m'armai d'une double cravate , contre mes princi* pes et mes halntudes, et je cachai sous cetempart de iM)ie k barbe noire dont mon homme n'avait pas détruit toute l'étendue. »

Ainsi équipé, notre héros se rend chez le général et remet à Un valet de chambre la pétition qu'il avait préparée.

« te laquais ne se fit pas longtemps attendre; il vint me rapporter ft l'instant la réponse presque grossière du général Shabacker. J'espère que meéi amis (par égard pour ce général) ne la divulgueront pas. « SI ce Schmeltle (me > faisait dire Shabaoker) est l'Àttila Schmelde, ancien àù^ » mdnier de tnott réj^ment, qu'il décampe tite avec armes ^

» et bagages, comme il Ta fait à la dernière bataille, et » qu'il s*eo aille à tous les diables. » Un autre que moi aurait été stupéfait en entendant ces paroles : eh bien! je loisai le valet du haut en bas, et je lui répondis bravement:

t — J'irai au diable! »

• Rentré chez moi, je me demandai si ce n'était pas Teau-de-vie de Cognac qui avait ^rlé.à ma place.

» MaisconmieL'cau-de-vie de Cognac n'examine jamais, il est clair que c*cst mon courage qui a répondu.

» Après tout, me dis-je, le patrimoine de mon excellente feoune ne vaut-il pas mieux que vingt places 4'aumônier de régi-

ment? I<^ 'est-ce pas elle qui a relié en maroquin rouge, avec fer-moir d'or et d'argent, le livre de ma vie? Et qu'ai-je besoin d'y ajouter des titres et des armoiries? Allons, je prends mon vol, je bats des ailes, et je ris de l'avenir.

» Ces pensées m'exaltèrent, mon imagination était allumée. Je devins démocrate, réformateur, républicain, Spartiate, puritain. Hampden, Caton et Brutus n'étaient rien près de .moi. Heureux temps où un grand homme pouvait recevoir la bastonnade et s'écrier noblement : Frappe, mais écoute I temps où j'aurais dû naître I Aujourd'hui un soufflet, une parole, un regard, se paient lâchement d'un coup d'épée. Que d'images éclatantes se pres-sèrent alors dans ma pensée, que de trônes je renversai pour me faire de leurs débris une échelle vers l'immortalité qui m'est due I Les hommes étaient devenus à mes yeux des pygmées, les rois des propriétaires de marionnettes, les peuples des acteurs de bois et de carton. Mon héroïsme républicain grandissait de moment en moment, s'enivrait de ses propres rêveries (l'eau-de-vie de Co-gnac n'y était pour rien), et je finis par

JEAN-PAUt-FBÊDÊRIG RIGfITER 297

me pnmiener à grands pas dans la chambre en gesticulant et me disant :

t Seras-to chien de cour, carlin de prince, animal àxH mes-tique» Tinulile instrument d*un instrument inutile, le joujou d'un joujou, le rien d*un rien? — Non. »

O grand démocrate ! ô noble et sublime Schmelzle l il est heu-reux que la place d'aumônier lui ait été enlevée. Ces sentiments sublimes n^eussent pas germé dans son âme. Nous regrettons bien de ne pouvoir le suivre dans la longue et terrible bataille

nocturne qu'il eut à livrer ensuite aux démons et aux farfadets, c'est-à-dire à son beau-frère le dragon, qui s'amuse à l'épouvanter. Le bruit haletant d'un soufflet de cuisine, la danse lugubre de tous les ustensiles de ménage qu'une ficelle réunit et fait mouvoir ; la t^alse surnaturelle d'un pot de bière et d'une soucoupe que le dragon met en branle, mériteraient que nous donnassions aux lecteurs un tableau exact de cette infernale mêlée, qui occupe, hélas ! une dizaine de pages dans l'original. Hâtons-nous d'arriver à une scène non moins burlesque, mais d'un plus vrai comique, et où l'une des faiblesses de la vanité féminine est agréablement saisie, teutoberga, femme du professeur, est venue retrouver son mari à Floetz. Il s'agit de lui communiquer le refus du général Shabacker.

t Je ne voulais pas que ma pauvre femme subît toute la cruauté des paroles de Shabacker; c'était un fardeau qu'un homme seul pouvait porter. Je résolus donc de lui en cacher une partie, et d'épargner à son cœur naïf et joyeux une pénible révélation. Je commençai en ces termes :

- Chère amie, mon affaire prend une autre tournure, il est vrai; mais^ele diable de général (qui n'a jamais eu le sens

398 U LTBI Sin BARS LB IOMAN.

cMDimiii) ne veut fns entendre rabcm. C'est un homme qu'il faut emporter de vive force, et je remporterai, ans» ▼ ml qpie mon bonnet de eoton est actoeellemente aur ma tite.

» — Ainsi, foBs n*ôiea rioa, mon marit

- — Pour le moment, mon amie.

» «^e Ce sera donc pour samedi soer?

» — Pas encore ce jour-là.

» *— Ah ! mon Dieu ! que Cela me fait peine ! Je sauterais par la croisée/ »

« Et, cachant sa figure rose de ses deux mains, entre lesquelles des larmes s'échappaient, elle resta longtemps en silence; puis, d'une voix tremblante et émue :

« Que Dieu me protège dimanche prochain ; quand je serai à l'église de Neusattel, et que toutes les grandes dames de l'endroit me regarderont avec dédain, j'en mourrai de honte... »

« J'étais au lit, un mouvement sympathique me précipita vers elle; je la vis, cette chère Teutobwga, les joues couvertes de larmes brûlantes. Je m'écriai :

« Ame d'ange ! ne me torture pas ! Je veux mourir, si, même dans la canicule, dans ces jours étouffants, je ne deviens pas tout ce que tu peux désirer. Parle ! Quelle place te faut-il ? à quelle division veux-tu appartenir ? Secrétaire du cabinet ? conseillère du commerce ? conseillère des mines ? conseillère des bâtiments ? conseillère de législation ? conseillère du diable, de sa femme et de ses descendants ? Je te ferai tout ce que tu voudras ; demain j'achèterai tous les conseillers et toutes leurs places. Demain j'envoie des courriers en Saxe, en Hesse, en Finlande, en Prusse, en Russie, à Katzenellenbogen, et je fais acheter mes patentes. Je vais finir : je veux toutes les places »

JEAKR-PÂUL*FÉDÉRIC MCHTER. 299

la fois. Tu auras un inerte conseiller à l'usage à Flachsenfingen, conseille des douanes à Scheerail, conseiller des beautés à Tjäärhaar (1), conseiller de l'État à Pöschel : tuez. N'oubliez-

ilOM pas rargeiit nécessaire t Ainsi, ttl(H, possesseur d'aa seul
oatfnu et d'un mĵApodex, je pourrai, sur mes deux jambes^ for-
mer à moi seul uû congrès à» coBs^H^s d'État, une légion d'hon-
neur oii dhonneurst ce qui ne s'est jamais t%

» — Ohl maintenant tti es ud ange» dit^elle; tt des pleurs de
joie ruisselaient de ses yeux. Mais tu m'aj^preiH dras quels sont
parmi ces conseillers, les plus beaux conseillers. Nous choisirons,
n'est-ce pas?

» — Non, continuai-je entraîné par l'ardeur du mo-* ment,
cela n'est pas sufiBsant Je veux que tu puisses dire à la femme du
vicaire : Je sui\$ conseillère des affaires ecclésiastiques; à la
femme du bourguemestre : Je suis con^ seillère de ta cour; à la
femme de l'ingénieur : Je suis conseillère des ponts- et-châus-
séeet. 3é veux que tu puisses changer de litres comme de robes.

* — O mon ami , mon bien-aimé , Hion cher Schmelzlef

• — Et je serai correspondant de toutes les académies, et asso-
cié de tous les athénées, et inscrit sur toutes les listes, et membre
(membre honoraire, il est vrai) de toutes les sociétés savantes ; et
tu seras membre avec moi (membre honoraire) de toutes les aca-
démies, etc, etc, etc. »

Il faut voir ensuite Schmelzlc faire parade de soft courage à
rhôtel du Tigre, gronder les valets devant sa femm'^, parce que
les femmes aiment la bravoure; la conduire ^ U ménagerie, à la
parade, passer avec elle devafft les canons et les baïonnettes du
riment Teutobérge donne un souf*

(1) Noms gapposés*

300 LE LTBISME DANS LE BOMAN.

flet au garde de nait, qoi veut arrêter le mari et la femme dans une de leurs excursions sentimentales. « lionne ! s*écrie le mari, je voudrais à mon tour qu'un grand péril vint t'assaillir ; tu connaîtrais alors le lion ton époux t »

« Nous continuâmes notre routp tranquillement et de bonne amitié. Nous rentrâmes; ma femme se coucha, et j'aurais pu être heureux cette nuit, si le hasard n'avait fait tomber mes regards sur la page 201 du volume IX des ceuvres du professeur lichtemberg; j'y lus avec effroi ces pardes :

«)1 n'est pas impossible qu'à une époque plus on moins » rapprochée, les chimistes ne découvrent le secret d'une » substance décomposante, qui dissoudrait notre atmo- > sphère et la réduirait en eau , par le moyen d'une es- » pèce de ferment Le monde périrait alors! »

« Gela n'est que trop vrai I m'écrai-je , puisque la boule de notre terre est enveloppée d'une grande bulle d'air qu'on appelle air atmosphérique : il ne faut qu'un mauvais drôle de chimiste, habitant quelque vilaine ile (du côté de la ^'ouvelle- Hollande par exemple) , pour inventer la substance décomposante, et nous anéantir tous. A peine le ferment fatal s'introduira-t-il dans l'atmosphère : une étincçlle qui frappe un caisson rempli de poudre ne cause pas une éruption plus soudaine. Voici venir l'immense orage qui dévore le monde : en deux secondes il atteint la ville de Floetz. La toile tombe ; la grande scène est jouée, Thumanité fait la révérence; le globe n'est plus qu'un échafaud dont ce chimiste, que Dieu damne , est le bourreau involontaire. — Grande souricière, piège immense, où les hommes et les hôtes viennent expirer à la fois ! Saint-Barthélémy universelle, dont le diable seul recueillera les fruits !

9 A rheure convenue, qous Femoniâmes en diligence; tout le monde était gai, content, excepté moi. La destruction du globe, an moyen d*un ferment chimique, fermentait encore dans le globe de mon cerveau ! ce qui prouve bien que nos terreurs nocturnes n'avaient pas désoi^anisé mon intelligence, puisque je jouissais encore de toute ma faculté de réflexion. Le voyageur à manteau rouge monta aussi; il me regarda comme auparavant d'un œil effrayant; mais je n'avais plus peur de lui.

9 Toutes les terreurs devenaient pour moi une mauvaise plaisanterie, une misère, dans ce moment où je n'étais oc^ cupé que de la destruction générale des mondes. Que m'eût importé alors le sujet de craintes terrestres le plus naturel et le mieux fondé? Tous mes compagnons de route auraient lancé dans mon avenir et dans mon présent les brandons de la terreur la plus dévorante , je n'y eusse pas fait la moindre attention. Cherche-t-on à se délivrer du bourdonnement des guêpes lorsque le canon tonne autour de nous? Sent-on les battements de son cœur lorsqu'un chirurgien est occupé à vous couper la jambe? J'avais oublié tous mes compagnons de route et ne pensais qu'à ce ferment qui pouvait, pendant que je faisais route de Fløetz à Neusattel, sortir des mains innocentes d'un savant d'Europe ou d'Amérique, allumer l'atmosphère qui nous entoure, et faire sortir du fond d'un alambic le trépas de l'univers. Chimistes! assassins futurs du monde qui vous a donné Têtre, arrêtez- vous ! Et vous, potentats delà terre dont les sujets peuvent avec leurs cornues confondre si aisément planètes, gaz et corps solides, hâtez-vous de rendre un édit qui leur défende de tenter d'autres expériences que celles qu'ils ont déjà faites !

Cette triste méditation dura jusqu'à la fin du voyage;

SOS LE tTAtSME DAIVS LE ftOMAN.

je n*avals pas cessé de tenir mes yeux fixés sur ma femme, dans Tespotr de mourir au moins en la regardant, lorsque le déluge universel viendrait nous balayer dans réteriilté, et m'enlever , ainsi qu'elle , à cette Tic de terrenr, et de douleurs, où la science elle-même sert à si peu de chose I i

Résumé.

telle est cette étrange plaisanterie , cette puérile narration, que Jèan-TPaul Richter a intitulée Voyage de Schemelzîe à Fløetz. On y trouve empreint, avec plus de naïveté que dans le fragment sublime traduit infidèlement par madame de Sta^, le génie caractéristique de Jean-Paul. Sans parler de cette bouffonnerie originale, qui s'élève quelquefois, comme dans le dialogue nocturne du mari et de la femme, jusqu'à un très-bon comique, C'est une idée naïve et forte que celle de l'auraônief qui déborde de science , qui connaît tout, sait tout, approfondit tout, et en définitive reste le plus niais des mortels I cet homme qui rêve l'héroïsme et n'ose pas monter en diligence ; ce républi-. cain forcené que le regard d'un heyduque fait rentrer eiï terre; cet enthousiaste de la valeur en peinture, du courage mis en musique et du patriotisme rédigé en dithyrambe! Et la prudence humaine qu'il déploie, et sa commisération pour le monde qui va périr, et son sentimen-tahsme poétique, et ses grands motâ à propos d'un

JBAn^FAUIHmiDiRIG RIGHTBlé So8

Clocher de Cathédrale^ et son tian misaathropiqDe 1 O Kot*
leboes 1 O Bacnlards, parieurs de vertn, prédicateurs d- utopies ,

grands bomiues de l'emphase ! la même ironie TOUS atteint, vous et toute civilisation factice; sentimentale sans passion réelle, savante et pédantesque sans résultats, rêveuse sans imagination , matérielle sans utilité, vaniteuse sans énergie, fanfaronne sans courage; toute société perdue dans les mots et enivrée de phrases!

Bichter avait bien apprécié le ridicule de son temps ; il a créé Skmelzle. Mais pour connaître dans toute sa folie ce bal masqué du lyrisme, ce travestissement puéril et gigantesque ; cette imagination qui se moque de tout et mêle les instruments du ménage à la danse des planètes; qui plonge son regard dans les abîmes de l'être et revient esquisser une caricature enfantine, il faut lire Titan, Levana, et dix autres ouvrages do même Jean-Paul. Vous diriez un colosse enfant qui se joue , tant ses mouvements sont pe« sants et caprldeux« Il parcourt sans transition, par élans irréguliers, l'écheHe entière des idées les pins disparates. A [Hnopus d'ut! aumônier en voyage, voici la lune qui bombarde la terre* Dans un autre de ses romans Mars devient prédicateur et tient aux autres mondes un disccmrs faétéro^ clite. Entre les ihains de Rieht^ l'univers est un jouet frivole dont il brise et réunit tour à tour les fragments } ses idée^ méuphysiques revêtent un costume bouffon ; il prête une marotte au temps et à l'espace. Débauche in-*^ noceote et incroyable, anarchie sans frein, atelier magique, forge eydopéenne. An milieu des vapeurs et de la fumée, vous voyez apparaître de petites caricatures humaines inement esquisées , tellei que œlle de Schmeble ramndirier; puis des formes vagues, sombres, ioootes, taa-'

tôt édauntes, tantôt lugubres ; puis ces traits de sensibilité ingénue qui distîogaent Siebenkase, l'histoire déchirante d'un pauvre étudiant qui s'est marié par amour.

Jean-Paut ressemblerait à Rabelais, si la naïveté enfantine, la simplicité idyllique, la primitive et douce puissance d'émotion, la tendre sympathie de Fauteur allemand ne manquaient au grand cynique du xvi* siècle, au Pantagruel des bouffons. Richler est un enfant sensible à la beauté, à la grâce, à Tharmonie, frappé de la laideur morale et matérielle, accessible à l'ironie comme le sont les enfants. Une tendresse de cœur intime l'associe à toutes les mélodies de la nature. Il s'intéresse à la poltronnerie de Schmelzle, à la vanité de sa femme Teutoberga, et il en rit.

. Son histoire de l'aumônier esthétique est une moquerie évidente de tout son pays, de tant de travaux qui n'aboutissent à rien, de tant de rêveries scientifiques, républicaines, teutoniques. On ne peut comparer cette fraîche et naïve ironie à celle de Swift et de Voltaire ; m l'on suivait ju.squ'au bout la chaîne k^ue des idées , si l'on croyait aveuglément à Voltaire et. à Swift qui nous présentent le monde comme une prison remplie d'esclaves qui s'entretuent, on n'aurait qu'un parti à prendre : quitter bien vite cette caverne de brigands. Richter ne nous désespère pas ainsi. Dans son lyrisme spontané, enfantin et pour ainsi dire halluciné , il voit l'homme multiple : ange et démon, néant et génie, ver de terre et intelligence, objet de compassion et de risée, le voilà ; pleurez , raillez, plaignez-le, méprisez-le , pardonnez-lui. Sous ce rapport , Richter se rapproche de Cervantes ; chez eux point de mépris, point

de haine, ib ont un sourire et des larmes ; leur gaité nah d'une sensibilité ingénue. Ne croyez pas qu'ils dédaignent leurs héros ; ils les aiment avec tendresse'; il y a dans leur moquerie un mélange de pitié et de douleur.

Si Ton considère Jean-Paul sous le rapport de Tart et de l'exécution , il reste non-seulement inférieur à Cervantes» mais inexcusable et absurde. L'harmonie, l'ensemble, la cohérence manquent aux productions de Richter. Cette lecture laisse une impression désagréable et choquante ; celle d'an somnambulisme confus. Le voyage de l' aumônier Schmelzle est encore un des fragments de notre auteur où l'unité, la grande loi des œuvres de l'esprit, est le moins hardiment violée. De ce chaos de pensées et de sentiments jaillissent, comme d'un fer embrasé, des milliers d'étincelles ; on est ébloui, ému, enivré, jamais on n'est satisfait l

Le style de ces incroyables œuvres répond à leur conception folle; vous diriez une forêt vierge dont les branches entrelacées forment un inextricable rempart et vous offrent un obstacle invincible. Langage, métaphores, orthographe, tout est baroque et ridicule. Il y a des phrases de trois pages sans virgules et des motsxle trois lignes sans traits d'union. 11 a des parenthèses qui enfantent des sous -parenthèses. L'auteur jette âcH allusions sans nombre à ce que vous ne savez pas , à ce que vous ne saurez jamais , à une ligne égarée d'un auteur hébreu inconnu , à une expérience de physique tentée par un savant d'Odessa. Le ciel, la terre et l'enfer sont convoqués dans une période de Jean-Paul ;

iKHHiHsealetnent ses mots, mtis ses idées chez lai se heurtent d'une manière insensée. Saillies épigrammatiqueslancées au milieu d*iine narration sentimentale; allusion grossière et licencieuse, traversant une idée profonde ou mystique;

mélange sans égal de calembours, de jurons, d'images gracieuses, de rébus, de citations savantes, de dissonances et de fantaisies. Il n'y a pas Jusqu'il la géographie européenne que notre auteur travestit à son gré. Il invente des altesses, crée des marquisats, assied des rois à la Rabelais sur des trônes fictifs, crée des ministres pour se moquer d'eux, s'embarque dans des digressions qui usurpent des volumes, et fait un volume d'un erratum.

Nous avons vu dans les aventures de raumônier SchmeUe des cités inconnues, Haarhaar, Scheerau, Flachsenfingen. Même les traités sérieux que Richter a composés (il a écrit des ouvrages sérieux) sont enveloppés de ces formes puériles : et partout au milieu d'extravagances répulsives, vous trouvez le même caractère de tendresse secrète, de bienveillance, d'amour, — la même religion du cœur, la même sympathie virginale. Ce parfum de délicate bonté devient enchanteur par le contraste ; les scènes de la vie bourgeoise la plus humble finissent par émouvoir : les caricatures les plus grossières nous touchent : le sublime et le pathétique sont pris à rebours.

Homère et Eschyle élèvent le cœur et font descendre les dieux sur la terre. Sterne, Cervantes, Crabbe obtiennent le même résultat par l'analyse des affections les plus communes, des scènes les plus vulgaires, qu'ils étendent pour

JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER. 307

trouver l'émotion, le pathétique, l'intérêt, la philosophie, la profondeur. L'incomplet et le Inzarre Richter ne peut prétendre à de tels succès. Il n'a rien de solide ; c'est le poète humoriste, le romancier enfant, le musicien somnambule de notre époque.

Il ne joue presque jamais que des préludes. Ce n'est pas une lyre, c'est un harmonica magique qui résonne sous ses doigts. Il jette les âmes dans l'extase et prophétise des songes, entrecoupés de facéties et de larmes. Nous réservons à un travail particulier l'étude de ces lueurs sybillines, jetées sur les destinées obscures du xix^e siècle par cet étrange rêveur (i).

(i) y* ÉTUDKS SUR l'Allskagne, T. II. Pensées d'un somnambule sur ravenir du xix^e siècle.

RACHEL, FANNY ELLSSLER

ET

FRÉDÉRIC DE GENTZ

M. Viurnhagen von Ense et Bachel Levîn. — Frédéric de Gentz. — La femme-homme et Thomme-femme.

Si cette continueUe et naïve enfance de Fesprit, Touée ao lyrisme le plu& exalté,, cette primitive ignorance des intérêts matériel de la vie, alliée aux pins rares facultés, ont produit dans lasiphère littéraire et spécialement chez Jean- Paul (1) les résultats étranges que nous avons étudiés toutà4'bette, les relatiojos sociales des classes les plus élevées en AQemagae p'ont pas pu se soustraire à la même inflaence, L'Allemagne rend un culte à la mémoire d'une femme qui n'a jamais eu de titre, qui n'a point brillé par SQD talent, et qui, de l'aveu de son mari, n'avait reçu en partage ni le rang ni la beauté,, ce sceptre des femmes ; (nickt durch stand uudnamen, dit-il, dans l'élogç funèbre qa'il lui a

consacré, noch durch schanheit). Elle se nommait Rachel Levin et appartenait à une famille Israélite.

Née à Berlin en 1771, elle épousa M. Yarnhagen d'Ense, et mourut entre ses bras en mars 1833. Sa vie fut d'une gr^e simplicité.; on ne la voit mêlée ^ aucun des événe-

(I) T. le obapitre précédent» &« Ltiusiu dam» lb KoitAii.

812 BAGH£L, FANNY ELLSSLER

ments qui troublent ou renoui[^]ellent le monde ; elle ne publia aucun ouvrage et ne fit aucun bruit; maison l'aimait C'était uu des Ctres que Dieu a choisis pour servir de centre et de point de ralliement à la société fatiguée de ses luttes. Ils sont doués de cette puissance de sympathie qui groupe et qui réunit, qui attire et fixe , qui apaise et adoucit les rivalités , les passions , les talents ; magnétisme souvent refusé au génie, presque toujours à la gloire. Je ne sais si |)our être beaucoup aimé, il ne faut pas se résigner à demeurer un peu dans Tombre.

Tous les hommes dont TAllemagne honore la supériorité depuis cinquante années ont reconnu Rachel pour confidente ou pour amie; et lorsque son mari, après l'avoir perdue, publia en 1833 les lettres reçues ou écrites par elle, on comprit merveilleusement l'attrait de cette bienveillance sans faiblesse, de cette sagesse sans austérité, de cet enthousiasme dans la raison, de cette constance du bon sens et de cette puissance d'affection à laquelle la force de l'intelligence et l'éclat de la renommée avaient rendu hommage de toutes parts. L'enthousiasme des Allemands a couronné de fleurs le souvenir de Rachel; son mari a tressé la première couronne ; il n'a pas craint de narrer assez longuement l'origine et les progrès de la passion qu'elle lui avait inspirée. Il a

oublié ou omis fort peu de détails de cette passion. L'intimité de son heureux ménage se |évèle dans ces pages avec une naïveté qui nous étonne, nous Français ; mais on se laisse entraîner et séduire, tant on trouve là d'amour, de sincérité et de candeur.

« On me l'avait annoncée, dit-il, comme la personne du » monde la plus distinguée : on m'avait promis un carac- » tère primitif dans toute sa pureté, sa force et sa divine

ET FRÉDÉRIC DE GÊNTI. 313

grandeur. J'attendis donc son entrée avec la plns^vife anxiété. £Ue parut Je vis une personne svelte, pleine de grâce, d'une petite taille, mais énergiquement constituée, de formes délicates et arrondies, le pied et la main singulièrement petits, le front couronné d'une chevelure noire dont la provision annonçait une fécondé supériorité d'intelligence. Les regards rapides mais perçants de ses yeux voilés laissaient douter s'ils donnaient plus qu^ils ne recevaient. Sa robe était noire et elle semblait glisser comme une ombre ; mais que d'aisance, que de grâce ! Quelle manière de saluer avec convenance et douceur ! Ce qui me parut le plus enivrant, ce fut la vibration angélique d'une voix qui jaillissait des profondeurs de l'âme et prêtait son <:harme à une conversation merveilleuse. Je n'avais jamais entendu rien de tel. Naïveté et esprit, finesse et amabilité, originalité dans les vues, saillies brillantes, tout était là. On le sentait bien, il y avait du bronze dans cette volonté jde femme ; mais aussi quelle douce chaleur de bienfaisance fX de bienveillance ! Comme tout le monde se trouvait heureux près d'elle ! La médiocrité et le génie se réjouissaient également de sa présence.... Bien des événements ont marqué ma carrière aucun, depuis vingt-quatre ans,

époque de notre première entrevue, aucune découverte, soit dans la vie de Tâme, soit dans le monde extérieur, ne peut être comparée à celle que je viens de décrire. Rachel est encore pour moi l'objet unique..... »

Je sais que le public de France, malgré son indulgence et son sommeil, trouverait encore à redire si un époux venait lui faire ainsi les honneurs de sa femme, et dérouler, l'un après l'autre, tous les voiles et toutes les enveloppes

Digijized by

81& BACHBL, FANKY EtUSIBR

dont Tamonr dans le mariage semble devoir se couTrir. Nos voisins pensent différemment; et si Ton Tent étudier à fimd r Allemagne, il faut lire les lettres de Rachel et de ses «mis. Les Voyages de quelques Anglais ne vous la feront pas ooonattre ; ces gentilshommes roulent commodément en cMse de poste, avec une femme de chambre, trois en- 6nts, une nourrice, un téh-soope, quarante €tuides du Voyageur, un trictrac et un jeu d'échecs. Est-ce bien le moyen de dévider rédievesu de métaphysique, de sensibilité, de poKtique et de poésie qui chaque jour s'emmêle et s'embrouille davantage de l'autre calé du Rhhi? Les lettres de Rachel et celles de ses amis sont marquées de tous ces caractères ; elles les résument et les commentent ; c'est l'écho de b société d'Allemagne depuis IHOO jusqu'en i836, et Ton ne peut qu'en recommander l'étude ^-tous ceux qui veulent pénétrer le sens moral, compr^dre Fintimité, expliquer les bizarreries, s'associer aux ^passions de cette contrée-mère qui domine le Nord intellectue!, et qui projette aujourd'hui son influence même sur l'Angleterre. En lisant Tes lettres adressées h Rachel par les

Humboldt, les de Wuller et les Gentī, on assiste à la formation de ces idées et de ces sentiments qui nous surprennent, on compte les lobes de ce grand cerveau métaphysique, on sent palpiter le cœur de l'Allemagne, on en compte les vibrations et Ton peut en deviner les maladies.

Rien ne ressemble moins à ce qui nous entoure. Vous retrouvez Werther dans un diplomate, un théologien caché sous un général, et un poète sous un algébriste. Telle femme qui n'a lu que SchilTer a des pensées dignes de Burke. Et cet homme d'État qui siège au Congrès de Henné et de Garlsbad admire la Révolution française, Camille DesmottUns et surtout Bonaparte; — est-ce un étudiant

ET FRÉDÉRIC DE 6ENTZ

novice? Non, c'est un vieillard, Tâml de Wtt, de^ Stadion et de M. de Metternicli, qai adresse sincèrement, naïvenàent les paroles suivantes à la bonne Rachel ; — oui, an homme d'État fort considéré , et j'ajoute que les rapports de Gentz et de Rachel étaient ceux de l'amitié fa plus vénérable :

« Ange du ciel ! Existe-t-il sur la terre une langue dains » laquelle on puisse vous écrire? Est-il possible de répon- » dre à vos lettres? Avez-vous donc résolu de me rendre 9 fou? O ma profonde, ma pénétrante prudence! O ma » science, ma fermeté, mon stoïcisme inébranlables I que » devenez-vous, lorsqu'il s'agit des profondeurs intimes de » la nature humaine? Combien de fois ne l'ai-je pas dit : » Vous êtes le premier des êtres sur cette terre. Où en * trouver un autre capable d'aimer, de penser, de di-

vaguer, » d'écrire comme vous? — Grand orateur, devant lequel je » me prosterne dans la poussière et que j'ose cependant ai- » mer ! Orçane de la divinité en moi et hors de moi, » quelles jouissances ineffables, et quels hauts enseigne- » ments ne me donnent pas vos lettres! Enseignements! » De qui ai-je donc appris quelque chose si ce n'est de

» vous? Chaque parole contient un monde Vous m'ap-

» pelez enfant; c'est le nom le plus noble, le plus doux » que vous puissiez me donner, mais c'est vous seule qui » avez fait de moi un enfant. Ne vous souvient-il donc » plus combien j'avais grandi et mûri, et comment je suis 9 retombé à l'état fragile du jeune âge, dans l'atmosphère » embaumée, suave et voluptueusement enivrante qui vous » environne? Vous m'avez donné le souffle de la vie, » comme les enfants, dit-on, redonnent la vie aux vieil- » lards en dormant dans leurs bras. N'ai-je pas raison de » ne pas vouloir vous écrire? Si je savais écrire comme

316 RAGHEL» FANNY EIXSSmR

* YoU8, à la bonne heure ! Mais que di}»-je, tous n'écriez » pas. Vos lettres ne sont pas écrites. Ce sont des êtres » animés, possédant de belles mains, blanches et douces, » un sein arrondi, un petit pied, des yeux divins, des lè- » vres purpurines, qui passent et repassent devant moi,

9 me donnent des baisers, me pressent contre leur sein

» Et je répondrais à de telles lettres? Non I non ! »

Les hommes, lui dit-il ailleurs, écrivent-ils comme » vous? Les Dieux le peuvent-ils? — J'en doute. Il faut à 9 ce siyle des êtres que le ciel plaça entre lui et nous, in- » génus comme Tenfant,

grands comme le génie, puérile- » ment sublimes : âmes-miroirs dans lesquels se reflètent » toute la profondeur et toute l'élévation; esprits prodigieux, semant les nobles pensées et les sentiments élevés » comme le rameau du noisetier répand ses fruits, dans le » sable qui les couvre, au milieu des vermicelles qui les » dévorent. — Vous écrivez ainsi, Racine; les seules Racines ont ce pouvoir. — Vous! — Par le Dieu vivant! » Type adorable ! Archétype éternel ! Arbre de vie ! Ainsi » vous nommez tout ce qui conserve une étincelle de senti- » ment et de génie! Mon Dieu ! Que c'est un bonheur vraiment senti, d'être vieux et de pouvoir m'enivrer entièrement de vos lettres, comme jadis de vos discours célestes! » Vieux.... Dieu soit loué.... je ne le serai jamais, et souvent je deviens plus jeune ! On a beau me nourrir ici de » tout ce qui est vulgaire, j'ai savouré l'ambrosie, et je » n'en perds pas le souvenir. Que je vous aime, lorsque » vous me dites : Votre dégoût me fait comprendre les » nobles dégoûts ! Paroles admirables , ignorées de la sagesse des sages ! »

Ainsi écrivait en 1811, au milieu du bouleversement de

ET FRÉDÉRIC DE GENTZ

Toutefois, Frédéric de Gentz, l'un des hommes qui ont déterminé le mouvement politique de notre époque. Il dit ailleurs à son amie :

« O bien-aimée ! savez-vous pourquoi nos rapports ont été si grands et si complets? Je Tais vous le dire. C'est » ce que vous produisez toujours et que je consomme tous les jours. Vous êtes un grand homme, madame, et de toutes » les femmes qui ont vécu je

suis assurément la première. » Voici ce que je pense. Si j'avais été une femme physi- » que, il aurait fallu que le monde fût à mes pieds. Je n'ai » jamais rien inventé, rien imaginé, rien exécuté. Veuillez » faire attention ! ceci est singulier. De moi-même je ne » ferai jamais sortir Tétincelle la plus faible. Je suis iné- » lectrique comme le métal; mais pour conducteur élec- » trique, je suis sans égal. Vous, avec votre immense, vo- » tre éternelle, votre puissante, votre féconde nature, vous » ranimez ma nature pas»ve, et ainsi nous portons à nous » deux des idées, des sentiments, d^ discours inouis que 9 le monde entier ignore. »

C'est le style de toute la correspondance de Gentz et de madame Vambagen d'Ënse. Je vous assure que cela n'a semblé ridicule à personne là-bas !

Mais ce qui doit émerveiller davantage, c'est que Gentz en se qualifiant de femme^ et en attribuant la force de l'esprit et delà volonté à sa correspondante avait parfaitement raison. C'était un poète et un poète-femme que cet homme d'État, né homme d'esprit, que les plaisirs et les succès du monde, la vogue des salons, l'usage des voluptés, le maniement des affaires, Tor^ge d'une vie dissipée, les passions et les espoirs, les regrets et les tortures de la politique avaient surexcité jusqu'à la fièvre. Sa vie peut passer pour un phénomène. 11 fut vieux à trente ans, jeune à soixante, ré-

Sis BÀCHBt» FANNT ELLSSLBR

Tolutionnûre et ami de M. de Metternich, plébéen et aristocrate. Né à Brealau, en 176^, d*ane ianîyè bourgeoise, il parut stupide dans la jeunesse ; une le)^ de Kant éveilla aa pensée et la développa violemment La poussière des écoles le porta tout-

à la puissance politique. À peine eut-il mis le pied à Tétrier, il toucha le but. On reconnut l'homme d'action, l'homme d'une époque où tout va vite.]Son effet il avait du sang français dans les veines ; son père avait épousé l'une de ces filles de réfugiés français que redit de Nantes et la faute de Louis XIV semèrent à travers l'Europe, comme pour y répandre le génie de l'examen, la sagacité pratique, l'esprit de discussion, la critique, et enfin la liberté.

Un mariage précoce, un divorce qui le suivit bientôt; dettes, plaisirs, mélange de voluptés et des études, succès dont la rapidité, l'éclat, et le nombre imprimaient chaque jour plus de violence au tourbillon qui l'emportait : voilà le commencement de la vie de Gentz. Il y avait en lui une facilité d'entraînement et une sève de raison qui se contrariaient sans cesse. La révolution de 1789 l'enthousiasme; elle avance ; il la quitte. Les puissances du Nord l'appellent à elles ; il prend position sous leur drapeau. Éveillé par Kant, formé par l'exemple de Burke, il achève son éducation d'homme d'État sous le second Pitt. Pensionné par l'Angleterre, admis à l'intimité du comte de Stadion, de Wyndham et de M. de Metternich, sa plume rédige la plupart des proclamations qui attaquent Napoléon Bonaparte; enfin ce dernier passe. sur l'Altenstein et l'abat; Gentz tombe fracassé sans fortune et sans crédit

M. de Metternich le rappela aux affaires, lorsque la formidable union du Nord vint à se former : ligue dont Gentz avait conçu la pensée et qui est aujourd'hui même quelque

ET FRÉDÉRIC DE GENTZ. S

chose de plus qu'un souvenir. Frédéric Geutz dont nous pouvons aujourd'hui parler sans haine et sans colère, fit retentir contre la France la trompette de 1813. Il rédigea le manifeste de TAulriche et la déclaration de guerre des puissances du Nord. Tous les Congrès l'eurent pour témoin et pour acteur ; si vous vous souvenez d'avoir vu, dans un tableau d'Isabey, non loin du duc de Wellington et de M. de Talleyrand, un homme debout, mince, svelte, au regard pénétrant, le front haut, d'une physionomie française plutôt qtfalleraande : c'est Gentz.

On ne touche pas impunément à ces brûlants rouages de la chose politique. Lorsque tout fut fini ou que tout sembla fini, l'homme d'État se mourut de langueur. La vie des affaires avait été sa poésie ; il avait sans cesse joué son vatout sur ce tapis vert. Que fera-t-il de son activité? Il ne lui restait plus de champ de bataille. Il aima le luxe comme passe-temps; il acheta des curiosités, s'enveloppa de tapis soyeux, s'entoura de fleurs, et multiplia son ennui par ses jouissances. Gë fut alors que deux événements lui rendirent le bonheur de se sentir vivre : la révolution de Juillet et son goût pour Fanny Ellssler. La révolution de Juillet, en détruisant d'un souffle son œuvre de quarante années, lui apportait une leçon de modestie; et Fanny Ellssler venait lui apprendre l'amour: grâce à elle, le vieux diplomate retrouva un second [H-intemps; cette même Fanny, dont le sculpteur Barre a reproduit les traits et l'attitude dans une charmante statuette, et dont j'ai beaucoup à vous parler à propos de Frédéric de Gentz,

320 RACHEL, FANNY ELLSStEB.

Frédéric de Gentz et Faimy ELUsUr.

J'ai à TOUS dire comment Frédéric de Gentz» Tami de M. de imett^nich et fort âgé, s'éprit de la plus ardente et de la plus sincère passion pour Fanny Ellsler la danseuse; d'une passion si vraie, que vous la prendrez » je ne dis pas eu commisération, mais en estime , quand vous lirez la confession naïve du diplomate et les réponses de sa bienveillante amie. Ce ne sera pas moi qui vous dirai Thistoire de cette passion de soixante-quatre ans; seconde jeunesse, fleurissant tout-à -coup dans une existence épuisée; ce sera Gentz lui-même.

Cet homme d'esprit qui n'avait pas craint Napoléon , qui avait sonné le tocsin des rois contre la Révolution française, et que son repos inaccoutumé fatiguait, en était venu à ce point d'irritation, de fièvre et de mal-aise , qu'il tremblait de peur toutes les fois qu'il entraît dans un bateau. Du orage, un éclair, un bruit lointain, deux moustaches noires, un sourcil froncé, un visage inconnu épouvantaient Gentz. En vain se renfermait-il dans ses voluptés et dans le secret moelleux de cette vie anglaise qui veut faire du repos un plaisir et du plaisir un repos; tous les fantômes se pressaient autour de Gentz ennuyé. La soie de ses coussins et le velours de ses oreillers ne le guérissaient pas. Point d'activité ; nulle passion : pkis d'avenir. Il était misérable. Avec son esprit il avait agité le monde, et son esprit le dévorait Vous le voyez, et vous le reconnaîtrez souvent, il y a bien plus de roman dans le monde réel que vous n'êtes tenté de le croire. Pour bien comprendre ce que notre vie recouvre de sii^arités inconnues, il faudrait

ET FRÉDÉRIC DE GENTZ

(sacril[^] que je ne conseille à personne) ouvrir tous les portefeuilles,* fouiller tous les secrétaires, arracher à la poste tous ses mystères, et livrer au public, comme M. Varnfaagen Ta fait , les correspondances de la famille.

La révolution de Juillet tonne sur la tête du voluptueux, de Tennuyé, de Toisif Gentz ; il s'éveille, il regarde ; le sol qu'il croyait avoir affermi tremble, Tavenir qu'il croyait comprendre lui échappe. Rien ne va rester, des créations politiques dont il se faisait gloire. Vous croyez qu'il va se jeter dans la tombe , pour y oublier tant de désappointements et de mécomptes ? Non : il a vu Fanny Elias- 1er,, une danseuse, une beauté, le symbole de la volupté séviw. Avenir, passé, présent, politique, protocoles, le Nord ttienacé, les peuples'en émoi, tout s'eïïaceen présence de Fanny. Ydci ce<|ue Gentz écrit en septembre 1830 à sa confidente madame Yarnhagen :

« Vous serez étonnée, effrayée peut-être, si je vous dis que j'ai une passion et que l'objet de' cette passion est une jeune fille de dix* neuf ans; et qui plus est, une danseuse. Il faut que je compte beaucoup, non-seulement sur votre bienveillance, mais sur la libéralité de votre esprit (dans le vieux et meilleur sens du mot) , sur cette élévation de pensée qui vous arraN:he à toutes les idées vulgaires, sur votre facilité à tout comprendre et votre tolérance, pour ne pas craindre qu'une telle confession de ma part ne me fasse condamner par vous sans miséricorde et sans pitié.

» Mais si je vous sfflBtane que ma liaison avec cette enfant [^] jeté sur ma[^] vie une plénitude de bonheur sacré que je n'avais jamais connue ; que cette félicité nouvelle sert de contrepoids à

tous mes ennuis, qu'elle seule me i^end la santé , la gaité , la vie ; non-seulement vous m'excuserez, mais vous conviendrez avec votre bienveillance, avec votre

322 BAGHEL, FANNY BLIÂSLER

sagacité naturelles , qu'une personne qui a pu opérer oe prodige , indépendamment du charme infini dont elle m'enivre, doit posséder des qualités spéciales qui expli-* quent une liaison si extraordinaire.

9 Elle est à Berlin maintenant; vous entendres parler d'elle sans aucun doute, pour peu que vous vous occupiei de théâtre. Je désire que vous la puissiez voir une ou deux fois, ne fût-ce qu'au spectacle. Vous attadiez de l'importance, je le sais, à l'extérieur des personnes, et vous avez bien raison. Voyez-la donc, je vous en supplie, etdttes-moi un peu ce que vous! en pensez. »

Rachel répondit avec indulgence à cette c(mfessioa ; et son ami lui écrivit peu de temps après la lettre suivante :

« Le tendre intérêt avec lequd vous avez accueilli mes confidences m'avait déjà vivement toudié. Mais le plaisir que vous cause la connaissance de Fanny , le portrait que vous faites d'elle, la description de votre première entre* vue^ rintérêt que vous prenez à son succès, tout cela agit sur moi d'une manière enivrante. Toutefois je ne puis vous cacher que plusieurs passages de votre lettre m'ont douloureusement affecté. Dans l'un vous exprime^ votre étonnement que j'aie pu consentir au voyage de Berlin ; puis (et c'est là le coup de poignard I) tous me menacez d*engCmemenis brillants offverts à Fanny.

» J'ai d'excellents motifs pour ne pas croire à une telle résolution de sa part, et je pense qu'elle n'acceptera aucune proposition de nature à l'éloigner pendant longtemps de moi Si vous connaissiez mieui; les raj^ports et les circonstances dans lesquels nous sommes placés vis-à-vis l'un de l'autre , .et mille détails qu'on ne saurait Confier au papier ; vous ne considéreriez pas cette conviodon comme qne iDu-

fiT fRÉDÉRIG DE GENTZ. 323

non vaine. Cependant les- propositions pourraient devenir tellement avantageuses , que je me visse dans la nécessité de lui conseiller moi-même , par délicatesse, de les ac^ cepter; vraisemblable ou non, la seule possibilité de ce danger m'a tellement ému, tellement épouvanté, qu'elle a cruellement nui ad charme du reste de votr^lettre ; et cela m*a préparé une terriUe nuit!

» j€i vous ai déjà dit durement, dans ma dernière, la nature de cette liaison ; mais je n'ai pas osé vous laisser pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, arrêté par je ne sais qu'dle secrète timidité que vous qualifiez cTenfantine. D'après ce que je viens de vous dire il ne vous sera pas difficile de deviner la vérité. Oui, chère amie^ toute la passion qui fermente dans mon sein (et depuis vingt ans je m'en croyais entièrement délivré), n'était que Jeu d'enfant, comparée à la flamme dévorante que cette jeune fille a allumée dans mon cœur,... Le temps me manque pour vous décrire comme vous le désirez l'origine, les progrès de cette inclination et les circonstances qui l'ont portée à ce degré d'intensité étonnante ? Je ne vous dirai cpie ceci : Vous connaissez maintenant les charmes de Fanny et vous concevez qtr'ette eût pu avoir dix amants pour un, et les l^ommes les plus séduisants et les plus distingués. Bh bien! eUa les a refusés tous et m'a choisi. Je

n'avais à lui offrir ni jeunesse, ni beauté, ni richesse , rien qui pût flatter une jeune personne, et par-dessus le marché une femme de théâtre ! Les gens sensés pensent et disent (car cette liaison est id le sujet de toutes les conversations) que mon babil l'a ensorcelée.

» Ce serait déjà assez curieux ; mais ce n'est pas toute la vérité, tant s'en faut ! Je l'ai subjuguée par la magie toute-puissante de mon amour. — Avant de me connaître, elle

S24 RACIHEL, FANNY ELLSLER

ne devinait, ne soupçonnait pas seulement l'existence d'un pareil sentiment, et elle m'a avoué cent fois que dès le commencement elle avait été frappée de mes manières avec elle, et que la déclaration d'un amour si rare et si élevé dont elle n'avait jamais eu l'idée lui avait comme ouvert un nouveau monde. Voilà la clef de cette énigme. On conçoit bien que je n'ai jamais eu la folle prétention de vouloir être payé de retour dans toute l'acception du mot ; que je ne me suis jamais imaginé (ma raison ne m'abandonne pas dans les plus violentes passions) qu'elle s'amouracherait de moi. Il me suffisait de lui inspirer un sentiment tenant le milieu entre l'union, la reconnaissance et l'amour ; et j'ai réussi, comme tout réussit, quand on veut avec énergie, avec persévérance...». Ou je me trompe fort, ou ce sentiment remplit tellement le cœur de Fanny , qu'aucun autre ne pourra l'en chasser.

» Figurez-vous maintenant mon bonheur , de voir une passion comme la mienne, à mon âge, avec le peu d'agréments que je possède, récompensée par la plus touchante sympathie ; songez combien l'amour-propre doit être satisfait ; l'amour-propre dont aucun mortel ne sait se défendre, surtout quand on aime la flatter.

rie comme vous et moi; représentez-vous la félicité d'une liaison avec une personne dont tout me ravit, et qui s'élève^ comme Vénus tout enri^{ti}ère^ du sein des flots (divines expressions de votre lettre dont je comprends la portée); dont les yeux, les mains (regardez un peu ses mains!), dont chaque attrait me fait rêver des heures entières, dont la voix m'enivre, et avec laquelle je^{con}verse comme avec un disciple (car je fais son éducation avec une sollicitude paternelle ; elle est à Ja fois ma bien-aimée et mon enfant chéri I) Peignez-vous la plénitude de toutes ces jouissances..... et tant d'autres qu'i

BT FBÊDÊRIC DE GENTZ. 325

ne m'est pas permis d'exprimer..... imaginez tout cela; et

une âme comme la vôtre comprendra facilement ce qui n'est qu'erreur et folie aux yeux du vulgaire. Mais vous avez déjà compris; votre lettre et vos procédés envers Fanny m'en sont garants.
»

La même passion éclate avec une égale naïveté, avec une égale énergie, dans toute la correspondance de Gentz :

tf La dernière lettre de Fanny est du 28, dit-il ailleurs; je trouve qu'on la traite d'une manière barbare à Berlin, malgré les louanges et les ovations dont on la comble. On la fatigue outre mesure de représentations et de répétitions. Si vous saviez comme je lui rends la vie douce, quand elle est ici! Vous n'ignorez pas ce que c'est que l'amour ! Cependant vous seriez étonnée, si vous pouviez en causer avec moi. Depuis que j'existe, je n'ai jamais rien ressenti de semblable. Comment cela est-il possible?... Ah! . je crois à tout maintenant, aux mystères les plus extrava«gants du Qiagnétisme!..

» Je l'ai sollicitée de nouveau , et par des raisons que je n'expliquerai nia vous ni à elle, de revenir pour le 15 novembre ; je vous prie en grâce d'appuyer ma.requête.. Je ne puis plus supporter le tourment de son absence... »

On ne blâmait point cette liaison à Vienne : tant l'Allemagne professe de bonne indulgence pour le sentiment et ses plus hasardeuses suites :

« Je rends à votre habileté diplomatique toute la justice qu'elle mérite , dit-il à madame Yamhagen ; mais je dois vous dire c[ue, dans le cas dont il s'agit, elle devient superflue. Les relations qui existent entre Fanny et moi ne sont pas un secret à Vienne; on en parle chaque jour, et ce n'est pas une petite satisfaction pour moi , de voir des personnes à l'estime desquelles j'attache le plus d'importance, entre

326 RACftEL , FANNt ÈLLSSLBÉ

autres Metternich, traiter eette aibirea?ec bienTeillance et délicatesse. Ainsi n'y anra-t-ll pas de guerre à, ce sujet? »

« J'espère reroir Fanny le 10 on le 12; Je meure de langueur. Son immense succès à Berlin n'a excité en moi ni crainte, ni jalousie; mais j'enrage de voir exploiter son talent avec tant d'avidité ; on ne lui laisse pas le temps de respirer, de voir ses amis, et on épuise ses forces. Je remercierai Dieu, lorsque cette épreuve sera passée ! •

Sans doute le lecteur est curieux de savoir ce que Rachel pensait de la liaison de son ami, quels conseils elle lui donnait et comment se termina le roman de cette passion étrange.

tl n'y avait pas sit mois que la l'évolution de Juillet avait re-
mué l'Europe , et creusé aut passions et aut intérêts un lit nou-
veau et inconnu ; lorsque Gentz ne pensant qu'à Fanny, ne vivant
que pour elle , sourd au bruit d'un avenir confus, s'endormait
dans cette quiétude amoureuse, terme bizarre et définitif d'une
vie de diplomate et d'homme d'esprit Madame Yamhagen était à
Berlin, et Gentz lui écrivait :

Fanny , qui n'oubliera jamais combien vous vous êtes mon-
trée noble et bienveillante envers elle, se rappelle à vous avec
toute l'affection possible ; elle va jouer la semaine prochaine ce
rôle que vous aimez tant, que je ne connais pas, celui de la Lai-
tière suisse ; ce sera pour son bénéfice. Je lui répète tous les jours
, comme on redit sa prière, ce magnifique mot que vous avez pro-
noncé sur elle : « c'est Ténus tout entière qui surgit du sein des
fiots. » Comme le premier danseur est en congé, on joue peu de
ballets ; et je passe l'os soirées avec elle, du moins toutes celles
dont Je

Bt FRÉDÉRIC M GÈim, 32^

peux disposer ; je Itii apprends le français et la littérattire alle-
mande, et elle se conduit comme Tetifaut te plus aimable et le
plus aime. G'est là Tunique affaire qui conserve pour moi de
Tattrait ^ à côté d'elle seulement j'oublie quelquefois Tennui, la
vieillesse etia mort Je la regarde comme un don du ciel, comme
une fleur de pHntemps dont l'éclat brille, pour moi seul, au mi-
lieu de champs àe glace et de tristes sépultures. Ài-je tort, dites-
le-moi î J'ai besoin de votre réponse et de votre réponse sincère !

A ces paroles du vieil homme d'ti monde, tiisânthrope, si passionnément amoureux d'iiiiie jeUile let belle danseuse, voici ce que répondait une feihthé mariée, dont la moralité ne fut jamais l'objet d'un doute, et dont là corrêspôMance posthume a été imprimée pat* son mari:

« Bertin, le loidi floii* 7 février iSSi, à neuf hew^ (K dégèU Bt le tempe e\$î humide*)

» J'âi baisé vott'e lettre, quand je l'ai reçiie; j'étais dans mon lit ; je nie suis mise sur mon Séant, j'y suis restée immobile, muette, frappée d'étonnement , d'attendrissement, et du désir de venir à votre secours. Cher, charmaht, étemel enfant que vous êtes, il n'y a q'tie le Tasse de Goethe qui puisse s'empâfer, comme vous, du cœiir , de l'esprit et de toutes lés facultés : cela n*fest permis qu'à vous et aux meilleures âmes et à un cœur comme te mien , si toutefois il y a un cœur meilleur que le mien... Toilà un grand mot, n'est-ce pas? et bien difScile à prononcer; je ne l'avais pas osé jusqu'ici... — Vous n'êtes pas malheureux, croyez-moi; lisez du moins ma lettre tout entière, avant de vous dire malheureux. Il faut d'abord que je vous parle de ce qu'il y a de plus inévitable, de plus étonnant, de plus noit au monde^ la mort Est-ce que noiis ne sommes pas

328 RACHet, FANNY ELLSSLER

déjà morts? Qu*a-t-elle donc de plus étonnant que la vie? la ne avec toutes ses lacunes misérables , avec toutes ses imperfections inévitables! la vie, ce composé de fragments éparpillés, que veut-elle, et où va-t-elle?

9 Quanta vous, cher ami , vous êtes jeune; car vous êtes aimé : et vous êtes heureux. Votre bien-aimée est charmante. Pour ami

vous avez moi Tous les sentiments de Fenfance, toutes les faiblesses de Tadolence, vous les avez ! il vous faut des conseils; on vous en donne; c'est précisément coomie à Tépoque où vous veniez ni*en demander sur mon canapé, il y a treize ans, avant d'annoncer à votre père votre résolution de quitter Berlin.

» Rien n'est perdu ; votre fortune revient ou reviendra ; le monde politique gravite dans un sens contraire ; la révolution qui avait disparu, elle revient; vous voilà de nouveau en face d'elle, ne la repoussez pas , elle et son développement, au point de lui dire : Je ne vous connais pas. Vous souvenez - vous d'Hamlet, qui s'écrie dans le drame de Shakspeare : ceci est paradoxe aujourd'hui et demain ce sera lieu-commun. Vous voyez autour de vous une grande quantité de paradoxes anciens qui sont arrivés à l'état de lieux-communs ; jamais ils ne reviendront à l'état de parado^es. L'esprit du siècle n'est qu'une série de paradoxes individuels devenus persuasions générales. Prêtez donc l'oreiUe à ce grand bruit; qu'il dirige vos actions et en décide! Réveillez-vous! »

On voit quels dissentiments singuliers séparaient l'ami de l'amie ; l'un avait partagé la politique de M. de Metternich, l'autre était libérale au fond du cœur. Sans condamner l'amour profond qui l'enchaînait à Fanny, madame Yarnhagen essayait de le rejeter dans cette grande carrière

ET FRÉDÉRIC DE GENTZ

brillante et orageuse, qu'il abandonnait avec d'autant plus de douleur qu'il se croyait vaincu. Là lettre suivante, écrite à

quelques jours de distance de la première , nous semble remarquable :

« Mardi matin,

» A vous de la politique ! Moi ! vous en parler ! La pensée publique doit vous servir de levier : faites-en votre instrument ; triomphez de votre dégoût; marchez en avant de Topinion ; à toute opinion il faut un meneur. Faites face aux événements ; que la poignée du glaive ne tombé pas de vos mains ! Allez, tête baissée , la plume en main, vous jeter dans la mêlée ; ne vous regardez pas comme vaincu ; vous êtes le guerrier qui doit vaincre. Surtout ne parlez pas de vous-même avec découragement! Veuillez ne pas voir seulement du désordre dans le monde actuel; mais montrez aux hommes la route qu'ils doivent suivre, après ce que vous appelez si bien le grand labeur de quarante ans. Qu'importe ce que les hommes devraient vouloir? Observez ce que le tourbillon actuel du monde, de vieilles maladies, des péchés héréditaires nous permettent encore d'accomplir, et voyez où tout cela nous mène. Les devoirs de la société future nous apparaissent bien, mais sous le masque. Ayez honte de ce masque que les autres portent; rejetez-le; prenez hardiment le glaive ; soye? grand et sage.

9 Mais j'en parle bien à mon aise, direz-vous! — Fanny n'est pas morte; parlez-lui de cela. Elle était avec nous, lorsque la nouvelle de la révolution de Varsovie tomba sur moi comme la foudre tombe d'un ciel bleu. Le comte Mocenigo vint nous trouver et passa une demi-heure à nous faire ce récit : je crus mourir, je m'élançai, ma poitrine se

sorra ; cette sei^sation m'est restée ^ et tqptes les puits j*eq souffre encore. Vous \pyez qpç je n'en parle pas à mon aise et que les révoliitioiis pe m'amusement pas. S'il y a quelque chose que je crains au inonde, c'est le peuple^ up troupeau de bêtes à cornes et la folie; ces trois choses me font me trouver mal, et mon estomac se serre ; je ne demande absolument que le repos, Yoilà longtemps que j'ai renonce ^ tout autre bonheur, et que la vie m'a fait banqueroute, n est b^en possible que je devienne quelque jour Oïartyre de ces révolutions et qu'elles m'enlèvent tout ce que je possède. J'espère pourtant daps l'avenir du monde!

» Et moi, je reviens à tous , et je vous dis : Vous serez guide quand vous le voudrez. Ob! si je pouvais vous voir et vous parler IJe ne suis qu'une femme« je ne suis ni une Maintenon, ni une des Ursins, et cependant je prévois; l'avenir s'ouvre" à mes yeux, vous le savez. Combien de fois m'est-il arrivé de vous dire cequi devait avoir Uep plus tard ? Combien de fois vous ^-je instruit, de la façon la plus précise, sur le résultat des projets qui vous occupaient? Vous souvepe^vous que vous me disiez à Prague que vous aviez conçu un plan sublime, quelque chose de merveilleux? Vous le couununiquâtes au prince de Mettemich» qui se dirigea vçrs son bureau et en tira le même pl^u, depuis longtemps rédigé ; ce n'était rien autre chose que la ligue germanique. Inventez, vous réussirez, j'en suis sûre; mais ipyentez, ne vous défiez pas de vous-même et ne dites pas votre défiance!

9 AHarcbez^ tout ir^ bien. Quoi ! du dés^poir ! Est-ce que vou^ p'aimez plus les fleurs, la brise qui souffle, le beau temps, le fier sentiment de vous-même? Voyez-moi ! que de maladies, que de chagrins depuis ^ ans ! Que 4^

déboire il m'a Mii avaler ! Mçn courage n'a pas cessé de re-naître, Phénix après Phénix, et je ne me laisse pas abattre; je lutte toujours. Yoid vingt ans que je n'ai pas eu ime seule satisfaction personnelle. Non, non, npu, je nf me laisserai pas vaincre. Je me sers de la méditation, de la philosophie , de la gaité, de la pénétration pour me débattre au milieu de tout cela. J^ xCen parle pas à mon aise. Voua dites que vous avez travaillé quarante aps; c'est beaucoup sans doute ; mais voyez un peu ce que cela vous a rapporté. Tout ce que la vie peut donner de bien-être, toute la considération personnelle que l'on peut espérer; chevaux, parcs, luxe, curiosités, tableaux , iaut-il que je vous rappelle tout cela ? Shakspeare a dit admirablemeot bien : « Souvent une chute n'est qu'un moyen de se relever plus fier et plus grandi » Je l'ai vu, moi; je le sais^, j'en suis sûre. Courage donc, et bientôt cette belle expérience va se renouveler à mes yeux. Courage, Tesprit libre! Vous pouvez tout ramener à vous; vous avez le don de convaincre. Allez» ne craignez rien ; lancez le monde dans une direction nouvelle , et vous verrez ce qui adviendra, méchant vieil enfant! {B(»ses id^tes kind.) »

Voilà certes une belle éloquence, jaillissant de l'âme d'une femme, de l'amitié d'une femme. C'était quelque chose d'admirablement féminin, que cette manière de consoler et d'exciter Gentz. Elle craignait sans doute les résultats de cette liaison si charmante et si dangereuse pour lui ; elle réveillait son amUtion, elle armait son courage, elle voulait l'associer aux destinées nouvelles ; mais lui ne Técoutait pas. U dormait, bercé par sa misanthropie et son amour.

C'était son monde. U s'y renfermait : et toutes les révo- *

hitions de l'Europe ne rntéressaient pas autant que deux mots de Fanny. Son avant-dernière lettre à madame Varnhagen exprime ce profond dégoût pour tout ce qui n'est pas Fanny Ellssler :

« Une demi-année entière s'est écoulée, mon amie , depuis que nous ne nous sommes écrit; la faute en est à moi très- assurément, et c'est moi qui en souffre; mais plutôt, attribuez mon malheur à ce terrible siècle où nous vivons, siècle qui ne laisse aux communications telles que les nôtres ni paix, ni repos, encore moins la réflexion et l'essor. Chaque jour qui s'écoulera doit rendre la terre où nous sommes plus sombre et plus désolée ; nul ne peut connaître aujourd'hui ni la destinée de sa patrie, ni celle de ses relations les plus proches, ni de la sienne propre au-delà de quatre semaines : nul ne sait davantage à quel parti on doit s'affilier. Opinions, désirs, besoins, se croisent si étrangement, se rencontrent et se confondent si bizarrement dans le tumulte universel, qu'à peine distingue-t-on maintenant amis et ennemis. C'est une guerre de tous contre tous : et le tonnerre sur nos têtes et la terre se fracassant sous nos pas peuvent seuls donner fin à tout cela. Aux plaies morales se joignent les fléaux matériels, et ce que les révolutions et la guerre n'ont pas écrasé , le choléra l'emporte.

» En de telles conjonctures il me semble utile que les âmes qui s'entendent se donnent quelquefois un signe de vie et se crient de loin : Que fais-tu , toi? Que ressens-tu, toi? Qu'y a-t-il en toi-même? Qu'y a-t-il autour de toi?

» Je me porte bien, et c'est beaucoup ; ma vie uniforme se divise en deux parties qui ne se ressemblent nullement

ET FRÉDÉRIC DE GENTZ

De sept heures du matin à huit heures du soir, mon temps est consacré aux intérêts, aux conversations d'affaires , à la correspondance, etc.; de huit heures à onze heures, je ne pense qu'à aimer Fanny. Tout ce qui éparpille la vie, je m'en suis débarrassé exprès ; je vois le moins de personnes que je puis et seulement celles qui me sont nécessaires. Ce que je souffre dans la première période de la journée, et spécialement de dix heures à trois, je ne puis en vérité vous le dire id : pensez seulement, et sans doute vous l'avez déjà deviné, que je ne puis aujourd'hui écrire ou lire une seule dépêche qui ne m'apporte des douleurs infinies.

»Tont me rend présente la catastrophe universelle, tout me la fait toucher d'un côté ou de l'autre : pensez que moi qui, autrefois me rangeais parmi les optimistes les plus bienveillants, je suis devenu le plus sombre de ceux qui voient en noir. Songez que chacune des matinées qui se renouvellent m'apporte la certitude affreuse que toutes nos actions et nos démarches sont stériles ; que le monde est perdu sans retour et que rien ne peut que nous approcher de la mort La lecture obligée de dix ou onze journaux maudits remplit le vide de ces heures laborieuses et achève de m'excéder.

»: Fanny seule me réconcilie avec la vie. Je

l'aime plus que jamais. Non-seulement ma passion pour elle n'a rien perdu de sa force primitive; mais elle s'est augmentée d'un sentiment de paix, de sécurité, de cordialité délicate et intime, qui se rencontre rarement , même dans l'amour. Ce bonheur inexprimable , le seul qui me reste du grand naufrage, je le dois à elle on plutôt au ciel qui l'a faite ce qu'elle est et qui m'a

permis de la posséder. Elle doit retourner à Berlin vers le milieu de septembre, et quoique la pensée de cette séparation me fasse saigner le

334 BAGHBL, FAWY EI^SS^W «T P^ PB GEEtn.

cœur, et que Je ne sache ea Térité p^s comiOieil je ferai pour la supporter, je ne veux et je ne peux jf^ m*opposer i son voyage. Pendant les dernières années ?^ny a fait dans son art des progrès dignei^ de tout étonneipent et de toute sympathie. Elle est aujourd'hui, i^Qn-s^Hlement selop nu>i, ma|^ selon tous, ceux qui Tout vue, la première dançeusç de l'Europe. Devant elle s'ouvre une briUapte carrière. liOngtemps, bic^ longtemps elle, doit me survivre; et je regarderais comme chosjç crimi^eUe d'ep-traver on avenir si éclatant Je penserais ainsi et pas autreop^ent, si je possédais un demi-miUioa pour le lui donner ce matin, l'épouser ce soir et la retirer (lu théâtre* P^ Dieu, le qu^en dira-t-on ne m'arrêterait guère ; n[iais il y a des principes de morale, devant lesquels les sentiments, même les plus puissants, doivent plier. »

A peine deux mois s'écoulèrent , après que Qent^ eut écrit cette lettre, lorsqu'il s'éteignit paisihlemeut le 9 jui^ 18â2 , 50115^5 yeux et entre les bras de tout ce qu'id aimait dit madame de Yarnhagen, qui lui a survécu. Nous n'ajouterons aucune espèce de commentaire à ces sioguliers détails. C'est un double phénomène assez curieux, que cette vieille et sérieuse jeunesse livrée d'abord à l'ambition, soulevant de grands intérêts, armai^t de grands empires, et dédaigneuse des amours et des affections coppmw^s; puis cet âge mûr qui s'attendrit et se passionne, à mesure que les années blanchissent la tête de l'houune d'État; enfui cet enivrement d'une seconde jeunesse, au sein duquel il

oublie tout le reste, et s'endort bercé dans les bras d'une jeune et belle enfant.

GOETHE

NCDURT8 BIBLIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE.

Diehtwig und WahrkeiU Conversations avec Eckermann.

Lettres à la comtesse de Stolberg.

GOETHE

Quelle fut l'œuvre de Goethe. — Ses Pensées. — Autopsie de son esprit. — Ses Conseils à l'humanité, au siècle et aux individus.

Poésie, rêverie, lyrisme, passion, originalité, érudition, invention, grâce, élégance même; tous les germes pressés, tous les éléments accumulés surabondaient à la fin du XVIII^e siècle dans l'intelligence allemande. Rien d'arrêté, rien de précis. Un organisateur puissant était nécessaire; ce ne pouvait être qu'un suprême régulateur^ doué lui-même de fécondité et de verve, poète et philosophe, un esprit complet, capable de tout embrasser, réalisant, autant que la faiblesse humaine le permet, le prodige d'une universalité harmonieuse, offrant l'accomplissement définitif de cette sphère idéale dans laquelle toutes les facultés se balancent. Goethe se présenta.

Les contemporains le nommèrent Musagète, le guide des muses et le directeur des esprits. Ils avaient raison. Tout excès lui était inconnu, même celui de l'enthousiasme trop vif ou de la sensibilité trop active. Personne ne l'a mieux analysé que Heine : « Goethe dont l'œil grec a tout vu, » ombre et lumière, bien et

mal ; qui jamais ne prêta aux » choses la nuance actuelle de son humeur ; fidèle miroir » qui reproduit les contrées et les hommes avec les con-

338 GCETHE.

» tours que Dieu leur a donnés; — voilà ce que les

* siècles à venir ne reverront pas » Goethe était Fintelli- » gence saine par excellence; ce fut-il y a de santé, d'u-

* nité et de vie plastique dans les œuvres de Goethe, nous avons peine à le comprendre, nous, malades, que circon- » Viennent de toutes parts les influences incohérentes de » mille contrées et de mille époques. Lui-même s'étonnait » qu'on lui attribuât une pensée objective et vivante qu'il n'eût dans la naïve ignorance de ses forces et de sa » grandeur. »

Le fonds de ce génie éminemment sain et complet, se trouve déposé dans ses Pensées, résumé d'une vie intellectuelle qui a dévoué l'objet de discussions graves, même en Allemagne, et qui représente avec une merveilleuse puissance le mouvement de la civilisation germanique au commencement du dix-neuvième siècle.

La forme n'en est pas toujours claire. Avant de pénétrer jusqu'il sens de Forclore, vous avez à lutter contre la vague de l'expression, contre l'invention de nouvelles teropies philosophiques, si familière aux Germains, et contre l'extrême généralisation de l'idée. Une fois ces voiles déchirés et ces nuages dissipés, vous touchez des résultats (écoumés et frappants ; les pâles vapeurs s'entr'ouvrent et vous voyez le sanctuaire d'or. En ramenant votre regard sur la France elle-même, le monde vivant, vous découvrez des rapports facilement applicables entre les axiomes sy-

biUins du poète et les détails actuels de la poUii(que ou de l'art; vous apprenez à ne pas rejeter comme inutile cette recherche de la vérité absolue, qui est à l'action pratique ce que l'algèbre est aux mathématiques applicables. Vous adoûrez les esprits vastes qui descendent sans peine et sans erreur d^ la généralité abstraite et du soioi»»t de ses^nYm!iS gl^s aux déductions

GfETHÇ. ?39

pratiques de h vie active et de la lutte entre les honimes; — esprits rares en ^lleniagne con^me e^ Frapçe.

La sagesse de Gœtbe ir^^ut^niA^ W B^qiàç<s(taidQ W^ter Scott. Gœtbe plus estbétiquii?^ plus ÀUewaodi T^ulvfi plus fin, plus réservé, plus reieuu, plus JÊcosnaift.

Ib ne disaient pas tout. Quelque chose du mépris de FbntenneUe pour rbumanité lew faisait croire que c'est sottise de répandre la vérité au hasard. Ils estimaient peu et baissaient peu. Schiller l'enthousiaste était à Goethe ce que Byron était à Walter Scott (1) : natures antithétiques, dont ^opposition Êâs»t le lien. Pour G^the et Wahttr Soett, il s'agissait de voir ; pour Byron et SchiHer , de sratir^ L'în^iration des deux premiers venait du d^tovs, edle des deux autres du foyer de l'âine ; à Goethe et à Walter Scott la reproduction du monde et des caractères; à Byron et à Schiller, la passion. Aux deux premiers, 1» lumière qui éclaire; aux deux autres, la flamme quibrCde. Walter Scott et Goethe sont nés vieux; Byron et Schiller sont morts jeunes; ceux-ci conservateurs, ceuxlà rév(dHtionnwe& On trouve chez le poète de Lara et diffi celui de Don Carlos mille préceptes périMeux qui, s'ils étaient suivis, nous jelteraient dans l'abîme. La morale de Walter Scott et cellerde Goedie, un peu égoïste, est assez facMe à

mettre en œuvre; elle penche vers Montaigne et Gassendi; moins élevée que naïve, plus poétique par la forme que par l'inspiration, elle conseille la modération dans le devoir; Byron et Schiller changent en fanatisme la passion et la volonté.

Goethe et Walter Scott ne s'enthousiasment jamais; leur génie ne les enivre pas; ils examinent leur pensée avec

340 GCETHE.

calme : « Toute bonne idée, dit Goethe, a déjà été exprimée au moins une fois. On n'a qu'à la repenser sous la » forme propre à sa nature personnelle. »

Ainsi chacun de nous a droit au trésor sacré du sens commun. « Comment s'y faut-il prendre, dit-il encore, » pour se connaître soi-même? Jamais à force de réfléchir, » mais bien à force d'agir. Tâche de faire ton devoir, et tu » sauras ce que tu renfermes ! » — Le sens commun d'abord, l'action ensuite; il n'est pas de morale plus populaire et plus juste. Goethe continue : — « Le devoir, quel est-il? » en quoi consiste-t-il ? En ceci : satisfaire les exigences » de chaque jour. — Plus j'avance en âge, dit ensuite » Goethe, plus j'ai de chagrin de voir l'homme, un être qui » par sa position supérieure devait commander à la nature, » se traîner misérablement d'un point à l'autre, sans rien » accomplir, sans s'affranchir de la nécessité, sans toucher » aucun but » — On voit que Goethe ne tient pas compte de la passion; il efface erreurs, fautes, caprices, immense portion de l'humanité. Il nous commande le bon sens d'abord, l'action d'après le bon sens, un but à toucher et la direction de toutes nos forces vers ce but. C'est le résumé de sa propre vie. Hélas! cette grande harmonie calme et solennelle d'une existence toujours bien réglée n'appartient qu'à peu de

mortels ; demandez à Dante, à Jean-Jacques, à Byron, à Camoëns, s'ils Tont possédée. Elle a été le partage d'une bien petite armée d'héroïques et calmes esprits , de Shakspeare pauvre , de Cervantes , de Goëthe au milieu des tracasseries d'une petite cour, de Walter Scott qui travaillait douze heures par jour à quarante ans pour payer les dettes des autres. Le monde ne sait pas coïncider ces quatre hommes sont grands.

Goëthe, ainsi que Walter Scott aimait à rendre la mo-

GÖTTE. 3/1

raie palpable et quotidien. Il a , comme Cervantes, Shakspeare et Scott, de l'horreur pour ce qui dépasse les limites du bon sens ; tout excès lui apparaît comme une ruine anticipée. « Gardez-vous, dit-il, d'exagérer votre » activité ; l'activité sans relâche se dénoue par la banque- » route. » La même pensée, développée dans un autre paragraphe , mérite d'être méditée aujourd'hui. « Les » hommes se trompent souvent eux-mêmes en prenant le » moyen pour le but; il s'ensuit alors qu'à force d'activité, » rien ne se fait ou se fait du moins d'une manière qui pro- » duit l'effet contraire à ce qu'on s'est proposé. » Notre moderne industrie , si active à encombrer les marchés de ses produits sans débouchés et si ardente à consommer son suicide par la foule de ses créations mal calculées , a prouvé récemment la justesse de cette observation (1).

Les fautes de la révolution sont signalées dans les mots suivants : « Des théories générales et de la présomption » sont toujours cause de terribles malheurs. » — « Tout ce qui affranchit l'esprit, sans nous rendre maîtres de nous- 9 mêmes, est pernicieux. »

Rien de plus vrai en politique et en littérature. On a cru qu'il suffisait de dire à l'intelligence : sois libre, suis ton caprice. Elle s'est perdue. Il fallait lui dire encore : sois forte, sois modérée. L'indépendance a des exigences redoutables, et l'émancipation de l'âme nous rend responsables. Votre cheval vous traînera dans le shalliers, le pied accroché à Tétrier, la tête ensanglantée et pendante, si vous ne le domptez. Voilà ce que ne cessaient de crier aux jeunes partisans de l'affranchissement intellectuel les forts esprits, les bons conseillers que l'on n'écoute jamais. Brisez vos liens, répétaient-ils, renversez le coursier mort sur lequel on vous

(i) Y. nos ET DBS SUR LES Hommes bt les Mcbubs.

3ft2 GCKITQE.

enchaîne; mais apprenez le calcul de Vaudace et la prudence de Tardeur. « Il faut, dit Goethe, que l'art soit la » règle de Timagination et qu'elle se transforme en poésie. » Sans cela, rien de plus terrible que Timagination privée » de goût. »

Récemment la France, dans un accès de spirituelle humeur, a donné le trône à l'imagination ; cette faculté que Mallebranche appelait folle est devenue reine; et parce qu'une raison trop mesquine et un goût trop dédaigneux avaient longtemps usurpé l'empire de nos intelligences, la réaction la plus furieuse s'est déclarée contre le goût et la raison. De grâce écoutez, novateurs, ce que vous disent Goethe, Schiller, Byron, TVordsworth et Goleridge. Ils ne reconnaissent l'art que dans l'harmonie établie entre l'imagination, la pensée et la forme.

L'imagination est la plus commune des facultés. Elle sème de perles et de rubis les sentiers de la jeunesse; elle se démène au fond des passions et des âmes vulgaires. Elle hurle dans les

masses populaires, elle triomphe sous la couronne de paille des fous, elle s'agite sous le crâne des sots, die rayonne dans le broc des ivrognes et jonche de couleurs violentes toutes les littératures mortes. Il y a cent fois plus d'imagination dans le Polyphème de Gongora l'Espagnol, dans V Adonis de Marini, dans le Saint Louù du père iemoine, dans les odes de Gav^ley, que chez Dante, Byron, Shakspeare, chez les plus hardis et les plus grands génies. Mais l'imagination de ces derniers a un sens et une valeur. La couleur, pour eux, n'est pas seulement la couleur; c'est nu symbole et un langage; elle ne consiste pas dans la niaise reproduction de l'aspect matériel ou dans le choc puéril des effets. Gette imagination des grands écrivains ne joue pas avec les mots comme un enfant avec

GCETHE. ^lii

son prisme, ne se contente pas du matérialisme sensuel, ne fait pas écumer çt frémir le vin rouge dans les coqpes d'opale; le broc immonde, étalé sur la table d'un cabaret, sera plus puissant sur le buveur que toutes les descriptions possibles; — elle ne roule et n'en|ace pas dans de lubriques anneaux de longues torsades de femmes nues ; une blanche épaule sous une dentelle noire a plus de puissance que tous ces discours. Mais elle contracte amour et alliance avec la sensibilité, la raison et la pensée, sans lesquelles Timagination ne serait que la machiniste et la costumière du génie. Lisez Dante. Les plus simples expressions lui suffisent pour reproduire le bruit mélancolique de la cloche du soir et les émotions du crépuscule. Il lui faut trois vers ingénus pour exprimer les sentiments profonds du voyageur qui se souvient, de Texilé qui pleure son foyer, de la piété dont les ailes d'ange se replient à mesure que le monde se couvre d'ombre.

Quelle clarté vive ! quelle profondeur ! Les couleurs se jouent sur des formes; les formes disent des pensées. Voulez-vous supprimer la pensée et la forme; et ce qui voi|s restera, ce rien chatoyant, Tappellerez-vous génie?

Goethe, poète allemand et philosophe panthéiste exprime nettement son antipathie pour les théories vagues, les systèmes généraux et les orgies de l'imagination. Il se rapproche beaucoup plus qu'on ne le croit de notre bon sens français ; il ne reconnaît pas de poésie s^ns goût et méprise souverainement les esquisses et les ébauches jetées au hasard. « Craignons, dit-il, tout ce qui affranchit Tes- 9 prit sans nous rendre maîtres de nous-mêmes. Souve- » nons-uous que l'instinct seul ne fait pas l'homme. » — « (ie noDSf fig^A? PfV » trop. à la littérature et aux oeuvres écri-

3&& GGBTHE.

« tes ; la littérature n'est qu'un mince et misérable débris » de ce qui a été fait et pensé. C'est le fragment des frag- » ments. » — Mot d'une profondeur admirable. N'a-t-on pas cru, vers la fin du xviii^e siècle et le commencement du xix^e, que pour régenter l'univers, il suffit d'une plume? N'a-t-on pas transformé l'art d'écrire sur toutes choses en une espèce de pouvoir supérieur à l'action, supérieur à la pensée? Les maximes suivantes ne sont pas moins dignes d'être méditées :

a II y a des hommes incomplets ; ce sont ceux dont la » volonté est hors de toute proportion avec leurs actes. » — « Tout homme peut être complet, pourvu qu'il ne s'agite », que dans les limites de sa capacité ; de belles dispositions » sont obscurcies, effacées et rendues inutiles dès que cette » symétrie vient à manquer. Ce malheur arrive souvent de A nos jours, où les exigences

quotidiennes dépassent toute » mesure, au point que l'homme le plus éminent ne saurait i y suffire. » — « Ce ne sont au surplus, que des hommes » bien prudents qui connaissent exactement leurs forces et » qui en profitent avec modération ; ceux-là seuls vont loin » en politique. » — « Double et grand défaut de se croire » plus ou moins que Ton n'est. » — e Je rencontre sou- » vent un jeune homme qui possède toutes les qualités dé- » sirables. Il se laisse aller aux flots des idées étrangères et » je ne peux m'empêcher de lui dire que le fragile esquif » de notre vie a besoin de rames pour vaincre les caprices » 'des flots et gouverner la vague; — force de volonté; — » prudence. »

Les réflexions de Goethe sur les arts sont curieuses : — « La peinture, dit-il, est de tous les arts le plus » accommodant Alors même qu'elle mérite peu le nom » d'art, elle a pour elle le sujet et la matièYe. Le métier,

GCETHE. ^S

» rhabileté de la main peuvent toujours éveSler l'admira- » tion;etsi vous les portez à un certain degré de per- » fection , l'homme de goût vous place assez haut dans son » estin^e. On se plaît à la vérité des surfaces et à la va- » riété des couleurs. L'œil s'en réjouit, et comme il est ha- » bitué à tout voir, il ne s'effa-rouche point d'une image » difforme, tandis que l'oreille s'effa-roucherait d'un ton dis- » cordant. On pardonne au plus mauvais portrait ; n'a-t-on » pas vu souvent déplus méchantes figures? Ainsi le pein- » tre, pour peu qu'il soit artiste, est sûr d'un public plus » nombreux que le musicien. J'ajoute que le peintre n*a t pas besoin, comme le musicien, du concours d'autres 9 ar^stes, et qu'il peut travailler seul, pour son propre » compte. » — Goethe indique ainsi avec une grande justesse les limites respec-

tives des arts. Il y a danger à confondre l'art des formes et des couleurs, la peinture, avec l'art du stylé, cju ne s'occupe que de la pensée; le plus extérieur avec le plus intime des talents; une reproduction des apparences lumineuses avec une révélation des opérations secrètes de l'homme intérieur. C'est ce qui arrive chaque jour en France ; et le résultat est désastreux. Tel roman n'offre qu'une suite de mauvais tableaux, et tel tableau n'est qu'un couplet de vaudeville ou un chapitre de nouvelle. Les deux arts s'énervent mutuellement; la peinture littéraire qui plaît à une certaine classe d'amateurs donne la main à la littérature pittoresque, et le public ne distinguant plus les pochades rédigées en volumes, des pointes et des lazzis exécutés sur la toile, ensevelit sous un mépris universel écrivains et artistes. La musique, et c'est ce que Goethe n'a pas exprimé (mais c'est le corollaire de sa déduction), se place entre l'art du peintre et celui de l'écrivain; elle agit sur lei» fibres et pénètre dans

3/i6 GCBTHE.

rame; son public à elle, plus choisi que celui du peintre, est moins borné que celui du penseur. — « Elle n*a pas » de substance, dit Goethe; elle ne repose sur aucun corps » solide ; elle anoblit tout, elle se su£St, et c'est là sa dignité. » Sans doute elle n'a pas de corps, mais le corps de rhomme est son esclave! elle occupe le point intermédiaire de la sensibilité et de la sensibilité. Elle est volupté de Tâme et volupté des sens ; — sublime nièlàng<e ! De la peinture à la musique et de la musique à la pensée abstraite, s'opère comme une marche ascendante vers la région supérieure et infinie ; ce sont leà degrés de délicatesse exquise quié l'organisation huûiaine parcourt. Une tollé de Paul Véronèse plaira davantage aux masses ; une messe de Pergolèse éera sentie

d'un nombre d'hommes déjà restreint; le sens et la portée des Pensées de Pascal échappera au plus grand nombre. Même observation quant à la rapidité de l'impression produite par les arts. Il ne faut qu'un coup d'œil au peuple pour reconnaître que la inadone est belle ; il faut au moins trois auditions d'un chef-d'œuvre musical pour le comprendre ; et tout livre qui n'a pas vécu cinquante ans n'est pas certain d'exister. Réclamons et assurons la noblesse et la supériorité de la pensée : elle renferme tous les arts ; elle est l'art suprême.

L'esprit de Goethe, éminemment plastique, imposant à tout des formes arrêtées et des couleurs décisives, a compris l'art pittoresque infiniment mieux que l'art musical. Les axiomes suivants, consacrés à fixer ce que les Allemands nomment les « bases esthétiques » de la musique, nous semblent très-contestables :

— < ' La musique est, dit-il, ou sacrée, ou profane. Un sujet sacré sied bien à sa dignité; et c'est ainsi qu'elle fait la plus grande impression et qu'elle exerce la plus vive

GCKTHE. 3ft7

influence. La musique profane devrait toujours être gaie.

— » La musique qui mêle les caractères sacré et profane est impie. La musique malade qui se plait à exprimer des émotions faibles, sentimentales et mélancoliques est absurde, car elle n'est pas assez sérieuse pour être sacrée, et pas assez gaie pour être profane. C'est une musique bâtarde.

— » La sainteté de la musique religieuse; — la gaîté et la verve des mélodies populaires, Voilà deux axes autour desquels

grave la véritable musique. Qu'elle émane de ces deux ^ints, elle produira toujours beaticonp d'effet Du recueillement ou des danses! Mais le mélange des modes étotirdit; le moû devient fade; et si la musique veut se faire didactique ou descriptive, elle finit par devenir insupportable. »

Qooil la musique ne peut être que joyeuse ou sacrée ! L'etpression de Tamottr passionné et de la tendresse mélancolique ne convient pas à la musique! Les plaintes d'une âme blessée ne lui appartiennent plus !

Toute émotion est musicale. Le rhytme exprime le choc de rémotion et son évolution condensée. Le rythme marche, court, se précipite, se brise ; quiconque invente un nouveau rythme fait circuler le sang dans noà veines selon un^mode nouveau; il est maître de nos pulsations; il en apaise ou en active le cours C'est donc là une science infinie, dont Goethe aurait ton de restreindre le domaine. n ne faut défendre à la musique que deux usurpations : — la prétention de peindre aux yeux, excursion ridicule dans le domaine de la peinture, -- et celle de raisonner, envahissement niais de la sphère intellectuelle.

La musique est toute émotion. Sensuelle et Sensible,

S&8 GCBTHC.

voluptaetue et goerrière, pastorale et riante» mélancolique et divine; elle atteint son degré le plus haut lorsque, par un immense travail dlntina et de création, elle fait converger dans un centre lucide les rythmes, les bruits, les accents, les silences, les murmures et les tonnerres ; conciliation de toutes les dissonances, dernière volupté de Tart. Chaque instrument a sa voix terrible ou suave ; non-seulement la qualité des sons est variée,

mais la marche et le dessin des mélodies courent dans des sens divers ou contraires, se résolvant en alliances inattendues et délicieuses, ou brisant leur mariage par des luttes éperdues et violentes. L'unité dans la diversité, la passion coordonnée par le génie planant sur l'art musical. — Demandez à Beethoven. Tout maître inspiré qui ajoute un contraste à cette harmonie de contrastes, qui détermine un mouvement inattendu, une pulsation nouvelle de nos artères, résout un nouveau problème de cet art presque divin et sans bornes. Par la musique « mixte » que Goethe condamne, entend-il la musique sans caractère ? La romance fade, la caballete fleurie et diffuse, la sonate qui babille ses inutiles accords, ou la symphonie devenue lieu-commun ? Cette rhétorique vaine de la musique mérite tout son dédain ; mais il n'en est pas moins vrai que Tan des Rossini et des Mozart comprend la gamme entière des émotions humaines : amour, désir ,^ mélancolie, tendresse, colère, rêverie, ardeur de guerre, même la gaité de Timagination, Tinnocente et folle gatté qui inspire à Cimarosa et à Rossini de si ravissants caprices !

Il arrive souvent à Goethe de blâmer la précipitation de notre époque, notre aveugle besoin de jouir, notre désir d'obtenir des produits avant de les avoir mûris, la rage de rimprovisation. Southey , Byron , Chateaubriand ont

GCETHE. 3&0

plus d'une fois proféré les mêmes plaintes. Goethe dit encore, et il a raison, qu'en face d'un public si violent et si emporté, « la position des hommes sérieux et profonds est » tout-à-fait mauvaise. » Que dirait-il aujourd'hui que pour être estimé sérieux on doit rédiger des inventaires de notaire ; aujourd'hui que pour être

estimé homme d'imagination il faut imiter des voyages de Cyrano ou des vers de Dubartas?

Citons encore quelques-uns des apophthegmes de Goethe.

— « Si j'écoute l'opinion d'autrui, il faut qu'elle soit exprimée d'une manière positive. J'ai assez d'opinions problématiques en moi. »

— « La superstition est inhérente à l'homme. Si vous voulez la chasser entièrement, elle se cache dans tous les coins pour en sortir au premier moment »

— « Bien des choses seraient mieux connues, si nous ne voulions pas les connaître trop analytiquement. »

Ces trois dernières phrases signalent un mouvement de Goethe contre l'incrédulité. Goethe, et c'est là son grand mérite, ami de l'expérience, observateur analytique, avait cependant senti le besoin de grouper les idées, de les réunir, de les animer, de les concentrer. La vaste lucidité de son Intelligence mérite une éternelle admiration. Voir juste, voir loin et de haut, ce ne sont pas des dons vulgaires. Enthousiaste de Napoléon, Goethe avait néanmoins compris que l'exemple et l'immense séduction du génie napoléonien, ce prodige d'une activité que rien ne lassait et d'une improvisation perpétuelle jetaient dans le monde des semences dangereuses. Les arts, l'industrie et la poésie ont imité le conquérant; un char de feu les a emportés sur des roues enflammées; on a négligé la féconde influence du re-

350 GCETHË.

pos. Toujours produire et ne rien préparer ; toujours agir et ne rien attendre ; toujours écrire et ne rien penser ; toujours chan-

ger et ne rien asseoir; toujours improviser et ne rien perfectionner, ainsi a vécu l'Europe depuis

V Dans tous les genres, dit Goethe, l'activité sans repos » finit par la banqueroute. » Il dit quelques lignes plus bas : « Pour jouer de la flûte, il ne suffit pas de souffler » dans l'instrument Il faut de la méthode et des doigts. » Ne soufflez-t-on pas de tous côtés, à perdre haleine, dans la flûte littéraire qui rend des bruits de toute sorte, dont les échos tressaillent et dont les nymphes frémissent, — mais point de mélodies? Ne s'est-on pas avisé de penser que le génie naît tout seul, et que l'instrument docile obéit à la première inspiration de son haleine? N'a-t-on pas imaginé que la palette est le peintre et que la lyre est Mozart ? N'a-t-on pas avili l'art et la poésie par cette rapidité, cette facilité d'ébauche, ce mépris de l'étude, cet au jour le jour du talent et cette confiance de chacun en ses propres forces (1) ?

Laissons encore parier Goethe, que l'on n'accusera ni de misanthropie, ni d'une critique arriérée : « Notre temps, dit-il, ne permet à rien de mûrir, et c'est un de ses » grands malheurs. Chacun mange son blé en herbe, dis- » sipe sa journée et vit pour le moment. Il n'y a que le » journal qui nous satisfasse ; bientôt on ne pourra plus » mettre le nez hors de chez soi sans que les journaux en » parlent La publicité s'empare de tout : elle trotte et » galope ; les nouvelles courent le monde à franc étrier. » Le monde moral marche à la vapeur. Le jeune homme

(i) Écrit et publié en 1845.

Goethe. 351

» (l'apprend, pour premiers principes, sociaux, que l'activité) i des échanges est tout, que le papier peut remplacer le ^ » écus, et

que la grande base du système financier, c'est de » créer des dettes pour payer des dettes. Éléments mous- » très ! »

Mais que faire, ô Goethe ! si ce n'est du journal en ce temps journalier ? A quel organe les pensées salubres et les avertissements courageux deyroqt-ils leur transmission rapide et leur facile écho?

^est-ce pas fiu journal?

Le journal c'est la tribiJine aux harangues de i^otre Fomm.

SU

Conseils de Goethe aux écrivains. —Opinions et jugements de Gcethe SUT la Littérature et les Arts.

On a pu se faire une idée des principes et de la tendance de ce grand esprit, de son impartialité lumineuse ; les fragments que Ton va lire, et qui ont été recueillis de sa bouche par son secrétaire Eckermann, compléteront cette étude.

Eckermann, homme aimable et modeste, très-attaché à Goethe, appartenait à cette race spéciale qui sert de cortège aux esprits d'élite ; les hommes remarquables traînent ordinairement après eux un bataillon de médiocrités qui n'est pas le moindre embarras de leur génie. L'éclat de ces imitateurs est un reflet; leur lumière même, une ombre. L'homme de génie les emporte dans les plis de sa robe; ils viennent s'abriter sous les colonpades de son

palais. Ils s'y prélassent et prêtent souvent leurs ridicules aux maîtres qu'ils parodient

Autour de Goethe nous apercevons les Meyers, les Mercks, les Knebels, les Zelters, les Bettina-Brentano, les Eckermann; autour de Voltaire venaient se grouper les La Harpe, les d'Âlembert, les Morellet, les Damilaville : accessoires qui vivent un peu par eux-mêmes, beaucoup par leurs patrons. Parmi eux Eckermann occupe une place isolée. Ses rapports sont plus naïfs ; il les redit avec moins d'affectation et plus de cœur que ses camarades. Né dans la roture et longtemps confiné dans l'obscurité, il a plus de peine à se porter grand homme et reçoit modestement les conseils de Goethe.

Les enseignements que le vieillard donnait avec liberté à un pauvre littérateur auquel il s'intéressait ont quelque chose de ferme, de naïf, de patriarcal, que Ton cherche en vain dans les relations entretenues par Goethe avec d'autres écrivains plus célèbres et plus ambitieux. Ces avis s'adressent à la nation entière des auteurs ; et sous ce rapport nous les considérons comme éminemment utiles.

Le père de notre héros, colporteur d'épingles, de bobines de soie et de plumes à écrire, voyageait incessamment entre Lunébourg et Hambourg. Sa mère faisait des bonnets de dentelle, filait le coton et nourrissait une vache. Le jeune Eckermann, leur rejeton, aidait ses parents en recueillant sur la rive de l'Elbe les joncs et les roseaux qui servaient à la pâture de la vache ; puis il ramassait des branches sèches dans la forêt pour soutenir la pauvre vie de ses parents, glanait des épis après la moisson et ramassait des glands de chêne pour les vendre aux fermiers qui en nourris-

saient leurs volailles. Telle a été la vie du correspondant de Goethe, de celui qui a pénétré le plus avant

GCETBE. 353

dans l'intimité du grand poète, et qui nous a transmis les paroles dernières, les *suprema verba* de ce roi intellectuel.

Eckermann avait du goût pour le dessin : ses premiers essais attirèrent l'attention de quelques bourgeois de Hambourg qui le protégèrent. Il fut tour à tour commis, secrétaire, volontaire dans les troupes allemandes, élève en peinture , et enfin écolier de grammaire et de rhétorique, au milieu d'enfants qui riaient de son âge avancé. Ce fut alors qu'il ouvrit pour la première fois les œuvres de Goethe, et y puisa sa première inspiration littéraire ; le manuscrit d'Eckermann, communiqué à Goethe, revu et corrigé par ce nouveau patron, imprimé sous ses auspices par Cotta libraire de Weimar, commença sa réputation littéraire. Puis la confiance de Goethe pour son protégé augmenta : il fit de lui son secrétaire et son commensal , lui livra le soin d'arranger ses papiers ; lui révéla les secrets de sa pensée et de son expérience, et prépara ainsi le travail curieux qui a paru sous le titre de *Conversations avec Goethe* pendant les dernières années de sa vie.

Il serait facile d'extraire de ces volumes un code à l'usage des écrivains. Nous nous contenterons de citer plusieurs fragments, opinions, jugements et portraits échappés au grand homme , sans chercher à donner à des pensées éparses une forme concertée et un ensemble logique qui en altéreraient la naïveté.

— « Il y a, disait-il un jour*, chez les hommes qui se livrent à la science et aux belles-lettres, un grand malheur, un vrai fléau. Leur sympathie les attache rarement à ce qui est bien, à ce qui est

beau en soi, mais à ce qui les porte eux-mêmes et les exalt[^]. *Xel dont ils espèrent un appui est l'objet de leurs élèges; tel autre qui les critique leur est odieux. Ils banniraient volontiers du monde le senti-

35& GCBTHE.

m[^]tdu beau et du bon[^] connue une autorité gênante, et une doïouation insupportable ;. même dev[^] les sciences positives Us acceptent bien moins ce qui sert Le progrès des connaissances générales, que ce qui profite à leurs intérêts. Ils diviserai-ent Terreur si elle pouvait se transformer en pensions, en dignités et en luxe. Estimer et choisir ce qui est réellement excellent, c'est chose rare et qui peut passer pour [^]n phénomène. Yoye[^] cooiment *** a influé sur notre littérature : son érudition et son ta^{*} lent ont été inutiles à notre pays,][^]anq[^]e]: de consistance, de caractère, défaut trop communs aux gens de lettres. Malheureusement nous n'avons pas aujourd'hui de Lessing qui par la simplicité et la tenue du caractère impose le respect à tout ce qui l'entoure et honore la carrière poursuivie.

» La considération et le respect dont nous parlons ne les environnent pas toujours (s'e[^] faut. Voltaire lui-même a-t-il fait du bien ? j'en doute. Cette chaude et biquitante philosophie du XVIII^e siècle ressemble à un vin spiritueux et fumeux qui enivre les intelligences au lieu de les soutenir et de les diriger. Singulier spectacle ! la raison de l'homme aux prises avec [^] raison de Dieu ! L'esprit humain a voulu faire ce qu'il lui plaisait de l'intelligence suprême; l'esprit humain » pauvre et [^]narrable jouet, dont l'intelligence suprême fait ce qu'elle veut ! Mesurer et supporter les opérations de l'univers et prêter au monde son propre es-

prit, singulière prétention ! Pertir d'un point si borné , pour emb-
passer et étreindre l'ensemble gigantesque des choses!

Je doute que l'homme soit né pour résoudre jamais définitive-
ment ce problème. C'est bien assez pour lui de chercher le point
où ce problème comme il est de 1^e c^h se conscrir^e dans des
liées intangibles son pouvoir ne va f^e

GCfTHE. S55.

plus loin. Dès qu'il parle de sa liberté, il détruit par cela rom-
niscence de Dieu. Que savons-nous donc sur ce qui nous inté-
resse le plus? Il suffit d'aborder les idées philosophiques pour re-
connaître combien il est délicat et imprudent de se plonger dans
la profondeur inscrutable des mystères divins.

» Le mot liberté est un de ceux qui ont le plus violemment re-
mué notre temps, et qui ont ébranlé avec 'plus de force certains
grands esprits, celui de Schiller, par exemple : j'avoue que ce mot
liberté me présente une idée assez peu intelligible. Je serais bien
plutôt porté à croire que chacun de nous possède ici-bas un degré
de liberté supérieur à l'usage qu'il peut en faire. A quoi bon une
liberté d'action énorme, quand la faculté de l'action elle-même est
fort restreinte ? à quoi me sert une vaste maison, à moi qui ai pas-
sé tout l'hiver dans les deux chambres que vous voyez ; chambres
remplies de livres, de meubles, d'instruments, où je peux à peine
me remuer et d'où je n'ai pas même eu le désir de bouger pen-
dant plusieurs mois? ai-je visité les autres chambres situées sur
le devant de ma maison? en ai-je eu seulement l'idée? De quelle
utilité peuvent être des jouissances prétendues dont on ne tire
aucun parti, et qui souvent ne nous laissent qu'un regret? *

» Je ne connais pas de liberté plus désirable que celle de vivre dans une atmosphère saine, et d'exercer sans entrave sa profession. Nous ne sommes libres que sous les conditions que nous impose la nature : l'agriculteur , sous la condition de cultiver péniblement le sol ; le prince, sous le poids de tous les ennuis dont son autorité est surchargée ; le courtisan, sous la loi d'une étiquette plus ou moins gênante. Être libre, selon quelques-uns, c'est ne pas re-

356 GCCTHE.

connaître de supérieurs. Suivant les sages, c'est connaître et exercer le privilège de l'homme : et ce privilège consiste à distinguer un être supérieur et à l'adorer. Je regarde le sentiment de l'envie comme le plus humiliant pour celui qui le possède , et je tiens, au contraire , celui d'une admiration raisonnable et d'une vénération sensée, pour le plus honorable de tous les sentiments. Il nous élève au niveau de l'objet respecté. Notre sympathie prouve qu'il y a communauté entre nous et cet être supérieur; une portion de sa grandeur peut seule nous élever jusqu'à sa contemplation.

» Schiller et Byron n'ont pas assez compris ces vérités. Autour d'eux régnait un génie de négation, d'opposition et de lutte qui les a beaucoup trop envahis , et qui a nui d'une manière irrémédiable à l'effet de leurs travaux les plus sublimes. Toute activité qui émane d'un principe négatif aboutit nécessairement à un résultat négatif; et ce qui est négatif n'est rien. Quand j'aurai prouvé que ce qui est mauvais est mauvais, qu'aurai-je gagné ? Et si la manie de l'opposition me force à soutenir que ce qui est réellement bon est mauvais, ne me trouve-t-elle pas exposé à faire beaucoup de mal? Pour être utile , il ne faut pas s'amuser à critiquer

amèrement les ridicules de ses voisins ; mais les laisser se tirer d'affaire comme il leur plaira , et chercher pour notre usage ce qu'il y a de bon et de meilleur. Notre tâche n'est pas de détruire , mais de fonder (s'il est possible) un édifice sur lequel nos contemporains et l'avenir puissent jeter les yeux avec plaisir et gratitude.

» Schiller et lord Byron ont tous deux poursuivi avec ardeur ce fantôme brillant , ce mot paré de tant d'éclat factice : liberté; — il y a de grandes différences entre eux. Byron, en sa qualité d'Anglais, connaissait beaucoup mieux

GCETHE. 357

le monde; Schiller, à proprement parler, ne domina que la sphère idéale. Malheureusement Schiller était mort en 1807. J'aurais été curieux d'observer Teffet qu'aurait pu produire sur Tâme ardente de Schiller, la gigantesque apparition de Byron.

» Schiller a toujours adoré la métaphysique, stérile en elle-même; — elle Ta engagé dans une inutile recherche que Ton peut regarder comme un supplice de l'intelligence. Voilà ce qui prête à quelques-unes de ses pages une apparence d'artifice et d'emphase : ce génie extraordinaire se donnait mille peines pour échapper à la naïveté et arriver au sentiment éthéré, à Tidéalisme pur. Tristes efforts ! la réalité est le sol dans lequel la poésie doit prendre racine : une fois isolé dû vrai , qui est sa puissance et sa force , l'idéal du sentiment se trouve tellement suspendu dans le vague, que l'homme ne sait phis qu'en faire. On reconnaît cette fatale perplexité dans les lettres de Schiller à Humboldt : au milieu des créations du poète dramatique, les théories philosophiques le préoccupaient beaucoup plus que la poésie elle-même.

» En cela et beaucoup d'autres choses, son esprit et le mien n'avaient aucun rapport. Il redoutait la spontanéité que j'appréhendais beaucoup : il réfléchissait et philosophait sur tout; il se laissait arracher à la simplicité ingénue de l'impression par le besoin de réfléchir et de se rendre compte de tout. Aussi discutait-il volontiers ses ouvrages scène à scène, pied à pied, vers à vers; moi j'aimais à les couvrir dans un profond silence. Ses dernières pièces de théâtre ne renferment pas une ligne qui n'ait été commentée, retournée, élucidée entre nous. Pour moi au contraire, je me plaisais, si je peux le dire, à cacher ma grosseur. Je ne montrai à Schiller mon Hermann et Doro-

358 GCËTUE.

thé[^] qu'au moment où j'eus entre les mains un exemplaire de ce poème.

» (w[^] r[^] pl[^]ysique p^{*}était pas pour lui l'objet d'une étude assez approfondie. Il n'avait ni le temps ni la volonté de s'abaisser jusqu'à ces observations : — r[^]es. paysages contenus dans son Guillaume Tell résumant, non ses impressions personnelles, mais les documents que je lui ai donnés et que cet esprit créateur a empreints d'une puissance de réalité extraordinaire. Schiller avait été élevé dans une école militaire dont la vigoureuse et dure discipline détermina cette révolte contre la force brutale, révolte pour ainsi dire physique, qui caractérise ses premiers ouvrages ; surtout les Voleurs, plus tard, il transporta cette lutte dans la sphère idéale : combat auquel succombèrent ses forces corporelles. Il demandait à ses facultés de travail, d'application et d'étude plus qu'elles ne pouvaient produire. Sa santé était très-dérangée. Plein de foi dans l'indépendance humaine, il voulut non-seulement lutter contre la maladie, mais malgré la maladie

produire des chefsd'œuvre. Pour moi , qui estime beaucoup le catégorique impératif (1) , je suis persuadé que cette violence extrême faite à la liberté humaine détermine s«ii|veot le naufrage des facultés de l'âme et de celles du corps. SdiiUer, très sobre i^ansson état ordinaire, avait recours m\ stimulants pour maintenir l'élévation factice de ses facultés. Non-seulement sa santé en fyi affectée, mais ses ouvrages s'en res-

(1) Oa voit que Goethe, tout en blâmant la recherche et L' affectation de la philosophie abstruse se servait familièrement de ces termes, et qu'il parlait de Yimpératif catégorique comme nous parlons du jour et de la nuit, du froid et du chaud, des idées les plus répandues et les plus vulgaires.

GCETÏÏE. 359

sentirent; tel passage dont les critiques ont blâmé la sentimentalité malade , me semble rentrer totalement dans le domaine de la pathologie.

» Lord Byron est à ta fois homme de génie», homme de race et Anglais. Ses bonnes qualités lui apparUeni^ent en propre : comme pair d'Angleterre, il a fait et dit des folies; son génie est immense. La méditation philosophique proprement dite n'appartient pas plus à lui qu'à ses compatriotes» toujours distraits par les affaires. Enfant quand il veut jouer le philosophe^ Byron commence à être sublime quand il fait naïvement des veis. Je me suis amusé à noter les passages où il essaie de paraître méditatif et ceux où il est inspiré. Lui-même ne savait pas pourquoi ni comment il créait de si belles ^choses. Gela lui Tenait comme les beaux enfants aux belles femmes; la mère connaît-elle la raison déterminante de la beauté de son fils?

» Nul h*a possédé à un^plus haut degré qüe lui la puissance poétique. Saisir la forme extérieure des t>bjets, les reproduire dans leur vérité, sous les couleurs les plus vives ; concentrer toute la verVe et toute l'énergie d'un volume dans quelques paroles foudroyantes : voilà Byron. C'est une assez grande gloire. Mais il avait le malheur d'être descendant des Byron* Une certaine condition moyenne est la plus favorable de toutes au développement de la pensée et du talent Byron malheureusement était né de ma^ nière à n'avoir ni maître, ni conseiller, ni guide. Qui Itll aurait imposé? qui ailrait élevé une digue devant ses caprices ? personne. Byron ne savait où il allait, vivait au jour le jour, se permettait toutes les folies, allait où il pouvait et comme il pouvait, et provoquait l'hostliité du monde entier.

360 GOBTHE.

» L'intelligence de Shakspeare était complète ; ceUe de Byron , grande et incomplète. Ce dernier eut le bon esprit de s'apercevoir qu'il n'existait que des points de contact fort éloignés entre lui et le dramaturge du xvi' siècle. Il ne se coaftitua pas l'admirateur du grand homme; il l'accepta seulement en partie, et s'il eût pu le renier entièrement, il l'eût osé. Shakspeare apparaît vaste, lumineux et gai; Byron est morose, négatif, souvent furieux. Shakspeare a de l'indulgence pour les fautes et pardonne ou explique toutes les sottises ; Byron s'arme d'une ironie inexorable. La susceptibilité de Byron, développée par les incidents d'une yie douloureuse, suscitait les ennemis : il était on ne peut plus sensible à l'éloge et au blâme. L'indifférence 3e Shakspeare a été poussée jusqu'à l'oubli de son propre génie. Ces deux natures ne pouvaient sympathiser. Shakspeare aurait admiré Byron; Byron ne pouvait admirer Shakspeare ; tant il est vrai que souvent l'admi-

ration, au lieu d'être preuve de faiblesse, est preuve de force. Pope ne gênait point lord Byron et ne pouvait l'offusquer; Byron le comprenait sans le éraindre. Pope était questionneur, mordant, méchant, saïirique, poète de salon ; Byron nonseulement comprenait Pope, mais le dominait

» Les critiques sur Shaki^^^are nous inondent; ce qu'on aurait de mieux à faire serait de jouir de lui sans essayer une appréciation impossible, qui prouvera toujours les limites de notre pensée, la faiblesse de notre jugement. Il y a dans mon Wilhelm Meister quelques linéaments épars de ce grand travail sur Shakspeare, que personne n'achèvera ; un ou deux traits ne forment pas un tableau. Il faut renoncer au portrait complet, exact de cet homme inmjense : j'ajoute qu'il est dangereux aux esprits d'un certain ordre de s'occuper de lui trop exclusive-

GOËTHE

ment. Qae de mauvais poètes la Germanie ne doit-elle pas à Shakspeare et à Calderon! Combien d'intelligences éo'asées par la omtemplation du géant anglais !

» J'ai eu le bon sens ^e secouer son joug de bonne heure et de marcher^ dans ma voie, sans m'enchaîner à la servitude d'une perpétuelle et gauche .copie. Après avoir déposé sur ses autels £^ont et Goetz de Berlichingen, je Tai quitté. Byron a fait de même. On a tort de croire que Shakspeare soit, à strictement parler, un poète théâtral II ne pense ni au parterre, ni à la rampe, ni aux coulisses, ni aux entrées et aux sorties, ni aux mille exigences de la représentation. Intelligence pour laquelle le théâtre était

une ^hère trop étroite : le monde Tétait aussi Une faculté qu'il possédait (non peut-être au suprême degré comme Calderon, mais d'ane manière éminente), c'éuit la faculté sympathique; la faculté (/ 'âtmer. On n'est jamais complet sans elle. £Ue manquait essentiellement à k>rd Byron, rhomme le plus négatif du monde. Il s'enveloppait dans son dédain orgueilleux. Shakspeare se plaisait au contraire à dévèbpper au profit de l'humanité sa science d'observation et son instinct de pénétration. La poésie de Byron a été une opposition perpétuelle : faute de tonner à la Chambre des Communes, il a foudroyé dans ses poèmes le genre humain son ennemi C'est nu homme mécontent de lui-même, mécontent de ses confrères, mécontent du public : il rappelle les paroles de l'apôtre : cymbale brillante^ mais vide de charité. Un jeune poète allemand, dont plusieurs poèmes que je viens de lire semblent attester le mérite supérieur (1), manque également de cette faculté d'à-

(1) S'U fauten croire les commentateurs de Goethe, il s'agirait ici du brillant et satirique Heine.

862 flIBIBE.

mour. Il ne peut pas aimer : il sera le dieu de ceux q«i, sans avoir son talent, prétendront marcher dans la même direction négative. Qnant à Byron, ceU ne m'étonne pas; H s'édtdtmlsen gnerre avec tous ses contemporains; sa position était fansse depuis le commencement II avait attaqué de front, non-seulement tous les gens de lettres, tous les hommes célèbres, mais l'Église et l'État; et cela, dans le pays où l'Église et l'État forment le faisceau le plus compacte et le plus serré. H se fit bannir d'Angleterre et se serait fait bannir de l'Europe. En quelque Ueu qu'il fût, la place et l'air lui manquaient; la liberté la plus ilUmitée ne le contentait

pas; il se sentait partout gêné; le monde était sa prison. En allant combattre en Grèce, il n'a fait que céder à ce sentiment de torture affreuse qui le poursuivait et ne lui laissait aucun répit. Dire étourdissement ce qui lui venait à l'esprit; ne reculer devant aucune imprudence; ne se refuser aucune hostilité, ce n'était pas le moyen d'obtenir la paix : il ne la connut pas.

» Cette misanthropie stérile est un écueil fatal. Il faut aussi ne pas laisser détruire ses facultés les plus faibles par l'ambition de produire un grand ouvrage; de s'élever au-dessus de son niveau naturel, et enfin de devenir populaire. Je ne serai jamais populaire, moi. Tous mes ouvrages sont faits pour les hommes d'élite, non pour le peuple. Malheur à qui écrit pour la masse, au lieu d'écrire pour certaines personnes qui ont les mêmes sympathies et les mêmes tendances que nous.

» Populaire ! Que l'on ne s'effraie pas de ce point d'être : Mozart et Raphaël ne l'ont jamais et*. Je ne me compare pas à ces noms sublimes ; mais tout ce qui est très-grand et très-sage appartient exclusivement à la minorité. La minorité représente la raison pure ; la majorité est le symbole du

6CBTHE. 363

tourbillon, de la passion, de la déraison. L'histoire parle de certains ministres qui étaient à la fois contre eux le roi et le peuple; et qui seuls, mus par une sagesse supérieure, sont tenus à bout de leurs grands desseins. Le peuple, la masse ne comprendront jamais que les passions et les sentiments et la préférence du petit nombre.

» Garantissez-y Qifsi 4* type d'opposition politique, si vous voulez rester sage. Tout ce qui finit par l'action des partis,

^ctat^r^ politf^ee^); diamétralppaepf contraire à la liberté de l'*igte))igence, à)a fr^incliii^, ^ Têlan 4^ lf(pensée, lu l'essor poétique. Cet^ actjfm prjesqne matérielle à exercer, sur lesf hoaunesif)e machbiaTé)|sme in^p9ri|)))e d'un tel métier; ce pié(ang(B 4^ force ^ 4^ n?se; cei| Iqîs sans cesse interprétées ou yiolées; cette préyoyapee vigilante des événements ; cette lutte contre les obstaciei^, parquent le poète dans up domaine ora-geux, danç une atmosphère d'intérêts ignobles. Thompson qui a écrit un charmant poème sur le plaisir de ne rien faire ^ en a écrit un détestable sur la liberté.

» Poète, laisse donc ton génie se déployer sans entraves! Que la barrière des préjugés et des factions ne borne pas ta \ue ! Tu seras assez patriote, quand tu auras répandu dans ton pays le goût du beau et du bon. Ta vie, à toi, c'est de planer comme l'aigle, de tout voir et de lever les yeux vers le soleil. Un chef de parti n'est après tout qu'un bon caporal, ou si l'on veut un capitaine qui conmiande à des intérêts organisés en bataillon. Passer sa vie à détruire des préjugés^ à renverser les barrières inteUec-tuelles; élever les esprits et purifier les âmes ; n'est-ce pas quelque chose de mieux? n'est-ce pas une impertinente ingrati-tude que de deynandftr fu poicé «ne «ntve espèce de patriiftisme ?

36/i gcbtue.

Quelle reconnai^nce pins haute son pays peut-il lui devoii*? Certes c'est bien s'acquitter envers sa patrie que de conserver le feu sacré de la moralité publique; d'augmenter la somme des jouissances nobles et élevées ; d'améliorer les hommes au lieu d'enflammer leurs passions.

» Je m'embarrasse assez peu, vous le savez, de ce que l'on dit ou de ce que l'on écrit sur mon compte ; mais je sais que, aux yeux de certaines personnes, moi qui toute ma vie ai travaillé comme un galérien^ je passe pour n'avoir rien fait qui vaille, parce que j'ai toujours refusé de me jeter dans la politique active. Je déteste cordialement ces gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, de ce qu'ils comprennent le moins. Pour plaire à ces messieurs, il aurait apparemment fallu que je devinsse président d'un club de jacobins, et que je renonçasse à écrire des livres et à faire des chansons.

» Je voudrais que les jeunes gens fussent aussi en garde contre le prestige de ce qu'on appelle invention originale. Croyez-moi, le monde tel qu'il est, la réalité, la vie, sont assez féconds et assez riches pour que Ton s'en tienne à ce qu'ils nous offrent. Toute poésie idéale a son origine dans la réalité. C'est dans le vrai que tout ce qui est beau prend sa source ; c'est lui qui fournit tous les matériaux de la création poétique. Quant aux œuvres bâties de nuages et suspendues en l'air, je li'en tiens aucun compte. Les faits et les caractères appartiennent au monde réel ou à la tradition.

» Un auteur trouve toute espèce d'avantage à traiter des sujets familiers à lui et au peuple. H en est roaftre; il les pétrit à son gré ; il peut diriger et modifier les développements qu'il leur donne. Regrettonfnous que cent pein-

GCBTIU. S65

Ires différents aiment coQvert l'Italie de Madones et d'enfants Jésus?

» Presque toujours ce qu'on appelle création est désordonné, trouble et confus. Les annales littéraires ne présentent pas un seul exemple d'une formation spontanée qui ait atteint sa perfection sans se charger de vapeurs, de fumées et de scories. Une fermentation et un bouillonnement inévitables signalent la première apparition des produits de l'intelligence, leur état vierge; celui, par exemple, des ballades et des chansons primitives. Le curieux et le savant aiment à observer ces créations sauvages; mais combien elles sont loin de la perfection ; quelle distance entre la statue égyptienne et celle de Michel-Ange ! L'artiste qui travaille sur des données populaires a l'avantage d'être sûr de ses bases; de ne pas fatiguer et torturer son esprit pour en découvrir de nouvelles, et de se consacrer tout entier au soin de l'exécution. Si vous prétendez éternellement créer du nouveau, vous pourrez bien passer votre vie à le chercher sans le trouver, et lancer au hasard des esquisses innombrables, sans parvenir à une œuvre complète.

» Je ne veux pas être votre maître d'école ; mais si je puis vous épargner quelques erreurs, je serai content. Avec ces fausses idées sur l'invention et la création, l'expérience ne sert à rien; les antécédents sont méprisés; chaque novice retombe dans les fautes commises par ses prédécesseurs. Tous parcourent, l'un après l'autre, le même chemin d'erreurs. Les phares qui brillent de distance en distance sur la route intellectuelle ne jettent plus de clartés utiles. Je connais une foule de jeunes auteurs qui, après des efforts infinis, n'ont produit que des œuvres mort-nées, véritables ébauches semées de passages brillants. Presque

tons ont espéré produire un pfm magnum, au moins plus durable que Tairain. » Avec une ambition oKjDS vaste, plus

d'études, de recherches et de soin; en écoutant Pittsme poétique lorsqu'il se faisait entendre, ils eussent assurément mieux réussi. L'inspiration soutenue qui contient fit un grand ouvrage, non -seulement n'appartient pas à M foule, mais exige le concours de certaines circonstances extérieures qui se trouvent rarement dans la vie humaine; le repos, le calme de l'esprit, le silence des passions, de longues heures consacrées au même ouvrage. Combien cela est rare! il ne suffit pas d'être un Homère; il faut encore pouvoir l'être. Enfin de trop hautes ambitions qui n'ont de rapport ni avec les forces, ni avec les événements d'une existence dont on ne dispose pas toujours, ont anéanti un grand nombre de talents plus ou moins distingués.

» Nous autres gens de lettres nous devons aussi nous défier des hostilités semées entre nous par les critiques de différents partis. Les Schlegel n'ont rien oublié pour faire de Tieck mon antagoniste et mon ennemi personnel. Notre affection est mutuelle; mais on nous a placés, malgré nous, dans une position fautive. Il s'agissait pour les Schlegel de fonder une nouvelle école littéraire et par conséquent de me supplanter. Ils cherchèrent un homme qui pesât assez dans la balance pour attirer l'attention publique: ce fut Tieck, qui possède sans aucun doute, et je l'avoue, hautement, un talent très-significatif, mais qu'ils ont exhaussé et grandi dans des vues de parti. En suscitant cette rivalité, les Schlegel avaient tort, je le dis avec modestie, mais sans phrase. Je suis ce que Dieu m'a fait. Il est aussi absurde de placer de niveau Tieck et moi, que de me comparaître à Shakspeare. Ce dernier paraît de lui-même fort bon-

Mement; «c c*étnt ^e nature mpétitan que mon devoir est de respecter et d'^mirer.

» La mode est trompeuse. A ceiiame époque oa ne voyait sur toutes les tables ^ on ne déclamait , on ne lisait dans les boudoirs, dans les salons, qu'un seul poème, YUrameiid Tiedge; aujourd'hui on n'en parle plus. Il aiTive souvent qu'une idole élevée par la mode est flétrie et soeillée par ses propres admirateurs. Voyez Kotzebue , dont on dit tant de mal aujourd'hui : il a été à la mode , comme Iffland ; et la mode l'a tné. L'ua et l'autre cependant ont un mérite réel. Dans leur voyage à travers la vie, ils ouvrent leurs yeux, ils observent, ils voient, sont atlentife; ils comprennent nos butes et nos folies. Le souffle de la réalité anime leurs ouvrages. Il y a chez eux de la vérité, de la vigueur et de l'intérêt.

» Souvent la mode et la popularité sont conquises bien moins par lies mérites véritables que par les défauts. Mon Faust a plu spécialement par le vague et l'obscurité ; il a offert le charme d'un probISkie insolUe. L'atmosphère sombre de la première partie a surtout séduit les lecteurs. Ne cherchez pas trop à vous rendre compte de la pensée qui m'a dicté un tel ouvrage. C'est, après tout, une drôle d'affaire que ce Faust; diacune des scènes qui composent la première partie forment un ensemble complet, un ta- Ueau isolé, un petit monde à part. GilMas^ Don Juan , et même Y Odyssée^ sont conçus d'après le même principe. La première partie dont on s'est engoué repose sur une situation passionnée et douloureuse, par* consé(p;Lent intéressante; la seconde révèle un monde plus vaste, plus élevé , plus épuré, moins pas^onné. On ne saura ce que signifie le second Faust , que si l'on a véùu et beaucoup observé» »

Nous avons rapporté avec exactitude quelques-uns des oracles familiers rendus par cette intelligence mûre et solide, créatrice sans effort, majestueuse sans violence, grande à l'émission.

Ce n'est pas le coup de fouet de Lessing, la plaisanterie de Wieland, l'éclat idéal de Schiller, le dogme de Schlegel, le culte de Novalis, le météore flamboyant de Richter; mais on ne s'étonne pas d'entendre le spirituel et ardent Henri Heine convenir qu'il fut frappé de respect la première fois qu'il vit ce Jupiter de V intelligence,

Thou monumental pomp of age Was with this goodly person-
age, A stature undepressed in size, (Inbent, Mrhich rather
seem'd to rise.

In open victory o'er the weight Of seventy years, to higher
height ; Magnifie limbs of wither'd state, A face to fear
anOenerate*

à Gheï ce noble personnage, la vieillesse se paraît d'une »
pompe monumentale. Sa taille, que le temps n'avait ni » dimi-
nuée ni courbée, paraissait surgir victorieuse du » poids de
soixante-dix années; c'étaient des membres ma- » gnifiques, bien
que flétris, un aspect qu'il fallait vénérer » avec crainte (!)• »

(1) Wordsworth.

6ÆTHE. 369

Sni-

Caractère particulier de l'œuvre de Goethe. — Il a été l'or-
doumteur plastique de la poésie et le rénovateur de la prose. —

Idées générales.

Un homme qui» à peine âgé de vil^t-^eux ans, se plaça d'un seul élan à la tête de la littérature européenne , et qui, plus qu'octogénaire , palriarcbe de la philosophie et de la poésie allemandes , a su affermir entre ses mains le sceptre intellectuel; un homme que tous les partis littéraires ont entouré de la même admiration , auquel toutes les nations , Schl^l en Allemagne, Goleridge en Angleterre , madame de Staël et M. de Chateaubriand parmi nous ont voué le même culte ; — tête puissante , qui sut tout embrasser, — Mysticisme et Philosophie, — drame et critique, inspiration lyrique et impartialité de Thistoire; -> ce représentant définitif ou plutôt ce grand législateur de la Germanie mérite un examen approfondi. Il occupe longtemps en Allemagne une place analogue à celle que Vdtaire occupait en France vers la fin du xv^jir siècle; — moins militante, moins violente, moins vouée à l'éclat de la lutte, — plus organisatrice et plus féconde.

Comme le philosophe de Ferney, Goethe sert d'expression à une immense population d'esprits, à une ère toute entière, de moteur à une foule d'intelligences empressées de strivre l'impulsion qu'il veut leur donner. Daus le pays natal de la métaphysique et de l'abstraction, chez ce peuple accessible aux émotions populairement poétiques, et moins sensible aux raffinements d'une sociabilité mobile qu'aux prestiges de rimagination et aux découvertes de

170 GCBTHE.

rérudition ; le dictateur de la littératate et de la poésie ne dut réunir ni les mêmes qualités, ni les défauts dont Voltaire offrait Fensemble éclatant Cette dissemblance même constitue leur ana-

logie; leur poatidli difl^^/et leur génie doit différer; ils sont assis sur le même trône, revêtus du même pouvoir, environnés d'attributs différents et rois de domaines opposés.

Voltaire étut chef de secte. Goethe, voué au panthéisme intellectuel, ne relève d'aucune secte, ne souiète aucune bannière. Le patriarche militant de la philosophie au xviir siècle, — vrai chef départi, — souvent généreux, humain, doué d'une rare sympathie, ne dédaignait pas de caresser les préjugés les moins funestes^ pour ruiner les préjugés les plus dangereux. Goethe (comme l'a très-bien observé madame de Staél) s'est plu à combattre tour à tour les exagérations contraires. On ne peut l'accuser d'une seule adulation envers les individus, les corporations ou les sectes. Voltaire appartenait à une ère de combats et de destruction. Goethe est né immédiatement après lui, sur k limite d'un âge {Aus raisonnable, moilas passionné, plus avide de ntodération et de paix, plus amoureux d'impartialité que susceptible de fanatisme. Le philosophe français a toute l'ardeur de l'iconoclaste; son ironie frappe de mort, son épigramme est un poison qui i\ie. Il y a plus de dignité chez Goethe, qui n'aspire ni à fonder ni à détruire, mais seulement à prononcer comme juge, ou à émouvoir comme poète. L'un par son influence violente annonçait l'orage prêt à renverser les monarchies; dans les oeuvres de l'aïître Se manifestent la puissance d'organisation universelle, le besoin de classer et d'apaiser, de former un vaste cercle de doctrines, Fimpàrlialité clairvoyante d'une époque nouvelle.

doelfae, <i^ «es dAtstoyens-ont aonné VApiMsn Mu- Magète^ et qjsA es eiet a donné le meii?emeut à tons ieg esprilB'i tet fsTonil touB les développements de Tèilemagne défiais cinquante ans; 'Oeedie n'est point fadle à comprendre dans Tensemble de

ses oeuvres : tant les modifications de cette première sont souples et variables, tant les voiles dont* elle se couvre sont nombreuses. Pour beaucoup de lesteur son prestige est dans la mélodie d'un « style à la fois élégant, pur, flexible, coloré, nombreux. Le paysan répète les (œuvres de Goethe; l'homme du monde parcourt ses pages pittoresques ; le philosophe cherche la clé des énigmes que la plupart de ses ouvrages renferment Parmi les admirateurs de cet homme étonnant vous comptez les esprits les plus profonds et les intelligences les plus frivoles. Le secret de sa supériorité est dans cette variété seule, dans cet art de présenter un appât et une séduction à tous les goûts? Nous ne le croyons pas. Goethe n'a jamais songé à devenir le courtisan de ses lecteurs ; il les harcèle au lieu de chercher à leur plaire. Le premier* il a poursuivi de ses satires « aristophanesques » la puérilité des imitateurs de Werther. Le premier il a livré au ridicule les barbares imitateurs de Goethe de Berlin » genre. Dès que l'exaltation germanique a penché vers un excès, on a vu Goethe arriver, jeter dans la balance le poids de son nom et l'autorité de son génie , rétablir l'équilibre et ramener l'empire de la raison. A quoi attribuer cette mobilité qui n'émane point du désir de plaire et de capter la faveur? c'est ce que nous examinerons avec soin.

Il est artiste; là se trouvent le mot de l'énigme et l'explication réelle du génie de Goethe ; — artiste universel, créateur plastique» c'est-à-dire metteur en œuvre des idées-

372 G43exH£.

ments que lui offrent la vie et le monde, l'artiste (poète) dans le sens le plus noble de ce mot. Toutes les voix de la nature trouvent un écho dans son âme. Il n'est insensible à aucune des émotions que procure, la société, le monde physique ou moral

peuvent lui communiquer. Son souffle inspirateur émane de la création tout entière, et les métamorphoses de son intelligence n'ont été que la manifestation successive de ses inspirations diverses ; poète - philosophe, observateur-artiste, analyste-synthétique; c'est le prenÉer, en date comme en génie , des poètes panthéistes de l'Europe moderne.

Pureté grandiose de l'hellénisme ; énergique confusion du moyen-âge ; civilisation des temps modernes ; il a tout compris. Lisez l'élégant portrait de Voltaire par Goethe; vous verrez avec quelle pénétration , avec quelle facilité l'écrivain allemand s'est associé aut pensées de Cam/tV^e et dn Mondain ; parcourez son drame chevaleresque (1), vous croirez entendre le frémissement des lances sur les cuirasses, et le bruit rauque des ponts-levis que soulèvent de lourdes chaînes. Dans l'Intermède de Faust , il s'est plu à réunir dans un cadre fantastique les souvenirs de la chevalerie et les traditions lointaines des Pélasges et des Hellènes, comme s'il eût voulu prouver la souplesse infinie et l'étendue de com{H'ébension qui le distinguent : rien de plus curieux que cette peinture contrastée ; d'une parties choeurs solennels des jeunes filles et des prêtres de Mycènes et d'Argos; d'une autre tout le.mouvement guerrier de la hiérarchie féodale : ici le paganisme et sa fatalité dominatrice i là le christianisme encore sauvage, avec ses mystères d'amour et ses moeurs barbares ; ici une poésie plastique^ nue, gran-

(i) Goetz de Berlichingeu.

GCeTBUB» 373

diose» sculpturale; là une poésie chrétienne, pittoresque, demi-Toilée, gradeuse, infernale. Le second Faust n'est pas la

meilleure œuvre de Goethe; c'est son œuvre la plus caractéristique.

Dans ce vaste cerveau, comme dans un sanctuaire immense, tout se donne rendez-vous et prend sa place. Son Divan respire le génie asiatique, la puissance du monothéisme mahométain y est empreinte; le chantre qui emprunte la lyre d'Hafiz pour dire les douleurs voluptueuses et les passions mystiques de l'Orient, c'est Werther. .

À cette merveilleuse flexibilité de l'artiste joignez la perfection qui caractérise ses œuvres. Jamais il ne dédaigne la forme et ne la sacrifie à la pensée; cette dernière, il la présente toujours accomplie, vivante, lumineuse. Il cultive son art avec une persévérance sans égale. Il en fait jaillir toutes les ressources; il en met à profit tous les secrets. Les détails les plus minutieux du langage sont traités par Goethe avec soin, avec amour, comme ces métaphes grecques dont les moindres parties attestent la précision et la finesse du ciseau qui les sculpta.

Cette souplesse d'esprit unie à cette perfection de travail étaient des qualités indispensables pour dominer le siècle et le pays auxquels Goethe a imposé la loi de son génie. L'Allemagne n'avait encore pu atteindre avec Wieland qu'une sorte de perfection froide et pondérée, sans accord avec les besoins lyriques de la nation même. L'Europe attendait la définitive éclosion du génie germanique. Fils d'une civilisation très-avancée, nos goûts sont délicats jusqu'au dédain, et la beauté de la main-d'œuvre est le premier mérite qui frappe notre attention. Nés dans une époque de troubles, nous avons vu l'Europe changer dix fois de face, tous les principes confondus, toutes les doc-

trilles boailloDnant fi k fois. La vie des nattons depuis 1780 a été une tie d'efforts , de lotte , de déidbppeiiieBt pénible, d'essais dans tontes les directions, de combats entre toutes les influences ou de soumission à leur puissanoe omtradlctoire. De ce chaos et de cette foamaise earopéenne il fallait tirer la vie et Tordre , et régler cette littérature, la plus coirfbse de tontes, parce qu'elle en était la plus riche.

Yoilà ce que Gefthe a su accomplir. Il a calmé la tempête, réglé les éléments, séparé l'ombre de la lumière. Son organisation merveilleuse se prêtait à tous 1» efforts, entreprenait tous les combats, admettait toutes^ les idées, acceptait le perfectionnement et évitait les etcès.

Et lui aussi, comme te siècle, il avait eu sa jeunesse ardente, ses eqK)irs véhéments, ses combats douloureux, ses doutes intimes» ses années d'incrédulité ^ ses élans lEarouches. La trace de ces luttes intérieures était restée gravée sur son noble et mate visage. « C'est (disait on Français, dont le notn est célèbre dans les ^mnales diplomatiques) la figure <Vun homme qui a beaucoup souffert.- • — « Il se » trompe (ajoute Goethe en citant ce mot) : c*^st la fyptre » d'un hmnme qui a beaucoup lutté (1). » Par ce constant effort moral, son talent a grancU jusqu'à la maturité. Avec sa vieillesse seule a commencé la somnolence de ce panthéisme égoïste qu'on lui a tant reproché.

Le progrès de cette vigoureuse intelligence a suivi une route parallèle au progrès de son temps. Elle a cmnmenoé avec les derniers mouvements du xvin^ siècle par l'effervescence et le trouble, par l'expression du désespoir passif-et de h révolte extrême. Puis, s'élevant par degrés» eUe a tou-

(i) S\$ êiek reekt MWfr werdm lânetu

GCÉtHÈ. 375

ché les répons suprêmes et ne s'est pétrifiée qtUm piAai
culminant de son élérââOn.

S IV

Point de départ de Goethe. — Fin du xviii^e siècle. — Inquiétude» agitation, passions factices. — Comment est né le roman de Werther, — Goethe amoureux. — Kestner, Charlotte Von Buff et Jérusalem.

Plaçons-nous au point de départ de Goethe.

L'aspect du monde civilisé était alors triste et menaçant. La décrépitude des monarchies, les excès du fanatisme, les vains efforts des gouvernements, les violences de la nouvelle Église militante dont Voltaire et Diderot conduisaient les cohortes remplissaient les esprits méditatifs de terreur et de mélancolie. « Je vois , dit VHamlet de » Shakspeare,

« Au sein des yieux rameaux de Tarbre de TÉtat » Une sève de mort qui sourdement circule ; » L'arbre ya donc mourir I le poison qui le brûle , » Â tous les yeux cachés se révèle à moi seul ; » Oui, vous verrez bientôt (i) U.*

Fatiguée d'abstractions, la spéculation philosophique s'était réduite sous l'empire de Locke à une morale pratique, pleine de charité, de bienveillance, de simplicité , mais humble, terrestre, mondaine. Le catholicisme avait trouvé diez les nations romanes des interprètes insuffisants ,

(I) flIMbt/acte 8.

376 GCBTBE.

quelquefois corrompus; le protestantisme calviniste avait fioi, dans son opiniâtre lutte, par atteindie les limites d'un déisme stérile, dépouillé de solennité, d'énergie et d'idéal; les puritains calvinistes exagéraient le dogme du péché originel et de la fatalité coupable pesant sur Thomme, tandis que les rationalistes réduisaient la foi à une argumentation sans valeur. La poésie languissait, privée du soufiQe religieux qui est son âme; satirique et didactique tour à tour, elle avait cessé d'être un oracle; elle n'était plus qu'un amusement, un jeu, même un métier. En France la froideur de Saint-Lambert, la spiritueUe et vive élégance de Voltaire se substituaient à la verve inspirée des véritables fils de la Muse. L'Italie n'avait plus que de vains rimeurs et dès savants secs ou frivoles. En Angleterre, Jobnson, pesant dictateur d'une littérature assoupie, faisait admirer la redondance de ses éternelles périodes; quelques versificateurs élégants jouissaient de la faveur populaire ; Gray , sensible et pur, talent laborieux, passait pour le roi du Parnasse. Le naïf Goldsmith était dédaigné ou méconnu ; il a fallu qu'un demi-siècle s'écoulât pour que sa supériorité réelle, sa caustique ingénuité , sa grâce champêtre obtinssent leur place et leur récompense. En Allemagne l'esprit philosophique s'éveillait ; mais les Ramier^ les Rabener et les Gellert usurpaient toute la renommée.

Le seul point de l'Europe où se manifestât une vive effervescence de pensée, c'était la France. De là émanaient toutes les idées qui ébranlaient l'Europe ; de là jaillissaient cet enthousiasme d'indignation contre l'intolérance, ce cri de fureur contre la superstition, cet élan contre la tyrannie, dont nous avons vu les

extrêmes résultats. Oui certes, les destructeurs de la société ont eu raison de voir avec horreur une masse incohérente de préjugés absurdes et d'iniquités

GCBTHE. 377

meurtrières, souvent sur extrême. corruption de mœurs; la société européenne était en péril. Leur éloquence a porté la flamme dans cette forêt d'abus; conflagration immense; les reflets de Tincendle nous éclairent et nous effraient encore. Mais à cette époque, quelle mélancolie profonde devait saisir l'homme méditatif! La tempête s'amoncelait, des ruines se préparaient

« Nous ne sommes pas seulement (dit quelque part » Schiller) les citoyens de notre pays; nous sommes les » citoyens de notre temps, '> Comment échapper à l'influence douloureuse que je viens de décrire? Le jeune Goethe Texprima dans toute son énergie, et cet écho de la douleur commune pénétra toutes les âmes.

Werther parut. Expression de l'inquiétude générale, telle que l'avait ressentie dans ses dernières profondeurs un cœur de jeune amant et de poète;— c'était le désespoir d'une génération placée sur le bord d'un abîme. Écoutons Goethe lui-même (1) rendre compte de sa situation morose quand il écrivit les Souffrances du jeune Werther (2).

« Au milieu d'études stériles, privé de mobile et d'exci- » tation, je traînais, dit-il, une vie languissante. Il me » semblait que le but de ma vie n'était pas atteint ; et mon » oisiveté se révoltait contre une destinée sans rapport avec » mes désirs, contre une existence sans but et sans bon- » neur. La connaissance intime et le goût de la littérature » anglaise que je n'avais point cessé d'approfondir aug- » mentaient encore l'intensité de mes tristes mé-

ditions. 9 Nul peuple n'a mieux connu que les Anglais cette dou- » leur morale; jamais elle n'a été mieux analysée que par

(i) Dichtung und Wahrheit.

(2) Leïdm, mot intraduisible. Le& mystiques seule pourraient en exprimer le seBS par le mot insolite et expressif : p(Uimemt9^

■

37S GCRHE.

à IM écriTAiiiB de cette natioa ; ee sentiment a laissé sou » empreinte sur b poésie, sur la littérature aoglaiaes, dont è le mé-rite spécial est cette métailcolie sérieuse et mâle, » cette inspira- tion qui a tant de grandeur et de profondeur » à la Ms.

» Dans la pins heureuse situation imaginable, il arrive » que le défaut d'activité, joint à un vif désir d'action, » nous [»^pité vers le besoin de la OMurt, nous donne » soif du néant Nous deman- dons akirs à Texistence beau- » coup plus qu'elle ne peut nous donner; et ces impôts » exorlHtants que nous prélevons sur eUe ne pouvant être » ni durables, ni suffloants à l'immense avkltté de nos sen- » sations, nous cherchons à aoifê débarrasser^ insen- sés que » nous sommes, d'une vie qui ne corres[XHML {dus avec la » hauteur et l'exigence capricieuse de nos pensées. Je sais » ce que m'ont coûté de souffrances toules ces spéada- » tiond, je sais aussi quels efforts j'ai dû fake pour me dé- «r Ēvrer de leur obses- sion constante ; la vogue qu'a Ēri>teniie » Werther m'a prouvé que ces mêmes idées ^ toutes » maladives qu'elles fussient, ne m'étaient pomt particulière- » res ; je ne cacherai donc ni les dou- leurs que je |»arta- D geais avec les hommes de mon siècle, tii ces méditations » surlesmdde, méditations qui ont absorbé une grande » partie dé ma jeunesse.

» Tout, je l'avoue, me semMait m^Mitone dans la vie. » En-
prme au dégoût, insensible à l'amour, je n'entendais o plus cette
voix douce de la nattfre qin, à des intervaMes » réglés, nous ap-
pelle à jouir de ses métamorphoses mer- » veifieuscs. Je ne pois
mieux compaorer çetle sitnalioa » qu'à la surdité du malheureux
dont Toule blessée ne jper- » çoit ^us aucun ^seo. Lessing, un de
nos grands eci- » tiques^ se courrouçait contre l'étemeUe ver-
dure dn pàBr

6(ftTH8« 379

tetiipi»; il eût vollii que les feiliUagte, aa lieu de tette tenture
toujours la même, se fassent pour changer teints de pourpre ou
d*azur. J'ai connu un Anglais t|ui se pendit pour échapper à Ten-
Bui de s'habiHer tous les jours, et un h<ninête janHnier, qui, ap-
puyé sur sa bêche, s'écriait du ton de la désolation la plus sincère
: « Yerraije toujours ces ûta%es maudits aller d'un bout du ciel à
l'autre? »

« Souvent la puissance de cette mabdie memilè se iMt>r por-
tîonne aux qualités et aux vertus du malheureux qui en edtTic-
time. La faveur des grands, le caprice des amitiés et des amours,
tous les accidents de la destinée humaine, blessent une âme irri-
table et fébrile : faibles dans nos combats contre nos vices, nous
sommes harassés de cette lutte interminable. Nous retombons
sans cesse dans les mêmes erreurs; souvent elles tiennent à nos
vertiB mêmes, et dans rimpuissanoe où nous sommes de séparer
les unes des autres, désespérés de notre débilité incurable, nous
nous déterminoiis à triompher d'elle par un coup dé poignard.

» Telles étaient les pensées dont Tinfluence dangereuse » do-
minait mon imagination assombrie. J'avais longtemps » médité

sur les moyens divers dont l'homme peut se servir » pour se délivrer de l'existence. La mort d'Odion surtout » excitait mon admiration; vaincu, mais encore maître » d'une partie du monde, il pense avec orgueil aux victoires » mes dont son ambition jonchera bientôt les champs de » bataille ; il se résout à ne pas commettre ce crime, à sacrifier » tir de la vie à renoncer à l'empire et à la lumière du » jour. Ses amis, convoqués à un grand festin, sont loin de » pénétrer le dessein de leur empereur et de leur héros. » Le lendemain matin, on le trouve dans son lit, épuisé.

380 GCBTBE*

» un poignard dans le sein. De tous les suicides, c'est peut-être celui qui prouve chez son auteur le plus de force » d'âme et de liberté d'esprit.

Je possédais une assez belle collection d'armes anti- « ques, entre autres un poignard de forme élégante, richement montée, et dont la pointe aiguë eût accompli » en peu d'instant, sous une main assurée, ce que Shakespeare nomme la grande action romaine (1). Plus d'une fois, je l'appuyai sur mon sein : la force me manquait ; je ne tardai pas à reconnaître que cette soif de la mort n'était chez moi que la fantaisie d'un désœuvrement lugubre. Je me pris à rire de moi-même et je fus » guéri. Cependant les mêmes sentiments d'ennui qui m'avaient obsédé me tourmentaient encore. Il me fallait » une œuvre poétique, dans laquelle je pusse consigner » pour mon repos ces tristes pensées ; c'était le seul moyen » de leur donner l'essor et de m'en délivrer en les exprimant. Dans ce moment le bruit de la mort du jeune » Jérusalem se répandit ; le plan de Werther fut aussitôt » tracé ; l'ouvrage, conçu d'un seul jet, fut écrit de même ; » et les

fantômes qui venaient d'obséder ma jeunesse pri- » rent une réalité qui acheva ma guérison (2). »

Ici Goethe n'a pas tout dit ; selon sa coutume , il n'a ouvert qu'un seul point de vue dans les profondeurs où le roman de Werther a été conçu. L'absence du but produisant la torpeur et le néant, l'oisiveté enfantant le profond ennui, l'âme dégoûtée d'elle-même, se flétrissant et se consumant

(1) Let us do what's great, what's noble

In the high Roman fashion,

. (Antony and Cleopatra) , (2) T. II, p. 10.

« CETHr, 384

dans le vide, voilà bien on des côtés de Werther^ celui que l'artiste a daigné découvrir. L'amour , associant ses langueurs et ses tortures à celles de l'inactivité ; — la passion oisive, plus factice que naturelle; à demi-métaphysique, à demi-sentimentale; cette double misère engendrant une maladie spéciale, le mal de la vie, qui ne se guérit que par l'activité régulière ou par le suicide , voilà le double enseignement de ce livre extraordinaire !

Goethe avait traversé les deux situations, ou plutôt il eût l'Werther lui-même. L'homme sans but c'était lui; et l'amoureux idéal lui-même. Sortant de l'adolescence, en 1772, à l'époque où fermentait sourdement la lutte des éléments terribles et cachés qui produisirent la révolution française, — phase d'attente silencieuse pour l'Europe et d'inquiétude oisive pour Goethe , — il connut à l'etzelar, près de Brême , la fille d'un bailli , Charlotte Von Buff, fiancée alors à un jeune attaché de légation. Goethe, qui n'avait rien à faire et dont l'avenir n'était pas fixé, se lia d'une

amitié vive avec ces deux amants. Des promenades fréquentes, que l'absence de Kestner (c'était le nom du fiancé) rendait plus dangereuses, le conduisaient souvent avec Charlotte dans ces solitudes enchantées et ces doux replis du paysage voisin, que peu de voyageurs connaissent et qui sont di[^]es du pinceau de Berghem. Il sentit le diïnger, brisa violemment une chaîne qui l'épouvantait, s'arracha de Wetziar et écrivit à Charlotte et à son mari, pour leur expliquer ses motifs, deux lettres d'adieu, qui bientôt furent suivies d'une correspondance active et sérieuse. Les relations du loyal Goethe avec Kestner et sa femme continuèrent pendant toute la vie du msfri, 'qui mourut le 2k mai 1800. Peu de temps après Goethe rencontra la veuve Kestner à Weymar; elle [mou-

689 OfBTiie*

rut lé 16 JanTier ISSS, quatre v^àBée» avant Oœth<V Goethe a transcrit textuellement et placé dans spn fPer[^] tker plusieurs des lettres manuscrites qu'il avait adressées à Charlotte et qui se trouvent aujourd'hui entre (es mains des descendants de la fiaimille Kestner.

Le dénoûment terrible et sanglant de Werther ii|i avait été fourni par une lettre de Kestner luiirpiême, contenant les détails du récent suicide de Jérusalem. S'emparer de ces détails, les reproduire avec fidélité, termiper ainsi le roman, c'était efifocer la trace qui aurait uns le lecteur sur la piste, mystère que tothe voulait cacher, Il CQiQpléta ainsi son œuvre et lui donna l'unité, définitive de l'artiste (1).

Werther, auquel tant de oritiquefi ont reproché la fausseté sentimentale de la prisée et du style, [^]tait donc une œuvre dou-

blement vraie, quant à l'auteur et quant à l'époque. La (Plainte passionnée dont Goethe se faisait l'écho jaillissait de l'Europe malade. Lui-même était Werther amoureux et Werther désespéré. Mille voix imitatrices répondirent à cet appel; tous les peuples eurent leur Werther. Une race lamentable et funèbre s'éleva tout-à-coup, et l'Allemagne retentit encore des cris lugubres de ces Kraftsmänner, « hommes puissants », les premiers forts, comme ils se nommaient eux-mêmes. Leur puissance n'était qu'impuissance ; leur force n'était que faiblesse. Goethe, qui le premier avait jeté ce cri de douleur, s'aperçut du ridicule qui s'attachait aux efforts de ses disciples et essaya de réparer le mal qu'il avait fait. ^

(1) V. Gazette de Cologne, 1847, n° 817. — Gazette d'Augsbourg. 1847, n° 190. — Jahrbuch des Berlinerischen geographischen Vereins, it. 83t.

L'énergie manquait aux âmes, qu'une vie passive avait détrempées et amollies. Goethe leur conseilla l'énergie et l'action, et leur proposa pour modèles les vieux temps féodaux, temps de force et d'énergie, âge de fer et de bronze. Déjà il avait créé Goetz de Berlichingen, drame shakespearien, développement nouveau de la même idée, ou plutôt du même sentiment de malaise qui agitaient l'Europe. Si Werther avait donné le signal d'une sentimentalité sceptique, d'une affectation pittoresque et d'une mélancolie universelle, Goetz de Berlichingen fit naître une multitude de drames chevaleresques.

L'influence de ces deux ouvrages s'étendit fort loin; Byron s'inspira des lamentations de Werther ; Walter Scott débula dans la carrière littéraire par une traduction du drame allemand dont Goetz est le héros. Ce travail de la jeunesse de Scott détermina la

pente suivie par l'auteur écossais ; les ouvrages sur lesquels se fonde la gloire du romancier moderne sont consacrés à la mise en scène de ces vieilles coutumes que le génie poétique du poète allemand avait épuisées.

Sous l'influence de ces deux essais du jeune Goethe , deux routes nouvelles s'ouvrirent : l'une , offerte aux analystes du cœur humain, appelés à reproduire dans leur diversité complexe les ipisères intérieures de la civilisation ; l'autre , aux hommes doués d'assez de sensibilité et d'imagination pour faire revivre le passé dans ses détails et son ensemble.

Ici se termine la première époque de cet homme extraordinaire. Les fièvres de la société contemporaine , enivraient et assaillaient le présent , vague regret du passé , désespoir et aspirations vers un avenir inconnu s'y confondent. La force qui anime ces œuvres est encore irré-

38/1 GOETHE.

gidière et indomptée. Nous allons voir ces éléments s'apaiser.

Wilhelm Meister.

Pendant six années entières, Goethe travailla sans relâche à l'œuvre singulière qui devait servir d'expression à ce second développement de sa pensée; œuvre diversement jugée, souvent mal interprétée , objet de critiques véhémentes. Les *Années d'épreuve* (1) de Wilhelm Meister offrent une énigme esthétique, un symbole familier sous formes bourgeoises, un traité de philosophie revêtu d'une enveloppe triviale. En Angleterre comme en Allemagne, l'apparition de ce livre a été suivie d'un long murmure de désappointement. Quoi! l'auteur de Werther se complait

à retracer les scènes les moins intéressantes de la vie journalière ! chute bizarre ! sujet de surprise ! Aux uns l'ouvrage semblait immoral ; aux autres il paraissait entaché de pédantisme et surtout frappé d'ennui. Les critiques anglais trouvaient que rien dans ce roman ne rappelait l'usage de la bonne compagnie et l'élégance des mœurs. Novalis, poète et philosophe spiritualiste, découvrait dans Meister une tendance au matérialisme le plus grossier, une répudiation impardonnable des droits de la pensée et de l'âme. Goethe avait trouvé le secret de ne plaire à personne. On l'accusait ici de mys-

(i) Lehrjahre ne signifie pas « apprentissage, mais années d'enseignement, de leçon, d'épreuve, »

GCBTHE. 385

ticisroe , là de déisme, plus loin d'athéisme. Enfin Frédéric Schlegel s'avisa de consigner dans un essai critique (1) son opinion sur Meister et Je sens qu'il attachait à cet ouvrage. La voix publique , changeant de ton par degrés , proclama Wilhelm Meister un chef-d'œuvre.

Wennher est devenu Meister, Goethe , amoureux de Charlotte et prêt, au suicide, a étouffé la passion qui voulait anéantir sa puissance active. L'amant passionné est devenu artiste.

Si le désespoir règne dans Werther, c'est l'espoir qui règne dans la nouvelle œuvre de Goethe. Le jeune homme qui ne voyait dans le monde qu'une énigme indéchiffrable en a trouvé la solution. Tout s'est éclairci , tout s'est classé , tout s'est calmé II se plaignait que la vie n'offre rien d'assez pur, d'assez grand, d'assez noble; il apprend que l'idéal ne manque pas aux objets et aux occupations vulgaires. Cette flamme vagabonde et véhémence d'une

exaltation sans but ne s'épuise plus en vains élans. Elle s'est apaisée sans perdre de sa force ; se calmant, elle s'emploie. Du sein d'éléments bouleversés par une anarchie menaçante la paix et l'harmonie ont suipi. Voilà le mot de Wilhelm Meister.

Tout l'univers, chacun de ses détails, la fleur la plus humble, le grain de sable , la goutte de pluie sur l'aile de l'oiseau, possèdent leur intérêt. La vie étroite des cités allemandes de troisième ordre a son idéal.

Entrez dans ce petit bourg d'Allemagne. Rien de plus trivial que ses mœurs ; rien de moins relevé que ses habitu-

(1) « Caractère de Wilhelm Meister » inséré dans les œuvres de Schlegel, revu et corrigé par lui. V. la dernière édition de ses œuvres.

386 GCBTHE.

des. Là cependant les principaux types de l'intelligence humaine se retrouvent comme partout; un sceptique, Serlo; un commerçant à l'esprit boivé ; des gens du monde, cultivés et blasés, lathario et son oncle; une fille coquette et pétulante, PhiUna; un artiste enthousiaste, Taveugle musicien ; enfin, un être excitationnel et tout-à-fait d'accord avec son temps, une enfant passionnée et précoce, être suspendu aux limites du domaine idéal et de la réalité, la jeune Mignon. Au milieu de ces personnages qui re- [M'étaient les degrés de l'échelle humaine, depuis le prosaïsme le plus complet jusqu'au mysticisme le plus éthéré, se place Wilhelm; c'est l'artiste, c'est Goethe. Il apprend la vie, il se prépare, il en médite les leçons, il en subit les épreuves ou si l'on veut l'apprentissage; il s'instruit dans la connaissance des hommes, il étudie comment dans l'immense concert toutes les

nuances et tous les tons s'associent; quelles gradations harmoniques les concilient sans les confondre ; comment des teintes imperceptibles rapprochent Tune de l'autre les couleurs les plus opposées et séparent les couleurs voisines; il en observe leurs reflets mutuels et les influences complexes. Il finit par reconnaître que sous les plus humbles apparences. Dieu a caché des trésors de bonheur et d'espérance. Tout acquiert à ses yeux une importance et un sens profonds. Dans les jeux mimiques des enfants il entrevoit la naissance et le développement du théâtre ; dans les marionnettes une leçon d'art dramatique; dans les querelles vulgaires et les amitiés bourgeoises , il épelle évolutions dû caractère humain. Il croit, il médite, il espère, il prend confiance en Dieu, il connaît cette vie et devine l'autre.

Le livre est: une merveille de dpmj-teiptes et 4^e clairobscur. Tout est contraste et rien ne se heurte; une dé-

«dSTHE. 387

gradation insensible réconcilie les dissonances. Affaires, méditation, passion, rêverie, chimères, illusions, enfantillages, dévouements, héroïsme, erreurs, repentirs, remords même ; la vie humaine y apparaît symbolisée. Ce n'est pas un roman , c'est un commentaire mystique sur le monde réel et la poésie, sur les points de contact de la sphère idéale et de la vie positive.

On y parle d'objets vulgaires ; ses héros s'asseyent souvent à la table du festin ; les dragées que l'on donne aux enfants et Par-moire qui renferme ces provisions précieuses, y occupent autant de place que les dissertations esthétiques et les descriptions passionnées. Schlegel faisait ses délices de ce livre qui semble puéril

; la reine de Prusse ne cessait point de le relire; elle avait choisi pour devise ces vers qui en sont extraits :

- « Toi qui jamais ne baignas de tes pleurs
- » Le mets de tes festins ou ton lit de douleurs ,
- » Qui ne vailas jamais dans l'ombre et la soaffrânce,
- » Attendant le retour du Jour lent à venir ;
- » Va ! tu ne connais pas la céleste espérance 1
- » Va! tu ne connais pas le profond avenir !»

Diverses pièces de théâtre, Clavijo et Stella par exemple, se rapportent à la première époque de Goethe, au premier développement de son génie; d'autre[^], comme Iphi[^] génie y le Tasse, Egmonty se rattachent à cette seconde phase apaisée.

Faust, création bien plus puissante, le sommet pour ainsi dire et le point culminant de cette vaste intelligence, marque l'accomplissement de sa guérison définitive et la magnifique éclosion de sa troisième époque.

388 GCETHE.

S VI

FausU — Les Fausts du xvi^{*} siècle. — Le Moyen-Age. .— Faust devenu Voltairien.

Toas les philosophes da xviu^{*} siècle, et particalièremment d'Alembert , ont recoonu comme initiatrice de leurs propres doctrines l'époque de Luther et de Bacon , cette époque qui a ouvert la carrière du doute et clos définitivement le grand cycle du

Moyen-Age. La révolution du xvi^e siècle, Têlan général vers les voluptés et la jouissance de la vie, que nous avons signalés plus haut (1) et qui enfantèrent de si curieuses légendes, créèrent en Allemagne un dernier symbole, une légende représentant Fépicurisme effréné, la jouissance illimitée, Finfini des voluptés; l'homme qui donne au démon son âme en échange des plaisirs terrestres.

C'est là Faust. On doit reconnaître en lui le roi de ces espiègles allemands, dont- l'histoire est ébauchée dans ce livre même (2). Le Faust primitif, non pas celui q<|&<vœthe a popularisé, le vieux Faust veut boire , manger, danser, rire, faire l'orgie et la débauche, être riche, et par un trait extraordinaire et frappant de vérité germanique, donner à sa curiosité érudite un aliment particulier , avoir la belle Hélène pour maîtresse. Ce pédant libertin, ce buveur homérique , ce rêveur sensuel, ce paresseux métaphysique tient au solide, et là vanité l'inquiète peu.

Quel que soit le nom du premier rédacteur de la légende, Widmann ou tout autre, il a eu le mérite de résumer les aspirations germaniques de son temps, et de leur donner

(1) V. plus haut, p. 130, les Espiègles Allemahdi.

(2) 14. *ibid.*

GtKTBE. 38^

une forme si concr^, nue couleur si traiiciée, une expression si giossièrement vive » si ingénqment populaire, que l'écho s*en etA fait entendre à travehs r£iii^ie-du midi et du nord. Gbacua-comiatoait, au xvi^e siècle, 4e sorcier sensuel; — Faustus jV-hommR du bonheur, te joyeux compagnon, le riche, le To(up-

tueux, l'amant de toutes les belles, le triomphateur de la vie. Faust^m quêtait tout le monde.

La première édition, à peu près introuvable, de ce livre caractéristique et brutal avait pour titre : Histoire prodigieuse du docteur Faustus, le Magicien « où Ton voit » comment il se donna au diable, comment il entreprit un grand nombre de choses prodigieuses, jusqu'à ce qu'il reçût sa récompense; extraite en grande partie de ses propres manuscrits, et publiée par Feffroi des impies et l'avertissement des fidèles. » Soyez soumis à Dieu résistez au diable et il s'éloignera de vous. Gum gratia et pium: vilegio. Imprimé chez Jean Spiess. Sans nom d'auteur. — La seconde édition, un peu moins rare, porte le nom de Georges-Rodolphe Widmann (Hambourg 1599). — La troisième, publiée en 1611, à Nuremberg, édition revue et augmentée par J.-Nicolas Pfitzer, porte ce titre : La Vie criminelle et la Fin effroyable du célèbre archi-magicien D. Jean Faust.

À peine ce résumé épique des désirs bourgeois du temps eut-il paru en Allemagne, les Hollandais le traduisirent dans leur idiome (Oeuf, 1592). Un peu plus tard, les Anglais reproduisirent à leur tour; et le plus puissant des dramaturges anglais après Shakspeare, Vénéralique Marlowe, transforma la légende en drame (1). C'est ce que fit avec

(i) Y, nos Études sur Shakspeare, Maib Stoart et l'arétin

S90 G««THB«

d'attres de Mlas et soas des ooirieQrs nouvelles, l'Espagnol UddmM ati XVU^e siècle (1). En France, l'Histoire prodigieuse de Jean Faust, grand et horrible enchanteur, associée à sa mort éponvoMable {in-12, Rouen, ÎMU) n'eut qu'une vogue

inédioce et ne fit pas beaucoup de bruit; les nations civilisées par l'esprit romain prenaient peu d'intérêt à cette Histoire gotbique et baibare.

En Angleterre et en Hollande, comme dans le reste du Nord tentooiqtte, Faust Tespiègle damné capUva tous les iMenrs, s'enipara dn romvi et de la scène. Voici sa véritable histoire, analysée par un élégant et savant esprit de notre temps avec une remarquable exactitude : " ^

« Faust est né de parents pauvres dans le comté d' Anhalt. » Un de ses cousins, qui habite Wittenberg, le prend au- » près de lui, et le fait entrer à l'Université : là il étudie à » 4a fois la théologie et la médecine, et reçoit plus tard à » Ingolstadt le titre de docteur. Tout en se livrant à » ses devoirs dasdques, le goût lui vient aus» de con- » naître le» sciences secrètes dont il a ou! raconter tant de » merveiUes. Il se procure des livres d'astrologie et de né- * cromancie, et consacre à cette lecture maudite tout le » tenips qu'il peut dérober à ^a théologie. En peu de temps » il a fait de rapides pn^rèa, il peut prophétiser l'avenir » d'après les lignes de la main, il peut tracer des cercles » magiiO[Uês et conjurer les démons à l'aide du miroir. » Quelquefois le remords s'empare encore de lui; mais il il l'étouffé bien vite au milieu d'une société de jeunes » gens qui m pensent qu'à mener joyeuse vie, et n'ont » plus aucune cramte de Dieu, aucun respect pour les » choses saintes.

(à) V. nos âroDBS sur l^Espàgnb. (SI màgieo prodigioso,)

6CBTRE. 891

» Son cousin menn, et Faust, courant uans cesS« de fête » en fête, a bientôt dissipé le mince patrimoine qu'il en a • hérité, n a

bescfin d'argent, et n*a plus rien à vendre ; » c'est alors qn-ii se résout à invoquer le diaUe. Il se rend » un soir dans une forêt voisine de Wittenberg, puis, quand » la nuit est venue, il trace ses cercles de conjuration et » appelle à haute voix le démon. L'èrâge gronde, h forêt » mngit, la terre tremble, Faust effrayé veut Itiir, mais B une apparition gigantesque le retient ; c'est Satan lui- » même!

» Quelques mots s'échangent entre lui et Faust Satan 9 ne peut deVenir son serviteur, mais il promet de liiî en » envoyer un.

» Le lendemain, à son réveil, Faust voit entrer dans sa » chamhre un petit homme revêtu d'un capuchon de » moine ; t*est l'esprit infernal dont Satan a parlé, c'est » MéphôStophoîis qui s'offre à servir pendant vingt-quatre » ans le docteur, et à sa-tisfaire tous ses désirs, pourvu 1» qu'il signe pr^labiement une obligation envers le j» diable.

» Cette obligation se compose de cinq articles :

» l"" Faust renbnce à Dieu et à ses saints;

» 2"* Il doit devenir l'ennemi des hommels, et surtout » de ceux qtn hlf reprocheraient son nouveau genre de »vie;

» â^ n n'obéira plus ni aux prêtres, ni aux religieux, ni » aux clercs ;

» i*» Il n'entrera dans aucune église, n'entendra point » de prédication, et ne fera usage d'aucun sacrement;

» 5® Il jurera de haïr le mariage et de ne jamais se » marier.

» Faust trouve tes conditions un peu dures, surtout la

première, qui Toblige de reaoncer à Diea^ et la cinquième, qui le force de ne pas se marier. Cependant, comme, d'une part, il a grand besoin d'ai^ent, et que, de Tautre, le diable le presse inté-rieurement par la cupidité, et extérieurement par Méphostopholis, il se fait ouvrir une artère et signe. L'auteur dit que Ton a retrouvé après la mort de Faust cette obligation à Wittenberg, mais que Ton a eu des raisons pour ne pas en dooner le

fiu simile!

» À peine Faust a-t-il ainsi, le mécréant, gagné la faveur

du démon au prix de son âme ses appétits brutaux

sont les premiers qui se réveillent II veut avoir du vin de France, mais non pas du vin falsifié comme on le vend dans les mauvaises auberges de Witlenbei^; ensuite quelques bonnes tranches de rdti de veau, 4n jambon et des petits pains blancs. Tout cela est servi aussi promptement que proprement, et Faust se met à table avec la joie d'un homme qui a bien gagné son dîner, et dont Tappétit s'aiguillonne encore par les difficultés qu'il a rencontrées pour le satisfaire. Ensuite il fait meubler sa maison par Méphostopholis, qui est à la fois son sommelier, son rôti-seur, son tapissier et son valet de chambre. 11 veut avoir de beaux rideaux en soie, des peintures, de riches

tapis Faust, en se promenant dans'^^on joli salon, en

contemplant ses meubles nouveaux, ses riches vêtements, sa table si bien fournie, se frotte les mains et se moque de la canaille dégaeniliéc qui passe en grelottant sous ses fenêtres, et qui n'a pas l'esprit de se donner au » diable.

» Quand tout a été disposé avec soin, quand il y a assez » de place pour donner un banquet, assez de chaises pour » les CQU-vives, assez de rôti de veau au buffet, et de \iu de

GCETU£. 393

France à h cave, Faast, qui n'est pas égcrite, et ae veut pas jouir de sa bonne fortune tout «eul, appelle ses bons amis les étudiants de Wittenberg, et alors Tive la joie I Ce sont des festins où il se casse pkis de bouteilles que dans les cuisines d'un roi, ce sont des soupers où Ton ne compte plus les heures, et des verres qui s'entrechoquent à grand bruit, et des chansons impies qui font pleurer les saints; et le jeu, et le tumulte, et le scandale dont les vagues retentissements effraient toutes les bonnes âmes de Wittenberg.

» Bientôt Targent que Faust reçoit de Méphostopholis ne sufBt plus, et pour s*en procurer, il a recours à des ruses infernales. Par exemple, il fait venir chez lui un juif, et lui emprunte quatre-vingts écus, en lui promettant de les rendre dans un mois, ou de se laisser couper le pied ; le jour du paiement arrive, le juif accourt, et, comme Faust n'a point d'argent à lui donner, il veut, nouveau Shylock, mutiler son débiteur. Faust se met au lit; le juif tire son couteau, et coup^ en effet une jambe d'homme; le sang coule ; il a peur qa'on ne le dénonce à la justice, et pour apaiser Faust , qui pousse de grands cris de douleur , il lui rend son obli-gati(m, de plus il lui donne tout l'argent qu'il porte sur luiy et Faust , ayant si bien joué son rôle, saute gahnebt à bas du lit , et bmt aux dépens du juif avec un nouveau plaisir.

» Une autre fois, il vend à un très-haut prix un beau cheval, jeune, vif, fringant, et^ à la première rivière que le cheval tra-

verse, son cavalier le sent fondre, comme un morceau de glace, entre ses jambes, ce qui doit être pour le cavalier une sensation assez désagréable.

» Puis de temps à autre il quitte sa jolie maison de Wit-

Stf& 6CETHE.

» teûberg, et s'^va toir c^ qui se t)a89é dans les antres » villes d'AUeiteagne. Son tova^ ne hii coûte pas cher, et » ses moye&ft de transport sont eAbore ptns rapidcis qne ne » petit Têtre nne bonne voiture an^alse dur on cftemm de - » fer. Il n'a qu'il étendre son mantean, pnis s'asse<Mr là- » d^M avec ses compagnons , et les voilà qui partit

• éomme Téclair. Un matin il arrive à Leipzig avec nne » troupe d'étodiatits; à Feutrée du caveau d'Auerbacfa il » aperçoit des domestiques qui roulent avec peine un » énorme tonneau, h Allons, fainéants que .iraos êtes ! s'é- » crie-t-il, comment l'un de vous ne se charge-t-il pas lui » seul de cette besogne? » Les valets le regardent d'un air » surpris ; mais l'hôte, moins patient, se fâche et lui dit : « Mauvais plaisant que vous êtes, essayez donc de remuer w ce tonneau, et si vous parvenez à le faire sortir de cette » chambre, je vous le donne. » Faust accepte la propo- » sition, appelle ses compagnons pour en être témoins, puis » s'asseoit sur le tonneau, et le tonneau s'avance légère- », ment comme eût pu le faire un bon coursier de Fran- » conî^ Alors ce fut un triomphe sans pareil, et une vie de » bombance comme la cave d'Auerbach n'en avait point » enix>re.;rne. Faust rassemble tous ses aqais , puis toutes les connaissances de ses amis, et Ton se met à table, et

• l'on passe la nuit et le jour à boire, jusqu'il ce que le » tonneau soit vide et bien vide, car Faust tenait à ne pas » laisser le moindre scrupule au brave aubergiste.

» Dans ce càVeau historique d'Auerbach, nous avonà vu » (continue le voyageur) deux peintures sur bois destinées » à retracer cette circonstance mémorableilapremière nous » montre Faust avec son bonnet d'étadiant , sa longue » barbe et sa barrette , arrivant à califourchon sur le tonê neau; l'Uke le regarde avec stupéfection ; les étudiants

GCBTH£. 395

* iont des gestes de surprise ; son petit chien marche de- » yant lui. au bas sont écrits ces six vers :

« Doctor FauBt sa diesen frîst

» Aas Auerbachs keller geritten ist

» Auf eineirf ft«t mit wein geschwind,

» Welches gesehen viel mutterkind.

» Solches darch seine subtile kriâft hst gethan

» Th»t des teOfels lofaû empfangendâToiu » tSSS,

« — Çn çe temps-Bj, le docteur Faust sortit rapidement » de 1^ cave d'4"i^i>3ch sur up tonneau plein de vini. Plu- » sieprs enfants de femme furent témoins de ce fait qu'il V accomplifpar la force de son art subtil, dont le diable lui » donna plus tard la récompense. »>

« [.'autre représente le joyeux docteur assis au bout de » la table; autour de lui ses compagnons, les uns qui boi- » vent, les

autres qui jouent de divers instruments, et près » de lui le bien-
heureux tonneau, où le domestique vient » encore de puiser pour
remplir une grande cruche. Au bas » de ce tableau, on lit cette
inscription, qui a déjà donné » lieu à beaucoup d'interprétations et
de commentaires différents :

« Vive, bibe, tobregar, memor

» Fausti bujus ! et bujus » Poense. Aderat claudohoc

« Ast erat amplo gradu (i). » 1825.

c Là couleur de ces tableaux curieux a noirci ; celui qui

(1) , Le sens de ces énigmatiques vers qui semble obscur à notre
spirituel voyageur et à ses devanciers est évidemment celui-ci : «
Vis, » bois, réunis- toi à tes amis; et souviens-toi de ce Faust et de
son » châtiment. Il est venu pour lui, le châtimeur, boiteux sans
docte, » à grands pas I »

396 GCETHE.

» se trouve au fond de la cave surtout beaucoup souffert » fert
de humidité, et Ton n'en distingue plus qu'avec » peine l'ins-
cription ; mais Ton peut cependant reconnaître » les [Anisio-
nies, qui ne sont pas sans expression, et la » naïveté du dessin et
les costumes qui peuvent offrir un » sujet intéressant d'étude.
Leur forme en demi-cercle , 9 mesurée exactement aux comparti-
ments de la muraille , « pourrait indiquer qu'ils avaient été peints
expressément pour 9 la salle voûtée où ils se trouvent.

)) L'aventure du caveau d'Auerbach a ranimé l'es-

9 prit entreprenant de Faust, et comme Il n'espère pas 9 tou-
jours trouver des hôtes qui le paient si largement pour le prome-

ner leur tonneau d'une salle à l'autre, il se résout 9 à aller chercher fortune ailleurs. Justement pendant qu'il » est à débattre avec lui-même de quel côté il fera voile sur » son manteau, il entend dire que l'évêque de Saltzbourg a ^ une cave pleine de vin, et le voilà qui, avec sa troupe * joyeuse, se met en route pour Saltzbourg. On arrive le soir auprès de l'évêché; on se &pit contre la muraille, et » quand la nuit vient protéger ces nouveaux larrons, ils 9 gravissent le mur du jardin, entrent dans la cour, descendent l'un après l'autre par le soupirail, ouvrent tous les « tonneaux, et sont assez francs pour rendre hommage à » la galanterie et au bon goût de Tévêque. La fête duçait 9 déjà depuis plusieurs heures, et les buveurs allaient se » retirer par le chemin qu'ils avaient pris, sauf à revenir ».iuiie autre fois, lorsque^ le sommelier de l'évêque, qui » savait aussi apprécier les trésors de son maître, réfléchit 9 que ce serait pourtant bi^n à lui de boire un coup avant » de se coucher, Il s'en va donc à la cave, et n'est pas peu » surpris d'y trouver une si nombreuse société. Il y a de 9 part et d'autre éionnement et frayeur : lui veut crier;

6CBTHE. 397

» les antres veulent fuir; mais Faust ne se déconcerte pas. « Que chacun remplisse sa bouleine! s*écrit-il en vrai » héros de cave, et partons I • Puis il prend par les che- » veux le brave sommelier , Tentralne rapidement dans la » forêt et l'attache à un arbre.

» De Saltzboui^ le ma^cien s*en va à Francfort. A moi- » tié chemin il entre dans un château, et devant toute laso- 9 ciété prend Tarc^en-ciel avec sa main : c'est un des plus « beaux traits de sa vie; puis il est reçu auprès de Tempereur Maximilien, fait apparaître sous ses yeux le grand » Alexandre, et lui bâtit une

salle où sans cesse on entend » le chant des oiseaux, où Ton respire le parfum des fleurs, » où tout est splendide et magique.

» Ensuite il retourne à Wittenberg et reprend sa vie j » bruyante comme par le passé. De temps à autre pourtant, n il lui vient des remords^ il voit ses vingt-quatre années » s'enfuir, il songe à ses pédiés et à ce qui l'attend dans » l'autre monde ; alors il se frappe la poitrine ei songe à » faire pénitence; mais le diable arrive aussitôt pour l'en « empêcher. Une fois il lui prend envie de lire la Bi- » ble ; Méphostçpholis le lui défend, à part pourtant les- » cinq premiers livres de Moïse; mais il ne doit lire ni le • Livre de Job ni les Psaumes de David ; et, dans le Nou- » veau Testament, on lui permet la lecture des trois évan- » gélites Matthieu, Marc et Luc, pourvu qu'il évite ce que » saint Jean et saint Paul ont écrit

» Une autre fois, il se lasse des femmes de mauvaise vie » qu'il a toujours courues. Il suit une jolie fille qui est » servante chez un de ses voisins : il tente de la séduire ; » la jeune fille est sage et résiste à tous les moyens de » séduction. Alors, comme il a conçu pour elle une violente » passion, il se propose sérieusement de l'épouser; mais le

898 Gornrt.

» diable arriYe,ian contrat à la main : « Tu ne te marieras » pas, lui dit-il, w le mariage a été inatilué par Dieu, et » nous ne wulou » pas dea institutiona de Dieu. » Fauat ré- » siate; le diaUe menace; et comme aes menace » aemident « être encore inutiles, tout-à-coup la maison s'ébranle, les » murailles et les parquets s'enflamment, et, à traYers le » feu et ia fumée, SaUm, Tceil « i courroux, apparaît lui- * même devant Faust, qui tombe tout effi-

rayé et demande » pardon, en promettant de se soumettre. Sur quoi, Satan, » en monarque généreux, lui offre pour compensation à la » servante de son voisin, aavea-vous qui! rien moins que » la belle Héltœ, l'épouse de Ménélas, cette Hélène devant n laquelle, dit Homère, les vieillards eux-mêmes se levaient » avec reqiect,

1 Donc Hélène, la fille poétique de \^ Grèce, arrive en n àtte-
mape, dans la petite vîHe de WUtenberg, dans la » chambre du
docteur Faust,, avec un riche vêtemmt ouu- » leur de pourpre,
avec de longues boucles de cheveux » dorés pendant sur les
épaules, et probablement aussi avec » ce regard qui mit T?we en
cendres. Ai-je besoin de dire » que Faust, en la voyant, oublie à
toutjamabsa petite » servante, ses projets de mariage et se sent
possédé du » même amour que Ménélas et Paris? Hélène est aus-
si » d'une grande complaisance. U changement de lieu ne »
l'étonné pas) la demeure tout allemande du philoeqrffie » ne lui
fait point regretter le palais ^lendide de Priam. » Hélène estune
bonne fille, qui tombe sans difficulté de » l'épopée d'Homère à la
condition tfsseï bourgeoise de » maîtresse de maison l
Wittcnberg.

» Je ne dois pas oublier de dire que pendant ses voyi^ » Faust
s'était choisi un compagnon , un famulus , le bon » Christophe
Wagna*, qui lui servait éa quelque sorte de

domestique , et qui » èa échange de «es loyaux services, rece-
vait des leçons de magie, » Ainsi placé entre une belle femme à
laquelle i) prodi* gue tout son amour , et un fidèle serviteur au-
quel il pe craint pas de faire part de sa science , il faut avouer que
la vie de Fausit commence à prendre une consistance assez bon-
nêta, Pour comble de bonheur , Hélène devient mère} un joli gar-

got^t qui porte sur son visage le fep du Midi et la rêverie du Nord, est le fruit de cet amour enchanté. Après la Qiort de Faust, Qéléne et son fils disparaissent

9 Mais Faust ne pouvait plus jouir qu*à demi de sa félicité d'amour, l» diable Im avait accordé vingtrqoatre ans de vie , et il sentait fuir cea^ vingtrquatre ans , et le diable tel que nous le montrent les ehroniquesdu moyeaâge, était homme de paiyle.

- Uoe fois arrivé au déclin de sa magique existence , le malheureux Faust n*osait en regarder le but Le sable coulait dans son horloge avec une épouvantable rapidité. Autrefois il pouvait s'endormir au léger murmure de cette chute des heures ; maintenant il comptait chaque grain, et chacun d'eux , en tombant, réveillait dans son ccBur autant de remords que de douloureuses appréhensions.

» Alors il lui arriva de nouveau d'exceUentes pensées de rdition et de très^bonnes résolutions de fiiire pénitene^ s mais il était trop tard. Dès qu'il s'ayise de tourner ses regards vers le ciel, le diable est là pour les ramener sur la terre ; dès qu'il songe à prendre uU livra de piété, Hélène s'en vient avec son doux sourire lui passer ses beaux bras autour du cou, répandre ses longs cheveux d'or sur sa tête, Faust ne songe plus qu'à lire dans les yeux de

&oo GCETftE.

cette sirène , et au Heu de réfléchir aui saintes maximes de la Bible , il ne rêve qu'à ce mélodieux chuchotement de paroles d'amour, que son amante lui appwte avec ses baisers.

» Bientôt sa vie ne se compte plus par années, par mois, mais par jours : il est temps qu'il règle ses affaires dans ce monde. Il appelle son famulus et lui confie ses dernières instructions et les manuscrits où il a raconté plusieurs traits de sa vie, et ses livres d'astrologie, qu'il lègue à la postérité ; ensuite il appelle encore une fois sa science à son secours, et prophétise l'avenir ; il prophétise la chute de la papauté, le renversement de cette ville infâme qu'on appelle Rome , de grands fléaux et de grandes guerres sur les bords du Rhin. Puis, après s'être ainsi occupé du monde à venir , après avoir fait en règle son testament, comme tout honnête homme pourrait le faire, après avoir aussi donné à son famulus un démon qui doit le servir sous la forme d'un singe, il se réveille encore un matin, et c'est, hélas ! le dernier. Alors il veut au moins mourir comme il a vécu ; il convoque ses compagnons de débauche et commande à Méphostopholis une grande fête. Les bons vins circulent de nouveau sur la table; les chansons folles et étourdies se succèdent sans interruption. Jamais les braves étudiants de "Wittenberg n'avaient pris tant de plaisir à s'enivrer chez Faust. Pour, lui, il ne peut s'empêcher d'être triste ; car il songe au voyage qu'il va bientôt entreprendre, et ce voyage n'est pas récréatif. » Il faut aussi qu'un homme bien élevé, il prenne congé)» de ses amis, et il essaie en vain de parler. Le mot est dur » à prononcer; plus dure encore est la pensée qu'il ren- » ferme. Enfin il vide d'un seul trait sa grande coupe et » commence sa harangue : < Mes amis, je dois bientôt

GCBTHfi. &oi

» VOUS quitter; je ne sais quand nous nous reverrons ; » j'espère pourtant que nous nous reverrons; car vous pre- » nez un bon chemin, pour me rejoindre. Je ne vais ni à

• Leipzig, ni à Erfurt, ni à Francfort, mes trans amis ; au- »
tremment je vous prierais de venir avec moi. Hélas!* je vais » beau-
coup plus loin, et je vous assure .que s'il avait dé- » pendu de
moi de rester plus longtemps dans votre aima- » ble société, j'y
aurais consenti de grand cœur; mais j'ai » affaire à quelqu'un
dont il n'y a guère d'actes de pa-

• tience, pas plus que d'autres actes de vertu. Je vais enfin »
rejoindre mon maître le diable. Je vous prie de continuer » à
boire et à chanter, et de me faire seulement la grâce de » m'enter-
rer quand vous me trouverez mort »

« Cela dit, Faust se retire dans sa chambre; les étudiants < »
restent ensemble. A minuit, on entend un orage effroya- » Me; le
maison tremble comme si elle devait tomber; » puis à ce bruit,
qui glace tout le monde de terreur, suc-

• cède un silence non moins effrayant. Quand les étudiants »
entrèrent dans la chambre de Faust, ils trouvèrent ses » membres
déchirés comme par la foudre et dispersés sur » le parquet; ils les
recueillirent pour les enterrer, comme » il les en avait priés (1). •

Renouveler ce Faust du moyen-âge et l'appropriier aux nou-
velles doctrines, aux nouveaux doutes, aux destinées nouvelles de
l'humanité : voilà l'œuvre de Goethe. Le vieux peuple allemand du
xv^e siècle n'avait conçu Faust que sensuel et curieux, avec les
penchants et les entraînements grossiers qui rabaissent et qui dé-
priment Goethe prête à son savant les aspirations élevées qui le
rachètent

(1) X. Marinier. Études sur Goethe.

Il y a chez Goëthé tin sentimeât profond de h graûdear à laquelle notre époque aspire. Son Paust est réellement mystique, épris d'un amour trai, enflammé d'un véritable enthoui^me. Ses fautes tae sont pas d'une, âme lâche. Il peut dire comme le personnage de Shakspeare : « J'ai péché , mais non ignoblement » Que rêvait le XYili* siècle , ou plutôt que voulait Hâ doctrine? Elle niait la définitive impuissance dé l'homme, et nous appelait à butes les jouissances comme à un pouvoir sans bornes. Le Mondain de Voltaire ; tous les livres de d'Holbach , de Diderot, de Lamethrie n'avaient pas d'autre bat.

Faust est donc à la fois un adepte de taracetse et de Diderot. Il abuse de la science, cherche le seciNât éternel et se fle à l'amitié; ce sont les plus nobles erreûk^. Dès la première scène, il veut connaître le mot de cette grande et mystérieuse activité de la vie; il évoque l'esprit des mondes ; il méprise profondément la science creuse qui se paie de simulacres; — science représentée par Térudit Wagner, érudit d'écorce et de mots. Celui-ci représente l'inanité de la rhétorique et de la formule ; — laquais de l'érudition, caricature lexceûente, dont la présence déplaisante et factice ne sert qu'à dégôûter Faust d'une vie qui donne à de pareils néants l'occasion d'être quelque chose.

Wagner c'est l'artificiel , le simulacre et l'apparence. C'est la formule. Il désire le succès et les jouissances; il veut la science pour briller et être heureux* De cette ambition subalterne aux essors puissants , aux élang redouta- Mes de Faust, ardent à tout comprendre et à tout voullob*^ quelle distance I

C'e^t alors qu'il se damne volontairement Le démon ne le séduit pas; c'est le vide, le désespoir de son œcur, le dégôût de la science vaine qui le perdent Werther se re-

trouve ici. Après quelques scènes de tavernes, quelques visites aux sorcières, quelques essais de jouissances grossières qui fatiguent Faust, une jeune fille de Francfort passe dans la rue; elle est l'innocente même et n'a pas quatorze ans. Dès que cette adorable créature apparaît, elle attire et concentre tous les regards; entraînée dans le cercle d'activité infernale de Faust tous les cœurs sont à elle; Faust et le diable s'attachent à elle. On ne voit plus que cette suavité innocente et grande en face de l'incertitude de la science. Là tradition du moyen-âge est anéantie; le mythe, la légende et leur brutale simplicité font place à des sentiments et à des idées plus modernes, (dus attendris et plus profondément chrétien). La faute de Marguerite a donné la mort à son frère et à sa mère; mais elle a aimé, sa douleur expie son crime; elle l'a sauvé.

Tel est ce grand poème ou plutôt; ce mystère dramatique, le précurseur de Manfred de Schiller, de Don Juan de Mozart «t que l'on peut regarder comme un développement et un approfondissement distinct du roman de Werther; le sentiment chrétien le plus profond s'y épanouit en une adorable poésie associée à des aspirations secrètes vers un panthéisme qui ne parvient pas à l'absorber.

L'âme de Goethe s'était apaisée. L'expérience, l'étude des hommes et des choses l'avaient calmée et raffermie. Un long séjour en Italie dût changer toute son atmosphère

&0& GCETHS.

S va

GiBthe et la famille de Gag^ostro.

En 1787, Gcetbe, jeune encore, et dans la première £ra!dieur de cette imagination puissante, de cette c^>senration sagace qui se développèrent ensuite pour sa gloire, se trouvait à Palerme. L'Europe retentissait alors du nom de Cagliostro. Par une révolusion qui n'étonnera pas ceux qui connaissent rhumanité, ce siècle qui foulait aux pieds toutes les croyances croyait au comte Saint-Germain l'immortel, à Mesmer le magnétiseur, et à Cagliostro le sorcier.

Qui était Cagliostro? Cet homme sans famille, sans parents, sorti de terre, étonnant l'Europe de son luxe; éloquent, adroit, prodigue, charlatan sans pudeur, d'où venait-il ? Fallait-il l'identifier avec un certain Joseph Balsamo , banni de Palerme pour ses nombreuses peccadilles, ou le croire prince oriental, comme il l'assurait gravement? La curiosité de Goethe fut vivement excitée, et son séjour à Palerme lui (^rit les moyens de satisfaire cette curiosité. Le poète lui-même raconte avec quelle attention il prenait part aux conversations relatives à Cagliostro ou à Joseph Balsamo; avec quel soin il recueillait les documents relatifs à ce personnage, les portraits de CagUostro que l'on colportait à Palerme. C'était pour lui un problème à résoudre, une espèce de monomanie de curiosité.

Jugez de sa joie lorsqu'on lui indiqua le nom et la demeure d'un vieil avocat chargé par la cour de France de remonter aux sources, de rechercher les antécédents, les ancêtres, les parents et les collatéraux du magicien pré-

tendu, et de composer avec . toas ces documents un mémoire explicatif. Gagliostro s'était mêlé d'une manière éclatante au procès du collier ; sa fantasmagorie amusait et terrifiait la cour de France, qui, sur le bord du précipice, aimait à se distraire dans le baquet magique de Mesmer et au milieu des fantômes de Gagliostro. C'est au mémoire de l'avocat sicilien que sont dus tous les documents véritables sur lesquels repose la biographie de Gagliostro. Goethe s'empessa de lui rendre visite, et obtint de lui la communication de son travail II apprit donc que les Balsamo étaient d'origine juive, qu'un grand-oncle de Joseph Balsamo qui se nommait Gagliostro, avait donné son nom à Ten • faut né en 17&3, à Palerme. Frère de la charité dans sa première jeunesse, plein d'intelligence, d'habileté et de ruse; médecin très-expérimenté, Balsamo s'ennuya de bonne heure de l'obscurité de son sort, et s'avisa de con* trefaire un titre qui devait lui assurer la propriété d'un do^ maine considérable. On reconnut la, fraude ; il trompa la justice en s'embarquant pour la Gatalogne, où il épousa une fort jolie personne, dona Lorenza, fille d'un fabricant de ceintures; puis il se rendit à Rome avec sa femme, et se fit appeler le prince Pell^prini; et avec cette audace qui ne l'a jamais quitté, revint à Palerme, où il se fit recevoir sous ce nom d'emprunt Une jolie femme était , pour Gagliostro ou Balsamo, un instrument de succès admirable; il se trouva sur la route du couple aventurier un prince palermitain, sensuel, ignorant, arrogant, brutal et riche, qut«'éprit de dona Lorenza, et dont la protection s'étendit sur le faux prince Pellegrini et sur sa femme. Cependant jon reconnut Joseph Balsamo , le fugitif et le faussaire , qui fut incarcéré malgré les réclamations du prince. Le procès allait s'instruire ; avant le commencement des débats, on

vit le prince palermitain forcer la porte du tribunal, saisir l'avocat de la partie adverse, le renverser, le terrasser elv l'accabler de coups. Le président qui essayait de rétablir Tordre fut accablé d'injures, et l6 tribunal, téhîflé, ordonna la mise en liberté de Balsamo. Toute cette procédure honteuse , qui ne pouvait appartenir qu'à un paya de despotisme et de barbarie, fut imprimée à Rome ; c'est nît dt^s documents les plus curieux de l'état de TEurope et de sa législation avant la Révolution française.

Balsamo, laissant sa femme entre les mains du prince palermitain qui l'avait vaillamment ootaqmse, partit ensuite pour la France : oh sait quelle y fut sa fortune.

€es détails eussent satisfait une curiosité vulgaire. L'imagination active et l'âme poétique de Goethe ne se contentaient pais de si peu. Quelques membres de la famille Balsamo vivaient encore; où étaient-ils? Qu'étaient devenues la vieille mère et la sœur du sorcier ? Égiient-elles complices ou innocentes des fraudes et des jongleries qui séduisaient tant de courtisans et de grandes dames? Le vieil avocat, pour se procurer les renseignements nécessaires, et dresser l'arbre généalogique de Cagliostro, avait employé un commis qu'une ruse assez bien tissée avait introduit dans la famille Balsamo. Ce dénier avait prétendu disposer d'une petite pension appartenant^ disait-il, au jeune Capitummiao, petit-fiis de la mère de Gagliostro. Au moy^ de cet artifice il s'était procuré tons les papiers, contrats de mariage et âictes de naissance^ constataient l'état et l'origine de Joseph Balsamo.

— £h bien ! lui demanda Goeliie, puisque vots connais* sez cette famille, ne pouvez-vous m'Introduire auprès d'elle? Je suis curieux de voir ces pauvres , gens \$ ils me

donMPmt, «iir te caractère étrange de lear fito, plus de renseignements qae votre arbre généaiegique a'en peut

oQBtcnm

-^Mi»jeêraiB9 leur présence; ils m'interrogeront lior la pension qae je leur ai promise, et je ne saurai qoe leur répondre*

— Je rmB olire uà moye» fadie ; je passerai pour Anglais» CagKostro est nmintenant à Londres, où tous savez qu'il s*est retiré en sortant de la Bastille. Je médிரai chargé d*^[yporter à la vieille mère des nouvelles de son fils.

-^ Â la bolÉne beure I A deiâain.

Goetke aimait les déguisements^ N'y a-t-il pas dans ces âmes un instinct qui les porte vers les scènes et les spectacles qui doivent nourrir la pensée , émouvoir te coeur et grossir le trésor de sentiments et d*idées qui s'a{^e génie î

A irois heores« le commis et te poète se mirent en roule ; ils tratersÈtent les rues bizarres, gothiques, sarrazines, espagnoles et italtennes de Paterme; et non loin de la grande rue d'EI Cassèrô, ils pénétttrenl dans une rue tortueuse et side dont la vieilte maison des Balsamo occupait le fond. La petite porte éuit ouvert». Un escalier branlant et misérable conduisit tes visiteurs à h cuisine : ià se tnHivait une femme de taiUe moyenne, aux épaules larges, osseuses ^ carrées, mars sans embonpoint Elle lavait la vaissette. Son vêtement était pauvre et propt«. En apercevant l'étranger et le commis, elte se bâta de cacher avec un pan de son taUier mi autre pan que le travail dont elle s'oecvpait avait

sali. Nous laisserons parler Goethe, qui a pris soin de conserver dans tous leurs détails la scène et le dialogue suivants :

« Et bien ! seigneur Giovannini dit la femme au commis.

GOETHE.

nous apportez- VOUS de bonnes nouvelles? Notre affaire est-elle terminée?

— Non» pas encore; mais voici un étranger que votre frère a chargé de vous apporter ses compliments, et qui vous dira comment il se porte.

Les compliments du frère de Gela n'étaient pas dans nos conventions ; mais je m'étais trop avancé pour reculer.

— Vous connaissez mon frère? me dit-elle en se retournant vers moi.

— Toute l'Europe le connaît, et vous ne serez pas fatiguée sans doute d'apprendre que sa santé et ses affaires sont bonnes, et que sa fortune prend un excellent cours.

— Entrez, entrez, je suis à vous à l'instant. » Suivi du commis, j'entrai dans la chambre voisine. C'était une vaste salle, si haute, si gronde, si nue, qu'elle

aurait pu passer pour une salle de bal, si elle eût été plus richement ornée. Une seule fenêtre répandait le jour sur les hautes murailles, privées de tentures. On voyait tout autour des portraits de saints noircis par le temps et entourés de vieux cadres d'or. Les vieilles briques du parquet étaient fendues et soulevées de toutes parts; d'un côté, une petite armoire antique et noire qui servait de secrétaire, et d'un autre, deux vastes lits sans draperie.

Quelques fauteuils, dont le dos bruni laissait apercevoir un reste de dorure, et dont le siège était de paille, se irouvaient jetés çà et là.

C'était le seul asile de la famille. Il y a quelque chose de touchant dans l'indigence cultivant l'ordre et la propreté. Déjà ému, je m'approchai d'un groupe réuni au-dessous de l'unique fenêtre. Il se composait d'une très-vieiUc femme, la grand'mère ; d'une jeune fille d'environ seize ans, à la taille bien prise, aux traits parfaitement réguliers, jnais çiTacés et détruits par la petite vérole ; d'un jeune homme

GCETHE. 409

défiguré comme la jeune fille; et d'une personne malade, aux formes frêles, à Tair languissant, assise ou plutôt couchée sur une chaise longue.

Mon guide, pendant que j'observais cette scène simple et intéressante, expliquait en dialecte sicilien (que je ne comprenais pas) le motif de ma visite ; la vieille, qui était sourde et qui relevait souvent la tête, se faisait répéter le récit de mon conducteur. C'était une belle vieille, à l'air calme, comme la plupart des personnes afilligées de surdité ; de taille moyenne, mais bien faite encore; une de ces vieilles que les peintres sont heureux de rencontrer. La beauté de leurs ti*aits n'a pas disparu sous les rides, et leur physionomie grave et pensive sollicite le pinceau. Comme chacune de mes réponses à son interrogatoire avait besoin d'être tra^duite, la conversation fut lente , j'eus le temps de mesurer mes paroles et de jouer avec assez d'aisance le rôle que je m'étais imposé.

« Votre fils, lui dis-je, a été absous en France, et se trouve ipaintenant fort bien reçu en Angleterre. »

En entendant cela, elle poussa une grande exclamation, prononça une prière latine à haute voix, et son ton devint si animé, si joyeux, sa prononciation si nette et si claire, que je pus la comprendre, malgré le patois dont elle se servait.

Alors la fille entra, ses longs cheveux noirs rattachés et retenus dans une grande résille rouge et portant un tablier blanc. Pendant que Giovanni lui répétait ma conversation avec sa mère, je contemplais et je comparais ces deux personnes : ici, la décrépitude et l'affaissement ne tenant plus à la vie que par deux points uniques et sublimes, l'aniour maternel et la religion ; là, une plénitude de vie, de force, de santé qui brillait dans- les regards de la fille, et

MO eCBTHB.

semblait émaner de iouùb ses pores. Cette dernière pouvait vfdk quarante ana Rien de délicat, de maniéré^ de mo^ derne, chez cette femme dont l'e^ bleu était sagàcè, mais non rosé, dont les traifs prononcés rappelaient eeux de son ttèrt, dont la bouche était HMe et les lètreb tin peu fortes; te teint était animé, Fattitude déeldëe; tbttt "soù «ttMéUr, empremtde simpllicité et d'énergie, resdembMt nmains à une femme des temps modernes qu*à une statue des vieux temps. Elle écoutait, ou plutôt buvait avidement les paroles de Giovanni, le corps penché, la tête en avant, les mains sur les genoux. EUe se retourna ensuite vers moi, me questionna sur mon voyage, sur ee que j'avais vu en Sicile^ et finit par s'écrier, avec cette espèce d'enthousiasme que les cérémonies religieuses inspirent à tous les Italiens :

« Surtout ne manques pas la fêté de sainte Rosa^, et venei la télébrer avec nous. »

Je vis que la grand'mère et la fille se parlaient lout bas et d'un air assez gêné pour exdter mon attention : Je questionnai mon conducteur, qui m'apprit que la pauvre famille était désolée de ne pouvoir m'offrir une hospitalité plus complète ; qu'elle avait grand'peine à vivre ; qu'avant le départ de Càgliostro, la mère avait payé quatonee onces pour dégager des «fiets qu'il avait engagés; que estte somme ne leur était jamais revenue, et que, puisqu'il était devenu riche, influent, brillant, sans doute à ma prière il se souviendrait de sa pauvre famille. On mo demanda si je voudrais me charger d'une lettre pour lui ; je promis de Tenir la chercher le lendemain soir.

« Voyez, me dit la femme, je suis veuve, j'ai trofa enfants, etje n'ai rien. L'une de mes Sllles est élevée au cou* vent; voici l'autre, mon fils est à l'école; j'ai en outre li mt charge ma vieille mère, et cette personne malade, que j'ai

prise cbez moi par eiiarité dirétieimek J'ai confiance ea Dieu qui ne laisse {M» led bonnes osnvrei sans lécompense ; niais, héias! avec tont mon travail «t toute mon industrie, je pouvais à peine suffire à nos besoins, et c'est un faideaa bien lourd que celui que je porte depuis si longtemps 1 <»

Les jeunes gens se môlereat à la conversation qui devint générale et qui m'intéressa de plus en plus. Je vis qu'ils comprenaient ma pensée et me payaient de reconnaissance. Alors la vidlle femme, se retournant vers sa ûlie, lui demanda en sicilien :

« Cet étranger est-il catholique? af^partient-il à notice ssdate religion? »

La fille éluda cette question, et parla des fêtes brillantes de la Sicile, surtout de la belle fête de sainte Rosalie que les jeunes gens se plurent à dépeindre avec toutes les couleurs briUaates de l'imagination italienne, et qui, disaient-ils, n'a d'égale dans aucune partie du monde. Mon guide me fit signe qu'il était l'heure de partir : je quittai la famille en lui promettant de revenir chercher sa lettre le lendemain soir.

J'avais passé là trois heures, et l'impression que m'avait laissée cette soirée était vive et profonde. Une famille si pauvre, si candide, si pieuse, si malheureuse ! Ce n'était plus l'écart de curiosité qui m'animait : elle était satisfaite. Plus je songeais à ces mœurs simples et honnêtes, plus je comparais ce malheur résolu avec l'écroquerie brillante du fils, plus je me sentais touché.

La ruse dont je m'étais servi m'inspirait certains scrupules ; je les avais trompés ces honnêtes gens. Est-ce que j'avais le droit ? Le lendemain, lorsque la première surprise causée par ma visite s'était calmée, n'allaient-ils pas y penser plus tard, consulter d'autres parents, et peut-être se

k\2 GCETHE.

douter de mon artifice ? J'étais vraiment inquiet ; le lendemain, au lieu de me présenter seulement à l'heure du rendez-vous que j'avais fixée, j'entrai chez les Balsamo sur les deux heures ; la lettre n'était pas encore prête ; l'écrivain public ne l'avait pas terminée. »

Tel est le simple récit du poète. C'est à mes yeux, je l'avoue, quelque chose de touchant que cette scène ; non seulement la famille allemande, dans la vaste salle noire, pauvre, délabrée et si propre, mais ce jeune Allemand, homme de génie, qui sympa-

thise de toute son âme avec ces misères et cette probité. Gomme il se pose simplement dans le petit drame qu'il déveteppé ! (jomme on voit bien la vieille aïeule et la femme sicilienne de quarante ans! leur piété qui seule les soutient, et leur amour pour les belles fêtes, leur seule poésie , la poésie de leur pauvreté 1 Ils se croient riches de ces fêtes, et ces cérémonies opulentes les arrachent au sentiment de l'indigence. Le récit de GoQthe n'exprime pas tout cda, mais le laisse apercevoir et sentir. Il y a si peu de charlatanisme , de caprice, de personnalité dans cette narration I II songe si peu à se mettre en avant, à concentrer sur lui seul les rayons lumineux, à monopoliser l'attention du lecteur ! Il s'oublie si bien !

La seconde visite ne fut pas moins intéressante. Gœlthe y fit connaissance avec un autre membre de la famille , le neveu de Cagliostro , jeune homme d'une figure douce et mélancôliqucr

fc Poni'quoi notre oncle , diemanda ce dernier à Gœthe , a-t-il si complètement oublié sa famille? on dit qu'il est ridie, très-riche, qu'il se d<»me pour le fils d'un prince, et

GCËXHÈ. 413

qu'il nous renie. Je in*étonne qu'il lui soit venu à la pensée qu'il a encore des parents à Palerme.

— Eh bien ! dit la sœur en s'approchant, il nous reviendra sans doute : monsieur ne numquera pas de nous rappeler à son souvenir. N'est-ce pas, naonsieur? Et vous reviendrez quand vous aurez visité le royaume , et vous assisterez avec nous à la fête de sainte Rosalie ? »

La vieille mère se leva, et, s'appuyant sur la fenêtre :

— Mon jeune seigneur, dit-elle , quoique nous ayons ici une jeune fille , et que la décence ne me permette pas d'admettre des étrangers dans la maison , vous serez toujours le bien venu, vous, si vous repassez par ici.

— Oh! oui, oui, s'écrièrent les enfants en chœur, nous voulons faire admirer toutes nos fêtes à ce bon monsieur, lui montrer toutes nos cérémonies. Nous aurons soin de choisir pour lui les meilleurs endroits. Comme il sera surpris du grand char de triomphe, et surtout de la magnifique illumination !

Cependant la vieille mère avait lu et relu la lettre que l'écrivain public avait tracée pour eux. Quand elle vit que j'allais prendre congé d'elle, elle me la remit, et se levant :

« Vous direz à mon fils qu'il m'a rendue heureuse une fois, que je le presse ainsi sur mon cœur. »

Elle étendit les bras, les croisa et les serra fortement sur sa poitrine.

— Vous lui direz que, tous les jours, je prie Dieu et la sainte Vierge pour lui, que je bénis lui et les siens, et que mon seul désir est de le revoir encore une fois avec ces pauvres yeux qui ont tant pleuré pour lui.

« Et qui pourrait rendre, dit Goethe en répétant ces paroles éloquentes, la douceur et l'énergie que la langue italienne prêtait à ces mots? la pantomime expressive des

gestes de la véritable mère et le profond amour, l'ardent désir qu'elle exprimait ? Je ne pus les quitter sans être attentif. Leurs mains pressèrent les miennes; je fus reconduit par les en-

fants , et quand je me trouvai dans la Hie, je les \îs tous grbupés-
sur lé balcon qui me faisaient des signes fet qui criaient i

— Vous reviendrez, tt*est-ce pas? vous reviendrez!

Quand je tonhiai le txAn de là me, ils étaient éhi&Ore là. •»

L'impression produite sui* Gkfithe par cette iwène doknes-
tique ftit profonde et durable. Cependant, au moment même où
la pauvre famille, déçue par la visite de Tétranger, espérait une
ainélioration de sa destinée , lé fis continuait son rôle dans les ca-
pitales du Nord , et chaque nouveau succès obtenu par ses àuda-
cietices iniposttik^ contribuait à effiiceï* de son esprit le souve-
nir dé sa fàtnOle indigente,

Goetbé n*était pas riche, n avoue dans ses Mémoires qu'il lui
aurait été impossible alors de faire parvenir à la vieille Balsamo
.les quatorze onces (près de quatre cents francs) que lui devait
son fib. Il partit donc de Palerme, rapportant avec lui la lettre
Suivante, dictée par la vieille mère et destinée à CâgUostro :

« Mon cher fils,

• J'ai reçu de tes nouvelles le 16 avrU 1787 par l'entremise de
M. YiUon, et je ne puis t'exprimer combien j'en ai été consolée;
car depub ton départ de Franoe je n'ai ^ns entendu {Mirier de
toL Mon cher fib, je f«xhorte à ne pas m'onûier ; je suis très-
pauvre et abandemée de tons mes parents » excepté de ma fille
Maria^Anna ta MMr^ qai

in*a prise chez eOe. EDe ne peat pas loe maintenir toute
senle; mais elle fait ce qu'elle peut Elle est veuve, elle a tnns en-
fants. Une de ses filles est au couvent de Sainte- Cathmine, les
deux autres sont à la maison.

» Je répète ma prière, mon cher fils ; envoie-moi seulement assez pour subvenir à mes besoins les plus pressants, car je n'ai pas seulement l'argent nécessaire pour remplir les devoirs d'une bonne catholique ; mon manteau et ma robe sont tout déchirés. Si tu m'envoies quelque chose, ou si tu m'écris seulement, fais-le par voie particulière et non par la poste, car don Matteo Braccón est préposé secretaire des postes.

9 Mon cher fils, je voudrais que tu pusses me fixer quelque chose par jour, afin que ta sœur fût un peu soulagée et que je ne périssais point de besoin. Rappelle-toi le commandement de Dieu et viens au secours d'une mère réduite à l'extrémité. Je te donne ma bénédiction et t'embrasse de cœur ainsi que ta femme doua Lorenta. Ta sœur t'embrasse de cœur, et ses enfants te baisent les mains. Ta mère, qui t'aime tendrement et qui te presse contre son cœur,

Té FÉLIGE Balsamo.

» Païenne» 18 avril 1775?.

A mon retour en Allemagne l'auteur de Winkler motiva cette lettre à plusieurs amis qui se cotisèrent pour envoyer, sous le nom de Gagliostro, une somme d'argent à la famille de Cagliostro. Un négociant anglais nommé Joff fut chargé de la lui remettre. Goethe reçut de la famille la lettre «prière de la famille de Cagliostro» :

416 GCBTHE.

« Mon bien-aimé fils, mon cher et fidèle frère,

» La plume ne peut décrire la joie que nous avons éprouvée d'apprendre que vous vivez encore et que vous jouissez d'une

bonne santé. Vous avez rempli de joie et de plaisir une mère et une sœur abandonnées de tout le monde, et qui ont deux filles et un fils à leur chaire, en leur envoyant quelque secours. Le sieur Jacob Joff, négociant anglais, après bien des peines, est parvenu à nous découvrir; car madame Joseph-Maria Gapitummino n'est pas connue, et on m'a dit communément Marana Gapitummino. Il nous trouva enfin dans une petite maison, où nous vivons aussi bien que nous pouvons. Il nous annonça qu'il était chargé de nous transmettre une somme avec une quittance que je devais signer, ce que j'ai fait. Il nous a déjà remis l'argent, et nous avons même gagné sur le change.

» Maintenant figurez-vous avez quelle joie nous reçûmes une pareille somme, au moment de la fête de Noël, n'attendant de secours de personne. Jésus, qui s'est incarné pour nous, a sans doute touché votre cœur et vous a porté à nous envoyer cette somme, qui non-seulement a servi à apaiser notre faim, mais à nous vêtir, car nous manquions de tout

» Notre plus grande joie serait de vous revoir encore une fois; surtout moi, qui déplore chaque jour la fatalité de me voir éloignée d'un fils que je voudrais tant voir avant ma mort!

» Mais si des circonstances s'opposent à cette réunion, ne négligez pas de venir à mon secours, surtout à présent, que vous avez trouvé un si bon moyen, par le canal de l'excellent et honnête négociant qui avait tout en sa possession

6QETBB. 417

sans que nous nous en doutassions et qui nous a cherchés et remis fidèlement la somme en question.

> Cette somme est de peu d'importance pour vous ; pour nous le moindre secours est un trésor. Votre sœur a deux grandes filles, et un garçon qui demande paiement à être soutenu. Vous savez qu'ils ne possèdent rien ; et quelle bonne œuvre ce serait si vous envoyiez assez -pour les établir convenablement !

» Dieu vous conserve une bonne santé ! Mais Fimplorons avec gratitude, et nous faisons des vœux pour qu'il vous maintienne le bonheur dont vous jouissez, et qu'il touche votre cœur en notre faveur. C'est en son nom que je vous bénis, vous et votre femme, comme tendre mère; et moi votre sœur, je vous embrasse. Le cousin Joseph (Bracconeri), qui écrit cette lettre, fait la même chose. Nous demandons votre bénédiction, ainsi que les deux sœurs Antoine et Thérèse. Nous vous embrassons et vous félicitons,

» Votre tendre mère,

» Felice Balsamo.

9 Votre tendre sœur,

» Joseph-Maria A. CAPITUMMCNO. »

À un moment où Goethe écrivait cette lettre destinée à Cagliostro, la pauvre famille apprenait la condamnation et l'emprisonnement de cet homme étrange. Alors Goethe publia, sous le titre de *Gagliostro's Stammhaum* (Généalogie de Cagliostro), un récit de son voyage, et finit par s'adresser aux bonnes âmes « qui voudraient, disait-il, prendre leur part de la reconnaissance et du bonheur de » cette pauvre et honnête famille qui a produit l'un des

A18 GCETin.

» phénomènes de Tépoqae, un des plus étraûges monstres • que notre siècle ait vu& » Son appel ne-futpas inutile, et la souscription Teraée chez Gœdie fut réalisée et convertie en une pension dont la vieille mère et les enfimts jouirent jusqu'à leur mort.

C'est un axiome asseï vulgaire et très-aimé des sots, que la noirceur de Fâme s*asBOcie presque toujours à h beauté du talent. Que d'anecdotes recueillies pour prouver h bassesse de ce grand homme, Tavarice de cet autre, la folie d'un troisième I La malice, Fenvie et la petitesse de vues se sont chargées d'écrire la biographie des talents s elles ont rabaisé les supériorités à leur niveau et se scmt félicttées de cette œuvre. Regardez-y de près, vous trouverez àam rhistoire secrète de Fattiste et du poète de quoi défrayer de belles aotims et de nobles mouvements mille existences vu^aires. Qn a Boslet vices do génie en relief, on a porté la lumière sur ses bitftrreiles, on n^a oublié que ses vertus^

Dans la jeunesse de Gœtbe plus d'un trait semblable attestent la générosité dé Tâme. L*époque de sa maturité et c«lle de sa vieillesse^ progressivement envahies par la religion de soi-même et la doctrine plus que payenne de Tindifférence panthéiste et du calme impassible virent décheoir ou du moins s'affaibHr son génie que la puissance d'aimer abandonnait.

S VIII

Études de Oœthe. — Sea jugôïDent9< -^ Opinion A<! Qœthe sur l^acine, Corneille, Alfïeri, Stiakspeare; Çalderoo.

A dater de son voyage en Italie^ la vie de Gflslbe n^ fut

GCBTBB. {^19

qui s'explique par l'expérience» une étude infinie sur le monde, l'humanité et l'humanité. Alors commença cette série d'observations qui le révèlent tout entier et dont nous avons cité plus haut quelques fragments. A ces réflexions sur la vie se joignit une analyse approfondie de toutes les littératures, de tous les génies, de toutes les époques. Rien ne serait plus facile et plus intéressant que d'extraire des œuvres de Goethe une galerie admirable de jugements critiques. Citons seulement les suivants :

« A nous aussi il est permis de parler d'Alfieri. Tandis que nos amis le traduisaient, nous tentâmes de le faire » monter sur notre théâtre ; une certaine sécheresse d'imagination, unie à une âme passionnée, le laconisme « dans la conception aussi bien que dans l'exécution », refroidissent le spectateur. Loin de nous la pensée de nous ériger en détracteur de ce grand poète ; mais ne » fût-il pas avouer que plusieurs de ses pièces deviennent » arides par le petit nombre de personnages auxquelles il les » a réduites ? Les anciens faisaient usage des chœurs, et parce que chez eux la vie était publique ; les modernes » ont eu recours aux confidents ; pourquoi cet isolement » des personnages dans les pièces d'Alfieri ; pourquoi s'efforçait-il obstinément à admettre quelques interlocuteurs de plus, » qui auraient délivré les héros et les spectateurs de ces » monologues si fatigants ? »

« Pour une critique supérieure Calderon et Shakespeare » sont sans reproche ; mais néanmoins quelque censeur bien » raisonnable s'obstinait à incriminer certains endroits de leurs ouvrages, il faudrait lui montrer en souriant un » portrait de la nation pour laquelle ils ont travaillé » Non- seulement ils ont ainsi droit à notre indulgence, mais ils

méritent de nouveaux lauriers, pour avoir si heureusement* comblé le génie de leur siècle. »

« Je ne me souviens pas qu'un Jivre, qu'un homme, on quelque circonstance de ma vie aient produit sur moi un aussi grand effet que les drames de Shakspeare. Ils semblent l'ouvrage d'un génie divin, qui se serait rapproché des hommes, pour leur apprendre de la manière la plus douce à se connaître eux-mêmes. Ce ne sont pas des poèmes. En les lisant on se croit placé devant les volumes ouverts du destin, jouets d'un souffle orageux, agités par les terribles tempêtes de la vie qui en bouleverse sans cesse les feuillets.

» Tous les pressentiments que j'ai jamais eus sur le genre humain et ses destinées et qui, dès ma jeunesse, m'accompagnaient inaperçus, je les trouve exprimés et développés dans Shakspeare. Il semble nous dévoiler toutes les énigmes, sans qu'on puisse dire néanmoins : voici la solution. Les créatures les plus mystérieuses et les plus compliquées de la nature agissent devant eux dans ses œuvres comme des horloges dont le cadran et la boîte seraient de cristal; elles indiquent le cours des heures et l'on peut voir en même temps le rouage et le ressort qui les font mouvoir. Les regards que je jetai à la dérobée dans le monde de Shakspeare, m'excitèrent plus que toute autre chose à m'avancer dans le monde réel, à me mêler aux flots des destinées suspendus au-dessus des réalités; afin de puiser un jour, s'il était possible dans la mer de la véritable nature quelques coupes pleines, et de les distribuer, du haut de la scène, au public de ma patrie. ^

« Je conçois combien les personnes cultivées, raffinées,

» élégantes et d'un rang élevé doivent estimer des poètes » tels que Racine ou Corneille, qui peignent, avec des couleurs si vives et justes, la nature de leurs propres relations et leur position sociale. Corneille avait représenté les » grands hommes, Racine représenta des personnages de » haute condition. En lisant ses pièces je me figure le » poète > vivant dans une cour brillante, sous les yeux » d'un grand monarque, lié avec ce qu'il y avait de plus » considérable ; enfin initié dans les mystères du cœur humain, tel que le font le monde élégant et les lambris dorés. Quiconque étudie son Britannicus et sa Bérénice[^]

• croit être à la cour, se familiariser avec les grandeurs et » les petites de ces demeures des dieux terrestres, et » voir par les yeux d'un Français fin et délicat des rois » qu'adore une nation entière, et des courtisans, objets de » l'envie de la multitude, se montrer tels qu'ils sont avec » leurs défauts et leurs douleurs. L'anecdote d'après laquelle : » quelle Racine aurait conçu un chagrin mortel de ce que >» Louis XIV ne le regardait plus et lui aurait fait sentir son » mécontentement, serait volontiers pour moi la clé de ses » œuvres ; le poète doué de si grands talents et dont la vie » et la mort dépendaient des regards d'un roi, devait écrire » des pièces dignes des applaudissements du monarque, de » la cour et du monde civilisé. »

« Lorsqu'une famille a subsisté longtemps, il arrive que » la nature finit par y produire un individu qui réunit en » lui-même toutes les qualités remarquables des aïeux. Il » en est de même des nations, dont tous les mérites peuvent » se concentrer dans un seul homme.

» C'est ainsi que Louis XIV fut un roi français dans l'ac-

- ception la plus comidète de ce mot, et que Yoltaire fut

422 GOSTHE.

n réerivain le ptas éminemment français, le plus national »
Vdici les qualités que les Français ex[^]nt dans nn grand » écrivain
; nous les enregislPons id sans trq[> nous arrêter » à les classer
méthodiquement :profondeur« génie, imagi-

- nation, élévation, naturel, talent, mérite, noblesse, e[^]»it,

• bel esprit, boA esprit, sensibilité, bon godt, 8aw>if*fîûre, »
justesse, convenance, bon ton, ton de cour, lariété, abon- »
dance, richesse, fécondité, chaleur, magie, pice, agré- » ment, fa-
cilité, vivacité, finesse, édat, du brillant, du » saillant, du péti-
Uant, du piquant, délicatesse, poésie du » style, bonne venàfica-
tion, harmonie, pumté, correction > élégante, perfection. De
toutes ces qualités et de toutes » ces modifications de Tespril, on
ne pent diqioter peut-

• être à Voltaire que la première et la dernière, hi profon-- »
deur dans la conception et le fini dans Fexécution : tout » le
reste, il Ta possédé, et c[^]est sa [^]ire. *

Jamais Voltaire, au point de vue dé Part, ne fut mieux

SIX

Quatrième époque, -[^] Goethe guéri* — Indifférence suprême et
apothéose.

La puissance gigantesque de cette intelligence nous est connue. A mesure que Goethe avançait en âge, une différence plus mystique et plus dionysienne le pénétrait

Une nouvelle période commence ici. Les couleurs du poète deviennent plus graves, plus douces et moins passionnées; tout souvenir des charités terrestres semble s'éloigner de lui. Il compose les Mémoires de sa vie, sous le titre de

GiSTHE. 423

VMéal dans le Vrai oh la Pâme de la Vérité (Diditung imd Wahrheit); mémoires dont la familiarité a subi tant de critiques; des poésies gracieuses et tendres, des essais d'esthétique remarquables par la profondeur et le calme de la pensée ; et la suite de Meuter le Wanier¹ jahre (1)² singulier fragment» plus énigmatique pour le commun des lecteurs que le Lehrjahre ou l'Apprentissage de Wilhelm. De ce pays réel et bourgeois où Wilhelm s'est instruit de ce que la vie humaine a d'utile, il passe dans une région nouvelle, la région des symboles et de l'allégorie. Le premier de ces ouvrages retrace les accidents vulgaires de l'existence; le second ouvre la perspective des idées élevées et morales. Utopie aérienne, mais d'un grand sens, elle est pour le xix^e siècle à peu près ce que la Reine des Fées (2) fut pour le xvi^e. Il y a de la légèreté et de la transparence dans le plan de l'ouvrage; la philosophie en fait le fond. Tout ce que les hommes discutent et essaient d'approfondir est indiqué dans cette allégorie restée comme le second Faust à l'état de fragment.

Ici Goethe s'est définitivement transformé. Il est panthéiste. Doctrine difficile à concilier avec la passion, l'individualité, la précision de l'artiste. Nous avons suivi Goethe dans les trois do-

maines de sa pensée ; — dans cette sphère d'orage pasnonné (pii lui inspira Werther ; — dans cette seconde sfdière de poésie, te domaine sublime de Faust \ — enfin dans ce dernier monde allégorique auquel tout alliage . humain fait défaut Entrons dans le monde nouveau de son Panthéisme.

(1) Wanderjahre, années de voyage; Lehrjahre, années à'w^ prentissage.) T^aüiér/aAre répond à la tournée du tour de France de nos ouvriers.

(fi) Fctery Queetu Poème de gpenoer.

kih GCETHE.

Aux yeox du jéuue Werther la vie n'avait été qu'on triste rêve : « c'est ce que plusieurs ont pensé; et ce sentiê ment cruel agite mon cœur. Voyez dans quelles étroiles limites la puissance de l'homme est emprisonnée ; où s'ar- » rétent ses recherches; où finit son action. Que d'efforts • uniquement destinés à satisiaire à nos besoins ; que de » peines pour continuer cette pauvre vie ; que de doutes 1^ mortels sur notre destinée ! Nous nous croyons bien as- » sures de certains points , et notre certitude n'est que la » certitude d'un rêve. Un riant paysage est là devant » nous ; c'est une chimère ; nous peignons de nuances va- » nées les murs de notre prison et nous nous croyons li- » bres.

» Les enfants ne savent point ce qu'il leur faut ; tous les » philosophes en conviennent. Mais les hommes faits le sa- » vent-ils? Savent-ils où ils vont et d'où ils viennent? Ont- > ils une plus juste idée des choses? Dites-moi ce qui les » gouverne ; le fouet, un morceau de biscuit et un habit » neuf. Pauvres enfants I De ces deux classes d'enfants, les » plus heureux, je dois le dire, sont les enfants véritables, » ceux qui, satisfaits de leur sort, vivent au

jour le jour 9 sans nul souci du lendemain. Beureux parmi les k^m- » mes ceux qui leur ressembieit ! Leur poupée leur suffit » Ils font la révérence au tiroir sacré où leur mère enferme » le pain d'épice, dévorant le morceau de pain qu'on leur » donne, et les joues toutes gonflées, s'écrient : « Encore! » » Fortunés mortels ! Ils ont des titres pompeux pour toutes » leurs occupations, de sonores périphrases pour chacune » de leurs passions : écoutez-les ; c'est pour le genre hu- » main et l'avenir qu'ils travaillent! Et l'homme qui voit » cela» celui qui dans sa profonde humilité reconnaît le peu » que l'homme vaut, son ardeur à vivre, son impuissance

GCETHE. (125

» à être heareut; celui-là se recueille au fonddehii-niêine, » et nourrissanl au fond* de son âme le doux sentiment de » liberté» il se console de sa servitude en songeant que ce » cachot du monde, il peut le quitter quand il Rendra. »

Celte apologie du suicide, apologie fondée sur la mauvaise destinée de Thomme, son esclavage en ce monde» Tincertitude de ses actions et la vanité de ses projets^ compose tonte la philosophie de Werther. Laissons le m^e écrivain se réfuter lui-même, dans un brillant passage que nous extrayons de r Apprentissage de Wilhelm Me&ler :

« Pourquoi Fhomme est-îi si malheureux en cette viet » C'est que la réalité ne le satisfait pas. Il aspire à de meil- » leurs destins; ce qu'il conçoit et ce qu'il désire n'est pas » en harmonie avec ce qui l'environne. Il souffre ; il agite » sa chaîne. Sa vie est la perpétuelle poursuite d'une féli- » cité que ses ^rts, son temps, ses trésors ne peuvent » acheter.

» Un seul homme y parvient; c'est celui dont la sympha- » thie universelle s'étend k tous les objets, celui qui eât » touché de l'harmonie sublime de l'univers; c'^st \e poète. » Sensible à toutes les douleurs, accessible à toutes les joies » de l'humanité, il console les unes, il augmente et épqre » les autres^ Prophète, sage, homme divin, il est l'instruc- » teur et le consolateur du monde. Il a les ailes de l'oiseau ; » il repose sur les sommités sublimes, plane stir les mers » immenses, fait son nid dans les bocages odorants, et » passe surjes villes tumultueuses, qu'il enivre de ses chan- » sons. Les autres rêvent; lui seul veille. Il conçoit le passé » dans ses rapports avec l'avenir. Cêtie' raç^ sublime des » vrais poètes s'éteint, mais il fut un teiops où elle com- » mandait la vénération du monde. Alors leur voix jaillisj» sait du sem de leur retipite comme la voix du rossignol

ftS6 eOETHI.

dn fldii éfà ixtugeft; et Ghaean « ^arrêtait pour le » étttndie Ib t'asBefàient ft toi » les feyens; « t tx>ute8 les tAbles tenr éUwDt hospitalières. Ridiesde pensée et de tnélodie* ib n'affient pas besoin d'autre opulence; Le héros les écoutait; le tonquéran tes admirait; assis sur son char de triompiie, ii devinait que Touragan de sa puissance et de sa gk)4re passerait en peu d'instant, mais que les tèvit^ inspirées du poSte pouvaient seules les consacrer dans la mémoire de l'avenir. Freffiicrs pontifes, tes poètes ont fait les dieux ; ik nous ont élevés jusqu'au trône céleste ; ils ont abais- sé Jusqu'à nous la c^este puissance. Le seul moyen d'échafi^r aux douleurs de la vie, c'i^ de leur ressembler dans cette vocation sublime, et dé s'élever au-dessus des peines de l'humanité, non en s'isolant d'elle, mais en sympathisant avec elle, par uiie pro- fonde et univenelle foienvéilianoe. >

Telle est la solution donnée par Goethe. La poésie console de tout et remplace tout. Eh quoi, demanderons-nous à Goethe, suffit-il de chanter et d'être universellement bienvenu? A quel pacifique égoïste, à quelle divine consdette de votre supériorité allez-vous aboutir? Il vous montrera l'épreuve, le combat, les souffrances, l'expiation, qui sont ses éléments et les matériaux du génie, et votre génie lui-même s'attache à l'œuvre.

Considéré comme poète et comme moraliste, Goethe vieillissant offre l'exemple d'un modeste éclatant du poète égaliste tel qu'il vient de le décrire. Les peuples l'honorèrent, les rois lui rendent visite. Il vit dans l'intimité des princes, la jeune fille du peuple chante ses odes. Sa solitude est le sanctuaire d'un dieu. Dans un âge de troubles et d'incertitude, sa vie est une anomalie. Artiste doué de la faculté de tout comprendre et de tout reproduire, l'étude, la mé-

6CBTHB. h%1

Il ne suffit pas à Goethe de parfaire et de mûrir son génie; la souffrance lui manque. Il fait encore de beaux vers, mais; pleins de froideur. Sa personnalité tue sa force sympathique. Son intelligence a beau s'emparer de tout ce que l'antiquité possède de traditions, de tout ce que la civilisation prodigue de lumières et d'instruments; à sa flexibilité naturelle, elle a beau joindre une variété de ressources et d'acquisitions presque infinie; — la flamme sympathique lui fait défaut la sympathie humaine se retire.

Tel est en général le caractère de sa quatrième époque et des œuvres de ses vingt dernières années; écrits étonnants et variés, clairs dans la diction, naïfs dans la richesse de leur grandeur,

profonds de sens, mais glac^ Le calme et le «repos de ses peintures deviennent alors l'immobilité imposante d'un dieu qui ne veut plus se commuaifier aux mortel».

« Goethe ressemble à Dieu (écrit Jean-Paul à l'un de ses 9 amis)^ lequel, selon Pope, voit du même œil choir un » monde et un passereau. Or comme notre Oethe n'a crée » ni l'un ni l'autre , cette belle indifférence ne lui coûte » pas grand'chose. Il se complaît d'ailleurs dans son apan thê pour les chagrins d'aiptrui; c'est comme s'il se deta- » chait de ses propres peines, tant les autres lui sont » chers. »

« Lui , toujours lui !

» Il n'admire rien de plus au monde. Sa parole est de * glace, même pour les étrangers, qui ne l'abordent que » très-diffidlement II a quelque chose d'impasnable H de » superbement cérémonieux. L'amour de» œuvres d'art ert }} désortuais le seul qui remue les ressorts de son cœur ;

ft2S GCBTHE.

» j'anrab, ma foi, bien fait de prier la personne qui me » conduisait de me plonger an préalable dans quelque » source minérale; j'aurais paru aux yeux de Goethe sous » un aspect qui lui aurait fort convenu , d'une statue. »

« D'après ce qu'on m'avait dit j'allai chez lui sans grand » empressément et par pure curiosité. Sa maison me » frappa ; elle est la seule à Weymar construite dans le » goût italien. Figurez-vous dès le vestibule un panthéon » de dieux en pierre, de tableaux et de statues; le frisson » de l'angoisse vous y suffoque. Le dieu lui-même parut, — • froid, monosyllabique, sans accent — Sa physio-

nomie a » de la puissance et de l'animation, son œil est un éclair.
» Après quelques moments d'entretien , il consentit à nous » lire
un fragment magnifique d'un poème inédit. Quand » je dis qu'il
le lut, je me trompe , il le déclama , te joua. » Je n'ai jamais rien
entendu de pareil. La foudre grondait » dans ses vers, mêlés d'un
babil curieux, comme la pluie » dans les feuilles; pendant ce
temps la flamme jaillit- » sait et se faisait jour sous la couche de
glace dont son , » cœur s'enveloppe. »

SX.

Madame de Staël et Bettina Brentano. — Lettres et anecdotes.

Cette divinité suprême de Goethe était d'ailleurs sanctionnée
et encouragée par l'Europe entière.

Il y a quelque vingt-cinq ans, le poète atteignait sa soixan-
tième année et le point suprême de sa gloire européenne, lors-
qu'une jeune fille, âgée à peine de quatorze ans, s'avisa de
s'éprendre en faveur du vieillard d'une de

GOETHE. &29

ces passions platoniques que les peuples ingénus admirent,
dont les peuples très-corrompus se servent ou s'amuse comme
d'un jouet ironique ou d'un prétexte de volupté ; penchants qui
trouvent des incrédules et des railleurs, mais qui se présentent
plus souvent qu'on ne le croit parmi les combinaisons innom-
brables de la passion et de la pensée humaines (1).

Le héros de ce roman , Titan intellectuel devenu un vieux
courtisan ; spirituel et calme vieillard doué de la faculté poétique,
vivait en paix, du haut de son trône littéraire, avec le monde di-
plomatique comme avec le monde intellectuel dont on l'avait fait

roi. L'héroïne, Bettina Brentano, petite-fille de Sophie de La Roche (2) qu'avait aimée le poète Wieland; — fille de Afaximilien Brentano, Italien établi à Francfort ; sœur du poète Clémens Brentano , qui ne manquait ni de talent ni de réputation, et qui publia , de concert avec Von Arnim, le *Wunderhorn*^ recueil de vieilles ballades allemandes ; et belle-sœur du célèbre professeur de droit romain Savigny, mari de Loulou Brentano, — brillait moins par l'éclat d'une beauté régulière que par l'originalité, le caprice, la piquante ferveur et l'extrême mobilité. Je ne sais quelle femme d'esprit du xviii^e siècle disait d'elle-même : < Je suis indomptable comme une mouche. » C'est le mot qui peint le mieux le caractère de Bettina. De petite taille, le front couronné d'une forêt de cheveux noirs tombant en boucles irrégulières, ses yeux bruns, d'une vivacité merveilleuse , semblaient ou plutôt semblent (madame d' Arnim est très-vivante) percer les objets plutôt que s'y reposer ou s'y appuyer. 11 fallait la voir échapper aux

(i) V. plus haut, FBiDiEic de Cents, etc.

(3) V. plus haut, WiUAND it ses gonibiiporâus.

iefAilés et aux feçoM do ieg anitt, oeinmeMer et acbe- ?er floQ éducation toute ienle* ae moquer de Savigay, do srtve Vqr BiwteU ami de h maisea et conseiller rigide; de son mattre d'histoire, le bonboimie Areoswald, et de tout ce qui était axiome couTeou, formule et lieu3commun«

« Vous connaissez , écrit-ene à une amie, ce bon Savigny, mon honorable beau-frère? H fient avec nous dans la forêt, et là il nous fait la lecture. C'est une Traie misère que cette lecture* J'aime le plancher de gasEon , sur lequel nous nous étendons.

ous , mille fois plus que Je n'aime les magnifiques discours de Sayigny. Tout distrait mon attention, un petit insecte, une larve, un papillon , une pointe d'herbe portant son peu de rosée. Je prends une biiinche d'arbre , et je me mets k creuser le terrain pour y voir une multitude de choses. Savigny s'écrie alors que je ne sais pas écouter, que j'ai tropd'amoor-propre, et que je ne ferai , que je ne serai jamais rien. Il prend un air d'humeur, et je finis par aller me planter derrière lui pour qu'il ne me voie pas. Dans eette position, je joun de mes vacances, et il lit tout ce qu'il vent pendant que j'examine tout ce qui meiriaît » ^ *

La petite GUE de douze ans qui écrivait ces choses, et de ce style; Uvait droit au titrO) de mouche indomptable. Quand je la iearde , disait la bonne vieille madame de Goéthé, et que je vois trembloter et seintUier la prunelle de séb yeux bruns, il me semUe que j'mtends les vibrations péhétrantes du Violoncelle de Romberg. » On s'épuisait en efforts pour dompter l'indomptable ; on s'y prenait de toutes les façons ; on raisonnait , on se fâchait, on riait, le tout en vain* Le bon Vx» fiostel, l'ami de la mai-

GCETBM, bSI

gon, se distingaaait spécialement dans cette croisade de la famille contre la fantaisie, la rêverie et la singularité de la jeune fille. ((Bettina! (c'est elle-même qui raAnte ces conversation}^, vous n*êles point gentille ! — lEt comment faut-il faire pour devenir gentille t — Tâcher de ressembler à votre sœur Loulou , parier sérieusement de temps à autre et faire semblant d'écouter. Vous n*êtes pas plus tranquille qu'un jeune chat jouant avec une souriii. Quand on vous parle , vous n'écoutez pas. Vous santeï sur un pied, vous bondissez sur les tables et vous allez causer toute seule avec les vieux portraits de fimille, qui ont Pair de vous

plaire infiniment plni que nous autres, qui sommes vivants. — Mattre Von Bostel , ces pauvres vieux portraits n'ont pas d'amis; personne ne leur parie. Je ressens pour eux précisément ce que vous ressenteat pour moi; une vraie {Htié. Je leur donne mes in-utQeS conseils, comme vous me donnez les vôtres; je leur fais dé la morale , comme voiïs m^en faites) ; ces vieilles perruques sont si intéressantes f — Bettina , jer vous prie de m'écouter, Ge que vous dites n'a pas le sens commun. Gomment ces toiles peuvent-elles votks intéresser? — Comme je vous intéresse. — Mais cette sym- » pathie, elles ne peuvent pas vous la rendre I ^ Pas pltis » que moi la vôtre, mon pauvre cher ami. » — Le solennel Von Bostel était fort épris dès lors des défauts même de Betliàa, toute jeune qu'elle fdt.

Ce caractère volatile, qui taquinait Von Bostel, lie laissait pas que d'effrayer les frères de Bettina , et surtout le poète Clémens, romanesque dans ses ouvrages, positif dans sa conduite. Il ne cessait, par la flatterie et les grondes, par les reproches el'les caresses, de rappeler sa sœur ï cette gravité méthodique et à cette sagesse bien or-

AS3 GCETHB.

donnée dont elle s'éloignait sans c^sc. On administrait à Bettina, en guise de narcotiques, des leçons d'histoire, des livres de mathématique, des romans théol(^qnes; rien n*y faisait; l'invin-cible élasticité de son esprit résistait anx plus fortes doses d'éru-dition et aux plus soporifiques tentatives.

Un savant, sorte de précepteur de village, nommé Arenswald, vint briser d'une manière comique les ressources de sa gravité contre la vivacité de la jenne fille. La description de sa dernière

entrevue avec Bettina est trop {riaisante pour que nous la passions sons silence : Ce charmant maiire d'histoire , dit-eUe , vient trois fois par semaine, le mardi, le mercredi et le jeudi, me laissant, pour voler les abricots verts de ma grand'mère, tonte cette grande période du dimanche et du lundi. Pour moi, les abricots sont nn gain aussi palpable que le plaisir de savoir ce qui s'est passé en Egypte depuis l'époque la {dus reculée. Les ténèWes les plus obscures couvrent le berceau de V Egypte. S'il en est ainsi , cher maître, pourquoi nous en embarrasser 1 On ne sait presque rien sur les rois pasteurs. L'acquisition n'est pas considérable. Le roi Sésostris xermina sa vi^ de sa pro* pre matn.. Pourquoi, mon maître? Était-il jeune, étaitil amoureux, était-il ambitieux ? A tout cela point de réponse. Pour donner un peu de mouvement à ces vieilles roues de l'antiquité profondément enfoncées dans un limon très-fangeux, je me mets à soutenir que Sésostris devait être jeune ; le maître me prouve en une heure de temps qne Sésostris était vieux. Au moment où je m'endors d'un profond sommeil arrivent , l'un sur l'autre et pêle-mêle, Busiris et Psammeticus, et Gambyse, et une foule d'autres personnages auxquels succède Alexandre

6CeTHB. &33

» qui lès enterre tous, ce qui me fait grand plaisir ; car il » termine cette interminable leçon. A quoi bon, je vous le » demande, remuer ces vieilles cendres froides d*où tout le » soleil a disparu? Quant à de la chaleur, il n'en reste pas » Tombre. Pauvres vieux monarques ! Pourquoi ne pas les » laisser dormir tranquillement sous leurs pyramides! » Qu'ils reposent ces bons personnages pendant qu'avril s'é- » veille, que la terre fait éclore de toutes

parts ses germes » de vie , et que les feuilles qui s'ouvrent couvrent les fo- » rets de verdure.....

» Là-dessus je me suis mis à regarder par la fenêtre un » magnifique amandier couvert de fleurs charmantes, et » plus de vingt minutes s'écoulèrent après lesquelles je » saisis seulement ces paroles : « Il fonda le grand empire » médo'perse, «Je traçai en bâillant, sur la marge de m<m » livre, une effrayante tête de Méduse qui ressemblait, à » s'y méprendre, à la tête d'Arenswald. Ensuite vinrent 9 les vacances de Pâques qui m*encouragèrent dans la » douce habitude de ne plus le voir. Quand recommença » la boucherie historique sous le litre d'Histoire de Perse, » quelle douleur ! quelle histoire! A peine eut-il recom- » mencé son œuvre terrible que me voilà bâillant, et si » haut et » fort, que le professeur farieux se leva , ouvrit » la porte et prit brusquement congé de son élève. Dieu » sait comment cela se fit : la porte prit un morceau de la 9 culotte , le lambeau resta suspendu, et je vis bien que » je serai obligée de donner au bonhomme, pour prit de » son catalogue d'horreurs, non-seulement le prix de ses » cachets, mais une belle culotte par dessus le marché. »

Certes, les gros bonnets et les fortes têtes de la famille devaient s'attrister et s'effrayer! Quelques mois après la grande aventure du vêtement déchiré , elle rencontra dans

l^ik GCBTHE.

la rue d^Ôffetibach le même infortuné professeur. « il m^ôta fk)liment son chapeau, dit-elle, et je ne le priai pas de le remettre. Je m^étais aperçue d^un certain irou dans ce chapeau, et ma délicatesse ne me permettait pas de lui laisser comprendre Tétendue de mon observation. Il me racôïita comme quoi il ve-

nait de Suisse où il avait été contem[pl]er la nature à ses frais ; il ne lui restait pas un liard. Cette communication confidentielle ne laissait pas que Ae m*affligei* un peu; détournant mes regards de sa triste physionomie , je les laissai tomber sur ses l)ottes. Hélas! j*aperçus aussitôt le gros orteil du pauvre homme se montrant sans être invité. Le bon Arens^Vaid le châtia de son impolitesse, en le cachant sôussa boUe droite; cette demiëre, triste ruine, se prit à battre comme un volet mal fermé. De quel côté diriger îhés regards? Vers Thahitt tous les i)outons avaient disparii. Vers le gilet ? d'innocentes épingles le rattachaient Le pauvre Aienwald portait une chevelure à ta Caliguta qui eût aisément servi de nid à plusieurs espècesd'oiseaux, tant la paille, la plume , les briils d'herbe et tous les débris imaginables en tapissaient agréablement les i)oucles irrégulières. Après hn quart d'heure d'entretien comique et triste, pendant lequel notre homme cachait son gilet pour dévoiler soil habit et faisait l^exhibition de son malheureux chapeau en essayant de dissimuler l'état mélancolique de son pantalon ; il me quitta, à marbhant à reculons, comme font ceux qui s^éloignent » des rois. Ililarque de respect assez problématique ! Il esta » croire que l'autre face valait encore moins que celle dont » notre pauvre ami faisait parade. »

Nous ne citons ces plaisanteries d'une jeune enfant que pour éclairier une singularité assez bizarre. Bettina était

GI£tâE. hii

l*ol)jet des prophéties les plus lugubres. Comment se fieh à rétonrderie de ce caractère? Comment ne pas el-aihdfé cette imagination mobile, cette peur de l^étuSe, cette horreur de toute contrainte, cette faciUtê k suivre 14fnptîlslon, cette ?éhémehce d'entraînement, cette domination à la sensibilité sur la raison,

de la rêverie sur la discit)line et du caprice sur là méthode ? Il n*y avait qu*uhe opinioti ou plutôt il n'y avait qu*un cri sur le compte de Bettina; on ne doutait pas que quelque jour la petite lille si pimpante et si peu révérencieuse envers tous les professeurs du mondé, y compris Àrenswald et Savigny, ne tui enlevée par quelque bel officier et victime de quelque imprudedt caprice. On avait presque pris soh parti là-dessus, et cette gobe-mouche gigantesque qu'on appelle Topinioil, qui gagne les batailles, fonde tes empires, abat les trônes et lait les renommées, était parfaitement fixée sur le compte cle Bettiha, lorsqu'elle avait à peine dépassé la quinzisième année de ëa vie. Les années suivantes donnèrent un démenti cruel à l'impudence crédule de cette cbvinité adorée des sots et exploitée par les fripons. Bettina n'eut que trois penchants : l'un, très-légitime, pour son mari , Yon Amim, officier prussien distingué; l'autre, qu'elle avoua hautement, pour un poète de soixante ans, Goethe; et le dernier, c'est-à-dire le premier en date, pour une jeune compagne dé son âge, sa compagne unique et chérie, Caroline de Gûnderode.

Celle-ci était parfaitement calme , douce , résignée, ordonnée« instruite^ aimant la littérature et l'étude^ d^un caractère qui commandait l'estime, la confiance et le crédit publics. Èh bien ! ce fut la plus calme des deux amies, qui étonna sa famille et ceux qui la connaissaient par la catastrophe la plus inattendue et la plus violente. Caroline de Guuderode, plos âgée de quelques années que Settina

636 (ÏCETHE.

Brentano qui avait alors quinze ans, de famille noble, chanoinesse du Damensdft à Francfort, trompée dans une affection vive et unique, termina elle-même sa vie. Elle cacha son dessein à

Bettina, dont elle avait essayé plus d'une fois de régler Timagination et de modérer les transports étourdis. Elle affecta même une froideur étrangère à ses sentiments, et elle eut le courage de soutenir ce tragique et pénible rôle jusqu'au moment de sa mort, afin de laisser des regrets moins amers à celle qui lui survivrait. En effet Caroline de Giinderode se suicida; c'est sa correspondance avec Bettina que cette dernière, devenue madame d'Amim, a publiée en 1838, Rien d'exalté, de véhément, de passionné dans les lettres de la jeune chanoinesse. On n'y voit apparaître qu'une sensibilité extrême, toujours revêtue de l'expression la plus simple, un dénûment total d'exagération, un penchant extrême à la méditation. Elle semble protéger Bettina, comme une sœur aînée protège une sœur cadette. Pas un mot enthousiaste qui trahisse une âme passionnée. Ce sont les lettres de Bettina qui annoncent l'exaltation; celles de son amie sont infiniment plus froides :

« Je n'ai rien vu de comparable à votre chambre, écrit » la chanoinesse. C'est un désordre merveilleux ; on dirait » une plage déserte sur laquelle trente vaisseaux ont fait » naufrage. J'y ai vu Homère tout ouvert sur le parquet; » votre serin ne l'a pas épargné ; la boîte de couleurs sur les » touches du piano, la sépia répandue sur le tapis de jonc, » m'flagelolet planté pour reverdir dans la caisse de l'oran- » ger et arrosé par votre femme de chambre Lisbeth, tant et » bien, que le pauvre instrument est hydropique. Je me » suis donné un mal incroyable pour tout remettre en ordre, D mais ce n'est guère possible. Comme la musique se trou- » vait sous l'oranger, l'arrosoir de Lisbeth l'a humectée sans

» pidé, et je ne sais si le soleil consentira jamais à lui rendre sa primitive blancheur. Je me suis bien doutée qu'an » milieu de cette confusion superbe, le dessous du lit de-^ » vait être un répertoire assez curieux. Aussi Lisbeth, que » j'ai priée de visiter ces profondeurs ignorées , en a-t-elle » tiré la Bible, Charles XII, un gant parfumé et une feuille » manuscrite contenant des vers français. Je saurai bienrè- » trouver le frère de ce gant-là , dont la saveur réveille » dans ma mémoire des souvenirs plus lucides et plus nets » à chaque instant. N'ayez pas peur au surplus, ma pauvre petite : j'ai mis ce terrible gant dans un lieu de su- » reté, derrière la gravure représentant la Mort de Lun crèce, par notre artiste Kranach ; vous le trouverez ainsi » abrité par un grand modèle de vertu, qui tient le poignard, et peut vous apprendre à en faire autant, si jamais » la chose était indispensable. i> La jeune personne qui riait de Lucrèce et de son poignard devait elle-même, un an plus tard, périr de sa main, à la grande mode romaine ^ comme dit Shakspeare.

La mort si imprévue de cette douce et pure créature, qui recommandait sans cesse à Bettina la discipline, l'ordre, le cafane, la sagacité, porta, on le pense bien, la désolation dans ce jeune cœur, qui n'avait qu'un attachement et une félicité. Ce fut alors que Bettina, cherchant quelque adoucissement à son chagrin, se lia très-intimement avec la vieille mère de Goethe, femme de grand sens , puis avec Goethe lui-même. De là cette étrange et sympathique liaison, que l'on appellera du nom que l'on voudra trouver, et que l'Allemagne entière a saluée avec étonnement, satns l'ombre d'une maligne interprétation ; intimité étrange entre une enfant de quatorze ans et un grand écrivain de plus de soixante ans.

Gofat msidam^ 4'ArQm elle-même gui s'^vi^a ^e mx\s faire
pette révéiatiao extr«|or4mairQ; ce fut elle qui, vingtcinqqaps
jipr^ Texplopioa de ce se^timeat s;ennaaique, en pilMa les iém-
pignages et les preuyes, saos youloir en effacer ui|o ligne; eliç se
fit ufi^ sorte de gloire, nou de cette ac)mirjition, m^i^ 4fi pette
pj^ssion; c*eßt le titre qu'elle reyendique pt dont aie ne yept pa^
i^ départiTì fi'Qllyrage fit giwd bruit, les Apglai» eux^jnêmies en
pjirlèrentj — lorsqu'il fut que&tipp de fairp passer Topre 4^
I'l4iome (jerp^ain dans Tidiôme britanpiqi^, tontes les pudeurs
anglaises sfi SQulevàront» et personne n'eut le conrage 4fi
tmnslç^t^ dans lalangye des convenance^ puritaines, de Vinçx-
prembles et (in ditto^ les naïves effusions de la fille libre et rieuse,
née à Francfprrt-sur-Mein. Mais madame cl*4rnin) voulait être
entendue des Anglais ; et quand elle sut qu'on refusait de la tra-
duiret elle prit le parti de se traduire elle-même. La Toilà donc
apprenant Tanglais, consultant le dictionnaire, et commençant
bravement sa rude tâche. Après une année de labeur, cette singu-
lière et spirituelle personne a fini par publier, h Berlin, sa propre
traduction de son propre ouvrage i traduction que personne n'a
lue, que b^ucup de gens ont achetée, dont le produit (ioit ^rvir
}^ éleyer un monument en l'bonn^ur de Goethe, i|ieu 4e Bettina}
tra4np^ tion curieuse par le mélange d'allemand et 4'apglai^ qui
la distingue; r^ vraie tour de Sabel 4an9 laquelle aupun Anglais
ne peut mettre te nez sans horreur, et qui e^t aussi amusante
pour le philologue qu'intéressante pour le phildsf^ihe, surpri» de
cette invincible énergie de 3ettina«

Tels sont les trois ouvrages de madame d'Arnin), qui se ré-
duisent à deux Feenejls de lettres. C'est une esp^ de forêt trèfr-
confuse, qui laisse apercevoir, k Cravevs 8es om-? bres et ses
taillis, la petite fi^^rn aux yeux noirs, <B«pn-

ci^oS^i boii4euse et passipqnéeVjae nous Tenons 4'esqqisser, Après tput, elle es| en vérité c|iarmante. Il est imppssil)}e îe jeter p|as (ie lueurs cp'elle le fgît sqr je lyrisme gerr manique, suf la so-ciété d(s {'Allemagne en 1838, sur leç Pfilistinç, les savants, (es écoliers des université^ allemand^, i|nr le ton général de la litté-rature et de Tart, Avep beaucoup de goût et de jugement, on pourrait extraire de ces quatre volumes un petit volume déli-cieux, qui servirait de sqplément naturel et d*explicat|oi| à rAl-len^agne de madame de Staël. Ce Mercure çn jupof^s, plus vif qu'Arlequin, plus çhs^ngeant que le pna^e , rêveur, trjste, gai, jo-vial, esthétique, politique, piousical, pittoresqqe et sentifi^ental, touche en passant à toutes 1^ choses graves oi^ frivoles de son pays.

Elle aime tes Français, et je soupçoi^)[ie fort le gaut laissé sous le lit, avec une pièce d^ ve^s frai^çais (gai^t^ parfumé d'^illieurs), d'être ui^ peu français. Qq^Qt aux Anglais, e\ sur-tout ^m Anglais diplomates, il faut voir de quelle f^çQf^ elle les traite; ou plutôt comme elle le tf^ite sana fçfÇQPi Il y a un cer-tain ^. Hfii^ie, avec sofi télescopa toujours br^{}u^ sur l'épai^e ^u yojsjn , pomo^e s'i} voijlait e^campter Lq nature entière et la cqnfisquer ap profit 4p luim^pi^, qui \^\\ une figure délectable. Uf} âut:re diplo« n^a^e allei^an^, doqt iQ^d^mp d'Àrniip p livre que les initiales, joue aussi dans ces volumes up rj^le aipu^n^ Ay^Dt décroché 4dns sqp pfibinet de ^ilette upe ves)e ronde de jockey au lieii 4'un h^bit carré è |a frj^uçaise, il se pré-sente 49D\$ pe^ aUipil au miliieu d'up b^l fositionabl^, distribue ^x fpoiiines des buqnets et de^ douceurs, et reste igf^prant de cette absence redoutable, qip livrait aqx regard^ émervpil{ég yije pprtirn jjrave 4? s^ pprsoi^np. Les jepnes filles du bal, toujours pitoyables poqr 1^ 4ipl9ii^^^ip <}pi § 4^ l)^ai|X

A(iO GCETHE.

yeux et de belles dents, prennent en commisération le pauvre homme, l'entourent, forment un bataillon sacré autour de sa Teste ronde, trouvent moyen de le faire marcher ainsi, avec elles et au milieu d'elles, le constituent centre de cette armée protectrice et ne l'abandonnent qu'à la porte du bal, où la plus hardie, Bettina sans aucun doute, le prie de retourner chez lui et d'aller échanger sa veste sans queue contre un vêtement tout entier.

Les pages de Bettina sont remplies d'enfantillages germaniques de la même espèce, quelques-uns trop puérils pour nous Français. Rien de plus intéressant, par exemple, que de voir madame Goethe la mère, allant avec Bettina au théâtre de Francfort, pour assister à la représentation du Frère et de La Sœur[^] petit drame de Goethe.

Madame de Goethe arrive.

Personne dans les loges ; deux ou trois spectateurs au parterre, la bonne vieille ne s'en embarrasse pas. A peine le rideau est-il levé, elle s'adresse tout haut à l'acteur Verdy qui jouait le premier rôle :

— « Ah ça ! père Verdy, jouez de votre mieux ! » Verdy lui obéit et joua parfaitement bien ; les applaudissements de madame de Goethe retentissaient dans la salle vide. Il faisait chaud, une fenêtre extérieure, que Ton avait laissée ouverte, laissait passer le vent qui faisait voltiger les vieilles décorations.

— « Voilà un air qui me fait grand plaisir, Verdy, » — s'écria de nouveau la conseillère, parlant de sa loge à l'acteur sur le théâtre. Enfin, le drame terminé, elle lui fit signe de sa main ri-

dée qu'il eût à s'approcher ; il accourut sur la scène du côté de la loge qu'elle occupait.

— « Je suis très-contente, lui dit-elle, mon cher Verdy, et j'en informerai mon fils. »

GIETHE. kki

Puis elle se leva majestueusement et quitta sa loge et la saUe vide.

Les lettres de Bettioa Yon Arnim à la vénérable et solenneUe madame de Goethe (la conseillère, comme dit Bettina), réyèlent toute la jalousie enfantine et font bien connaître la singulière physionomie de ceit^ Mignon nouvelle :

« Vous n'avez guère été bonne, cette fois, madame la » conseillère ; pourquoi ne pas m'envoyer la lettre de Gœ- 9 tbe? Depuis le 13 août je n'ai pas un mot de lui, et » nous voici à la fin de septembre. Madame de Staël lui aura » su£B, et il ne se sera pas souvenu que j'existe. Une femme » célèbre ! Cest quelque chose d'étrange ; nulle autre ne peut » se mesurer avec elle; nous sommes le grain, elle est » l'eau-de-vie ; — je ne sais quoi de stimulant, d'exci- » tant, qui porte au cerveau. Quant à moi, j'aime mieux » le grain pur et primitif : le laboureur le sème dans la » terre attendrie, d'où le bon soleil et la nourrissante » pluie.d'o- rage le font bientôt sortir ; alors il verdoyé sur » les prairies , se développe en épis dorés et produit la » moisson joyeuse. Oh ! j'aime bien mieux le simple grain » et la petite Bettina que l'eau-de-vie et la femme cèle- • bre. J'aime mieux être son pain quotidien que de lui 9 aiguillonner le cerveau et de lui porter à la tête.

1» Maintenant dois-je vous dire que j'ai soupe hier à » Mayence avec cette madame de Staël? Pas une femme ne » voulait s'asseoir à côté d'elle à table. Je m'y suis mise ; » c'était fort incommode; les hommes s'étaient tous plantés » derrière nous et faisaient foule pour pouvoir lui parler et » la regarder. Les voilà donc courbés sur mon dos; et je » dis à madame de Staël : « Vos adorateurs m' étouffent. » » Elle se mit à rire et me dit : « Goethe m'a parlé de vous, » » Alors je restai assise près d'elle, désirant savoir ce que

» Goethe pouvait lui avouer dit Goethe je n'étais pas content - » à fait contente ; je n'aime pas qu'il parle de moi à qui que ce soit* et je ne sais pas que cela fût vrai; c'est une invention. A la fin il arriva tant d'hommes, et tous se penchaient si cruellement sur moi pour lui parler, que je ne pus y tenir et « Vos lauriers me pèsent trop sur les épaules, » lui dis-je alors, et je me levai; puis je me (glissai à travers ses adorateurs^ fismondi, qui Tac» compagnie , s'approcha de moi et me baisa la main, en me disant que j'avais beaucoup d'esprit. Et les autres de le répéter vingt fois, comme si j'étais une de ces princesses dont tout paraît spirituel, même les paroles et les choses les plus ordinaires. Ensuite je prêtai l'oreille pour écouter madame de Staël parlant de Goethe :

a - Je croyais, dit-elle, trouver un Werther; c'était une erreur. Rien en lui ne révélait ce héros. • «Madame la conseillère, cette phrase me mit en colère (colère inutile , allez-vous dire). Je me tournai vers Schlegel, et lui dis en allemand :

« — r Madame de Staël s'est deux fois trompée ; une première fois dans son attente, la seconde dans son jugement. Nous autres Allemands , nous savons Goethe capable de faire sortir de sa manche vingt héros comme Werther, • des héros pour les Fran-

çais. Pers^dnellement, il est à lui tout seul un bien plus grand héros. »

« Schlegel a tort de ne pas désabuser madame de Staël. Elle venait de jeter par terre une feuille de laurier avec laquelle elle avait joué; je marchai dessus, la poussai dans un coin et sortis. Voilà l'histoire de mes rapports avec la femose célèbre. Ne craignez pas de vous compromettre en lui pariant en mauvais français ; parlez-lui par signes Qt par gestes. Que vos grands yeux soient le commentaire;

GqSTHE. Aif?

f ^)g If^i iiQpo«eri|. D'^mem^, covfpni^nt c^mî ^^P^ ^^m {Ofgpoii^? gU\$ a uQe fourmilière de peDS^esflgnstotête. J) Jb e^F^ jpef^ôf ^ f*r;pc&»t, et qpns en recaus^ns. » y f f . .

^ visite de madapie d^ Staël ^ w^daip^ d^ fiflef^ a'^ P#s déprile ^gc ipoij^ dp m^lic^ ef 4e tdguine pér tiriaûpe MF b pe-tiño fteftiçii fl^ ?>4resj8p aip» ^ Çfj^rtp :

tt § apût i8o8.

« Tii m^iBçt toujours fort gai/e et fort gracieuse; quan4 ^ JS/j^fi^ 4^ o^s cpurses» elle é(CQllt^ ^yec bouté le récit « de ftH^tjes uaef pietitps <^Ypptures. Il n'esl; f^s rare que j'exa- » gière beaufX)^) cie9 éyénements; et cette fois-ci j'étais 9 ricjieiu^t ppVTQJB de ri^ssouro^ d'afppli^catipf^ ^ homr ^ fues, b(£|if\$, âues et chevaux jouaiep); u^ rOle ^ès-distii^- I) ff^^ 4^1^ mes pontes. Tu t^e saurais proire que} plaisir 9 plie fflp f^ jipand elle rit 4e toi}^ son (sqel^*. Le malheur jft Toubit q^ j'arriTa^ ^ ffàj^fprf. juf^ep^ei^t (corpme ma« 9 d^e de St|ïël

y pfi^it^ j'avais d^à goâ);é le ph^r^i^e 4e > ^^ sppiét|§ ppnd^t
unp spirjêe entiprp j^ jllayei^.

I» Ta mère, prévenue que m^m^ de Staël 1^ jippprter 9 r^^f
pi|e lettre de l^i, fpt enchantée que je i^iosse |ui prê- » t^r
aj^ist^çe; elle désirait que dans cefi^e repriésentation if
solei^pplle, je me chargp^se des iQtermè4^^> hV^f^ ^û » elle
aurait besoin de se reposer. C'est d'après ses ordres » mêpiies
que je ^ r^f^jte t^ut cela en d^^il. ^'e^trevue p ept lieu chez
Qeibmann, daos les appartements 4e Mau- V rjlce. Ta mère, or-
gueil ou ironie, ^'était parép 4e ses 9 pluj\$ n^agnifiq|i^es
atoui^, et non fiAus le go^t franjpais... » Je t'^Yi^uprai qu'au
nioment op jp m se balancer gji^ sa tête

» ^ t^vam, <^9^y99t dfi M^m^ ^h rougp, Umi

llkh GCETHE.

» che et bleue (couleurs françaises), et s*élevant du sein »
d'une forêt de tournesols, mon cœur battit de plaisir et » d'imp-
tience. Elle avait mis beaucoup de rouge et très-ark tistement; ses
grands yeux noirs faisaient jouer leurs » batteries; elle portait la
parure d*or bien connue que » lui donna la reine de Prusse; des
dentelles, vénérables » d'aspect et d'une extrême magniGcence,
véritable trésor » de famille, tombaient sur sa poitrine. Une de
ses mains, • couverte d'un gant blanc glacé, agitait l'air de son
éven- » tail ; l'autre, qui était nue et surchargée de bagues étince*
» lantes, prenait de temps en temps une prise dans une ta- » ba-
tière d'or, sur laquelle tu es représenté en^miniaUire, » la tête
frisée et poudrée, et mélancoliquement appuyée » sur ta main.
Un vaste cercle des vieilles dames les plus » distinguées de la ville
formait le fer-à-cheval dans la » diambre à coucher de Maurice

Bethmann, et tout cela » sur un beau tapis rouge, avec un centre blanc, portant » un léopard brodé. C'était imposant. De sveltes plantes in- » diennes tapissaient la muraille, et l'appartement était » éclairé par des globes de verre mat Vis-à-vis le demi- » cercle formé par les dames s'élevait le lit de parade avec » son estrade de deux marches; un couvre-pied rouge » l'ornait, et des deux côtés se trouvaient des candélabres.

— « Madame de Staël, dis-je à ta mère, va se croire ci- » tée devant la cour d'amour; ce beau lit là-bas, c'est le trône » voilé devenus.»

« L'opinion générale fut que , le cas échéant , elle n'au- » rait pas mal à répondre devant ce tribunal. Enfm, celle » que nous attendions depuis longtemps avec impatience » traversa , accompagnée de Benjamin-Constant, une file » d'appartements resplendissants. Elle portait le costume de » Corinne ; turban de soie aurore et orange, robe de même

GCETUE. ft^5

» étoffe et tunique orange; la taille très-courte; le cœur

• doit s'y trouver à l'étroit Elle a les sourcils et les dis » noirs et brillants conune l'ébène, les lèvres pourpres;

• ses gants longs laissaient ses bras à découvert, et ne ca* » chaient que la main qui tenait la fameuse branche de » laurier. Comme la chambre où on l'attendait était moins » élevée que le niveau des autres appartements, il lui fallut » descendre quatre marches pour y arriver. Pour les des- » cendre elle releva sa robe par devant au lieu de la rele- » ver par derrière, ce qui porta un coup terrible à la ma- » jesté de h réception.

» Cette 5tltane orientale s'avançant avec grâce vers les » vieilles dames guindées de la société de Francfort... c'était » merveille ! Ta mère me lança quelques vaillants regards » lorsqu'on les présenta l'une à l'autre ; je m'étais un peu 1» éloignée d'elles pour bien jouir de la scène. Je remarquai A Tétonnement de madame de Staël à l'aspect de ta mère et » de sa toilette. Quant à ta mère, tout en elle respirait un » magnifique orgueil Elle écarta sa robe de la main gau- » che, salua de la droite en jouant de l'éventail, et incli- » nant la tête plusieurs fois d'un air protecteur, elle dit » d'une voix assez forte pour être entendue d'un bout de » l'appartement à l'autre :

— « Je suis la mère de Goethe. »

— « Ah! j'en suis charmée, » répondit la femme poète. « Lin silence solennel fut suivi de la présentation des

» hommes distingués qui composent la suite de madame » de Slaël , et qui tous étaient très-curieux de connaître » la mère de Goethe. Ta mère répondit à tous ces homma- » ges par un compliment français, qu'elle marmotta entre » ses dents, avec force profondes révérences. Bref, je crois » que la réception fut magistrale, royale, féodale, parfaite

A46 6CBTHE.

ot e&pMe de doQBer à pette QiHme im^ ^iHie \Aée Hb la wbiimit^ a|U6iP9A4e, Sur ui| «goe de ta m^e je ta'approcbaj pour lui servir d'ipterprèle #iiprà| 4< n)§d99ne de Staël, On oe parla qife de toi et de ta jeaoesise. On examina ton portFait prêt à Leip^g, ayant ta grande maladie; ta étais déjà très-maigres t^i jijiti?»elle noblesse et surtout Tauteur de Werthep respifH^ot daw ces traits jur véniles. Madame de Staël parla de tes lettres et

dit qu'elle voudrait bien lire fie que tu ém^) ta mère, GeUerfsi lui promit de lui faire voir de te§ lettres à eUe, Quaat à moi, je me dis : jamais madame de Staël m {ira les lettres que Gcetbe m^crit. Je ne Taime go^, et ebaque fm que ton nom sortait de ses fortes lèvres, uoe rage ifitér rieuse s'emparait de moi. Elle pr^itendit 91e daps tes let^ très tu rappelles ton amig,- et bien sArefneot #e^ura remarqué que cela me eonsternait. {}l|e B|e dit e^Msore d'autres choses;. ma patient était k bout* Gomment

peux-tu être aimable en face d'une ù d^agnésMe figure? Voilà bien ta coquetterie ordinaire I 4 Aurait-elle menti ? ob t si j'étais avec toi, je nesouffrirais pas ces sortes de choses. Je défendrais mpn trésor de mes regards, comme les fées défendent le leur avec des dragons qui lancent des flammes; mais je suis loin d^ Ipi, je ne sais ce que tu fais. Chassons les vihioes pensées qui me tortureraient.

9 Je pourrais t'écrire un livre sur tout ce que j'ai fait et dit avec ta mère depuis huit jouns; à peine pouvait-elle attendre que je revinsse la voir pour tout récapituler ensemble. Nous eûmes une vraie scène. Qu'elle attachât tant de prix à sa connaissance avec madame de Staël , cela me blessait; elle me traita d'enfant, de sotté, d'orgueilleuse. Il fajai, me ditrelie » donner k phaque duose

jPI prif, Qo m p^nt sauter par dessus e^tte femme-li comme on saute par dessus un raisses^ n e| ^ny^uer wu chemin; enfin, dit-elle raçore, c'est un « grand honneur gu6 ^o^^ aieisoide le iport* da n^m permenr^ 4'jipprocher m personoagiB cé}àbre e\$ distiagqé. »

« ^e sus si bien faire que t9 jnère um tomVtdi h lottreoù pj I4 (Complimente^ du bonheur que lui piomet la con* 9igissance d^

09 niétéor^. Toute la jsag^sse qu'elle venait 4^ ute prêcher se trouvait cpntence dam c^M susdite lettre. J*eus pitié d(e {m ^| j£ m'éçf'm ; « — Il a de la vanité, le jeune Dieu, et c'est ce qui prouve bieî^ sa jeunesse étemelle. »

f Ta jffièf^ n'étendit pas raillerie; el)e prétendit que j'allai^ trop loin dans (op/sf me^ ^ntiments; que tu ne pfeiHlûi P98 i'à\it:fe intérêt ^n^iqpj^ çplui qu'oii prepd à uufs enfant qui joi}^ à la pptfpée; que tu peux rjûsour p^r pbilosopbje ^vec madame fii^ Staël ; qp^vep moi tu ne peux que badiner.

» Si ta mère avait raison? -r- Si moB peiué^ » Omquement miennes, n'étaient rien pour toi 7 Et pourtant je n'ai pensé qu'à toi durant ces deax mois que j'ai passés sur les bords du Rhin! J'ai demandé fioaseîi à chaque ppage fugitif, j'ai prié chaque arbre, chaque pianie de m'enseigner la sagesse ; j'ai écarté toute distraction pour penser à toi seul Homme dur et méehant !

9 Combien de fois ne Hie suis-je pas adressée h mon ange gardien pour qu'il te parlât de moi I Cela me tranquillisait; je laissais courir ma pluma, et toute la nature muette m'indiquait dans son miroir ce que je devais te dire. J'ai cru que c'était la volonté de Dieu que ops âmes s'entendissent par f'amour. Mais tu te fies à ta femme célèbre, qui a fait ce grand ouvragp sur les Passions que je ne connais pas; tu as plus de confiance en

lik^ 6CBTHE.

» eHe qu'en moi. Ah ! crois-le bien , tu t*es trompé : aime, è cela seul rend sage.

» — Quittons ce sujet; je veux te parler encore on

• peu de la vie bohème que nous menons sur les bords » du Rhin. Nous allons bientôt partir, et qui sait si je re- » verrai les belles régions où je suis? Ici le printemps nous » berce et nous caresse de ses vapeurs embaumées; ébat" » tons-nous soUtairei s ^^ ^^ ^>^ ne me sépare de toi I » — Non, rien, pas même madame de Staël I

» P<ix tecum. Pardon mutuel ! Moi, je te pardonne d'à-
» voir contracté avec madame de Staël une alliance d'es-
» prit et de cœur qui va faire ouvrir de grands yeux à toute
» l'Allemagne et à toute la France, et qui sera éternellement
» stérile. Et toi, si je prétends que tu m'aimes plus que tu
» n'aimes les autres. .. tu me le pardonneras ; car tu veux
» être aimé, et je sais que cela te plaît »

Goethe répondit à Settina :

« Garisbad, 21 août.

V C'est une question de savoir , chère Bettina , s'il faut » t'appeler singulière ou miraculeuse ; il n'y a même pas

• moyen d'y réfléchir : on ne peut que songer aux moyens » de se défendre contre le flot de tes pensées. Tranquillise- » toi donc si je ne réponds pas en détail à tes plaintes, à

• tes exigences, à tes demandes et à tes accusations, si je » ne les calme, si je ne les satisfais pas et si je ne les re-

• pousse pas ; en somme , je te remercie de m'avoir de « nouveau envoyé par la poste tous les trésors de ton esprit »

Ainsi jouait avec l'enfant qu'il consolait de son mieux le vieux poète-diplomate.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

Abdébitains (les). — Roman

de Wieland 183

AcHiLLiNi, poète italien ... 130 Alfiebi (opinion de Goethe sur)
H9

AGATHODiEMON (T). — Ro-

man de Wieland 182

Aldb Manuge raille les coutumes allemandes 209

Alfred, to\ et écrivain an-

gloH»axon 24

Allemagne. — Première époque. — Lutte de l'élément payen et de l'élément chrétien dans la Germanie ancienne, de Tan 400 à l'an 1500 85

— Mouvement sensualiste du XVI* siècle, de 1490 à 1590 58

— Deuxième époque. — L'esprit germanique et ses tendances avant Luther, (1450-1550) 109

— Troisième époque. — Travail préparatoire. L'Italie, l'Espagne et la France en Allemagne, de 1600

— Quatrième époque. — Wieland et ses contemporains 139

— Cinquième époque. — Son génie lyrique et de son influence.
195

— Sa poésie au moyen^e 48

— Influence des troubadours provençaux sur. 50

— Ses productions littéraires au XVI^e siècle 51

— Développement de son industrie au XVI^e siècle. ... 55

— Ses nouvelles mœurs. ... 56

— Ses bouffonneries , ses contes facétieux 80

— Sa poésie au xv^e siècle. .115

— Sa poésie au xvi^e siècle ; naissance de la prose.. • 118

— État de sa littérature au xviii^e siècle 125,135

— Ses théories littéraires. . 136 Allemande (langue). — Son
génie % 3

— Sa richesse 18,25

— Son exubérance 16,17

— Comparée à la langue anglaise 15,19

— Son rôle dans le monde moderne 25,33

— Ses origines 37

Allemands. — Ils imitent

les diverses littératures de l'Europe 136

— Caractères qui les distinguent des autres peuples 210,284

Amis. — (Histoire bouffonne du curé) 83,91

Anglaise (langue). En quoi elle diffère de la langue allemande
13

— Son intensité, sa puissance ••.i..«. 14

TABLE ALPHABÉTIQUE

Ahnon (Saint). — Citation. àS

— Légende et cantiques. . . 200 Abiostb (r) jugé par Napoléon
: 192

Abius k la cour de Valens. . . 42 Abndt, poète lyrique allemand
f • • m

ABTS.^Réflexions de Goethe BUT les S&A

Abt (T) dramatique allemand au xviu* siècle. . . . 133

Assemblées populaires (symbole comic^ue des) au xvi* siècle
10&

AoEBBACH (peinture du caveau d'J 894

AviT (Saint). Son poème du Paradis perdu 46

Bahbdt, commentateur du Nouveau-Testament 173

Baldb (Jean). Ses odes latines, traduites par Herder. 128

Ballade germanique (la).. 115

Ballades et chansons allemandes : La Mère et le Fils. f ,,, 19a

-r- Chant de Louis III.. 300,206

— Notre Patrie. 212

r- Le Jeune Allemand 213

— La Jeue Fille et le Moine Gris. •, 916

— L'Effréné Chasseur 219

-T Le Comte PiUard 324

-77 Adeline 228

— Voyage 380

— Le Petit Bercer, 330

~~T La Berceuse... , 331

— Le Grand Chyles. id.

— Les Rcemer. 333

rrr L'appel 340

— Pourquoi prend-il les arpies 343

— Le Glaive 848

— Chaut des Chasseurs Noirs 844

— Prièp© pençlnQ^ 10 pom?

Bbbgebs de la P^egnitz (société des), leurs fondateurs 131

Bebtuch à la cour de Veymar. 179

BoDMBB traduit le Paradis perdu et cQipbat Tépole de Gottsched; ses principaux partisans. 143

— Sa villa suisse devient le i^andez-vous de quelques esprits d'élite. 154

BcBJKH, auteur dramatique à la cour de Weymar. ... 1 79

BoBBNB (éloge de la langue ^lemande par). !..... 30

:go]YiFacio (Baldassare], ce qu'il pense des peuples duNordJ..
7

Bouffons (les) fia xvi* siècle. Leur in^uence • 81

— Noms des principaux. . . 83 Spdhours (leP.). Ce qu'il dit
des Allemands. 20^

Bbandt (Sébastien), au|eur

du Vaif^eau 4e8 FoyrS. . . 117 Bbanpt à ja cour deWeymarj 179
Breitii^geb, ami et uéfpn-

seur de ^odm^r 143

Bbbtagbb (Basse-). La l^;^r

gue qu'on y parle est un

dialecte keltiqu^ . ;....., 8 BuGHHBAj autour jd^ P^ide

du poète, ...!...•• , |.36

BuFF (Charlotte Vo^) ^s(^i-

mée de Qœthe. ,...;...., ^81

— Sa mort. . f • • f • r • ^^^

PfJBCKART-WALDÈS; §63 fable^ ,,,,,, ;,,,,, lia

BuRGBB sp déclare àyec KlppstockcQutreiyliland. 180

Bybqk (jugement de Gœthe »ur)r f^9

Cadhon, moine e| A?if .^in

anglo-saxQu. . . p • . , 24

{Ai.DERoif (ppiniog 4p Qf^^

TABLE 4tP94B]||TIQUp.

ÇALCKBKBe (histoire bouffonne du curé de). , 91

Gampb. Ses idées physiognomoniques. , , , , , 285

GiSAR jugé par Napoléon. ..1^3

Chants barbares des Germains a^

— Son^ un obstacle à rétablissement du christianisme. , 4i

— Populaires de TAllemagne 210,233

GHABLEMAGiffs fait recueillir les poésies germaniques du
viii« siècle 44

— Son influence littéraire dans la Germanie 45

Christianisme. — Son influence sur la civilisation du Nord. , 41

— Lutte contre l'invasion b?irbare , 42

— Reste vainqueur 44

— Modifie la poésie allemande 46

Chroniqueurs allemands

^ (les)., , 48

Chronique rimée (la). Son

caractère. , 1 j 6

Coif RAD deWurtzbQurg/poète du xii« siècle, — ^es ceuyres,
leur caractère , 111

— Auteur supposé des Nibelungen. 51

Corneille (opinion de Goethe

^sur) ;; 419

CoovENTS (souvenirs dea), — La Jeune Fille et (^ Moine
Crf^s.. ,.,.,.,; «16

DiCH (Simon). Caractère de

ses comédies,, ,,, iSS

Danse Macabre (la). Son

origine. ,. , 81

Dbnai§io§, s9 vie, ^ea ouvra-

^«es....p, J27

D^KE (le) allçiftanjl a|i h«

— Au Hi« siècle. • « • • IISJ

DcPBBBON (le cardinal). Ce

qu'il dit des Allemands. . 30Q Durer (Albert). Influence de ses écrits sur le développement de la prose allemande. . . • 120

FiCKERifANN , secrétaire de Gpethe.. ,... 351

— Publie ses Conversations avec Goethe pendant les dernières années de sa vie. 353

EckHORST, auteur dramatique à la cour de Weymar. 179

ÉCLECTISME littéraire (Je l'Allemagne., 147

EiKE DE Repgow publie le droit public de Saxe ^2

EiNsiEDEL à la cour de Weymar....' 179

Ellsslbr (Fanny) et Frédéric de Gentz ?.:•••! 320

ërfurth (Coup d*œil sur lé personnel de l'Université d')... 177

Espiègle. Étyniologie 4e ce mot.....*. ... 82

Eulen Spiegel. ...•..'....• 82

— Pseudonyme, prigine de son pom..... ,... ,...*. 101

Etre (Albert d*), auteur du livre du Mariage. — Son influence sur la formation de la langue allemande, , f 20

F^vsT. Légende de Gçf^Wĩ^ ^88 — La Cave de TÉvêque. ... ?
96 Féodalité allemande, -r Sa

chute ... f 9 ^ 57

F1.BMMING (pi^ul), disciple

d'Opitz, ses poésies. ... « 1 30 Fqe (Daniel de), pul}}io ^o^
 Robinson.»,»,.,.••,, |.36 foniSTER (Frédéric), éa)etr
 trelJ^aefMSMMMM ?4§

TABLE ALPHABÉTIQUE

Français! (influence du latin sur la langue) 2S
 FsAKGK (Sébastien). Son mérite comme écrivain 120
 FsÉDéRic II, jugé par Wieland 157
 FsiDÉBIC DS LiBGNITZ, SOU
 histoire, ses aventures. . • 56 Frédéric V de Danemark.
 Protège Klopstock 1Â2
 Freinshein, continuateur de
 Quinte-Gurce 126
 Fretschotz. Son origine. • . 215
 Gbntz (Frédéric de). Histoire de la vie de. — Ses relations avec
 Rachel Levin. — Sa passion pour Fanny EUssler. 815,33A
 Germanie. — Ses mœurs selon Tacite 38
 — > Leur influence sur le monde moderne 39
 --- Chansons et poésies nationales,leurs caractères 60,41.
 — Action du christianisme. â2, A6
 — Invasion des Barbares. . . â3

— Longue barbarie de la Germanie primitive 208

Germanique (élément). Son influence dans l'Europe moderne

3

— En France A

— En Angleterre. 5

Goethe et le Mercure alte-

mand 180

— Sa réconciliation avec Wieland 190

— Étude sur Goethe. 337

— Analysé par Heine. 337

— Comparé à Schiller, à Byron, k Walter Scott 239

— Ses maximes 2AA

— Ses réflexions sur Frantz. 3â4

— Ce qu'il pense de TAUemagne 346

— * Ce qu'il pense du journa-

lisme 350

— Ses conseils aux écrivains. 351

— Ses conversations 352

— Ce qu'il pense de la liberté 355

'-^ Son opinion sur Schiller. 357

- Son opinion sur Byron. . 359
- Byron comparé à Shakspeare 360
- Les écrivains populaires. 362
- Incompatibilité de la poésie et de la politique 363
- Ce qu'il pense de l'invention et de la création en poésie 36A
- Son opinion sur Tieck
et les Schlegel 366
- Faust, la mode en littérature 367
- Caractère particulier de l'œuvre de Goethe. 369
- Son point de départ. . . 375
- Il publie Werther 377
- Sa situation morale à cette époque racontée par lui-même
377
- Comment il connut Charlotte 381
- Goetz de Berlichingen. . 383
- Wilhelm Meister. 38A
- Faust. Son histoire analysée par M. Marmier. . • 390
- Et la famille Cagliostro. A03 — Ses études, ses jugements.
A19
- Quatrième époque de sa
vie A22

— Il compose les Mémoires

de sa vie, A2S

— PoCte et moraliste 426

— Jugé par Jean-Paul 427

-^ Madame de Staél et Bet-

tina Brentano, lettres et

anecdotes. 428

GoTHAMiTES (légende des). . 103 GoTTSCHEID. ^— Impul-
sion qu'il donne au mouvement littéraire en Allemagne au xviii*
siècle. . • 142

— Ses adversaires. 148

— ' Comparé à Bodmer. # . •• 144

TABLE ALPHABÉTIQUE

Griph (André), disciple d'Opitz. — Poète silésien. — Apprécia-
tion de ses œu- Tres 130

Hadloub (Hans). Ses poésies. 112 Hagedobn. Ses chansons et
ses fables 1AÂ

Hallbb, poète et naturaliste.

— Disciple de Bodmer, caractère de son génie. . • 1 44

Hans de Sghwbinichen. Son

histoire, ses aventures. .. 56 Hapsbovbg (Rodolphe de).

— La poésie allemande sous son règne. 111

Habtsdcbbfbb, prosateur allemand du xYii* siècle. — Ses
œuTres 185

Helyétius. Son système philosophique 162

Hebdeb h la cour de Weymar. 179

HiJGo (Victor) a éveillé le Ijnrisme en France 202

Jérusalem. Sa mort 380

— Elle inspire à Goethe le dénouement de Werther. . 382

JoHANSBif (Michel), poète dramatique du xvii* siècle.

—Auteur de la Mort (VAbel 134

Kant. Son portrait par Heine. — Caractère de sa philosophie
236

Reltiqdbb (idiomes). D*où viennent-ils. 7»9

— Que sont-ils devenus... 8

— Quels vestiges en a gardés

la langue française.. . . 8,11

— Véritables sources à con- ^sulter. 11

Kbstner , époux de Charlotte. Ses relations avec Goethe 381

Klat. Sa réforme dramatique au XVI* siècle. — Son caractère.
182

Klopstogk. Caractère de sa poésie. 145

- Kcbrneb. Poète lyrique allemand 208
- Ses chants guerriers. ... 243
- Lamabtinb a éveillé le lyrisme en France 202
- Lambebt d*Aschaffenburg.
- Son histoire d'Allemagne. 48
- Lavater. Ses idées physiognomoniques 285
- Leibnitz. Triomphe de sa méthode philosophique.. 126
- Lew (Pierre). Ses aventures. 98
- LiEGNiTz (Henri duc de).
- Son histoire, ses aventures. 56,78
- LoGAu (Frédéric de), disciple d'Opitz. Ses épigrammes 181
- LoHBNSTEiN. Ses tragédies, leur caractère 138,134
- LucRicB. Son poème De la nature des choses , imité par Wieland 151
- LuTHEB. Son influence comme poète et prosateur sur la langue allemande, 31,119,
- Lybisme (le) en Allemagne. 197
- La Mère et le Fils, dialogue Scandinave. Panégyrique de saint Annon , modèle de lyrisme. . . 198,200
 - Lamartine et Hugo l'ont éveillé en France 202
 - Il est impérissable dans

les races teutoniques. . . . 202

— Le chant en l'honneur de Louis in en est un exemple 202

hbk

TABLE ALPHABÉTIQUE

— A quel genre de poésie il s'allie 210

Ltbismb (1^ est indigène en Allemagne. 197

— Il manque aux lettrés gaulois. , 200

— Son rôle dans la guerre

de 1810 ;....é 3Ao

Maclean (M). Philologue.— Bizarrerie de ses opinions sur le
keltique • • B

Maitîies chanteurs (les) au XV* siècle. i 118

Marini, poète italien.. 430,3il2

Maximilibn I«% auteur du Teuerdank,... 118

Megodb, auteur dramatique de la cour de Weymaré • . 179

IffEissEif (Éienri) , maître chanteur 112

MiNNBSiNGBB. LeuF apparition au XVI* siècle 81

Montesquieu. Son opinion sur r Allemagne. 209

MusCEus à la cour de Weymar > 17§

MusAGÈTE. Surnom de Goethe..;....; 887

MusARioif . Conte deWieland.
 . Analyse.... 167
 Musique (réflexions de Goethe sur la) 346
 Napoléon. Son entrevue avec Wieland., 19l
 — Son opinion sur César,
 les Romains et les Grecs. 19i ^- Son opinion sur TAUemagne i
 20d
 — Son entrevue avec Forster
 à Dresde, en 1812 2àl
 Ney (le maréchal). Sa visite
 à Wieland 190
 NiBELUNGEN (les). Leur au>
 teuTi leur^carftctèret...» U
 Obébon. Dernière œuvre de
 Wieland 186
 Opitz. Sa vie, ses «œuvres,
 samort 139,136
 Peinture (réflexion de Goethe sur la). • 3àà
 Pfinning (Melchior), auteur
 supposé du Teuerdank. . . 118 PoBGNiTz (société littéraire

. des Bergers de la) 181

Politique («piaion de Goethe sur la). ^ ; 368

Pope, comparé à Wieland. • 152 Popularité (opinion de Goethe sur la).ciit | 862

Rachel (Joachim) , poète satyrique ^u xvii* siècle. 131

Rachel Levin et Frédéric de Gentz. Leurs relations»

leur correspondance. 811

Racine (opinion de Goethe sur) Aig

Réforme (éléments qui ont contribué à la) au xvi* siècle en Allemagne » 80

Regnbois, maître chanteur, iii

RiGHTEB (Jean-Paul). — Son intérieur. (. ; • t . 253

— Ses œuvres. 25â

—Son roman de Siebenkœse. 256

— Portrait de sa femme. . i 257 —Fragments de Siebenkœse. 258

— Schmelzle ou les Aventures d'un aumônier de régiment. Fragments.,... 271

— Étude sur cet écrivain. » 302 RbBiNsoN Crusoé, imité en Allemagne., i 186

Rdche (madame de la) et

Wieland.. éi....k...i.. 188 Romain (élément). Son influence sur
FEurope moderne . • i k . • t é • » 3

•:- En France i . . & k

RvGKBRT, poète lyrique aile-

TABLE ÂLtaÀBÊTIQUE.

mand 208

BvsH (le moine). Roman allemand du xvi* siècle. ... 88

Sachs (Hans).— Son dévouement. à Luther. s.. 118

— Ses écrits dramatiques.. 118 Saxons. — Comment ils de-
viennent chrétiens àà

— Leurs mœurs 47

— Leur traduction des quatre évangiles. • . • . • àl

Bchêds-Mélisse. Sa vie et ses

ouvrages •••>••• 127

ScHMK^zLB. , Roman de Jean-

PaulRichter....; 271

ScHiLDA (bourg de }. Son

idiotisme héréd' taire. ... 102 Schiller, comparé àGoethe. 339
SchLEGEL (les). Eunomis de

Wieland..... 189

— Suscitent des adversaires

à Goethe.» 366

SCHLBGBL. W.— Son opinion sur Goethe • 869

— Sa critique de Wilhelm Meister. , 885

SCHWEITZBB, dirige le théâtre à la cour de Weymar. 179

Sciences (les) en Allemagne au xvn^e siècle 125

Sbilçr, auteur dramatique à la cour de Weymar. . , 179

Sbbba (db J , ambassadeur français à Dresde 247

— Reçoit Napoléon. *;.... 248 Shakspbarb. — Comparé à

Byron par Goethe. . i • . ^ . 360

— Jugement de. Gœtjhe sur. 419 SiBBENiLESE, analyse de ce

livre 256

Sociétés allemandes pour la réhabilitation de la langue. i26

Spéb (Frederick). — Ses poésies 128

— Ses cantiques. «•..•,••. 129 SPAVGBlSrUGHBif (les), poè-

tes allemands • iià

Staël (madame de). — Son

opinion sur Richter 254

— Son opinion sur Goethe. . 369 Suisse. Ses chants de guerre

au xv^e siècle 115

Swift. Ce qu'il dit des Al-

mands 209

Tautb. — Comment il peint la Germanie* ^B

— Ce qu'il dit de la famille germaine 39,208

— De ia chanson nationale allemande.. . . t aO

Teutleben ((Gaspard), ibu; dateur de Tordre de là .

Paimé.. 236

Théories (les) , littéraires en Allemagne. • 136

Thomasius, philosophe allemand. . » i26

Thurnmater (Jean). Sa traduction de la chronique de Bavière
120

TiECK (opinion de Goethe sur) ; 366

Trobadodrs provençaux.

Leur influence sur l'Allemagne 50

Uhlandj poète lyrique allemand 208

Ulphilas. Sa traduction gothe des quatre évangélistes. Son in-
fluence dans le monde germanique. ... 42

ViLLQf AIN (M.). Ce qu'il pense de l'anglais et de l'allemand.
• 13

VoiGT, savant à la cour de Weymar 179

VoLTAiAB. Sa philosophie

TABLE ALPHABÉTIQUE

jugée par Goethe. ^ . . ^ . . 85A

— Comparé à Goethe. 370

Walkïries (les). Tradition»

Scandinaves 39

Walteh Scott. Où il a puisé Tépisode de Wamba.. 82

— Comparé à Goethe 389

Wahrfribd , historien 200

Wartbouba (la). Ses concours poétiques 50

Wegkerunh , poète du xvi* siècle. Sa vie. Caractère de ses ouvrages 128

WaiGAu Von Leben. (Voyez Calemberg) 91

WEir-WEBBR, poète suisse du XV* siècle. Ses œuvres. 115

Writcbslas de Bohême, roi et poète 50

WiBDEB (Didier de). Ses traductions allemandes. . 132

Wieland et ses contemporains. 1&1

— Il est la personnification

de son époque 1^7

•— Sa vie 1 A8

— Son poème De la nature

des choses 151

- Comparé à Pope 152
- Ses Lettres morales 1 52
- Son Anti-Ovide 153
- Plan d'un poème mystique. 153
- Il le communique à Bodmer. 15&
- ^ Se rend auprès de lui à Zurich 15â
- Enthousiasme pour Bodmer 155
- Ses publications à cette
- époque . . . • 15^
- Son poème de Cyrus, . . 157
- Quitte Bodmer, devient voltairien et sceptique. . . 158
- Ses contes et romans. . . 158
- Études sur Agatfion 160
- Employé à la chancellerie de Biberach 171
- Professeur de philosophie àErfurth 173
- Devient réformateur, publie le Miroir d'Or 174
- A la cour de Weymar. . 179
- Fonde le Mercure allemand. Ses disputes littéraires avec Goethe 180
- Agathodoemxyn, ou l'Histoire du Merveilleux à travers les siècles. 182

- Les Abdéritains. 183
- Ses contes romantiques
et comiques. ISA
- Nouvelle édition à.*Agathon., corrigée d'après ses nouvelles doctrines 185
- Obéron^ dernière œuvre de Wieland , son caractère. 186
- Aristippe et ses Contemporains 188
- Visité par Napoléon et le maréchal Ney 190^91
- Récit de son entrevue avec Napoléon, racontée par lui-même. 191
- Mort de Wieland , son épitaphe 193
- '- Sa place dans la littérature allemande 19&
- V^iLHELH Meister , roman de Goethe. Variété des jugements portés sur cet ouvrage 384

PIN DE TABLE ALPHABÉTIQUE

Coalommiers. — Imprimerie de A..MOUSSIf.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/tudessurlallemao2chasgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.